

ESSAI DE LECTURE «DEMOCRATIQUE» DES REPRESENTATIONS CULTURELLES  
DES GRANDS ENSEMBLES FRANÇAIS: UNE «ARCHIVE» DE LA CITE DES  
QUATRE-MILLE A LA COURNEUVE  
(1962-2002)

One volume and one archive

by

BRUNO LEVASSEUR

A thesis submitted to  
The University of Birmingham  
for the degree of  
DOCTOR OF PHILOSOPHY

Department of French Studies  
College of Arts and Law  
The University of Birmingham  
September 2009

UNIVERSITY OF  
BIRMINGHAM

**University of Birmingham Research Archive**

**e-theses repository**

This unpublished thesis/dissertation is copyright of the author and/or third parties. The intellectual property rights of the author or third parties in respect of this work are as defined by The Copyright Designs and Patents Act 1988 or as modified by any successor legislation.

Any use made of information contained in this thesis/dissertation must be in accordance with that legislation and must be properly acknowledged. Further distribution or reproduction in any format is prohibited without the permission of the copyright holder.

**Résumé:**

Cette thèse s'assigne comme objectif primordial d'examiner l'évolution des évocations culturelles et théoriques des grands ensembles français et de montrer, par une approche multidisciplinaire combinant histoire, philosophie, sociologie et culture, les enjeux d'une lecture «démocratique» des représentations des cités au sein de la France contemporaine.

Partant du postulat selon lequel la circulation des discours sur les marginalités a été façonnée, policée et relayée par les grands supports de communication affiliés à la culture de masse, cette étude vise à soumettre un examen décentré de la dynamique relationnelle entre les cités périphériques et la communauté nationale durant ces dernières décennies. Nous proposons que le concept de «démocratie» informé par le travail philosophique de Jacques Rancière permet un examen original des modes de représentations des périphéries au sein de la culture populaire de ces quarante dernières années. Dans le cadre de la France moderne, nous suggérons que ce concept autorise un nouveau «partage du sensible» suburbain et donne à entrevoir une vision alternative de la «différence» et de l'ethnicité.

Cette recherche sur les représentations de la marginalité suburbaine s'articule autour d'une cité emblématique de la crise nationale française, la Cité des Quatre-Mille de La Courneuve, près de Paris. Prenant en compte les productions journalistiques disséminées par les grands médias durant ces quatre dernières décennies, les contrastant avec des créations artistiques plus dissidentes, les comparant avec des créations culturelles réalisées par les habitants de cette cité, nous élaborons un «complexe culturel» qui élargit les niveaux de pouvoir, de

savoir et de résistance, et permet un questionnement à la fois différent et «démocratique» des représentations historiques des grands ensembles.

Le chapitre premier de cette étude définit les notions cardinales de notre lecture «égalitaire» des cités et détaille notre armature théorique et méthodologique. Le chapitre II examine les racines et l'évolution historique de l'exclusion et propose une analyse rancièrienne des principes d'égalité, de démocratie et de politique. Les chapitres suivants (chapitre III, IV et V) retracent la trajectoire spécifique de la Cité des Quatre Mille. Le chapitre III se focalise sur les représentations journalistiques (télévision, presse) au sein de la nation et présente un suivi du discours dominant depuis les années 60. Le chapitre IV est dévolu à la culture artistique et contraste par le cinéma, la fiction et la musique d'autres formes de représentations esthétiques des cités et de l'identité nationale. Centré sur les productions de banlieusards, le chapitre V consacré au quotidien donne lieu à différents modes d'évocation des «banlieues» dans leur lien à la citoyenneté (principalement par la photographie, l'écriture libre et l'Internet). Ouvrant une nouvelle fenêtre sur le champ historique des représentations suburbaines, cet essai de lecture «démocratique» des évocations des grands ensembles entend contribuer à la diffusion de la tolérance et de l'ouverture au sein de la France contemporaine.

A MES PARENTS ET GRANDS-PARENTS  
pour leur affection, leur respect et leurs sacrifices

**Remerciements:**

Cette étude des cités périphériques concrétise plusieurs années de recherche consacrées aux représentations culturelles des «nouvelles marginalités urbaines». Témoignant d'un intérêt ancien pour l'exclusion, la discrimination et le racisme, cette étude a bénéficié du concours et de l'appui de nombreuses personnes.

Ce travail sur les évocations des cités H.L.M. a été développé et rédigé à Birmingham, entre septembre 2005 et août 2009, à la suite de plusieurs années préparatoires. A l'Université de Birmingham, nous remercions d'abord et avant tout nos directrices de thèse, Dr. Karima Laachir et Professeure Kate Ince, qui nous ont fourni durant ces années dans les Midlands un environnement stimulant et convivial à même de nous permettre de théoriser et réaliser notre projet. Leur disponibilité, leur patience, leur enthousiasme ont été particulièrement appréciés ainsi que leurs critiques et leurs conseils. Ce travail leur doit énormément, plus qu'il nous est possible de l'exprimer ici.

Parce qu'une recherche doctorale nécessite un temps «long» et ne peut s'effectuer sans soutien financier, nous adressons nos remerciements à la *School of Humanities* de l'Université de Birmingham ainsi qu'au *Centre for European Languages and Cultures*. Tout comme l'*Arts and Humanities Research Council*, ces «unités» nous ont permis de nous maintenir à flots durant ces années et de poursuivre notre recherche dans des conditions satisfaisantes.

De nombreuses personnes affiliées à des institutions externes nous ont également prêté mains fortes lors de cette étude et, plus généralement, au fil de notre parcours académique. L'idée de cette thèse sur les cités périphériques dérive originellement des enseignements stimulants de Professeure Katharine Coit à l'Université de Rouen et des encouragements apportés depuis les USA par Professeur Loïc Wacquant. De façon plus spécifique, les contours de notre projet sur les représentations suburbaines se sont dessinés lors de notre migration outre-Atlantique entre 1999 et 2005. A l'Université du Connecticut, nous exprimons notre gratitude à l'ensemble des enseignants des *French Studies* (notamment Professeure Solange Guénoun qui a initié ce projet). A Chicago où nous avons également séjourné et étudié, nous sommes reconnaissants envers Professeure Mireille Rosello, Professeur Terry Clark et Professeur Thomas Pavel. De ce côté-ci de l'Atlantique, nous tenons également à remercier, pour leur soutien et leurs précieux conseils, Dr. Barbara Lebrun, Professeur Yves Perret-Gentil de même que Dr. Luc Basier et Professeur Henri Rey.

Une révélation importante d'une étude des cités provient indubitablement de l'aide (inestimable) apportée par les banlieusards et autres «banlieue-philes». A cet égard, nous remercions chaleureusement Fabienne Bouveau et Fabienne Compagnon ainsi que Nassim Bitou, Samir Kamiri et Jésus de Carlos. Nous saluons également Alain Vincenot, Sylvie Gilmans, Patrick Laroche, Lara Rastelli ainsi que Jack, Thomas Pitiot, Marc Péronne, Dominique Brodin et Michel Dréano. Pour leur aide, leur gentillesse et leurs créations, nous exprimons nos remerciements sincères à René Nottoli, Khaled Teffaf, Mireille Despérez, Roger Amar, Mourad Amriou et Maurice Bernard, récemment disparu.

En dernier lieu, la recherche proposée ici n'aurait jamais pu voir le jour sans l'attention plus ou moins longue distance d'êtres chers: Cosetta V., Sonia G., Béatrice D., Barbara S. et Sotiris V.. Nous saluons également Hassan M., Anne B., Lucy McN., Damien B., Gabriela C. et Ronald E., Rémi P. et Jacky H.. Nous remercions aussi Olivier H., Monique D., Mauricette D., Jean D. de même que Régine A., Jean-Claude E. et Jean V.. Enfin, pour ses encouragements continus et son affection indéfectible tout au long de ces années, nous adressons QUATRE-MILLE ET UN mercis à notre mère, Jacqueline L.



**Table des matières:****Volume 1****Remerciements****Liste des illustrations****Avant-propos**

<b><u>Chapitre premier - Présentation générale</u></b>	<b>page 1</b>
Section 1 - Introduire la démocratie	2
Section 2 - Centrer le débat	19
2-1) L'émergence des «banlieues»	19
2-2) Contradictions d'une nation démocratique	25
Section 3 - Théorie des «cultures de banlieues»	32
Section 4 - Méthodologie	39
Section 5 - Présentation des chapitres	50
<b><u>Chapitre II - Démocratie en suspens: «re-lecture» rancièrienne de l'égalité pour un horizon «politique» alternatif</u></b>	<b>55</b>
Introduction	56
Section 1 - Republicanisme français et égalité inégale	63
Section 2 - Rancière, situer la communauté de l'inégalité et son «dehors» démocratique	74
2-1) Les origines de la communauté et son «dehors»	75
2-2) Démocratie moderne et inégalité	81
Section 3 - France contemporaine, émancipation, égalité	88
Conclusion	95
<b><u>Chapitre III - Médiatisation des grands ensembles de la nation française: la Cité des Quatre-Mille et le discours d'information (1962-2002)</u></b>	<b>98</b>
Introduction	99

Médiatisation nationale: nation, racisation, journalisme	102
Section 1 - Les Quatre-Mille sur le petit écran (1964-2002)	107
<u>1-1) Télévisualisation et premières images d'une cité (1964-1971)</u>	108
1-1-a) Euphémisation de la télévisualisation nationale	110
1-1-b) Ancrage télévisuel et inquiétudes nationales	113
<u>1-2) Années immigrées et ethnicisation télévisuelle (1981-1986)</u>	116
1-2-a) Le petit écran et la menace immigrée	118
1-2-b) Réorientation des discours télévisuels	122
<u>1-3) Ecran nationaliste et discours racialisés (1988-2002)</u>	128
1-3-a) Peur de l'étranger, peur nationale	130
1-3-b) Cristallisation de l'islamisme et du terrorisme	134
1-3-c) Télévisualisation de la Cité et actualité post-«11 septembre» 2001	139
<u>1-4) Conclusion</u>	142
Section 2 - La Cité et les journalistes de l'écrit (1962-2002)	145
<u>2-1) Presse populaire vs. presse communiste, questions de classe (1962-1980)</u>	146
2-1-a) Presse populaire et discours dominant	148
2-1-b) Presse communiste: politique et identité locale	152
<u>2-2) Grands quotidiens, journaux ethniques, presse de gauche et république multi-culturelle (1981-1986)</u>	158
2-2-a) Grands quotidiens et ambivalence de la rhétorique éditoriale	159
2-2-b) Presse ethnique, discours de tolérance et d'ouverture	163
2-2-c) Resserrement de l'idéologie républicaine et représentations de presse	170
<u>2-3) Les colonnes de la presse et le nouveau républicanisme (1989-2002)</u>	174
2-3-a) La presse du Front National	175
2-3-b) La vogue du <i>ghetto</i> et de l'islamisme au sein de la presse nationale (1990-1995)	177
2-3-c) Presse nationale fin de siècle et montée en flèche de l'islamophobie	184
2-4) Conclusion du chapitre III	189
<b><u>Chapitre IV - Evocations artistiques des «banlieues» nationales et mondes identitaires: les créateurs français et le Grand Ensemble de La Courneuve (1966-2002)</u></b>	<b>192</b>
Introduction	193
A) «Mass-Art» - nation / «Mass-Art» - identités	196
B) Représentations artistiques résistantes et perceptions périphériques	197
Section 1 - Le Grand Ensemble au prisme du grand écran (1966-2002)	201
<u>1-1) Premiers plans d'une cité stigmatisée: discriminations de «genre» et de «classe» (1966-1981)</u>	201
1-1-a) Godard images féminines, images suburbaines	203

1-1-b) Cinéma policier et clichés sur la pauvreté	207
<u>1-2) Cinéma «beur», marginalité, ethnicité (1985)</u>	212
<u>1-3) Fictions, documentaires et altérité nationale (1987-2002)</u>	217
1-3-a) Fictions et ré-ethnicisation du Grand Ensemble	219
1-3-b) Cinéma documentaire et résistance aux stéréotypes	224
1-3-c) Retour de la fiction: les filles et la «banlieue»	227
<u>1-4) Conclusion</u>	230
Section 2 - Les Quatre-Mille par les écrivains (1974-2001)	233
<u>2-1) <i>Bildungsroman</i> et déviations juvéniles: homosexualité (1974)</u>	234
<u>2-2) Roman «beur» et roman policier: questions identitaires (1981-1986)</u>	239
2-2-a) Le roman «beur»: mobilisation politique et sociale	242
2-2-b) Littérature policière: identités coloniale et postcoloniale dans l'Hexagone	247
<u>2-3) Récits de la «fran/cité»: «banlieue-livre», romans policiers et plumes alternatives (1989-2001)</u>	250
2-3-a) «Banlieue-livre» et identité française	251
2-3-b) La vague du roman policier, épitome de la rupture de la «fran/cité»	255
2-3-c) Plumes alternatives: retisser la «fran/cité»	260
<u>2-4) Conclusion</u>	266
Section 3 - La Cité dans la musique populaire (1977-2001)	269
3-1) «On n'était pas du même camp» (1977)	270
3-2) Variété militante et essentialisation du «lou-beur» (1983)	275
3-3) Musique rap et revendications anti-différentialistes (1999-2001)	282
Conclusion du chapitre IV	291
<b><u>Chapitre V - Culture quotidienne des «banlieues» françaises et questions citoyennes: représentations du «troisième type» du Grand Ensemble courneuvien (1960-2001)</u></b>	<b>294</b>
Introduction	295
A) Citoyenneté / nationalité ; citoyenneté / «politique»	299
B) Culture quotidienne des cités: approche démocratique et concept de «plais/ance»	300
Section 1 - Photographie amateur: vie ordinaire d'une cité ouvrière (1960-1980)	305
1-1) «Les H.L.M., on n'imagine pas ce que c'était à l'époque!»	308
1-2) Le militant saisi par la crise	313
Section 2 - Pratiques d'écriture libre: appartenance et non-appartenance (1984-	

1986)	319
2-1) Au-delà de l'ethnisation: assimilation et «serment civique»	321
2-2) French connection, «hybrid» connections	325
Section 3 - «Mémoires de Renoir»: mélancholie et identification citoyenne (1999-2000)	330
3-1) <u>Le journal de Mimi: grand village et sentiment d'appartenance</u>	331
3-1-a) Appartenance et normalité	332
3-2-b) Citoyenneté «banale»	336
3-2) <u>Les cartes postales du Dr. Amar et de ses patients: proximité sociétale et malaise citoyen</u>	339
3-2-a) Si loin si proche	341
3-2-b) Malaise citoyen	344
Section 4 - Les «4000.com»: au net citoyen, pour une extension du domaine des débats (2001)	348
4-1) «Ce ne sont pas les murs qui font la cité, ce sont les hommes»	350
4-2) Agir politique et décolonisation des esprits	355
Conclusion du chapitre V	361
<b><u>Chapitre VI - Conclusion</u></b>	<b>364</b>
<b><u>Annexe - Présentation de la Cité des Quatre-Mille (1962-2002)</u></b>	<b>372</b>
<b><u>Sources orales</u></b>	<b>377</b>
<b><u>Bibliographie</u></b>	<b>378</b>

## Archive

### Archive des représentations journalistiques, artistiques et quotidiennes de la Cité des Quatre-Mille (1962-2002)

<b>A) Présentation et limites de l'Archive</b>	<b>426</b>
<b>B) Méthodologie et structure de l'Archive</b>	<b>428</b>
<b>1) Archive cultures journalistiques (1962-2002)</b>	<b>433</b>
A) Télévision	433
B) Presse	438
<b>2) Archive cultures artistiques (1962-2002)</b>	<b>474</b>
A) Cinéma	474
B) Fiction	475
C) Musique	476
<b>3) Archive cultures du quotidien (1962-2002)</b>	<b>477</b>
A) Photographie	477
B) Récit, nouvelle, poésie, notes	478
C) Cartes postales	479
D) Internet	480
<b>Annexe 1: Archive des Quatre-Mille et cultures scientifiques (1962-2009)</b>	<b>481</b>

**Annexe 2 Archive des Quatre-Mille et autres supports de communication  
(1962-2002)**

**Liste des illustrations:**

«Habitations à loisirs modérés». <u>Seize millions de jeunes</u> . 2è. 3 décembre 1964	111
«Habitations à loisirs modérés». <u>Seize millions de jeunes</u> . 2è. 3 décembre 1964	112
«La Courneuve vue par ses habitants». <u>Le troisième oeil</u> . 2è. 27 mars 1971	115
«La Courneuve». <u>Midi 2</u> Antenne 2. 2 avril 1983	120
«La Courneuve». <u>Journal de 20 heures</u> . Antenne 2. 10 juillet 1983	121
«Ici, rue Toufik». <u>Contre-enquête</u> . TF1. 16 février 1984	124
<u>Midi 2</u> . France 2. 8 juin 2000	127
«La Courneuve». <u>Journal télévisé de 20 heures</u> . Antenne 2. 30 août 1994	136
«La Courneuve». <u>Journal télévisé de 20 heures</u> . France 2. 10 janvier 1995	138
«Banlieue guerre et paix». <u>De quoi je me mêle?</u> ARTE. 30 mars 1995	138
«Plateau brève». <u>Journal télévisé de 20 heures</u> . TF1. 16 décembre 2002	140
«La Courneuve». <u>Le journal de 12h30</u> . Canal+. 17 décembre 2002	140
«L'assassin habite aux '4000'». <u>Le Quotidien de Paris</u> . 11 juillet 1983	165
«Meurtre d'un enfant». <u>L'Humanité</u> . 11 juillet 1983	165
«Dix années de gâchis». <u>Le Matin</u> . 11 juillet 1983	165
<u>Sans Frontiere</u> Janvier 1984	169
«Carnage dans le métro: La piste de La Courneuve». <u>France-Soir</u> 4 août 1995	184
Godard 1966 <u>Deux ou trois choses que je sais d'elle</u>	205
Godard 1966 <u>Deux ou trois choses que je sais d'elle</u>	206
Corneau 1981 <u>Le Choix des armes</u>	211
Galland 1991 <u>La Thune</u>	222
Généstal 2001 <u>La Squale</u>	230

Maspéro 1989 <u>Les Passagers du Roissy-Express</u> , 201	263
Bernard 60s-70s	309
Bernard 60s-70s	310
Bernard 60s-70s	312
Bernard 60s-70s	314
Bernard 60s-70s	314
Bernard 60s-70s	315
Bernard 60s-70s	317
Despérez 1999-2000	338
Thiéry 2000 «Mémoires de Renoir»	341
Amar 2000	345
Amriou 2001 <u>Usual Suspects</u> (Singer 1994)	358



**Avant propos:**

«*The poor should not be forgotten, no matter what! (...) [H]ow good would society be if it neglected them?*» (Habitant d'East Harlem, New York USA)

«*Si l'Etat peut dépenser autant d'argent pour construire un sous-marin nucléaire, pourquoi y'a pas d'argent pour les inner-cities?*» (Habitant d'Hartcliffe Estate, Bristol Angleterre, dans Wacquant 2006a, 37)

«*Les gens ne sont pas dupes dans les cités (...) [L]a France, le pays des Droits de l'homme, bah franchement, il se passe des choses très graves alors!*» (Habitant de la Cité des Quatre-Mille, La Courneuve France)

Au cours de ces dernières années, partout dans le monde, de nouvelles images spectaculaires et violentes sont apparues afin de suggérer ou souligner l'effondrement des communautés nationales. Un dénominateur commun de ces représentations a été de se focaliser sur un territoire précis, celui des *outcasts* habitant dans les *ghettos*, *favelas*, *inner-cities*, *villa miserias* ou cités (Wacquant 2006a). Cette étude menée au sein des cités françaises entend venir se ficher dans ce cadre mondial. Par la prise en compte de la «voix» des «sans-voix», nous nous proposons de considérer alternativement les représentations des nouveaux «parias urbains» (ibid.) au sein des sociétés démocratiques contemporaines.

Cette recherche en *French Cultural Studies* et son approche égalitaire des représentations des cités, situées aux marges de la société française, entend servir utilement le développement de nouvelles réflexions sur les évocations des quartiers relégués du monde, de Londres à Rio de Janeiro, de New York à Barcelone, de Buenos-Aires à Moscou en passant par Milan et Johannesburg. Dans le contexte de l'inflation des inégalités sociales, économiques et politiques, l'«urbaphobie» et la peur de l'«Autre» ont enregistré durant ces dernières

décennies une poussée vertigineuse. Une quinzaine d'années après l'embrasement des *ghettos* américains, les cités hexagonales sont devenues suite aux violentes émeutes de 2005 un des nouveaux emblèmes mondiaux de la marginalité urbaine. Loin de la «pensée unique» et du régime de la «culture médiatique», cette étude proposera une autre manière théorique d'envisager les rapports d'inclusion et exclusion à travers le monde.

Au-delà de l'unicité de chaque espace de marginalité dont il importe de tenir compte,<sup>1</sup> nous considérons que l'examen des créations culturelles des «nouveaux parias» des nations démocratiques peut aider à lever le voile sur d'autres manières d'interpréter la construction des questions de «classe», d'ethnicité et de «différences». Replacées au sein de la culture populaire, nous démontrons ci-après que ces représentations «autres» permettent de livrer une image alternative des «urban outcasts» (Wacquant 2006a), à rebours des images sensationnelles, dramatiques et exotiques qui les caractérisent.

---

<sup>1</sup> Nous nous appuyons sur les propos du géographe, Hervé Vieillard-Baron (2001, 192 et *passim*): «[l]e transfert de la notion de banlieue dans un pays étranger ne peut être effectué sans une interrogation critique (...) [D]es singularités françaises [importantes] s'inscrivent dans les réalités mondiales».

*«Toute une histoire reste à écrire des espaces (...) qui serait une histoire des pouvoirs des grandes stratégies discursives aux petites tactiques de l'habitat» (Foucault 1980, 149)*

*«La démocratie ne vaut que si elle est partagée par tous» (Habitant de la Cité des Quatre-Mille, La Courneuve)*

*«En laissant pour une fois se déployer la pensée de ceux qui ne sont pas destinés à penser (...) peut-être y gagnera-t-on une certaine modestie dans le maniement des grands mots et l'expression des grands sentiments (...)» (Rancière 1981, 12)*

## **Chapitre premier: Présentation générale**

**Section - 1 Introduire la démocratie**

**Section - 2 Centrer le débat**

**2-1) L'émergence des «banlieues»**

**2-2) Contradictions d'une nation démocratique**

**Section 3 - Théorie des «cultures de banlieues»**

**Section 4 - Méthodologie**

**Section 5 - Présentation des chapitres**

## **Chapitre premier**

### **PRESENTATION GENERALE**

*«La démocratie, comme forme de gouvernement de vie politique et sociale, est le règne de l'excès» (Rancière 2005, 15)*

*«[P]olitics can be (...) used to generate (...) invaluable commitments to the development of a multicultural democracy» (Gilroy 2004, 80)*

#### **Section 1 - Introduire la démocratie**

Au sein des nations occidentales et européennes, la démocratie en tant que tradition classique a constitué un sujet à haut rendement au cours de ces dernières décennies. Exclusion, droit à la citoyenneté, féminisme, activisme d'extrême droite ou nouveaux réactionnaires, il n'est guère de débat qui n'ait touché récemment à la question de la démocratie (Sadoun 2000, 9). Dans le contexte de la crise post-moderne des nations, la «démocratie représentative» en tant que «mise en œuvre de la souveraineté du peuple» (Rosanvallon 1998, 10) et «horizon évident du bien politique» (ibid., 9) a été majoritairement perçue comme un concept d'égalité universelle. Selon la formule consacrée et maintes fois citée, elle a représenté «le moins mauvais des gouvernements possibles». Pourtant, depuis la seconde guerre mondiale, de nouvelles formes de différenciation et d'exclusion («classe», «race», «genre», «génération») sont apparues

avec vigueur, et les limites de la démocratie représentative ont été de plus en plus manifestes.<sup>1</sup>

Durant ces dernières années, le concept de démocratie et ses valeurs de «liberté», «justice» et «tolérance» (Grunberg, Mayer et Sniderman 2002, 15) a été largement questionné au sein du monde académique, ce au prisme de points de vue principalement historique, philosophique et sociologique. Dans ses travaux sur l'histoire de la démocratie en Europe, le chercheur britannique, Geoff Eley (2000), qualifie le concept démocratique de «fragile», «contested» et de «relatively recent growth» (ibid., 3). Considérant que la démocratie n'est pas «given» ou «granted» (ibid., 4), Eley insiste sur la difficulté d'accès à la démocratie pour certaines catégories de populations. Si les étrangers subissent aujourd'hui de plein fouet les affres de l'inégalité, Eley rappelle que les ouvriers ont longtemps dû payer le prix fort de l'exclusion, leur situation ne s'améliorant qu'aux termes de luttes continues et soutenues (ibid., 8). Dans le cadre du développement contemporain de «nouveaux racismes» (Barker 1981), la critique Julia Kristeva propose dans Etrangers à nous-mêmes (1988) une réflexion pertinente sur le concept démocratique: «la question qui s'impose à nous, [indique-t-elle,] et qui aura été la pierre de touche de la morale du 21<sup>e</sup> siècle, est comment vivre ensemble sans absorber ou rejeter l'autre?» (1988, 4<sup>e</sup> de couv.). Au sein des bouleversements du monde contemporain, Kristeva suggère que le premier pas vers l'égalité et la «différence» de

---

<sup>1</sup> Pour une critique du fonctionnement de la démocratie et l'élaboration de projets de refondation, se reporter aux travaux d'Ernesto Laclau (2005), Chantal Mouffe (2000, 2005), Slavoj Žižek (1989), Axel Honneth (1992). Pour des études plus spécifiquement issues de la philosophie française marquée par le «retour du politique» (Labelle et Tangay 2003), consulter les travaux de Claude Lefort (1976), Cornelius Castoriadis (1989, 1999), Alain Badiou (1998), Marcel Gauchet (2002).

«l'autre» est d'admettre que cet «autre» est à l'intérieur ou fait partie de nous-mêmes. Adressant la question des conflits nationalistes, populistes et ethniques, le sociologue Michel Wieviorka propose dans son ouvrage, La Démocratie à l'épreuve (1996a), une analyse décalée et progressiste de la démocratie. Loin «des images inquiétantes d'une démocratie partout menacée» (ibid., 4<sup>e</sup> de couv.), Wieviorka montre avec justesse que si les menaces pesant sur les démocraties occidentales «sont réelles» (ibid.), les mouvements contestataires peuvent aussi présenter «une face de lumière face aux formidables mutations du monde contemporain» (ibid.). Le sociologue assure ainsi que «l'effort d'acteurs pour s'affirmer dans leur identité, tout en s'insérant pleinement dans la vie de la Cité, peut inviter à dépasser la confusion des idées» (ibid.).

Vitales au sein des nations européennes durant ces dernières années, les poussées démocratiques ont récemment acquis en France une force majeure redonnant largement à penser la gestion des notions d'égalité et de liberté. L'ouvrage collectif de Xavier Crétiez et d'Isabelle Sommier, La France rebelle (2006), offre à ce propos un panorama inédit des diverses formes et courants de contestations qui ont traversé le pays au fil de ces dernières décennies. Accaparés par les inégalités multiples frappant certaines minorités, les auteurs historicisent et politisent dans cet ouvrage les mouvements sociaux et les formes plurielles de combats identitaires (actions des jeunes, revendications féministes, mouvements immigrés). D'autres travaux sociologiques se rapportant plus précisément aux dernières émeutes de «banlieues» ont contribué aussi et surtout à un éclairage

instructif des formes d'iniquités au cœur de la vie démocratique française.<sup>2</sup> Dans Quand les banlieues brûlent... (2006), Eric Marlière s'interrogeait ainsi sur les rapports entre les catégories de «classe», de «race» et de «genre» dans le contexte de ces violences hautement médiatisées (2006, 72-86) alors que Nasser Demiati critiquait, pour sa part, la rhétorique politique des autorités nationales comme «un instrument de manipulation des masses et (...) [d]es classes populaires (2006, 53). Les coordinateurs de l'ouvrage, Laurent Mucchielli et Véronique Le Goaziou, dénonçaient sur une même tonalité le caractère «mythologi[qu]e» de «l'idéal républicain» «qui reconnaît à tous ses citoyens une égale valeur et une égale dignité» et «offrirait (...) les mêmes chances de s'insérer dans la société» (2006, 155). Dans une publication plus récente, La Sociologie des émeutes (2008), Michel Kokoreff remettait en perspective ces manifestations sociales d'une ampleur inédite sur le sol français. Indiquant que «les émeutes ne devaient pas nous dissimuler la violence sociale ordinaire qui se propage sans faire de bruit», il rappelait qu'«on ne cesse de dépolitiser les émeutes» au nom d'une stratégie «cynique» à rebours des principes démocratiques.<sup>3</sup> Ces différentes analyses et appréciations de la démocratie en France, son respect et non-respect dans sa dimension «représentative», ont jeté les bases depuis plusieurs années d'un projet de refondation démocratique radical (Labelle 2001). Plus spécifiquement, ces analyses ont intersecté aussi et surtout avec le travail à la fois porteur et stimulant du philosophe, Jacques Rancière, qui questionne de manière singulière les modes opératoires des sociétés démocratiques occidentales. Le travail de plus en plus consulté de Rancière propose, à ce jour, une vision unique de la

---

<sup>2</sup> Voir notamment Didier Lapeyronnie et Laurent Mucchielli (2005), Karima Laachir (2006), Gérard Mauger (2006).

<sup>3</sup> Dans «On ne cesse de dépolitiser les émeutes». Libération 16 février 2008.



«démocratie» qui permet son ouverture inédite vers des possibilités à la fois nouvelles et multiples. Contrairement aux idées reçues qui font de la politique «une démocratie raisonnable» (ibid. 2004, 8), le philosophe soutient que «le gouvernement démocratique (...) est basé sur le gouvernement de la multitude» (ibid. 2005, 41) fonctionnant en contre de l'ordre «policié» qui régit la communauté.<sup>4</sup> Par gouvernement de la «multitude», Rancière entend le «gouvernement (...) de ceux qui n'ont pas de titre à gouverner» (ibid.), c'est-à-dire «les sans-parts» (ibid. 1995, 34), «les gens de rien» (ibid. 27). Selon le philosophe, il importe de redonner «à ce mot [démocratie][,] sa puissance de scandale (...)» (ibid. dans Stiegler 2006, 12). Il faut se détacher de la «démocratie raisonnable» et de sa «police qui définit les partages» (ibid. 1995, 52). C'est dans cet esprit de la démocratie (démocratie «paradoxale») que se situe notre étude des représentations culturelles de l'exclusion suburbaine en France. Aux effets «policiés» «qui défini[ssent] les modes du faire [et] (...) du dire», nous entendons confronter dans cette recherche la parole des «sans-parts» (ibid. 1995, 34) qui n'ont «pas de titre à gouverner» (ibid. 2005, 41). De cette manière détournée, nous espérons réfléchir autrement à la structuration de «l'imaginaire de la société» française (Rancière dans Haegel, Rey et Sintomer 2001, 218).

L'usage que nous proposons du concept de «démocratie» se trouve motivé par plusieurs facteurs. Comme nous l'avons suggéré, les régimes politiques occidentaux, en général,

---

<sup>4</sup> La notion de «police» est une notion complexe chez Rancière et renvoie d'abord à un ordre des corps et des parts au sein de la communauté. Cet ordre des corps est agencé selon des partages disciplinaires et configurés (Rancière 1995, 52-53). L'idée du «sensible» et de son «partage» est pour le philosophe sa façon de systématiser la manière dont se constituent des formes de visibilité, de disibilité, et de pensabilité (ibid. 2000, 13-14). Elle renvoie à l'existence d'un commun et les découpages qui y définissent les parts et les places (ibid.,12).

utilisent le terme de démocratie de façon problématique et ambiguë.<sup>5</sup> Le régime démocratique est d'abord marqué par une forme d'aporie à l'origine de son inachèvement (Rosanvallon 2000, 9). Stratégiquement, les subtilités séparant les différences entre démocraties «fictive» et «réelle» se trouvent gommées vis-à-vis du plus grand nombre. Dans son étude classique, *Democracy*, Anthony Arblaster (1987, 2) souligne bien la difficulté relationnelle posée par une démocratie partagée entre fiction et réalité à savoir une démocratie «double»: «one common conception of democracy is that it means 'government of people', or at least by the people's elected representatives (...) But since 'the people' are likely to be divided among themselves, the government is likely to be the representative, not of all the people, but at best of a majority of them. Already then we have to redefine democracy». Partant de ce constat relevé par Rancière,<sup>6</sup> l'emploi du terme «démocratie» que nous suggérons renvoie à une forme de lutte, de contestation, issue d'un «mécompte» (ibid., 27) démocratique indépassable. Au sein du *double bind* démocratique, nous considérons que l'insertion des «gens de rien» (ibid.), du *dèmos* (ibid.), permet à la fois de ré-examiner et re-politiser le débat sur l'exclusion face aux instances étatiques.

Dans cette étude, notre emploi spécifique de la «démocratie» est également orienté en fonction des différentes perspectives avec lesquelles nous souhaitons traiter la question problématique des inégalités et des marginalités posées dans le cadre suburbain. Notre

---

<sup>5</sup> Pour citer Maxim Silverman, «Democracy may be a universal concept, but different models have been conceived in its name» (2006, 161-62).

<sup>6</sup> Pour le philosophe, le «double aspect» démocratique peut être défini comme suit: «ce qui provoque la crise du gouvernement démocratique n'est rien d'autre que l'intensité de la vie démocratique» (Rancière 2005, 13-14).

ambition ici n'est pas de rendre compte de l'histoire de la «démocratie» et de sa mise en oeuvre dans le contexte de la France contemporaine. Nous utilisons plus précisément le concept de «démocratie» telle une «figure» destinée à évaluer, de manière philosophique, sociologique et culturelle, la pertinence des évocations périphériques avec, comme point de focalisation, l'examen des représentations fomentées par les habitants des grands ensembles. Même si ces populations stigmatisées et exclues ont souffert (et souffrent) du classisme, du racisme et de la xénophobie, nous nous intéressons aux modes de résistance et de subversion culturelles que ces sujets ont pu produire au nom d'une «démocratie» à la fois multiple et radicale. Dans l'ombre des grands discours consensuels de la «police» qui établit le monde «sensible»,<sup>7</sup> nous considérons que leurs évocations fabriquées «en contre» des délimitations arbitraires et autoritaires du «sensible» méritent notre attention. Éléments fondamentaux de toute lecture «démocratique», ces productions favorisent, selon nous, un nouvel angle d'appréciation des savoirs, pouvoirs et résistances périphériques face aux productions de la culture «policée» des grands médias.

Le but principal de notre travail est d'envisager des manières plus élaborées d'examiner la question de la «démocratie» et de la vie ordinaire dans des communautés hétérogènes, ce dans le respect de la liberté et de l'égalité. Depuis toujours, le monde s'est fait le lieu d'un foisonnement multiple de «différences» culturelles. Au fil de ces dernières années, la question de la gestion politique s'est posée de manière sans cesse plus accrue. Dans son livre, Qu'est-ce que la démocratie? (1994), le sociologue Alain Touraine s'interroge

---

<sup>7</sup> L'idée du «sensible» et de son «partage» est pour le philosophe une façon de systématiser la manière dont se constituent des formes de visibilité, de disibilité, et de pensabilité (Rancière 2000, 13-14). Elle renvoie à l'existence d'un commun et les découpages qui y définissent les parts et les places (ibid.,12).

sur «la manière de combiner la loi de la majorité avec le respect des minorités, réussir l'insertion des immigrés dans une population, obtenir un accès normal des femmes à la décision» (ibid., 4<sup>e</sup> de couv.). Dans «un monde qui se brise en morceaux, [p]ouvons-nous concilier l'égalité des droits et la diversité des convictions et des genres de vie?» (ibid.). L'objectif de cette recherche manifeste des préoccupations de Touraine et de sa quête d'une cohésion démocratique répondant mieux aux principes de liberté et d'égalité. Notre propos vise à suggérer un dépassement de la pensée traditionnelle de la «démocratie», à savoir la relation équitable et équilibrée entre un «Un» et un «Multiple», pour laisser apparaître un «dehors» réprimé, fruit de l'inégalité démocratique.

Dans cette perspective, nous recourons à une approche ranciérienne de la démocratie qui réfute à la fois toute fermeture et surdétermination entre les individus, et subsume toute opposition binaire de manière à répondre aux principes antagoniques de la démocratie. Suivant une «relecture» du concept de «démocratie» informée par Rancière, nous considérons que les représentations culturelles des «exclus» constituent des manifestations démocratiques et politiques significatives. Loin de certaines croyances fortement répandues, nous postulons que les productions culturelles de ces «marginiaux» constituent des créations «à part entières» qui renvoient à une affirmation transgressive de leur appartenance à la communauté, précisément parce qu'elles font «voir ce qui ne se voyait pas et, d'abord, eux-mêmes en tant que sujets capables de parler sur des choses communes» (Rancière dans Guénoun et Kavanagh 2001, 18). Les problèmes de «classe», d'ethnicité et de xénophobie qui ne sont pas limités à la France, terrain de nos investigations, mais qui s'infiltrent insidieusement au sein de l'Europe et du monde

occidental en général, posent avec force la question fondamentale de la démocratie pour ces «exclus», ces «marginiaux», ces «parias». Dans des sociétés de plus en plus disparates, l'existence remarquable d'un «dedans» démocratique et d'un «dehors» réprimé s'est principalement caractérisée par des formes de classisme, de racisme et de différentialisme multiples. Comme on le sait, ces formes de distinction discriminantes ont principalement été générées et activées par les transformations massives de l'économie (Krugman 2000), les mouvements de population (Sassen 2000) ainsi que l'émergence affirmée de nouvelles identités (Wieviorka 2001). Cependant, accentuant et rehaussant les écarts, ces distinctions ont aussi trouvé des points de diffusion essentiels dans les récentes révolutions communicationnelles et culturelles. Comme le suggère le sociologue Paul Gilroy (2000), ces révolutions ont permis de voir se former et circuler de nouvelles images hégémoniques démonisantes constituant, par le capitalisme, un frein à la fois à la modernité et à la démocratie: «Today (...) democracy (...) [and] creativity [are] pitted against a moribund system of formal politics and its numbing representational codes, against the corrosive values of economic rationality and the abjection of post-industrial urban life (...) [M]odernity's best culture is assailed from all sides by political movements and technological forces that are working towards the erasure of ethical considerations and the deadening of aesthetic sensibilities» (ibid., 93).

Depuis ces dernières décennies, les transformations économiques, sociales, politiques et culturelles du nouvel ordre mondial ont déclenché une crise continue et profonde des nations démocratiques (Gellner 1983, Hobsbawm 1990, Smith 2000). En porte-à-faux avec les principes de liberté, d'égalité et de justice, l'entrée dans le troisième millénaire et

la prophétie du «clash of civilizations» (Huntington 1996) ont concordé avec la mise en place de formes de répression et réduction au silence d'un grand nombre d'individus entraînant de nouvelles formes de diabolisation et criminalisation autour du globe (Wacquant 1999). Depuis la deuxième guerre mondiale, le bloc communiste et ses représentants avaient traditionnellement figuré comme l'ennemi à la fois absolu et désigné de la démocratie (Bruckner 1990). Au crépuscule de la décennie 80, l'effondrement du communisme a certes débarrassé les états-démocratiques de leur principal opposant totalitaire mais il a suscité, aussi et surtout, une forme de «mélancolie démocratique» (ibid.). Sur les décombres du mur de Berlin, le péril rouge et la peur communiste ont ainsi fait place à d'autres menaces sérieuses et importantes; «le désir d'ennemi» (ibid., 165) ressenti par le «vainqueur» (ibid, 166) s'est notamment manifesté par la prise en compte de nouvelles menaces, principalement celles du péril vert (Esposito 2005). De fait, de plus en plus au sein du nouvel horizon mondial, les actes de défiance au sein des sociétés démocratiques ont-ils été fortement réprimés. Actuellement, une question primordiale est de savoir ce qui fonde une communauté, c'est-à-dire ce qui permet de vivre ensemble, démocratiquement, selon des principes de liberté et d'égalité.

Pour certains tenants de la démocratie, la voie «libérale» continue de constituer une forme de réponse aux changements du monde contemporain. L'approche libérale de la politique et de la démocratie demeure en effet un gage de liberté et d'égalité. Selon ses défenseurs, seul le respect de ces formes élémentaires sera en mesure de garantir la pérennité de la démocratie. Comme l'écrit Nicholas Hewlett (2007, 96) à propos des principes libéraux défendus par John Rawls, «[l]iberal democracy promotes the

importance of freedom to vote, regular elections and eligibility of virtually all adults for public office (...) [but] fundamental liberties (...) should take precedence over popular rule in order to ensure that individuals are free and equal, including freedom of speech and assembly, liberty of conscience and freedom of thought». Même si elles sont louables et comportent un certain attrait dans le contexte des débats contemporains sur la démocratie, les idées libérales «stress[ing] individual rights [and] equality» (ibid.) sont aussi porteuses de certaines limites apparentes en termes d'équité et de liberté. En premier lieu, les théories prônées par les penseurs libéraux s'accommodent mal de la formidable diffusion de la nouvelle dictature des grands supports de la communication et du nouveau «media spectacle» (Kellner 2003). Ainsi que l'a montré Manuel Castells dans The Information Age (1996), ces dernières années ont été marquées par l'avènement et le développement de sociétés de réseau, le réseau assurant désormais le nouveau pouvoir. Dans le cadre de la globalisation de la communication, le fonctionnement de ce «mécano» médiatique dominé par le «visuel» a donné lieu à une uniformisation de la culture. A ce que Castells (1996) appelle encore la «network society», le citoyen s'est vu de plus en plus privé d'une liberté de choix censurant largement le jeu de la vie démocratique. En un mot, les nouvelles technologies dominées par la télévision ont joué un nouveau rôle idéologique central coïncidant avec une véritable régression démocratique (Ramonet 2001). Elles ont également produit ce que nous appellerons, à la suite de Jean Baudrillard (1992), une forme de «simulation communicationnelle» amplement relayée par les supports de la culture médiatico-artistique.

Par ailleurs, la vision égalitaire prônée par les tenants libéraux ne dit que peu ou prou sur les difficultés grandissantes et souvent rédhitoires des populations exclues pour accéder à la parole au sein de l'«information society» (Castells 1996) et sa culture de «flux». Considérés comme extérieurs à la «communauté», nombre de citoyens se trouvent privés de liberté d'expression. Leur condition en termes de «classe», de couleur ou de «genre» les tient à l'écart de la communauté. Le caractère exclusif de l'histoire de l'humanisme est à cet égard manifeste. En occident, les communautés nationales ont toujours été restreintes à des espaces spécifiques racialisés, espaces de plus en plus soutenus aujourd'hui par les appareils médiatiques et culturels. Bien que les tenants de la démocratie libérale affichent des dispositions pour un véritable projet démocratique, leurs idées qui occultent les paroles des minorités souffrent donc de profondes lacunes. C'est cet aspect exclusif occulté de la démocratie qui se trouve au centre de notre projet alors que nous interrogeons l'exclusion suburbaine expérimentée par différentes populations défavorisées au cours de ces dernières décennies (ouvriers, immigrés, femmes). Des populations qui, malgré leur citoyenneté, sont jugées comme des citoyens de «seconde classe», exclus de la vie démocratique en raison d'une non-conformité supposée vis-à-vis des valeurs sociétales dominantes.

Au sein des nations démocratiques, les formes de marginalisation et d'exclusion constituent un phénomène bien connu. La pensée raciale au sein des nations a érigé le racisme en un projet scientifique cohérent, systématique, autoritaire et rationnel. Le racisme scientifique a ainsi été associé à la rationalité et la nationalité de même qu'au pouvoir et au savoir. A l'heure actuelle, nous sommes plus familiers avec les formes d'un



«nouveau racisme» ainsi qu'il a été appelé par les penseurs de l'homogénéité de la nation et de sa vie culturelle (Barker 1981, Silverman 1992, Wieviorka 1992). L'arrivée des immigrants et leurs représentations en tant que «nouveaux parias» par les grands réseaux médiatiques a constitué un sentiment de menace pour la stabilité de la nation. Exacerbant les fantasmes autour du lien du sang et de l'appartenance, cette arrivée a créé de nouvelles barrières invisibles au sein des communautés démocratiques. Les concepts de «race», de «classe» mais aussi de «genre» et de «génération» sont aujourd'hui devenus très intriqués dans leur relation à la nation, chacun demandant une légitimation à l'autre. Cette intrication conflictuelle et polémique a résulté dans l'établissement de ce que Gilroy a nommé des «camp mentalities» (2000, 81).

Au sein des politiques des démocraties européennes, la production des différences de «classe» ou de «race» comme altérant la pureté nationale est apparue de manière continue au fil de l'histoire des nations (Balibar 1997a). Les appels à la «classe», à la «race», ont représenté pour la nation une identité culturelle uniforme et absolue. Présentant régulièrement la présence ouvrière et l'intrusion des immigrants comme des dangers pour la nation, ces appels ont réprimé et fixé le débat démocratique au sein des «camps nationaux» (Gilroy 2004, 80-84) ôtant aux «minorités» tout droit d'expression et interdisant toute possibilité de développement. En d'autres termes, les «camps nationaux» (ibid.) constituent des espaces au sein desquels figurent des versions spécifiques de solidarité, d'appartenance, de liens et d'identités. Gilroy argue qu'ils auraient besoin d'être réinventés vers une vision plus humaniste favorisant la démocratie multiculturelle (ibid.). Les sociétés démocratiques d'aujourd'hui, largement soumises au contrôle des

grands médias «poliçant» l'opinion, ont hérité de ces types de nationalisme et de différentialisme. L'invocation de la notion de «camp» au sein de ces sociétés a comprimé le débat démocratique. Dans cette recherche, nous arguons que la refondation du concept de démocratie passe par une levée des «mentalités de camp». Ces mentalités marquées par des liens de «classe» et de «race», et touchant aussi aux catégories de «genre» et de «génération», se posent au fondement de l'appartenance à une nation. Nous postulons qu'une approche démocratique va précisément à l'encontre de la logique de «camps» et de ses principes de fermeture, de rejet, de surdétermination et d'essentialisation. De fait, la recevabilité d'une approche démocratique dépend précisément d'une prise en compte de l'ensemble des positions énoncées au sein des nouveaux «camps retranchés».

Cette thèse s'appuie donc essentiellement sur une vision spécifique de la démocratie dont le contenu emprunte aux développements théoriques de Rancière sur la «distribution du sensible» (2000, 66-67). Au sein d'une tradition occidentale marquée par la domination de la «police» (ibid. 1995, 52-53), notre intérêt porte plus spécifiquement sur le surgissement transgressif des «sans-parts» et des perturbations occasionnées dans la lecture du «monde sensible». Notre objectif sera de montrer comment, au nom de l'égalité et de la liberté, des «sujets flottants» (ibid., 141) confrontent le «litige» (ibid.) qui leur est fait par la société pour laisser en vie une autre image du social. Nous postulons que les minorités ou les «sans-parts» peuvent, au-delà des logiques et déterminismes nationalistes, lever le voile sur une autre «distribution» nationale. Dans ses travaux, Rancière insiste sur la démocratie formelle, marquée d'une haine de la démocratie, et la démocratie réelle, fondée sur le tort causé aux individus. Ainsi la

démocratie ne doit-elle pas être restreinte à la «police» et à son ordre des représentations (œuvres contestataires incluses). Celle-ci doit s'ouvrir, aussi et surtout, aux représentations des «gens de rien», des «gens sans condition», des représentants du *dèmos*. Leur entrée dans la sphère publique, qui fait intervenir l'absence de calcul, autorise une compréhension différente de «l'exhibition permanente du réel» (ibid., 139). Elle rappelle les principes démocratiques en tant que type de communauté où est possible l'introduction d'un visible qui modifie le régime visible [dominant] (ibid.). Contre la fermeture et la limite, nous arguons que la multiplicité des productions des «gens de rien» peut permettre une compréhension alternative de l'exclusion et des représentations culturelles des «banlieues».

Les «sans-parts» et leurs capacités d'intervention qui perturbent la fabrication ou la «fabrique du sensible» (Rancière 2000, 66) constituent, selon nous, un élément crucial d'une lecture démocratique des évocations des cités périphériques dans leurs oppositions à l'ordre «policier» des nouvelles grandes industries culturelles. Parce que la démocratie est l'anti-logique de la limite, du déterminisme, l'intervention des «sans-parts» des «banlieues», et leurs «différences» au sein du monde visible de la «police», peut aider à déconstruire le mythe naturel des nations démocratiques composé de visions culturelles uniformes (Gilroy 2000, 123). En tant qu'exclus, les habitants des cités françaises problématissent les mécanismes culturels et historiques de l'appartenance à la France. Aux notions liées à la culture et à la centralité nationale, leur capacité de parole et leurs origines souvent mixtes permettent une forme de résistance face à l'autorité nationale et au déterminisme culturel. Leur position au seuil de communautés et de «camps

nationaux» leur permet d’offrir une base de résistance pour une solidarité qui transcende les formes d’absolutisme permettant une vision alternative de l’appartenance. Ainsi que nous le verrons, les «sans-parts» banlieusards montrent dans la plupart des représentations un fort sentiment d’appartenance à leur cité, ce dans un effort de réconfort et d’attachement face à une société qui les rejette. Simultanément, leurs représentations dévoilent aussi un lien très fort envers la France dans laquelle ils se sentent, malgré leur statut d’exclus, chez eux. Les habitants des «banlieues» en France, d’abord ouvrier puis immigré, avec des traits communs mais aussi des identifications culturelles différentes issues d’un passé de migration, représentent la France d’aujourd’hui et de demain. Nous considérons que l’examen de leurs représentations culturelles insérées dans les «grandes» productions culturelles peut aider à refonder le lien de la démocratie.

La culture des «banlieues» et leurs représentations s’apparentent à des catégories fréquemment usitées dans la communauté nationale, mais celles-ci ont généralement été confinées jusqu’ici aux domaines de l’exclusion, la dissidence et l’altérité. Dans notre examen des représentations culturelles suburbaines, nous entendons mettre l’accent sur la «culture des *outcasts*» dans sa relation aux stéréotypes sociétaux qui gravitent autour des «banlieues». Nous nous appuyons sur le concept de «culture quotidienne des dominés». Ce concept s’inspire, d’une part, des travaux de Pierre Bourdieu sur la domination et «la misère du monde».<sup>8</sup> Il repose, d’autre part, sur les recherches conduites par Michel de Certeau sur le quotidien et les «arts de faire».<sup>9</sup> Si ce concept pourrait faire songer, à première vue, à une forme réductrice de «culture», telle qu’elle peut être conçue par

---

<sup>8</sup> Bourdieu (1993a).

<sup>9</sup> Certeau (1990).

rapport aux normes et usages des valeurs dominantes, intersectant, de fait, avec la vision commune et simpliste fréquemment relayée par les grands supports de communication, selon laquelle les banlieusards représenteraient des populations hors de la «civilisation» et proches de la «nature», nous utilisons ici ce concept de façon «inclusive». Nous montrons que l'individu dominé par les forces de «champs» multiples possède une «parole» (Bourdieu 1993a) et, par des «ruses» et des «tactiques» (Certeau 1990), se fraye un chemin au sein du monde social, culturel et politique. Expérimentant et luttant contre la discrimination suburbaine, nous considérons que les représentations quotidiennes des «banlieusards» s'imposent comme une forme de «complément» aux autres discours sur la discrimination et la ségrégation. Tandis que nous soutenons que les populations des «banlieues» ressentent des liens privilégiés avec leur cité, nous arguons également de leur profond attachement et connexion à la France. Nous considérons que la «culture quotidienne des dominés» permet de dévoiler une vision plus égalitaire des sociétés démocratiques et de l'exclusion suburbaine.

## **Section 2 - Centrer le débat**

### **2-1) L'émergence des «banlieues»**

La France a connu, et connaît, une crise nationale à la fois profonde et croissante dont les origines remontent à plusieurs décennies (Silverman 1992, 1). Cette crise associée à l'univers périphérique s'est trouvée diffusée avec force au sein des grands vecteurs de communication et a donné lieu, depuis les années 60, à une véritable peur panique (Derville 1997) associant les marges urbaines à une menace face aux valeurs et intérêts nationaux. Dans la culture populaire, le discours sur les «banlieues» et leurs images sensationnelles et exotiques a principalement émané d'une centralité mythique, qui a servi de base à l'activation régulière d'un discours dramatisant sur la nation française.<sup>10</sup>

Au fil de ces dernières décennies, la «crise de civilisation» des sociétés occidentales (Morin et Naïr 1997) a trouvé en France un point d'ancrage au sein des grands ensembles (ou cités) de «banlieue». Dans le contexte de la «grande mutation» de la fin des années 70 (Wieviorka 1992, 25), l'opposition nationaux-étrangers est venue se substituer à l'opposition riches-pauvres de l'ancien langage de «classe». Depuis les années 60, la représentation de la périphérie s'est principalement articulée autour de deux formes suburbaines (Dubet et Lapeyronnie 1992, 66, 79): en simplifiant à l'extrême, après les

---

<sup>10</sup> Parmi la masse d'études sociologiques, politiques, historiques, géographiques ou économiques traitant des grands ensembles, on pourra se reporter à certains classiques: Adil Jazouli (1992), Hervé Vieillard-Baron (1996), Jean-Pierre Garnier (1998), Jean-Claude Boyer (2000). Pour un panorama bibliographique à la fois plus détaillé de la question, se référer au lien électronique fourni par l'Institut de Sciences Politique de Paris: [http://bibliotheque.sciences-po.fr/produits/bibliographies/banlieue\\_Inner\\_city\\_1htm](http://bibliotheque.sciences-po.fr/produits/bibliographies/banlieue_Inner_city_1htm)

«cités ouvrières» comme incarnation de la «différence», les «cités de l'immigration» ont constitué le nouveau symbole de l'altérité communautaire (ibid.).

En France, le concept des «cités de banlieue» constitue un phénomène relativement récent (Merlin et Choay 1988) qui remonte précisément au contexte de l'après-guerre et à la «production des grands ensembles» (Préteceille 1971). Depuis leur construction hâtive sur un mode industriel, les cités ont représenté un sujet à haut rendement médiatique (Champagne 1991): au départ, comme l'écrit Hervé Vieillard-Baron (2001, 3), ces quartiers d'habitat collectif sont nés «de la nécessité d'accueillir des populations nouvelles». Participant d'un effort hygiéniste et moderniste, leur construction était prioritairement destinée au relogement de populations pauvres et ouvrières confinées au sein des zones dégradées des centres urbains (Butler et Noisette, 1983). Perçus comme les bastions d'une nouvelle culture prolétaire, les grands ensembles ont rapidement incarné les maux de la société moderne (Stebé 1999, 5). Dans le contexte du surgissement de la crise économique (Béaud et Pialoux 1999), leurs représentations en tant que lieux de relégation, de dangerosité et de précarité ont contribué à créer un premier mythe autour des «cités rouges» ou «cités ouvrières» (Stovall 1989).

Depuis plus de vingt ans, l'émergence du «problème» des cités se rattache aussi et surtout à la question de l'immigration au centre des «années banlieues» (Jazouli 1992). Suite au développement des flux migratoires dans les années 50 et 60, le logement des immigrés (essentiellement des travailleurs solos) s'était effectué dans des bidonvilles ou des foyers spécialisés (Sayad 1995, Schor 1996, 215). Lorsque la France a ordonné l'arrêt des flux

de populations en 1974 et que la réunification des familles s'est effectuée, une nouvelle phase de l'immigration s'est opérée (Wihtol de Wenden 1995, 243-244). Les familles immigrées ont eu accès au logement social souvent assimilé à une forme de promotion (Boudimbou 1991, 31). Après les populations ouvrières, les populations immigrées ont incarné en France la menace des «cités noires» (Stovall 2001, 9). Particulièrement médiatisée du début des années 80 jusqu'à nos jours (Vieillard-Baron 1996), la problématisation nationale des «banlieues» s'est donc essentiellement caractérisée par un déplacement de catégories représentatives.

La question des grands ensembles dans leur relation à la démocratie (Joubert, Bertolotto et Bouhnik 2003) a occupé une part importante du débat national. De tout temps, en effet, la périphérie a questionné les principes républicains et remis en cause la démocratie. Comme l'ont remarqué de nombreux chercheurs (voir Brun et Rhein 1994), des formes de racisme et de ségrégation se sont exercées avec force sur le monde des cités. Il faut noter, par ailleurs, que si la question de l'inégalité banlieusarde semble de plus en plus visible, celle-ci précède pourtant de très loin l'édification des grands ensembles. Les travaux d'Annie Fourcault (1992) ont bien mis en avant la stigmatisation régnant à l'encontre de la population ouvrière au moment de la «banlieue rouge».<sup>11</sup> De même, Neil McMaster (1997) a révélé dans sa recherche sur l'entre-deux guerre français le développement d'un racisme anti-maghrébin parmi certaines institutions.<sup>12</sup> De fait, des

---

<sup>11</sup> Sur la «banlieue rouge», on pourra également se référer au classique de Jean-Paul Brunet (1980) et au travail plus récent de Tyler Stovall (1990).

<sup>12</sup> Pour des informations complémentaires sur les décennies suivantes, on se reportera aux travaux d'Alec Hargreaves (1995).



formes de racisme à la fois «de classe» et «de race» (Balibar 1997b, 272) ont été liées à une première forme de diabolisation des banlieusards et stigmatisation des périphéries.

Le problème posé par la thématique des cités relève, d'abord et avant tout, d'un devoir de reconnaissance des populations banlieusardes comme parties intégrantes de la société française. Les représentations déformées des grands ensembles au sein de l'espace public ont conduit à poser un regard teinté de craintes, de soupçons et de peurs sur les populations suburbaines. Elles ont contribué à faire de ces dernières de nouveaux parias, des interlopes, des étrangers, hors de la nation. Dans cette étude, nous nous approprions le terme de populations «exclues» (Wieviorka 1996b, 344) en référence aux citoyens de «seconde classe» résidant dans les «banlieues» françaises. Nous arguons que ces populations considérées comme des «groupes externes» (Balibar 1997c, 326) se définissent par leur appartenance aux marges nationales liées à l'histoire, la culture et l'identité de la nation. Dans le même temps, nous considérons que leur externalisation répond au seul but de les classer, de les confiner et de leur dénier une citoyenneté de «première classe». En France, la question de l'intégration à la société pose problème alors que la plupart des *outcasts* des périphéries pensent et se sentent appartenir. Le problème de la «banlieue» n'est pas simplement l'absence d'une reconnaissance égalitaire. Avec la question immigrée, il est aussi de montrer que, dans les faits, l'appartenance sociale et historique à une communauté ne correspond pas «au mythe de l'origine nationale» (Balibar 1997a, 118).

Située à quelques kilomètres de Paris, la fameuse Cité des Quatre-Mille de La Courneuve constitue à bien des égards un archétype du catalogue des «banlieues» françaises (Giblin 2009). Depuis plusieurs années, la Cité a fait maintes fois office «d'étalon» pour illustrer la question des nouvelles marginalités urbaines (Wacquant, 2006a).<sup>13</sup> Loin de constituer un cas unique, il faut tout d'abord indiquer que la ville hautement stigmatisée de La Courneuve, affiliée au département de Seine-Saint-Denis, «9. 3.», a représenté un site à la fois spécifique et «exemplaire» des problèmes urbains en France (Rey 1997, Lepoutre 1997). Sa proximité avec la capitale ainsi que les multiples événements et faits-divers dramatiques qui ont émaillé son histoire ont fait de ce grand ensemble emblématique un espace «surexposé (...)» (Boyer et Lochard 1998, 122). De fait, la Cité en tant que telle est fréquemment apparue, depuis sa construction en 1962, dans les sphères journalistiques et artistiques, tantot pour figurer la crise nationale tantot pour en fournir une critique alternative.

Au fil de ces dernières années, La Courneuve et sa Cité n'ont pas dérogé aux lignes de force des représentations culturelles des marges urbaines (Gérôme, Tartakowski et Willard 1988) évoquant principalement la décadence «civilisationnelle» de la nation française. Historiquement présentée comme un territoire externe au reste de la société, cette cité emblématique a, de fait, été largement dépeinte et perçue dans les grands supports hégémoniques comme une zone de haute insécurité culturellement séparée (Bachmann et Leguennec 1996, 326). Pour autant, cela ne signifie pas que les Courneuviens n'ont pas manifesté un fort sentiment d'appartenance vis-à-vis de la société

---

<sup>13</sup> Consulter sur le sujet l'étude comparée de Wacquant (2006a) synthétisant l'ensemble de ses travaux sur La Courneuve et le South Side de Chicago.

française (conscience ouvrière, logement social, immigration et histoire coloniale). Néanmoins, suivant «l’explosion» des banlieues (Wihtol de Wenden et Zakya 1993), La Courneuve et les Quatre-Mille ont de plus en plus constitué une forme de *kit* politico-culturel dont l’usage a récemment été renforcé par les déclarations fracassantes invitant à «nettoyer au *kärcher*» la «racaille» de la Cité et des «banlieues».<sup>14</sup>

Massivement couverte dans la culture populaire en général (Lepoutre 1997, 336 et *passim*) et par les médias français en particulier (Champagne 1993), la question de la Cité et des cités en France ne saurait donc être considérée comme un problème fondamentalement nouveau (Le Goaziou et Rojzman 2006). Les grands ensembles et avant eux les «périphéries» ont traditionnellement été utilisés pour symboliser une menace pour le reste de la société (Fourcaut 1986, 58, 75). A la base du discours public, ils sont ainsi devenus, dès la fin des années 60, le nouveau symbole mythique du *western* (Taranger 1994, 59) avant de devenir, durant le mouvement immigré, l’incarnation du «tam-tams» et des «rodéos» (Bachmann et Basier 1989, 22) et, plus récemment, le haut lieu des bandes ethniques (Mucchielli 2002) et du terrorisme islamique (Khosrokhavar 2000). Notre étude de La Courneuve est en ce sens exemplaire de l’évolution de l’image des «banlieues» françaises mais elle s’appuie aussi, de façon originale, sur les représentations des habitants de la Cité. Dans cette étude, nous examinons au nom d’un procédé de lecture «démocratique» les oppositions et les manifestations émanant des résidents de La Courneuve au cours de son histoire. Notre but est d’analyser les multiples

---

<sup>14</sup> Propos tenus le 29 juin 2005 par Nicolas Sarkozy, ministre de l’Intérieur de cette période. Pour une présentation plus détaillée de La Courneuve et de sa Cité, on consultera l’Annexe située à la fin du présent volume.

représentations journalistiques (télévision, presse écrite) et artistiques (cinéma, fiction, littérature) mises en œuvre sur cette cité depuis sa construction au seuil des années 60. De manière plus significative, il est aussi d'incorporer les paroles et représentations négligées de ses habitants. Par ce procédé, notre but ultime sera de favoriser une autre vision des questions complexes d'inclusion et d'exclusion, et permettre une lecture «différente» de la nation française, une lecture plus justement «démocratique».

## **2-2) France, contradictions d'une nation démocratique**

Au cours de ces dernières décennies, le discours dominant sur les périphéries en tant qu'incarnation du déclin de la communauté française est allé en s'intensifiant pour donner lieu à la très médiatique «crise des banlieues» (Stebé 1999). De manière significative, ce discours sur les cités suburbaines s'est dépris de certaines caractéristiques complexes propres au discours républicain. Quoique les principes de la République s'opposent à la tradition exclusive et privilégient l'égalité culturelle, la dimension arbitraire et fluide (House 1997, 35-38) de la France démocratique a servi de matrice aux représentations des grands ensembles menant à des contradictions troublantes au sein du «récit» national (Balibar 1997a, 117).

Au sein des nations démocratiques, la France constitue un cas singulier: son acceptation précoce des étrangers et des immigrants, son inclination pour l'égalité de l'ensemble des citoyens lui ont communément conféré un rang spécial à l'échelle mondiale. Cette singularité distinctive de la nation française a notamment été soulignée par le philosophe

Marcel Gauchet (2002, XXI): «la France, le pays des droits de l'homme, a quelques titres à faire valoir comme laboratoire de la démocratie selon les droits de l'homme». La volonté française d'accepter et d'intégrer l'ensemble des individus en tant que citoyens s'origine dans la tradition de la République héritée de la Révolution française et de la Déclaration de droits de l'homme et des droits civiques. Elle découle de la croyance démocratique de «liberté, de fraternité et d'égalité» prônée par les révolutionnaires. Dans ce cadre, nombre de travaux sur l'immigration, l'Etat et les inégalités nationales ont pourtant mis en avant au sein de la nation française de nombreuses formes de discrimination à rebours des principes démocratiques institués.

Au cours de ces dernières années, les formes de discrimination multiples et insidieuses touchant aux valeurs démocratiques ont connu une progression importante au sein de la nation française (Silverman 1992, Balibar 1997c). Ces discriminations se situent, tout d'abord, au niveau de l'immigration. Dans la société française, l'attitude envers les étrangers a toujours été problématique et a fréquemment constitué une entrave à la vie démocratique. Le statut des étrangers a en effet été continûment marqué par leur extériorité nationale. Dans ses travaux, l'historien Gérard Noiriel montre le caractère injustifié de cette extériorisation. Il indique dans Le Creuset français (2006, 11) que le phénomène de l'immigration au sein de la société française ne peut être vu comme un élément extérieur mais comme une partie intégrante, constitutive et légitime de son histoire. A observer les origines de la nation française, on perçoit en effet très clairement que les membres de la population d'aujourd'hui sont le résultat d'un processus historique de l'immigration (ibid. 34 et *passim*). L'immigration a toujours représenté, et représente

encore, un élément important au sein de la construction de la nation française moderne, qu'il s'agisse du développement et du progrès de l'économie, de la société et de l'état nation (Corderio 1983, Stasi 1984). La discrimination et l'exclusion des «immigrés» face aux Français de souche (vus comme les «vrais» Français, ceux qui appartiennent au pays, qui descendent des Gaulois) des autres (vus comme les «faux-Français», descendants de l'immigration, et donc d'origine étrangère), apparaît comme arbitraire et xénophobe. Anti-démocratique, cette distinction s'applique le plus visiblement aux descendants des nord-Africains en raison de leurs différences culturelles et physiques, et de leur statut non-européen.

Du début du 19<sup>e</sup> siècle à la fin du 20<sup>e</sup> siècle, la France a accueilli un grand nombre d'immigrants en provenance de pays européens avoisinants comme des Italiens, des Belges, des Portugais ou des Polonais (Schor 1996, 5-6). Après la seconde guerre mondiale, la France a ouvert ses portes à l'immigration non-européenne provenant de ses anciennes colonies, tout spécialement celles d'Afrique du nord et d'Afrique occidentale. La situation des immigrants africains qui touche aujourd'hui directement à la question des «banlieues»<sup>15</sup> est restée une question spécifique et problématique (Prost 1986). Les premières vagues d'immigrants (européens) ont été considérées comme s'étant bien intégrées à la «culture française» tandis que les flux d'immigration les plus récents, en provenance des anciennes colonies (surtout d'Afrique du nord), se sont révélés non-

---

<sup>15</sup> Se reporter sur ce thème au collectif récent, *La Fracture coloniale* (2005), de Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire. Les auteurs montrent comment la France contemporaine reste hantée par son passé de pays colonisateur, et ils tissent des liens solides et instructifs entre cités périphériques et héritage colonial. Voir tout spécialement l'article de Didier Lapeyronnie (2005), «La banlieue comme théâtre colonial, ou la fracture coloniale dans les quartiers».

assimilables par nature, principalement en raison de l'argument selon lequel leurs croyances religieuses constituent un élément menaçant et rédhibitoire à toute intégration (Wihtol de Wenden 1989, 101). Cette question est dûe, pour une part, à la confusion des termes «immigré» et «immigrant» avec celui d'«étranger», ce malgré le fait que le terme «étranger» soit exclusif des immigrants détenteurs de la nationalité française par voie de naturalisation. D'autre part, les discours populaires et politiques en matière d'immigration n'ont pas été sans à la fois relayer et accentuer cette confusion (Hargreaves 1996, 84). De fait, le problème de l'immigration renvoie en France à une communauté spécifique (en l'occurrence les nord-Africains) qui est représentée comme une menace pour la culture nationale (Silverman 1992, 3).

A travers l'histoire, les étrangers et les immigrants en France ont été largement discriminés à rebours des principes démocratiques défendus par la nation. Cependant, le non-respect des valeurs républicaines léguées par la Révolution a également touché d'autres catégories «minoritaires» vivant au sein de la communauté nationale. Ainsi, à côté des discriminations envers les immigrants, la question de l'exclusion de «classe» (Wieviorka 1992, 181) s'est révélée cruciale de même que les discriminations en matière de «genre» (Célestin, DalMolin, Courtivron 2003). Pour n'aborder dans l'immédiat que le statut problématique des ouvriers, les recherches sur le racisme ont mis à jour l'existence de profondes discriminations envers les masses prolétaires (Balibar 1997c). Avant son étude sur l'immigration, Noiriel (1986) a mis en exergue l'existence d'un fort

différentialisme envers la classe ouvrière.<sup>16</sup> Revenant sur les tableaux pessimistes du prolétariat, Noiriel évoque les descriptions de la communauté ouvrière française en des termes évocateurs d'une misère sociale, une biologie imaginaire et une pathologie du corps urbain (ibid. 22-42). A part au sein de la communauté, les ouvriers étaient donc porteurs de «différences» vis-à-vis de la norme. De fait, leur statut était celui de citoyens de seconde zone et, à l'instar des immigrés, ils figuraient d'une certaine manière en marges de la société.

Depuis de nombreuses décennies, la France se targue de représenter une nation démocratique et de défendre les droits de l'homme, mais elle fait subir à certains de ses citoyens des inégalités de plus en plus visibles (Guénif-Souilamas 2006). Ces dernières années ont été révélatrices de formes multiples (et de plus en plus radicales) de marginalisation et d'exclusion (Paugam 1996). Les années 60 et 70, notamment avec les mouvements de grève dans le domaine de l'industrie, avaient mis à jour une forte hostilité gouvernementale envers les ouvriers (Touraine 1966). Dans le contexte des décennies 80 et 90, la question de la stigmatisation des immigrés et des étrangers a constitué un bon exemple de la partialité des autorités nationales face à certaines minorités (Balibar 1999). Sans pour autant gommer les inégalités de «classe» comme lors des grèves de 1995, les années les plus récentes ont révélé une montée du racisme et de la xénophobie au sein de la sphère publique (Taguieff 1991).

---

<sup>16</sup> On pourra aussi consulter les travaux de Marc Lazar sur le monde ouvrier français et la discrimination à l'oeuvre. Pour des éléments liant différentialisme ouvrier et communisme, voir Tiersky (1973), Jeannine Verdès-Leroux (1991), Marc Lazar et Stéphane Courtois (1995).



Après la forte discrimination pesant sur les fractions ouvrières jusqu'à la fin des années 70, les immigrants et minorités ethniques en France sont aujourd'hui perçus comme la cause évidente d'un grave problème sociétal imputable au franchissement d'«un seuil de tolérance» (Laachir 2002, 279). En 1989, François Mitterrand a annoncé dans une interview qu'un nombre «seuil» d'immigrants avait été franchi. Un vif débat s'en est suivi dans les médias qui s'est focalisé sur le problème immigré et le risque de franchir le «seuil de tolérance». Silverman (1992, 96) argue que la déclaration de Mitterrand n'était pas très diplomatique et ne favorisait pas la démocratie alors qu'elle survenait à un moment où l'opinion publique était divisée sur la question du voile islamique (trois musulmanes portant le foulard) dans les écoles de la république (Gaspard et Khosrokhavar 1995). De plus, le terme de «seuil de tolérance» avait été identifié par la gauche comme un terme raciste usité auparavant par la droite pour décrire les relations ethniques. Après la peur du «péril rouge» (Valdour dans Noiriel 1986, 156), ceci a généré un nouveau consensus confondant l'immigration en un problème majeur de la société.

Profondément influencé par la Révolution et la Déclaration des droits de l'homme, le républicanisme se réclame de principes égalitaires qui défendent la justice sociale et l'égalité, stressent la souveraineté du peuple et encouragent la participation dans la vie publique (Hayward 1983, 22). Il semble que l'idée d'une démocratie représentative dominatrice reflète clairement la peur d'une société populaire et d'une culture et identité nationale hybride. La Déclaration des droits de l'homme en tant qu'idéal doit être envisagée tel un espace d'ouverture pour les valeurs de liberté et d'égalité d'une démocratie à «réaliser». Depuis plusieurs siècles, on observe une tension constante au

sein de la nation démocratique française entre, d'un côté, l'annonce et la croyance en ces principes et, de l'autre, leur non-réalisation. Si la France est considérée comme une communauté démocratique emblématique, le modèle républicain a cependant semblé incapable d'intégrer pleinement l'ensemble de ses sujets (qu'ils aient été issus du monde prolétaire, des colonies ou qu'ils aient concerné les représentants féminins de la nation). Il importe ici de faire montre de prudence concernant la thématique de l'égalité au cœur des contradictions nationales. Aujourd'hui en France, l'exclusion des immigrés et de leurs descendants est certes d'une autre nature que celle des «pauvres» du monde ouvrier de jadis, mais elle est aussi et surtout sensiblement plus apparente et critique. Cette exclusion de la France démocratique est précisément ce qui est traduit dans la «culture quotidienne des dominés» résidant au sein de l'espace des «banlieues». A l'instar de créations alternatives émanant de la culture populaire, nous considérons que cette «culture» propose une nouvelle façon de concevoir la nation française, l'identité française et une culture française à rechercher.

### **Section 3 - Théories des «cultures de banlieues»**

La question des disciplines et de leur objet se présente comme une donnée centrale dans l'étude des «cultures de banlieues» en général et de leurs représentations en particulier. La manière dont s'opèrent les différents découpages et partages des savoirs construit en effet différemment l'objet dit «banlieues» et détermine, de fait, le genre de questions posées au sujet de ces «banlieues» et leurs évocations. Cette étude repose principalement sur le champ spécifique et original des *cultural studies*.<sup>17</sup> Pour les théoriciens de ce champ d'étude, la culture - «one of the two or three most complicated words in the English Language» comme l'indique Raymond Williams (1977, 76) - ne représente pas tant «a set of things - novels and paintings or tv programmes and comics -as a process or set of practices (...) [C]ulture depends on its participants interpreting meaningfully what is happening around them, and making sense of the world in broadly similar ways» (Hall et du Gay 1997, 2). Pour reprendre la formule classique de Williams (1958, 74-75), «[c]ulture is ordinary, it is how we make sense of ourselves, the world around us, it is the practice through which we share and contest meaning of ourselves, of each other and of the world». A la lumière de ces définitions, nous considérons que les débats autour des représentations culturelles suburbaines ont été, pour des questions de méthode, largement biaisés et simplifiés. Prônant un remaniement théorique, ce travail vise à la fois à

---

<sup>17</sup> Développées en Grande-Bretagne dans les années 60 et désormais usitées dans l'ensemble du monde anglophone, les *cultural studies* considèrent la culture populaire comme un espace «politique» partagé entre pouvoir et résistance (Storey 1996, 1-7). Fondées sur le marxisme, les *cultural studies* situent la culture comme un «terrain de conflits» et de «contestations» autour de la question de l'«idéologie». Elles concèdent un rôle significatif aux «subordonnés» (en termes de «classe», «ethnie», «genre», «génération») dans leur rapport au monde, et soulignent leur capacité d'*agency* au sein du quotidien (ibid. 1996, 2). Pour une présentation plus spécifique des *cultural studies*, voir John Storey (1996, 1999), Jeff Lewis (2002), Chris Barker (2002). Dans le contexte français où cette pluri-discipline ne bénéficie pas encore de la reconnaissance qui lui incombe, voir Armand Mattelart et Erik Neveu (2004).

combattre le «réductionnisme» des représentations suburbaines et à valoriser la culture «ordinaire» (ibid.) des banlieusards en tant qu'agents de créations culturelles. Il faut insister, d'emblée, sur le fait que l'approche théorique des représentations suburbaines s'est de tout temps avérée problématique.<sup>18</sup> Les questions d'approche, comme l'ont suggéré récemment une équipe de sociologues réputés, restent un problème encore très répandu.<sup>19</sup> Cette étude se propose d'explorer plus en avant la «culture quotidienne des dominés» et le statut des dominés au sein de la culture populaire. Fondée sur les pratiques quotidiennes des «exclus», notre étude s'appuie sur la «culture ordinaire» suburbaine et ce que nous appelons ses représentations d'un «troisième type». Pour synthétiser notre propos: depuis les années 70, et même les années 60, les représentations culturelles des «banlieues» sont devenues une source d'intérêt majeur au sein de la culture populaire française; régulièrement, elles se sont vues incarner une menace et un danger à la fois pour la France et la francité. De façon globale, nous considérons que seules les représentations journalistiques et artistiques, fréquemment liées à la criminalité, à la délinquance, aux bandes, au trafic de drogue, à l'islam radical etc., ont trop souvent servi d'unique moyen d'exploration de la communauté nationale française en relation aux «banlieues». Informées par la notion de culture «ordinaire», nous proposerons que les représentations des banlieusards, qui se caractérisent par leur dé-centrement, peuvent éclairer autrement le statut des périphéries. Nous arguerons qu'elles doivent figurer au

---

<sup>18</sup> On notera que les principales études sur les représentations des périphéries sont le fruit de travaux collectifs proposant un panorama relativement formaté de la question, panorama soit centré sur l'histoire, soit focalisé sur le média usité: voir principalement Gérôme, Tartakowski et Willard (1988), Armorim (2002). Pour une approche se rapprochant de ce que nous entendons par *cultural studies*, voir les deux numéros de la revue, Contemporary French and Francophone Studies (Célestin, DalMolin et Hargreaves 2004a et b).

<sup>19</sup> «De quels instruments principaux dispose-t-on pour connaître les pratiques et les représentations de la population d'un quartier?» (Quérrien 1997, 7).

sein du «complexe culturel» (Hannerz 1992) formé par les évocations des grands ensembles.<sup>20</sup>

Traditionnellement, les représentations culturelles des «banlieues» constituent des évocations partagées entre deux espaces et se caractérisent par leur «bi-polarité» (Zoïa et Visier 1996, 109): l'espace de la centralité, de la norme, d'une part, qui associe les «banlieues» à des incertitudes soit nationales, culturelles ou politiques; l'espace de la marge, d'autre part, qui questionne le consensus autour de valeurs communautaires (ibid.). Nous insistons sur le fait que nous n'envisageons pas les représentations des «exclus» comme se revendiquant d'une «essence spéciale» parce que cela suggérerait une exclusion de ces créations comme parties intégrantes de la culture populaire française et la mobilisation de notions «absolutistes» de culture (Gilroy 2000, 179). Bien que la plupart des productions banlieusardes soient considérées comme relevant de l'exclusion de la société française, de l'infériorisation de la culture d'origine, d'un défi face aux contradictions de la citoyenneté française, nous les traitons de manière égale dans leurs relations aux représentations journalistiques ou artistiques. Relevant d'une approche générique «of a larger culture» (Gibson 2000, 253), nous considérons que ces représentations qui rendent compte de la mal-vie, du racisme ordinaire mais aussi de la mémoire nationale, utilisent des stratégies alternatives émanant de positions sociales différentes qui sont utiles à la saisie des évocations des «banlieues».

---

<sup>20</sup> Nous nous basons ici sur les travaux de l'anthropologue Ulf Hannerz (1992, 3): «To study culture is to study ideas, experiences, feelings, as well as the external forms that such internalities take as they are made public (...) for culture, in the anthropological view, is the meaning which people create, and which create people, as members of societies».

Même si le fait n'a pas encore été formulé, et encore moins articulé, nous considérons qu'il est important de réinscrire les représentations des «banlieues» au sein d'un «circuit» plus large de la culture. Si la «culture is ordinary (and) that is where we must start» (Williams 1958, 75), on ne peut pas ne pas considérer les représentations des «exclus» dans les rapports de pouvoir et de résistance qui caractérisent la culture en tant que lieu de polémiques et de contradictions. Comme l'ont montré Stuart Hall et al. dans leurs travaux pionniers du *Centre for Contemporary Cultural Studies* de Birmingham, la culture constitue un ensemble à déconstruire et il importe de montrer pourquoi la culture populaire s'avère vitale. Les grands supports de communication fonctionnent comme des «systems of ideas and representations by which men understand and 'live' an imaginary to their real conditions of existence» (Hall 1977, 336). Ils influent sur l'«ideology» (ibid.). De fait, les médias en tant que «state apparatus» (ibid., 335) contribuent à «orchestrer» le discours sur la nation, à «manufacturing consent» et «policing the crisis» (Hall et al. 1978). Dans la culture «global post-modern» (Hall 1991a, 32), ces discours ont aussi fait l'objet de nombreuses résistances; à travers des «rituals», ils ont montré les capacités des dominés à mobiliser et articuler des formes de contestation et d'opposition permettant des voies de «reconstruction of the imaginary» (ibid., 35). Malgré l'hétérogénéité des discours au sein de l'espace public, malgré leurs différences d'impact, nous tentons de souligner ici les divisions de la culture «ordinaire» de «banlieue» face à la «police» exercée par les nouvelles «cultural industries» (Hesmondhalgh 2002). Nous soulignons ainsi les questions de «classe» et de «race», mais aussi de «genre» et de «génération», qui jouent un rôle important pour à la fois unir et désunir les éléments de la nation dans leur relation aux cités.

Notre usage des «cultures de banlieues» qui insiste sur la nécessité d'une prise en compte des représentations communales au sein d'une forme de «cultural circuit» (Hall et du Gay 1997) ne saurait mésestimer, se distancier ou encore s'affranchir des représentations dominantes qui ont présidé au développement du discours sur les «banlieues» depuis ces quarante dernières années (Papiaud 1996). Cependant, nous cherchons aussi à lever le voile sur un champ porteur de la parole des exclus rendant ainsi compte des évocations suburbaines de manière plus égale. L'approche «inclusive» des *cultural studies* fait de celles-ci «a democratic project» (Storey 2003, X); «rather than studying only what Matthew Arnold called 'the best of what has been thought and said', cultural studies is committed, in principle, to examining all that has been thought and said» (ibid., IX). Dans la tradition de Birmingham, de nombreux travaux issus de l'ethnographie culturelle ont étudié le pouvoir des industries culturelles qui «organiz[e] society» (Curran 2000, 9) afin de démontrer comment des groupes minoritaires (Ang 1985, Radway 1992, Gillespie 1995) «interpreted the world meaningfully».<sup>21</sup> Dans le contexte des «banlieues», l'observation de la culture «ordinaire» nous permet de voir comment il est possible de considérer autrement les productions des cités sous la forme d'un «complexe». Complétant certaines pratiques observées dans les marges, ces productions fournissent une vision renouvelée des représentations centristes des grands récits journalistiques et artistiques, et ouvrent la voie vers d'autres modes d'évocations résistantes et oppositionnelles.

---

<sup>21</sup> Les travaux de Clifford Geertz (1973) appuyés sur la notion de *thick description* ont souligné comment le consommateur médiatique n'était pas un *passive cultural dope* montrant implicitement l'importance à la fois du quotidien et de l'«ordinaire».

L'intérêt premier de notre approche reposant sur la culture «ordinaire» des «banlieues» sera d'éclairer l'existence de représentations du «troisième type», synonymes d'évocations périphériques très éloignées des représentations hégémoniques sur les grands ensembles.<sup>22</sup> Traditionnellement, les «cultures» des dominés ont été associées à des cultures «externes». Les représentations du «troisième type» qui autorisent l'observation de l'*agency* des banlieusards permettent de voir l'existence de pratiques culturelles fort répandues parmi les Français (Donnat 1998). Simultanément, elles permettent de noter comment la culture en tant que composite de «shared meanings» (Hall et du Gay 1997, 1) fait figurer des «maps of reality» (Hall 1977, 330) qui peuvent être déconstruites et reconstruites de manières multiples. Dans ce processus, les représentations suburbaines du «troisième type» permettent l'analyse d'autres modes de représentations recomposant la scène culturelle française.

Le second intérêt de ces représentations du «troisième type» dérivant de la culture «ordinaire» des dominés relève de la nouvelle dimension esthétique et politique qu'elles apportent. Depuis le *cultural turn*, la culture ne constitue plus un objet «sacralisé». En allant vite, il n'existe plus de distinctions entre «haute» et «basse» cultures. Dans Understanding Popular Culture (1989), le théoricien John Fiske insiste sur l'importance des pratiques culturelles des anonymes dérivant de la recherche d'un «agir» et d'un

---

<sup>22</sup> On précisera que notre usage du qualificatif «troisième type», se rapporte strictement à un nouveau type de représentations des exclus; de fait, il ne saurait être lié ou relié aux questions problématiques et complexes accompagnant les notions de «Third Way» d'Anthony Giddens (2001) ou de «Third Space» d'Homi Bhabha (1994). Tel que nous l'entendons, «troisième type» se réfère à un moyen de «troubler» les évocations des exclus et de questionner les représentations de la «différence» dans leurs rapports aux évocations journalistiques et artistiques.



plaisir». Le statut de création culturelle des représentations du quotidien peut être affilié à une certaine dimension esthétique lié au quotidien et partagé entre le banal et le divertissement. Faisant partie d'un «recyclage» (Gafaïti 2003), ce statut reste néanmoins attaché à la culture de masse dont il constitue le prolongement. Lieu de créations multiples au même titre que les cultures journalistique et artistique, nous arguons que la culture du quotidien représente un espace d'articulation qui permet, au prisme de «l'ordinaire», un déplacement vis-à-vis des représentations communes sur les «banlieues».

#### **Section 4 - Méthodologie**

Au sein de cette étude, la méthode d'analyse usitée se veut pluri-disciplinaire en conformité avec les règles édictées par les *cultural studies*. Notre étude visant à restituer l'évolution des représentations de communautés exclues sur des principes de «classe», de «race» ou de «différence», nous combinons dans cette recherche à la fois l'histoire, la philosophie, la sociologie et la culture. Posant comme postulat liminaire la nécessité de dépasser le discours dominant sur les grands ensembles français, l'originalité de notre étude relève de l'emphase portée sur les représentations des «banlieues» fomentées au quotidien par les banlieusards.

L'objectif principal de ce travail n'est pas de proposer une lecture «démocratique» exhaustive des représentations des «banlieues» en France alors que nous faisons nôtre le principe de «relecture» de Rancière (2005, 37) qui voit dans le caractère «suspensif» de la démocratie matière à une analyse alternative du «partage [du monde] sensible» (ibid. 1999, 12). Plus raisonnablement, notre propos est d'ouvrir le concept rancien de «démocratie» à une variété d'acceptions et de significations nouvelles, et notre utilisation de la «relecture» (ibid. 2005, 37) en tant que méthode d'analyse des représentations de la «banlieue» se justifie par le fait que cette approche s'applique bien à la déconstruction des termes d'«inclusion» et «exclusion» applicables aux périphéries.<sup>23</sup> Par ailleurs, nous

---

<sup>23</sup> La méthode de «relecture» mobilisée par Rancière présente des similitudes apparentes avec le concept philosophique de «déconstruction». Rancière, en effet, n'est pas sans employer le terme de «construction» ou «reconstruction» (2005, 13, 29). Cette caractéristique spécifique de son projet intellectuel a été notée par certains critiques (Voir Méchoulan 2004). De fait, le principe de «relecture» rancien intersecte en de

considérons que cette approche offre des stratégies et des pistes de recherches alternatives permettant d'explorer de manière optimale les différents thèmes que nous abordons dans ce travail, principalement les questions de la «mésentente», du «tort», de la «langue commune», de la «subjectivation antagonique» (ibid. Guénoun et Kavanagh 2001, 3, 9, 14). Autant de thèmes qui se traduisent dans l'expérience quotidienne des banlieusards et leur résistance face à l'exclusion, l'autorité et le conformisme national.

En France et dans le monde, Rancière fait partie des intellectuels «radicaux» (Labelle 2001, 77). Émergeant tardivement parmi les grands penseurs, laissant faussement penser qu'il constituerait un «phénomène récent» (Robson 2004, 3), Rancière constitue au sein du champ philosophique une figure «unique» (ibid., 2) et possesseur d'une «voix distincte» (ibid.). Les travaux de Rancière rejettent principalement, et subtilement, l'élitisme trop marqué du monde académique.<sup>24</sup> Au sein de l'académie, sa dissidence s'est ainsi opérée dans le cadre de sa relation avec le philosophe Louis Althusser. Élève d'Althusser en compagnie d'autres disciples de renom (Etienne Balibar notamment), Rancière a réexaminé le procès de la relation du savoir et de la connaissance dans sa relation à la centralisation. Cependant, c'est principalement à la suite de sa distanciation d'Althusser que sont apparues les germes de son projet intellectuel prônant, et défendant, une forme d'émancipation culturelle et intellectuelle. Son premier ouvrage, La Leçon d'Althusser (1974), critique de Lire le capital (1965), opère en effet un genre de révision de multiples formes de centrismes tels que la domination disciplinaire de la philosophie

---

nombreux points les travaux déconstruisant la «démocratie», notamment ceux de Badiou (1998), Mouffe (1993, 1994) et Derrida (1994, 2003).

<sup>24</sup> «For Rancière, one very fundamental motto», écrit Méchoulan, is to take seriously, as equally intelligent, university professors and humble shoemakers» (2004, 3).

qui s'avère manifeste dans le cadre de la centralité et rationalité universitaires. Si Rancière travaille à analyser la manière dont les sciences humaines sont organisées autour de centres, origines et formes de présence, et donc de pouvoir, il reste aussi ouvert à toutes les disciplines<sup>25</sup> et aux «gens ordinaires» (tels les ouvriers, les immigrés, les femmes, les jeunes) dans une tentative de dépassement des barrières du savoir traditionnel (1981, 12).

Philosophe difficilement classable, intellectuel à part, figure relativement détachée (Méchoulan 2004, 3), Rancière s'est trouvé constamment impliqué dans une réflexion autour de la «fabrique» (2000, 7) et du «partage du sensible» (ibid., 12). Dans son premier grand écrit questionnant la validité du travail du groupe althussérien, Rancière (1974) démontre l'importance de la masse du peuple qu'il place au centre du «political characterized in terms of division, conflict and polemic» (Valentine 2004, 46). Son travail autour de La Parole ouvrière (1976) mais aussi et surtout La Nuit des prolétaires (1981) illustrent, quelques années plus tard, l'importance et l'intérêt à porter au peuple. Rancière souligne comment victimes d'un tort, la parole antagonique des ouvriers se révèle instructive et se manifeste à rebours de ceux qui entrevoient la culture ouvrière comme une culture extérieure. Par ailleurs, l'étude des archives ouvrières chez Rancière initie véritablement son travail de «relecture» des discours, qui répercute «la parole des dépossédés» au sein des discours en général.

---

<sup>25</sup> Son travail est, comme le remarque Davide Panagia (2000, 113-126), «philosophical and literary, historical and political».

Si la marginalité et la «différence» se révèlent essentielles dans le travail de Rancière, celles-ci sont aussi le reflet d'une certaine expérience du «dedans» et du «dehors», qui brouille les notions fixes et rigides d'appartenance, d'identité, de nationalité, et évoque immanquablement la condition complexe des habitants des «banlieues» françaises. Les travaux de Rancière dépassent, à l'évidence, le cadre du monde suburbain et l'exclusion sociale et politique des habitants des cités françaises. La situation que Rancière a expérimenté au cours de son parcours dissident reste bien entendu profondément étrangère à celle des banlieusards. Cependant, son intérêt pour la «relecture» de la «pensée unique» à travers un travail de «listening to the unheard» (Hewlett 2007, 86) témoigne d'une proximité remarquable entre le philosophe et les gens «médiocres» qui s'applique utilement aux ouvriers, immigrés et exclus marginalisés sur la base de leurs «différences».

Cette étude recourt donc principalement au procédé de «relecture» comme méthode d'analyse et propose un examen original des représentations culturelles des grands ensembles périphériques. Nous entendons souligner essentiellement les contradictions qui président à la production des évocations de «banlieue» à la fois par une analyse ample et minutieuse du discours dominant mais aussi par un décryptage précis et attentif des évocations dissidentes (incluant notamment celles des habitants des périphéries). Par conséquent, nous avançons dans ce travail que notre appropriation philosophique, sociologique et historique de l'analyse des représentations suburbaines incorporant la «voix» des banlieusards provient d'un «supplément» à prendre en compte (Rancière 1995).

Si les «banlieues» ont suscité depuis une quarantaine d'années nombre de débats, les ouvrages qui ont été consacrés à leurs représentations culturelles ne sont pas pour autant si nombreux que l'on pourrait croire. De fait, «l'histoire des images et des représentations des banlieues, aujourd'hui esquissée, reste fragmentaire» (Fourcaut 1994, 117). Au cours de ces dernières années, les études approfondies des évocations des marges urbaines ont principalement reposé sur des analyses à dominante historique effectuées par Jacques Van Waerbeke (1991) et Isabelle Papiaud (1996). Tandis que leurs travaux sont certainement de haute valeur dans leur traitement des représentations culturelles suburbaines, nous arguons que les approches de ces chercheurs se sont avérées relativement restrictives, soit par une lecture par trop spatialement orientée de la part du géographe, Van Waerbeke, pour qui le traitement des «banlieues» se cantonne trop au domaine de l'espace, soit par une focalisation esthétique excessive de la part de Papiaud dans sa considération historique des évocations des grands ensembles.

Bien qu'elle nécessite, à l'évidence, une prise en compte détaillée des éléments spatiaux, la question des cités et des pourtours des villes en général ne saurait être réduite à un simple espace spécifique. Un premier élément commun à nombre d'études est que la «banlieue» ou les «banlieues» s'apparentent à un territoire malléable et généralisable. Dans son travail, Van Waerbeke (1991) étudie «la poétique spatiale des banlieues parisiennes» sur une période remarquablement longue de près de deux siècles, «19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles». A travers plusieurs supports artistiques/iconiques (cinéma, photographie, fiction, bande dessinée, peinture), le géographe montre la «banlieue» parisienne comme une unité spatiale à la fois compacte et emblématique. L'impression générale à la lecture

de l'étude de Van Waerbeke est principalement celle d'une homogénéité des «banlieues» dont la couronne de la capitale serait le symbole et qui s'imposait à lui en raison d'«un terreau d'une exceptionnelle productivité». Dans ce travail, nous considérons que même si la plupart des périphéries se ressemblent et possèdent nombre de traits communs catégorisables, elles n'en conservent pas pour autant un certain nombre de spécificités distinctives. De fait, notre analyse entend se garder d'opérer des généralisations trop importantes en réduisant les «banlieues» à un espace monolithique. Sur ce point, nous rejoignons Mireille Rosello lorsqu'elle déclare (1997, 240) que les cités sont plurielles, différentes et distinctes: «French '*banlieues*' have become a cultural cliché, a metaphor for a vaguely formulated yet deeply seated malaise. Today, '*banlieues*' is often used in the plural, as if they all were the same».<sup>26</sup> De fait, nous considérons que l'accent local doit être mis en avant afin d'opérer une lecture utile des évocations banlieusardes. Focalisée sur les Quatre-Mille de La Courneuve, notre recherche s'attache à restituer, autant que faire se peut, les différents discours sur cette cité parisienne depuis son édification au tournant des années 60 jusqu'au début du troisième millénaire.

La prise en compte des représentations banlieusardes s'élargit sensiblement au sein de l'étude proposée par Papiaud qui se focalise non seulement sur les représentations artistiques - principalement «littéraires» et «picturales» (1996, 176) - des marges urbaines depuis plus de cent cinquante ans, mais aborde également (quoique de manière superficielle) les évocations qui ont dicté le discours dominant sur la condition des grands

---

<sup>26</sup> On trouvera une observation similaire chez Wacquant (2006b, 62): «D'abord, il faut rappeler que la banlieue, singulier, cela n'existe pas, sauf dans l'imaginaire collectif. Il existe des banlieues, pluriel, avec des compositions et des trajectoires très diversifiées même parmi les banlieues populaires, dont certaines empirent et d'autres s'améliorent».

ensembles durant ces quarante dernières années (ibid., 175). A l'instar de Papiaud, nous considérons que le discours journalistique joue un rôle vital méritant sinon d'être au coeur tout au moins de figurer au sein des représentations suburbaines. Cependant, ces représentations hégémoniques qui devraient être développées et approfondies gagneraient à se voir accompagnées d'une étude des représentations quotidiennes (également ignorées par Papiaud). Si, globalement, le travail de Papiaud projette une vision plus large des grands ensembles, dépassant par un croisement culturel plus important celle de Van Waerbeke, son omission de la culture quotidienne en constitue une limite à la fois importante et récurrente des travaux sur les périphéries.

Chez Papiaud comme chez Van Waerbeke, on pourrait enfin regretter l'attention insuffisante accordée aux spécificités des médias investigués. Depuis les travaux pionniers de Marshall McLuhan (1967), la question de la signification du support est bien connue. Comme l'a montré McLuhan, les vecteurs de communication possèdent une forte importance sur le message; en un mot, «the medium is the message» (ibid.). Si Papiaud et Van Waerbeke se focalisent sur différents supports d'évocations suburbaines, nous considérons que leur travail d'analyse est déficient en ce qu'il ignore le fait que «the interaction between technology and the context of its consumption necessarily contributes to the shaping of culture» (voir Lewis 2002). Au sein de notre travail de «relecture» de la Cité, nous nous efforçons de prendre en compte les procédures propres à chaque support en même temps que nous tentons de refléter l'évolution des hiérarchies médiatique et artistique au fil de ces années.



Proposant un essai de lecture «démocratique» des représentations des marges urbaines, la singularité méthodologique de notre étude repose principalement sur le recours au concept d'«archive» (Favier 1991) afin de soutenir l'ensemble de notre projet. Au fil de ces dernières décennies, l'«archive» qui représente la mise en rapport de documents multiples et dispersés, dans le but de former un bloc organique permettant de vérifier des conditions de possibilité des discours (Macherey 2007), a constitué en France un domaine particulièrement théorisé et usité (Farges 1989, Hildesheimer 1990, Combe 1994). Dans une certaine mesure, l'ensemble de ces travaux se sont appuyés sur le concept archivistique théorisé par Michel Foucault.<sup>27</sup> Notre utilisation de l'«archive» ne saurait prétendre à une étude exhaustive des représentations culturelles des périphéries. Face à la tâche infinie d'un tel projet, notre but sera de démontrer que les différents textes sur les «banlieues» constituent autant de «sites» historiques cruciaux et d'opportunités historiographiques dans, et pour, le présent (Burton 2003). De manière plus significative, nous arguerons que la production de textes sur les «banlieues» recelle une myriade de *counterhistories* (ibid., 5) qui attestent de l'importance du quotidien à la fois en termes mémoriels et politiques.

Dans ses travaux sur «l'archive», Michel de Certeau fait remarquer que «the transformation of archival activity is the point of departure and the condition of a new

---

<sup>27</sup> On précisera que, comme ces travaux foucauldien, notre utilisation de l'Archive vise à la constitution d'une base de travail nous permettant de confronter et examiner l'ensemble des différents discours historiques. A l'instar de Foucault, nous considérons l'archive comme «un système d'énoncés» (1969, 169) opérant ensemble et formant un ensemble d'«épistèmes» (Foucault 1966) au sein d'un système global. Dans *L'Archéologie du savoir* (1969), Foucault a montré que l'exclusion était le propre de certains discours. Le philosophe a poursuivi ce travail dans *L'Ordre du discours* (1971) où il a notamment parlé de l'occultation systématique de la parole du fou (ibid., 21). Nous entrevoyons certains points de convergences entre les paroles des exclus et celles du fou. Comme Foucault mais comme Rancière également, notre travail tente donc l'exploration par l'archive de formes multiples de disibilité, audibilité et lisibilité.

history» (dans Stoler 2002, 86). Récemment, des historiens américains ont proposé le concept d'«an-archive» afin de réfléchir à l'existence d'une contre-mémoire (Hutchens 2007).<sup>28</sup> Dans ce cadre, nous proposerons de considérer autrement la construction en France de la mémoire sociale. Dans son étude classique, Les Lieux de mémoire (1984, 1986, 1992), l'historien Pierre Nora a fait l'analyse de la mémoire nationale et a proposé un examen de la «grande histoire» française.<sup>29</sup> Si une caractéristique de l'archive tend à la prise en compte de l'ensemble des discours (Carroll 1978, 718), l'archive permet aussi de faire émerger des «énoncés» qui autrement ne seraient pas apparus. De fait, un trait essentiel de notre concept d'«archive» sera que nous nous éloignerons de l'appellation traditionnelle d'«archive» par Nora pour penser les «petits discours» et les «petites histoires» de la nation. Nous considérons que «le retour à tous les énoncés sera le moyen de renouer avec l'altérité et de bouger des images pétrifiées par les grands discours» (Cingolani 2004, 2). Conséquemment, nous ne lirons pas les représentations du quotidien des banlieusards comme des productions périphériques ou en marges, mais comme des créations centrales qui méritent à la fois d'être comptées et intégrées au sein du discours sur les «banlieues».

Une dernière caractéristique de notre travail archivistique réside dans le découpage que nous faisons subir à notre «archive» («an-archive») de manière à la rendre plus lisible,

---

<sup>28</sup> Ainsi que le fait remarquer Hutchens (1997, 4-5): «Could there be an archive of forgotten memories... Could there be an 'an-archive' that would include whatever erases (...) cultural memory from history?»

<sup>29</sup> Dans Les Lieux de mémoire, Nora observe que la «disparition rapide de notre mémoire nationale m'avait semblé appeler un inventaire des lieux où elle s'est incarnée» (1997, 15). Focalisé sur «l'état», «le roi», «la mémoire des hommes d'état», «la marseillaise» ou encore «les Français et les étrangers», «l'exploration sélective et savante de notre héritage collectif» (ibid., 20), uniquement focalisée sur de grands lieux et thématiques, ne cède au sein de «l'archive» (ibid., 30) de Nora aucune place aux «petits faits» pourtant vitaux au sein de la nation.

articulable et décryptable. Un aspect fondamental de cette «archive» suburbaine relève de la manière dont nous partageons les représentations sur La Courneuve et son Grand Ensemble sous une forme spécifique.<sup>30</sup> Dans ce travail, nous faisons reposer notre «archive» sur de «petites archives» ou «vases» de représentations (journalistiques, artistiques, quotidiennes). Au premier abord, le terme de «vase» peut sembler surprenant quand pour tenter de sédimenter l'ensemble des éléments de l'archive («les traces du passé» comme dit Jean-Yves Boursieur 2002, 1), le terme de «tombeau» est fréquemment mobilisé et semble mieux convenir.<sup>31</sup> Cependant, le tombeau et l'idée à la fois de fermeture et de clôture nous semble s'opposer à la fluidité qui entoure la notion d'archive et les différents «jeux de vérité» (Foucault 1984, 1543) qu'elle est sujette à contenir et véhiculer. Par cette «archive» fonctionnant sous formes de «vases communicants», notre but principal sera donc de rendre compte des différentes productions de «vérité» partageant les savoirs attachés au passé des grands ensembles et ainsi proposer une autre «contribution à la mémoire des banlieues» (Bouamama 1994a). Dans ce processus, nous espérons prolonger et enrichir les travaux archéologiques sur l'histoire des «banlieues» (Fourcaut 1992, 13) et questionner autrement la nation française et son passé (Citron 1987).

---

<sup>30</sup> Nous renvoyons notre lecteur au second volume de cette thèse où l'Archive des représentations des Quatre-Mille entre 1962 et 2002 se trouve présentée et explicitée dans le détail.

<sup>31</sup> Voir par exemple Amaury Flégus (1990-1991)

## **Section 5 - Présentation des chapitres**

L'objectif majeur de ce travail est de soumettre une évaluation des représentations journalistiques, artistiques et théoriques des cités de «banlieues» au sein de la France contemporaine en soulignant l'intérêt d'une lecture «démocratique» des évocations de ces espaces de relégation. Scindée en deux volumes, la visée de notre étude réside principalement dans l'élaboration d'une manière alternative de considérer la production, la transmission et l'articulation des représentations suburbaines au sein de la culture populaire. Reposant sur ce que nous pouvons qualifier d'«an-archive» suburbaine, nous entendons proposer une méthode originale de questionnement des notions complexes de «différence» et d'ethnicité, méthode applicable et transférable à d'autres communautés nationales.

Le chapitre II de cette recherche s'assigne comme objet de tracer l'évolution de la pensée intellectuelle de Jacques Rancière pour révéler, d'un côté, les racines politiques et philosophiques des démocraties occidentales et de la France, et, de l'autre, analyser la conception problématique de «l'égalité» dans sa relation à l'exclusion. Rancière évoque dans ses travaux récents l'existence d'une «haine [persistante] de la démocratie» (2005) et la prévalence d'une logique de dépolitisation du «sensible» fondée sur le consensus ou la «pensée unique». Dans la première section de ce chapitre, nous examinons l'inégalité du républicanisme français et la longue exclusion des marges suburbaines au fil de l'histoire. Notre seconde partie analyse et théorise sur ce que Rancière appelle la présence d'une «communauté et son dehors» (1998, 95). Revenant sur la condition généalogique,

nous arguons que le dédoublement de la politique, fondé dès la Grèce antique sur une logique «exclusive», demeure présent au sein des grandes démocraties modernes. Appuyée sur une lecture de philosophes antiques, modernes et contemporains, nous historicisons l'évolution de la liberté et les différents modes de gouvernements «représentatifs» de la démocratie et nous mettons en exergue leur dimension problématique. Cet ensemble de réflexions sur les «usages de la démocratie» (ibid., 55) nous permet de mieux cerner ce que nous entendons par le couplet théorique, «démocratie» et «égalité», et les possibilités d'«à-venir» offertes par ce couplet. Le postulat d'égalité de Rancière rejoint ici l'idée d'une démocratie qui permet de voir se former, par la «voix des sans-voix», un autre «horizon» du «sensible». En contre de la «police», il s'agit d'une mise en «suspension» qui fait coïncider l'entrée d'un autre «horizon politique».

Le propos du chapitre III porte sur le développement des grands médias d'information français et les représentations journalistiques du Grand Ensemble des Quatre-Mille. Dans le cadre de deux parties, nous analysons le discours journalistique sur la Cité courneuvienne au sein de la nation française de ces dernières décennies. Nous traitons ainsi des représentations à la télévision depuis les années 60, puis des évocations par la presse écrite durant la même période. Dans ce chapitre, notre but est de fournir un premier aperçu de l'évolution des représentations historiques des grands ensembles suburbains au sein de la communauté nationale. Dans le cadre de la montée de l'«infotainment» (Ramonet 1999), nous suggérons que le «racisme» répandu au sein de l'espace public a toujours constitué un élément latent des représentations journalistiques.

Précocément, les médias informatifs se sont focalisés sur les «cités» et leurs populations. Le point d'importance de ce chapitre sera d'analyser dans le détail la période transitionnelle et conflictuelle des représentations de «classe» aux représentations de «race». En nous basant sur la Cité courneuvienne, nous montrons comment les médias et leur évolution ont contribué à la fois à reproduire et à forger les représentations entre «banlieues» et nation au cours de ces années, les présentant continument comme des territoires distincts en termes d'écologie, d'institution, de culture et de passé.

Les représentations artistiques qui occupent le chapitre IV prennent en compte les évocations des grands ensembles disséminées depuis quarante ans dans le cadre du développement du «mass-art» (Caroll 1998). La première section traite ainsi de la production cinématographique, la seconde aborde des textes fictionnels tandis que la troisième évoque les productions musicales. Dans ce chapitre, nous analysons séparément chacun de ces supports relevant de la création artistique et fictive, en contrastant, quand cela est possible, les créations connues des productions alternatives proposées par les artistes dissidents. Structuré autour de plusieurs supports, notre propos principal est de mettre en exergue la dimension identitaire des productions artistiques suburbaines dans leurs différences face aux représentations médiatiques. Disséquant l'évolution de ces productions «d'art», examinant leurs règles représentatives et procédures spécifiques, nous considérerons que les évocations cinématographiques, fictionnelles, musicales offrent des modèles alternatifs d'évocations des cités et de l'identité nationale. Au niveau de la situation spatiale, politique, culturelle et mémorielle des cités, nous arguons que les évocations artistiques ont participé à l'ancrage du discours dominant en même temps

qu'elles ont offert, dans le contexte des nouvelles identités, d'autres manières de penser la nation française.

Le chapitre V se trouve au cœur de notre lecture «démocratique» des évocations des «banlieues» françaises. Ce chapitre entend non seulement apporter un corps théorique aux représentations des banlieusards, que nous qualifions du «troisième type», mais il envisage également de souligner l'importance de ces évocations dans leur lien à la notion de citoyenneté. Dans le cadre de la culture quotidienne, nous considérons que les représentations suburbaines des résidents des cités dérivent d'une culture partagée entre les concepts de «plaisir» et de «résistance», et permettent une prise en compte originale des relations de savoir autour de l'appartenance citoyenne des habitants des périphéries françaises. Au sein de la première partie, nous traitons de la photographie de famille et de l'importance de cette pratique culturelle de loisirs. Nous nous intéressons dans la deuxième section à l'écriture libre comme mode d'expression significatif de la culture populaire. Reprenant ce thème sur des supports différents (journal-intime et carte postale) dans une troisième partie, nous évaluons et questionnons au sein d'un dernier mouvement l'impact des nouvelles technologies de l'Internet sur le «monde sensible». Loin des évocations journalistiques de l'information, loin des évocations artistiques de l'esthétique, nous arguons que ces représentations locales ont montré que les habitants de la «banlieue» n'ont pas accepté leur oppression et discrimination, et ont affirmé transgressivement leur attachement à la communauté nationale.

A la fin des années 50, Roland Barthes (1957, 7) observait dans Mythologies que la

culture populaire française est entourée de «représentations collectives [mystificatrices] qui transforment la culture petite bourgeoise en nature universelle». A l'heure de la culture globale post-moderne (Hall 1991a, 32), nous considérons que la situation des nouvelles marginalités fait partie de ces «mythologies» et qu'il importe «de ressaisir dans l'exposition décorative de ce qui va de soi, l'abus idéologique qui s'y trouve caché» (Barthes 1957). L'objet ultime de notre lecture «démocratique» sera de lever le voile sur les pensées de ceux qui ne sont pas censés penser, ce afin d'éclairer autrement la «crise des banlieues» (Laé 1991) en tant que mal national.



## **Chapitre II - Démocratie en suspens: «re-lecture» rancièrienne de l'égalité et horizon «politique» alternatif**

### **Introduction**

### **Section 1 - Republicanisme français et égalité inégale**

### **Section 2 - Rancière, situer la communauté de l'inéquité et son «dehors» démocratique**

#### **2-1) Les origines de la communauté et son «dehors»**

#### **2-2) Démocratie moderne et inégalité**

### **Section 3 - France contemporaine, émancipation, égalité**

### **Conclusion**

## **Chapitre II**

### **DEMOCRATIE EN SUSPENS: «RE-LECTURE» RANCIERIENNE DE L'EGALITE ET HORIZON «POLITIQUE» ALTERNATIF**

*«La démocratie est le style de vie des hommes du multiple» (Rancière 1998, 12)*

*«L'égalité n'est pas un but à atteindre (...) Il faut (...) travailler sur cette présupposition» (Rancière dans Guénoun et Kavanagh 2001, 1)*

*«Le processus démocratique doit [...] constamment remettre en jeu l'universel sous une forme polémique» (Rancière 2005, 70)*

*«Comprendre la démocratie, c'est [aller vers] l'intelligence collective» (Rancière 2005, 105-106)*

## **Introduction**

Terre des Droits de l'homme et du citoyen, la France a constitué au cours de l'histoire un espace de démocratie privilégié qui est aussi apparu passablement malmené. En termes de tolérance, d'égalité et de liberté, l'Affaire Dreyfus a ainsi constitué un premier grand moment d'épreuve démocratique.<sup>32</sup> Depuis cette «affaire», il est une tradition qui veut que les intellectuels français se considèrent comme les garants des principes de la République. De fait, par leur implication, le concept de républicanisme ne sera jamais réduit à un simple système de gouvernement; celui-ci deviendra, au contraire, «un mode

---

<sup>32</sup> En 1894, le capitaine Alfred Dreyfus, d'origine juive, est accusé d'espionnage au profit de l'Allemagne. Il est emprisonné jusqu'en 1906, puis déclaré innocent, avant d'être réintégré dans l'armée française. Au sein de cette affaire, de nombreuses voix se sont élevées contre les autorités dirigeantes, principalement celles d'Emile Zola (célèbre auteur de «J'accuse» dénonçant la tyrannie du gouvernement de l'époque) et de Julien Benda. Pour un examen détaillé de cette affaire qui allait conduire à la séparation entre l'Eglise et l'Etat, et voir l'essor des mouvements intellectuels français, on se reportera à Serge Bernstein et Odile Rudelle (1992).

de vie ensemble dans la «Cité»,<sup>33</sup> inséparable de la doctrine morale fondée sur la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen» (Winock 1992, 132).

En France, l'Affaire Dreyfus et la mobilisation démocratique suscitée ont représenté un exemple liminaire d'une tradition de résistance intellectuelle particulièrement marquée.<sup>34</sup>

Tout au long du 20<sup>e</sup> siècle, cette tradition s'est effectivement manifestée par «the involvement of intellectuals in public life as a means of protecting (and, where possible, consolidating) the political and cultural achievements of the Republic» (Hazareesingh 1994, 86). L'éclatement et le déroulement de l'«affaire» ont eu comme effet principal de révéler la tension, durant cette période, entre deux systèmes de valeurs dominants qui allaient perdurer en France jusqu'à aujourd'hui: le premier défendu par les intellectuels et représentant la défense de valeurs universelles à savoir la justice, la compassion, la vérité de même que les droits sacrés des individus face à l'Etat. Le second, soutenu par les nationalistes (dont certains rejetaient le terme d'«intellectuels» pour mieux afficher leur différence) incarnant des valeurs particularistes, notamment la défense et la protection de la nation contre toute menace interne ou externe, et la priorité absolue des droits et des intérêts de l'Etat sur celui de n'importe quel individu (Berstein et Rudelle 1992, 134).

Dans le cadre de ces différents courants de pensée, les travaux de Jacques Rancière sur la démocratie occupent une place intermédiaire. En premier lieu, les travaux ranciériens constituent le reflet de la position singulière du philosophe au sein du monde intellectuel

---

<sup>33</sup> La référence concerne ici la «cité grecque» en tant que lieu de civilisation et de liberté, et lieu démocratique où les individus s'auto-gouvernent et sont libres. Ceci rend compte de l'influence du modèle grec sur la construction de celui de la République. Voir sur le sujet Henri Van Effenterre (1992, 13-56).

<sup>34</sup> On pourra consulter sur ce point les travaux de Michel Winock (1984).

et académique (Derranty 2003a). Ils donnent principalement à découvrir l'unicité de sa conception de la politique et de l'égalité. Simultanément, les travaux de Rancière marquent le point de rencontre entre le philosophe et une nouvelle mouvance intellectuelle qui tend à rejoindre les réflexions des défenseurs d'une «democracy unrealized» (voir Enwezor et al. 2002). En termes généraux, il est possible de situer une part de la réflexion philosophique de Rancière comme une forme de rejet de la tyrannie de l'Etat et de la loi. De l'autre, on peut voir en sa pensée philosophique la manifestation d'un désir d'ouverture du concept de démocratie qui intersecte avec l'application de l'héritage révolutionnaire et ses principes de fraternité, de liberté et d'égalité. L'objectif principal de ce chapitre est d'offrir une réflexion sur l'évolution et l'usage du concept de démocratie informé par la vision ranciérienne de l'égalité et du politique. Notre étude reposera essentiellement sur trois ouvrages cardinaux des recherches du philosophe: La Méésentente (1995), Aux Bords du politique (1998) et La Haine de la démocratie (2005). Afin de révéler l'exclusion consubstantielle des démocraties occidentales, il nous paraît important d'investiguer les problèmes complexes soulevés par les questions de l'«égalité» et des utilisations de la démocratie (Rancière 2004, 9). Dans les pages qui suivent, nous nous focaliserons sur la manière dont un processus de «relecture» (Rancière 2005, 37), fondé sur les ouvrages précédemment cités, fournit des instruments de pensée permettant une compréhension alternative des formes de l'exclusion démocratique contemporaine.

Dans ses écrits sur les fondements et les termes de la politique, Rancière révèle que les problèmes actuels de la démocratie et sa mutation idéologique doivent être explicités par

un retour au passé (Rancière 2005, 40). Arguant que les sociétés démocratiques ont reçu l'héritage culturel grec comme base de la politique, Rancière fait remonter ses analyses de la démocratie (et, de fait, l'origine de l'exclusion) jusque dans la pensée antique de la cité (Maissin 2004, 1). Le projet de Rancière s'assigne comme but primordial de «relire» les différents modèles de gestion démocratique pour en déconstruire les grandes postures interprétatives. Rancière dont l'ensemble de l'oeuvre tend à une démystification des positions hégémoniques constitue, au sein de la philosophie, un adepte de «l'intervalle des discours» (Badiou 1998, 121) ainsi qu'un «rebel face aux positivités discursives» (ibid.). Afin de réfléchir autrement aux principes politiques présidant à la démocratie, Rancière recourt à une approche critique qu'il nomme «relecture» (2005, 37). Cette approche, comme il l'a été remarqué, n'est pas sans présenter certaines similitudes avec la stratégie de la déconstruction derridienne. A l'instar des postulats de la philosophie déconstructionniste, celle-ci révèle en effet à la fois les ruptures et les contradictions dans les textes (Reid 1989, XXXII).<sup>35</sup> Le projet rancièrien visant à «relire» ou à «reconstruire» les textes philosophiques des Anciens peut donc être considéré comme un point cardinal dans ce que le philosophe a théorisé récemment comme la nouvelle dimension haineuse de la démocratie (Rancière 2005, 9). Situé comme souvent dans une volonté de mise «en défaut» (Badiou 1998, 121), ce travail de relecture permet de rendre compte de la manière dont les différents héritages démocratiques (ou interprétations de ces héritages) se sont succédés, transformés et poursuivis au fil des siècles.

Ainsi que nous l'avons observé précédemment, les lignes de forces des travaux de Paul

---

<sup>35</sup> Sur ce point, nous rappelons l'emploi par Rancière des termes de «relecture» et de «reconstruction» (2005, 13, 29).

Gilroy (2000, 62) stipulaient que n'importe où le «racisme» «took hold, a characteristic perversion of the principles of democratic politics was the result». Rancière insiste sur le fait que le nom et le concept de la «démocratie», en tant que pouvoir du peuple, a continuellement revêtu des tendances «exclusionnistes» (2005, 7-10). L'argument principal de Gilroy résidait dans la façon dont les sociétés européennes ont réussi à monopoliser le concept de démocratie pour le lier à certaines unités territoriales «where true and authentic culture could take root under the sentimental eye of (...) governments» (2000, 62). Selon une approche différente, Rancière effectue un retour à la philosophie grecque dont les démocraties européennes sont les héritières. L'argument principal avancé par Rancière est que les forces éthiques et politiques de ces traditions ne doivent pas être sous-estimées et encore moins occultées. L'œuvre ranciérienne vise précisément à en éclairer les contradictions et les paradoxes. Le point de départ de sa réflexion est que le problème de la démocratie relève prioritairement d'une exclusion liminaire. Selon Rancière, la démocratie est nue dans son rapport au pouvoir de la richesse, comme elle est nue face aux questions de la filiation qui viennent aujourd'hui le seconder ou le défier. La démocratie, résume Rancière, n'est fondée dans aucune nature des choses, elle n'est garantie par aucune forme institutionnelle et n'en porte aucune. Elle n'est confiée qu'à la constance de ses propres actes qu'il convient de mettre en lumière (ibid. 2005, 106).

Dans ses écrits, Rancière élabore une réponse complexe et sophistiquée à la question unissant les concepts de politique, d'égalité et de démocratie. Dépassant le strict cadre des disciplines académiques, le philosophe explore les possibilités permettant de reformer la démocratie afin de structurer autrement l'imaginaire sociétal imposé par la «police».

Dans le contexte des démocraties consensuelles où prévaut un régime de l'opinion entraînant une dépolitisation de l'espace public (Rancière 1995, 54), Rancière montre que la démocratie est définie comme un inachèvement en même temps qu'il souligne l'existence d'un «horizon» d'attente démocratique à considérer (ibid. 1998, 7). Dans ce cadre global, comment le *double bind* démocratique (ibid. 2005, 14) en tant que pierre angulaire des grandes sociétés occidentales peut-il être à la base de la pensée que Rancière présente comme une piste de refondation de la démocratie? Comment la démocratie «en suspens», entendue par Rancière comme la marque de questionnement et d'indétermination du politique, peut-elle engendrer une autre forme des représentations et de l'égalité? Au nom de quoi chacun fait-il l'expérience de l'inégalité et de l'exclusion au fondement des régimes démocratiques? Quels sont les éléments qui, dans la «relecture» démocratique, nous autorisent à révéler ce qui est perdu, réprimé ou impensé? La stratégie de Rancière et son projet intellectuel permettent de tracer de nouvelles pistes afin de comprendre différemment les communautés démocratiques à rebours de la pensée consensuelle. Dans une tentative singulière, ces pistes originales dévoilent ainsi les forces exclusives, paradoxales et contradictoires du concept démocratique. Concomitamment, elles permettent de réfléchir de façon alternative à la possibilité d'un équilibre démocratique impossible duquel déboucherait une autre «répartition des corps et des places» (Rancière 2000, 12) au sein du «monde sensible» (ibid.).

La première section de ce chapitre se fixe comme objectif de dénouer les liens complexes qui unissent République française et politique de l'égalité, et constituent un cadre important des réflexions ranciériennes sur la démocratie. La République française et son

égalité «faussement égale» se trouvent ici soumises à analyse; les dimensions «exclusives» séculaires de la tradition républicaine y sont établies et examinées. Situait la problématique de la communauté démocratique dans l'Antiquité, Rancière historicise dans La Méésentente (1995), Aux Bords du politique (1998) et La Haine de la démocratie (2005), le développement de la démocratie et ses différentes mises en application. Pour «penser» une condition alternative du «politique», Rancière souligne non seulement la répression continue de certaines libertés démocratiques dépendant d'une généalogie du concept grec de «démocratie» liée à des droits spécifiques de gouvernement (élitistes et savants). Mais il argue, aussi et surtout, de la nécessité impérieuse de poser l'égalité comme base de tout principe de réflexion liminaire (dans Guénoun et Kavanagh 2001, 1). Au contraire des idées des grands philosophes modernes, il est primordial, selon Rancière, de partir de la présupposition égalitaire entre les individus (ibid.) et de postuler à la fois l'égalité des intelligences et des langages (ibid.). A la base d'une démocratie «en suspens», cette condition requise doit être basée sur une égalité non-déterministe et non-traditionnelle de la décision politique. Porteuse d'une promesse d'équité, cette présupposition égalitaire constitue la condition *sine qua non* au sein du «politique» pour un dépassement de la dimension fictive et rationalisée de la démocratie. Plus spécifiquement, elle est la garantie d'une émancipation politique autorisant le développement d'une vision dissensuelle ou antagonique propre au concept de démocratie, loin des régimes post-démocratiques actuels basés sur l'opinion majoritaire.



## **Section 1 - Republicanisme français et égalité inégale**

Face aux développements incertains de la communauté nationale, les penseurs et intellectuels en France ont occupé par leurs mobilisations et leurs actions une place majeure au sein de l'espace public (Ory et Sirinelli 1986). Tout au long de ces dernières années, ceux-ci se sont érigés comme autant de remparts face aux menaces pesant contre les grands principes de la République. Des mouvements sociaux du printemps de 1968 à ceux de l'hiver 1995, des protestations anti-racistes de 1983 à celles de 1996 en passant, plus récemment, par les émeutes banlieusardes de 2005, de multiples groupes et comités intellectuels se sont en effet créés pour débattre des problèmes récurrents de l'héritage républicain au sein de la France contemporaine.<sup>36</sup> Au cours de ces débats, les thèmes évoqués ont ainsi porté, pour une part importante, sur la protection des intérêts d'Etat (régulation et encadrement économiques, contrôle et restriction des flux migratoires, extension et durcissement des sanctions pénales). De l'autre, ils se sont concentrés sur l'évolution et la destinée des idéaux de la Révolution qui ont fait de la nation française une terre de liberté et de démocratie mais, aussi, une terre largement confrontée aujourd'hui aux périls de la «différence» et du racisme (Weil 2005). Une des contributions cardinales des intellectuels face à une République de plus en plus en quête d'égalité (ibid.) a résidé dans l'éclairage de la formidable mise en danger des libertés et droits individuels accordés aux citoyens (voir Balibar 1999). A l'encontre de la notion de démocratie, les gouvernements successifs en France se sont arrogés le droit de durement réprimer les actes de la communauté privant ainsi les acteurs nationaux de leurs libertés

---

<sup>36</sup> Sur ces questions, voir notamment Ross 2002, Mounier 2001, Rosello 2001.

les plus élémentaires et fondamentales (Sintomer 2007). Dans le cadre de cette «peur de la démocratie», le rétablissement d'un plus grand contrôle populaire articulant mobilisations sociales, débats citoyens et perspectives politiques a été légitimement prôné par certains penseurs et intellectuels.<sup>37</sup>

Depuis le développement de la crise nationale dans les années 80 (Wieviorka 1992, 25-41), la notoriété croissante de Rancière (Porter 2007, 17) a fréquemment amené le philosophe à se prononcer sur une série d'événements sociétaux à première vue disparates (mouvements ouvriers, mobilisations des immigrés, des femmes, violences urbaines etc.) mais renvoyant, dans leur ensemble, à des manifestations politiques significatives au sein de la France républicaine (2005, 7).<sup>38</sup> Dans l'analyse qu'il effectue de ces «faits de société», Rancière met justement en lumière que l'occurrence de ces événements participe principalement du surgissement, au sein de la République, d'importantes formes de «visibilisation» (2001, 225) et de «combats politiques» (ibid., 220) consubstantiels d'une démocratie véritable. Se rapprochant du postulat de certains philosophes radicaux sur l'existence de «périphéries internes»,<sup>39</sup> Rancière qui inscrit le *disagreement* généré par ces faits sociaux au coeur de l'égalité souligne l'importance vitale de cette mésentente ou dissensus au fondement de la vie politique et sociale. Dans un contexte français projetant une image faussement homogène de la communauté,

---

<sup>37</sup> Se reporter notamment à Yves Sintomer (2007).

<sup>38</sup> Pour un panorama condensant les idées de Rancière sur l'ensemble de ces questions de société dans leurs relations aux concepts de «démocratie» et «d'égalité», se reporter à l'entretien de Rancière réalisé par Sintomer (dans Haegel, Sintomer et Rey 2001, 215-27).

<sup>39</sup> A propos du concept de «périphéries internes», lire Paul Bowman (2007) qui relève et éclaire l'importance du *disagreement* chez Rancière comme chez d'autres figures de proue de la philosophie radicale (principalement Benjamin Ardit, Ernesto Laclau et Chantal Mouffe).

Rancière considère que l'identification de ce *disagreement* autorise une vision de la société singulièrement différente de celle proposée par la démocratie consensuelle qui a liquidé l'apparence, le mécompte et le litige du peuple (1995, 144). Cette reconnaissance du politique et de ses manifestations subversives peuvent être à la base, selon Rancière, d'une démocratie ouverte et favoriser une autre vision des problèmes de la société républicaine.

Dans la France de ces dernières décennies, les revendications croissantes de certaines minorités ont contribué à une sérieuse remise en cause des principes d'égalité et de liberté. Depuis le tournant des années 70, les mobilisations féministes et ethniques se sont substituées aux traditionnels mouvements de la communauté ouvrière (Wieviorka 1992, 26, 32, 37). L'effet majeur de ces mouvements dissensuels ou antagonistes a été de générer des manifestations politiques qui, opposées au régime de l'opinion, sont venues défier la République sur son propre terrain (ibid., 27, 32). Dans ses analyses, Rancière opère une problématisation de la thématique de l'exclusion en France lorsqu'il stipule que depuis cette époque, les conditions égalitaires (pour les classes ouvrières, les immigrés ou les femmes) ont été de plus en plus difficiles à appréhender. Pour le philosophe, l'exclusion dont on parle aujourd'hui représente, d'abord et avant tout, la forme déterminée d'un nouveau partage entre le «dehors» et le «dedans» démocratique, c'est-à-dire entre des *in* et des *out* au sein de la communauté.<sup>40</sup> A travers ce partage exclusif et invisible, Rancière affirme que l'égalité ne se trouve pas simplement déniée à

---

<sup>40</sup> On précisera que d'après Rancière, le mode du partage communautaire s'effectue sur une base selon laquelle un «dehors» et un «dedans» démocratiques peuvent être conjoints et fonctionner ensemble. Dans le contexte actuel soumis au régime du consensus de l'opinion, le problème majeur provient de l'invisibilité croissante du partage lui-même (voir ibid. 2003, 1-2).

ceux perçus comme «étrangers» à la communauté nationale; plus généralement, le déni d'égalité s'applique à ceux considérés comme les «autres», à savoir les *outcasts*, dont l'affirmation communautaire se trouve régulièrement questionnée et la parole ignorée ou effacée. Nous considérons ici que les populations marginalisées de France ont été à la fois victimes d'une tradition d'inégalité de la République et exclues du «compte» démocratique. En tant que principales composantes de la population des périphéries, nous arguons que les communautés ouvrière et immigrée ont constitué les cibles d'une démocratie française de plus en plus «exclusive». Les représentations essentialistes et classificatoires des banlieusards ont entraîné leur rejet de la sphère nationale. Selon nous, la célèbre formule de Colette Pétonnet (1968) se référant aux banlieusards, «ces gens-là», n'a rien perdu de sa pertinence. Aux premières incarnations d'un péril national figuré par l'ouvrier se sont substitués les figures de l'immigré et du «Beur» (Bouamama 1994b) en tant que nouvelles menaces pour la République. Nous considérons ici que l'homogénéisation et l'externalisation des «gens des marges» fonctionne à rebours de l'héritage révolutionnaire français et s'inscrit en contre des principes égalitaires démocratiques. Dans son travail, Rancière fait justement allusion aux inégalités citoyennes au coeur de la nation française. Dans La Haine de la démocratie, il insiste particulièrement sur les contradictions inhérentes à la République et son universalité. Selon Rancière, «l'idée républicaine implique toujours [un] travail (...) qui mette ou remette en harmonie les lois et les moeurs, les systèmes des formes institutionnelles et la disposition du corps social» (ibid. 2005, 72-78).

Traditionnellement et historiquement, les principes républicains donnent à voir en France une égalité exemplaire au sein de la communauté nationale (Hayward 1983, 88). Dans les faits, les principes égalitaires au fondement de la nation française sont pourtant loin de s'être appliqués à l'ensemble des citoyens. En France, l'égalité républicaine tient pour beaucoup à la position dominante d'un groupe ethnique privilégié et androcentrique. Les partisans républicains français soutiennent généralement que les principes de l'universalité ont mis fin aux privilèges fondés sur le rang, l'intelligence ou la naissance. Leur position envers les questions de citoyenneté et des droits de l'homme s'avère «inclusive» plutôt qu'«exclusive» (Hazareesingh 1994, 72). La liberté, l'égalité et la fraternité, comme ils l'arguent, s'appliquent à l'ensemble des membres de la société; à chacun, elles offrent les mêmes droits, les mêmes privilèges ainsi que les mêmes protections au regard des principes universels de justice. Par ailleurs, les républicains avancent que la République et ses principes égalitaires en matière de citoyenneté reposent sur une conception ouverte de «l'identité nationale» qui s'applique à tous les membres de la communauté. De fait, l'appartenance à la nation française ne saurait dépendre de catégories sociales spécifiques; selon toute logique, celle-ci devrait s'adresser à tous ceux dont la France constitue la patrie tels que les femmes, les ouvriers ou les populations françaises issues des anciennes colonies. En dépit des principes égalitaires de la République, les adhérents républicains ont développé depuis plus d'un siècle une culture politique qui considère des droits déniaient toute appartenance à certains sujets de la nation (House 1997, 54). Pour l'essentiel, ces sujets exclus de la France républicaine ont été les représentants féminins, les membres de la communauté ouvrière et les sujets coloniaux.

Le cas des sujets coloniaux qui fait aujourd'hui l'objet de nombreux débats (Bancel, Blanchard et Vergès 2003) constitue un élément manifeste de l'inégalité républicaine. La question spécifique des sujets des colonies françaises ne saurait cependant faire oublier d'autres victimes du racisme institutionnel français. Dans ses travaux sur la nation, Etienne Balibar (1997a) montre comment l'universalisme revêt toujours un aspect à la fois fortement idéalisé et largement fictif (ibid., 130) touchant également aux catégories de «classe» et de «genre». Au sein du modèle républicain et sa devise de «liberté, d'égalité et de fraternité», le sort «exclusif» réservé aux représentantes féminines de la communauté française doit être considéré.

En France, l'événement déterminant de la Révolution inaugurant la «proclamation égalitaire» ne s'est point accompagné de l'incorporation des femmes.<sup>41</sup> Paradoxalement, les chercheurs ont montré que la Révolution avait perpétué l'exclusion des sujets féminins à la fois de la vie et de la communauté nationales (Fraisie 1989). En termes génériques, il est raisonnable d'affirmer que de tout temps, un anti-féminisme profond et diffus a pesé sur les femmes françaises pour faire de ces dernières les premières exclues de la nation. Avant 1789, les femmes en France n'étaient pas considérées, et encore moins reconnues, comme de véritables sujets de la communauté. Durant cette période, leur rôle demeurait confiné, en effet, aux tâches domestiques. Suite à la Révolution, le sort des Françaises est resté limité à la domesticité réprimant ainsi toute égalité (Perrot 1998). Le traitement faussement égalitaire de la République a été largement commenté et dénoncé. Nelly Roussel indique que «les démocrates ont créé un universel à leur usage» à

---

<sup>41</sup> On pourra consulter sur la question, Marie-France Brive (1989, 1990, 1992), Geneviève Fraisie (1998), Michelle Perrot (1998).

savoir «un universel de poche» (dans Riot-Sarcey 1995). Eliane Viennot (1996) considère, pour sa part, que «la démocratie à la française à toujours fait des femmes des individus indésirables». Au sein de la France républicaine, l'externalisation subreptice des sujets féminins doit également être associée à celle d'autres exclus, les représentants du peuple.

Au sein de l'Etat républicain, le «racisme de classe» (Balibar 1997b, 272) a constitué un trait manifeste de l'inégalité des citoyens français et du caractère factice du modèle universaliste. Depuis la fin du 18<sup>e</sup> siècle, si les femmes se sont trouvées exclues de l'espace public, le peuple s'est également révélé comme un «grand absent» de la vie démocratique et des principes d'équité à la base de la République (Rosanvallon 1998). Au sein de la nation française, le «racisme» à l'encontre des prolétaires a participé à fomenter la catégorie spécifique des «masses» (Balibar 1997c) en même temps qu'il a contribué à l'établissement d'une «biologie imaginaire» et un «pathos du corps social» (ibid.b, 279). Accompagnant le soulèvement de 1789, les promesses révolutionnaires de liberté, d'égalité et de fraternité n'ont pas mis fin aux discriminations envers les classes inférieures; sous d'autres formes, les craintes envers les couches de population les plus basses ont été exprimées et leur externalisation de la société appliquée. Dans ses travaux sur l'évolution de la démocratie en France, Rosanvallon (1998) souligne avec justesse le caractère régulièrement «introuvable» du «peuple» au sein de la communauté républicaine. La célèbre équation opérée par Louis Chevalier (1958) entre «classes laborieuses» et «classes dangereuses» est sur ce point éloquent. Elle peut être considérée comme le principal facteur expliquant le mépris de la République envers le peuple. Par

ailleurs, elle peut rendre compte de la diffusion des attitudes répressives envers les fractions populaires (Noiriel 1986, 67). En France, le concept de République qui revendique des fondements d'égalitarisme basés sur des principes essentiellement mythiques n'a donc jamais été véritablement appliqué entre les différents groupes sociaux. Dans l'histoire, le cas des sujets colonisés apparaît comme encore plus remarquable.

Si, en France, les masses populaires se sont régulièrement trouvées exclues de la République à la fois culturellement, politiquement et spatialement, les idéaux égalitaires français légués par 1789 se sont avérés particulièrement inappliqués envers les populations colonisées (Bancel, Blanchard et Vergès 2003). Le développement du «racisme de race» (Balibar 1997b) et la discrimination des descendants des colonies plongent leurs racines jusqu'à cette époque. Une caractéristique importante de la République française et ses valeurs égalitaires est d'avoir introduit, dès le 19<sup>e</sup> siècle, des pratiques «exclusionnistes» au sein de ses colonies (House 1997, 41). Ces pratiques exclusionnistes ont constitué des lignes de force du discours républicain qui a constamment sur-exposé certaines «différences» culturelles et ethniques (particulièrement à l'encontre des musulmans d'Afrique du nord) (ibid.). Dans le contexte de la France moderne, l'assimilation des sujets colonisés du Maghreb n'a jamais été considérée comme une possibilité véritable. De tous temps, les sujets colonisés nord-africains ont été jugés comme détenteurs d'une distance culturelle irréconciliable avec les



normes françaises et son identité nationale.<sup>42</sup> Conçu au paroxysme du colonialisme de la Troisième République, le modèle d'universalité de la citoyenneté française n'a jamais véritablement accepté les sujets coloniaux (Blatt 1997, 53). Au fondement de la création de la «différence» dans les colonies figure la croyance d'une supériorité française légitimant l'idéologie assimilationniste (House 1997, 64). L'idéologie républicaine lie les niveaux de civilisation et les niveaux de sécularisation. Ainsi, en termes généraux, les populations indigènes ont-elles été largement perçues comme inférieures en raison de leur distance culturelle. Dans le cadre de cette question, Patricia Lorcin (1995) argue que l'idéologie coloniale française a utilisé à la fois des discours culturels et raciaux pour maintenir à distance les populations indigènes. Lorcin (1995, 253) observe que tout au long de cette période, une opposition marquée devait être maintenue entre le colon et la population indigène, et si cela ne pouvait être fait physiquement, cela devait l'être culturellement. En France, les concepts de liberté, d'égalité et de fraternité représentent un modèle politique affichant de nombreux avantages. Cependant, les concepts républicains masquent mal les formes de racisme perpétrées à l'encontre des «damnés» de la colonisation et de la décolonisation de même que les discriminations infligées à d'autres groupes minoritaires.

Communément, le républicanisme français stresse les notions d'unité, d'identité et de culture au nom de la cohésion et de l'intégrité nationales. Il promeut la nation française en tant qu'espace universel et homogène. Ce sont principalement ces contradictions autour des idées républicaines qu'ont révélées, au fil de ces dernières décennies, les

---

<sup>42</sup> Pour un questionnement sur le rapport entre «l'indigène colonial» et «l'indigène de la [Vè] République», se reporter également à Laure Pitti (2005).

protestations émanant des *outcasts* de la nation française. L'universalisme républicain est aujourd'hui de plus en plus questionné et démythifié, et l'idéalisation de la tradition républicaine tend à recouvrir actuellement la complexité du passé accréditant la mise à l'écart de certaines catégories de population. La rhétorique de la République française a été formée pendant la Révolution. Rosanvallon (2000) stresse la générosité et la liberté de la nation au milieu de toutes les contradictions et les ambiguïtés qui sont toujours présentes aujourd'hui. Les valeurs fondatrices de la nation française, issues de la Révolution, étaient censément universelles au sens où les droits de l'homme étaient garantis pour chacun indépendamment de toutes questions d'origine. En d'autres termes, les droits n'étaient pas simplement limités à certains gens mais ils s'appliquaient à l'ensemble des citoyens. L'universalité des droits de l'homme qui a contribué à l'établissement du discours français sur l'égalité entre les hommes continue d'être traversée par de plus en plus de frontières (Balibar 1997c, 371). Divisant la communauté, ces frontières font reculer les principes de la démocratie et sont aussi à l'origine de formes artificielles d'externalisation.

Ainsi que le voulaient ses acteurs, la promesse de la Révolution a été formulée de manière à garantir la liberté, l'égalité et la démocratie. Dans les mots de nombreux spécialistes, la République a besoin d'être refondée et la loi nationale doit garantir la loi universelle sans limites. Un grand nombre de chercheurs tels Fraise (1989), Rosanvallon (1998), Blanchard, Bancel et Vergès (2003) s'accordent pour insister sur l'échec de l'égalité révolutionnaire et souligner que la démocratie a été subvertie par le soupçon à l'origine de formes d'exclusion radicales. Nous considérons ici que le travail de Rancière

sur la politique permet d'approfondir la question de l'exclusion démocratique. La «relecture» par Rancière de l'égalité permet de pénétrer les problèmes complexes de la République que le philosophe relie à l'effet cumulé du travail de limitation de la société par l'Etat, du rôle de l'éducation dans la perpétuation d'élites mais aussi et surtout de l'externalisation continues des «sans-part» (2005, 72). Dans La Méésentente, Aux Bords du politique et La Haine de la démocratie, Rancière fait remonter le problème de l'exclusion démocratique aux origines mêmes de la démocratie, c'est-à-dire à la période de l'Antiquité grecque où l'égalité était fondée sur l'existence d'un «dehors» communautaire (1998, 95). Cette politique de l'inéquité qui domine toujours en ce moment, et perpétue les partages de la communauté nationale, s'origine dans la politique platonicienne et aristotélicienne. Fondés sur le gouvernement des «meilleurs», ces usages de gouvernement ont été repris, intégrés et adaptés par les modernes à rebours des principes égalitaires de la démocratie.

## **Section 2 - Rancière, situer la communauté de l'inégalité et son «dehors» démocratique**

Opérant une «relecture» du concept de démocratie au sein de la philosophie grecque, Rancière introduit l'existence d'une hiérarchie communautaire précédant l'égalité et imposant l'extériorité à certains sujets. Selon Rancière, les questions de «différence», de racisme et de xénophobie, qui sont présentes aujourd'hui au sein des sociétés démocratiques, dérivent en droite ligne d'une forme de généalogie ou, pour le formuler autrement, d'un discours et d'un fantasme sur une généalogie de droit au gouvernement. Ce cadre de base permet de pointer le «dehors» paradoxal à la démocratie (1998, 95): d'un côté sa volonté englobante, son rejet de l'inégalité et des discriminations; de l'autre, le fait que des segments entiers de la population se voient insidieusement «exclus» de l'entité communautaire et, *de facto*, privés de droit de cité. Théorisant sur l'existence d'un «dehors» démocratique en son «dedans» (ibid.), Rancière montre comment les différents systèmes de gouvernement, par leur fondement sur les savants et les élites, ont réprimé l'activité politique principalement par «l'archi-politique» de Platon et «le para-politique» d'Aristote (1995, 105).<sup>43</sup>

### **2-1) Les origines de la communauté et son «dehors»**

---

<sup>43</sup> Dans *The Politics of Aesthetics* (2004) qui synthétise les principaux systèmes de répression du politique, Žižek indique que «l'archi-politique» représente «a form of communitarism that seeks to harmonize society but stifles all room for political action». Définissant le concept de «para-politics», Žižek associe cette dernière à la façon dont «one removes the antagonistic element necessary for political action - in such a way as to formulate the explicit rules of the game that must be followed. The political is transformed into a police-logic - the ethic of Rawls».

Comme tout philosophe explorant les possibilités d'une refondation, Rancière envisage le concept de «démocratie» au prisme du récit des origines, qu'il ancre au sein de la cité athénienne (Labelle 2001, 78). Tout au long de l'histoire, l'ensemble des formes d'exclusion ont reposé sur une hiérarchie gouvernementale privilégiant des individus munis de titres spécifiques à gouverner (Rancière 2005, 46). Dans La République, Platon est celui qui impose et développe cette hiérarchie soutenue par la «police» et façonnée par des modes de calculs orientés.

Dans son approche «archi-politicienne» de la politique, Platon apporte par sa quête communautaire une vision sensiblement différente de la démocratie. Représentant le pouvoir du *dèmos*, la démocratie constitue principalement une invasion du «sensible» par le peuple. En cela, la démocratie est essentiellement figurée comme une «mécontente» entre, d'une part, les «sans-part» de la *polis* contre lequel un tort a été enregistré et, d'autre part, l'ordre «policier» du gouvernement communautaire. La caractéristique première de la politique platonicienne fondée sur la communauté consiste en l'introduction de titres spécifiques à gouverner en contre de l'égalité démocratique (Rancière 1995, 25). Confronté au paradoxe récurrent «d'un incommensurable spécifique d'une part des sans-part (...) à résoudre» (ibid. 1995, 99), Platon, explique Rancière, décide de confier la gestion des affaires communes à certains «représentants» en leur attribuant, au nom de titres spécifiques, le droit de diriger la cité (ibid., 98). La nomination de ces représentants s'effectue principalement selon la richesse, l'excellence et le mérite (ibid., 1995, 25). Elle représente la manière dont Platon rend impossible le titre de gouvernement du peuple. La visée de la politique de Platon et sa gestion

communautaire par certains «élus» entendent fonctionner comme un mode de combat contre la ronde des mauvais régimes pouvant émaner de l'entrée en politique du *dèmos*. Tandis que la politique est l'oeuvre du *dèmos* et représente l'expression d'un scandale selon lequel les incompetents se mêlent des affaires publiques, «l'archi-politique» platonicienne se présente comme une lutte face au «bazar de la démocratie». Elle supprime tous les vides au coeur du «dispositif polémique de la politique» (Rancière 1995, 105).

L'«archi-politique» telle que Platon en forge le concept inaugure, de manière subreptice, une forme liminaire de gouvernement anti-égalitariste et anti-démocratique. La politique platonicienne apparaît principalement, en effet, comme «un régime d'intériorité de la communauté» qui s'oppose aux manifestations de la «mésentente» comme manifestation de la politique (Rancière 1995, 98-99). La réduction par Platon de la politique à la «police» est opérée, selon Rancière, par l'acte conceptuel d'une combinaison impossible de l'Un de la communauté au Multiple des combinaisons du tort. D'après Rancière, la question du règlement du gouvernement par la gestion politique d'une élite repose sur une méthode particulière de calcul, de jugement et d'attribution des places aux individus. Au lieu de l'égalité arithmétique sur laquelle la démocratie est basée, qui définit tous les citoyens comme également compétents et, de fait, à même de gouverner (d'où le tirage au sort des magistrats et le privilège accordé à tous les citoyens de servir dans l'Assemblée), la politique platonicienne substitue, selon Rancière, un autre mode de calcul fondé sur l'égalité géométrique. Cette égalité géométrique assigne à chaque individu une activité qui se trouve lui convenir au mieux selon sa nature (dans Labelle 2001, 88). Au

«désordre démocratique» qui tient compte de l'ensemble des individus sans leur assigner de place fixe faute d'instrument de mesure, Platon, explique Rancière, oppose le principe de l'*arkhé* (le commandement), c'est-à-dire le principe original basé sur une ré-organisation de l'espace public visant à la bonne attribution des rôles. Ainsi le philosophe philosophe et gouverne, le guerrier défend la cité et les autres travaillent et servent. Donnant lieu à l'affirmation d'une entité communautaire où certains ne se voient plus que comme condamner à servir et obéir, l'«archi-politique» contribue à la formation d'une première forme d'exclusion au fondement du «dehors» démocratique (Rancière 1998, 95).

Selon Rancière, la politique de Platon «c'est la communauté effectuant son propre principe d'intériorité dans toutes les manifestations de sa vie» (Rancière 1995, 98). Platon apparaît comme le précurseur d'un ordre républicain opposé à la démocratie (Rancière 1995, 105). A chacun, il assigne une place adéquate calculée sur les parts propres et, par la même, maintient l'ordre naturel de la «police». Conséquemment, la ville juste de Platon qui recourt, pour son élaboration, à des récits mythologiques emprunte des critères permettant l'évaluation de chaque individu à gouverner en mesurant la distance respectueuse entre le Bien et l'Idée du Bien. A la place du règne «désorganisé» du *dèmos*, à savoir «l'auto-régulation anarchique du plus grand nombre par la décision de la majorité», Platon scelle l'idée d'une gestion élitiste des affaires communes. Ce faisant, Platon se pose comme le premier des philosophes politiques à provoquer le surgissement d'un «dehors» démocratique. Différent par son approche, le modèle aristotélicien offre une vision alternative de la gestion politique face à la démocratie. Fondé sur le «para-

politique», Aristote et son projet centriste contribuent à générer un autre modèle de commandement communautaire.

Communément, Aristote représente un critique informé à la fois du modèle platonicien et du gouvernement idéal de l'«archi-politique». Dans son projet politique, Platon, indique Rancière, compose «un étrange monstre qui impose à la cité un mode spécifique de commandement fondé sur la famille» (Rancière 1995, 107). A l'inverse de Platon, Aristote entend participer à la création d'un gouvernement alternatif. Selon une vision plus égalitariste, Aristote estime que les «sans-parts» constituent un élément à prendre en compte au sein du gouvernement de la communauté. En ce sens, il est possible de le considérer comme «réaliste». Cependant, son mode de gouvernement «para-politicien» visant à évincer toute forme de «mésentente» demeure, là encore, largement synonyme d'inéquité et d'exclusion pour le *dèmos*.

Alors que Platon réalise d'emblée la perfection de l'«archi-politique», Aristote, fait remarquer Rancière, propose l'accomplissement (*telos*) de cette «para-politique» qui fonctionnera comme le régime normal, honnête, de la philosophie politique. La caractéristique singulière de la «para-politique» dont Aristote invente le principe est d'identifier, elle aussi, l'activité politique à la «police» en dernière instance. «Sans doute serait-il préférable, [explique Aristote dans Politique,] que les meilleurs commandent dans la cité et qu'ils commandent toujours» (dans Rancière 1995, 105-106). Mais Aristote, selon Rancière, le fait ici du point de vue spécifique de la politique (ibid.).



Aristote, pourrait-on dire, représente celui qui a résolu un problème insolvable: proposer la réalisation d'un ordre naturel de la politique en ordre constitutionnel par l'inclusion même de ce qui fait obstacle à toute réalisation de ce genre: le *dèmos*. La «para-politique» aristotélicienne, explique Rancière, est affaire de transformation des acteurs et des formes d'action du litige politique en parties et formes de distribution du dispositif «policier» (Rancière 1995, 107). Dans un esprit démocratique, la «para-politique» se voit confrontée à la question du comptage. Plutôt que de compter et d'assigner une place aux individus selon leur richesse, leur excellence, leur mérite, Aristote estime qu'un deuxième compte peut être effectué. Aristote remarque que nombre de villes comptent les individus une seconde fois (dans Labelle 2001). Beaucoup de constitutions effectuent ainsi une distinction très nette entre ceux qui sont riches et ceux qui ne le sont pas. S'il y a des cas où ce second type de calcul modifie le premier, à savoir que la richesse plus que la vertu permet de gouverner, beaucoup de constitutions opèrent la conflation entre ces deux modes de calcul. Face au dilemme du gouvernement équitable de la cité, l'argument d'Aristote renvoie, selon Rancière, à l'art de «faire avec» (Rancière 1998, 28): faire avec les inconciliables (pauvres, esclaves), faire avec cette co-présence des riches et des pauvres au centre de la communauté (ibid.).

Fonctionnant comme l'«auto-régulation anarchique du multiple par la décision majoritaire» (Rancière 1998, 27), la gestion de la démocratie peut être justement opérée, selon Aristote, par le renvoi de la politique à l'ordre «policier». Comme l'explique Rancière, la tâche première de la politique aristotélicienne peut être interprétée, en des termes modernes, comme la réduction du politique au social, c'est-à-dire à la distribution

des pouvoirs et des investissements imaginaires qui s'y attachent (ibid., 29). Dans la spontanéité des activités sociales, la politique sociale peut participer à l'apaisement des passions relatives à l'occupation du centre. La solution idéale, démontre Rancière dans sa lecture aristotélicienne, est la réduction du politique par le social qui conclut de l'homonymie à l'isomorphie, à savoir que le centre soit au centre, que le centre politique (*meson*) soit occupé par la classe moyenne (ibid, 29). Dans cette solution du politique où le centre et les classes moyennes modernes coexistent, la perfection de la politique tend vers son auto-suppression et élimine la «mésentente». A cette situation qui reste un idéal, Aristote ajoute que l'art politique, basé sur le domaine social, devrait également prendre en compte l'espace territorial. Selon Rancière, la «para-politique» aristotélicienne et son utopie centriste considèrent comme adaptée une politique qui s'accompagne d'une mise à distance du *dèmos* (ibid., 31). Une bonne démocratie comme la démocratie paysanne, exilée dans les champs, serait une démocratie qui contient parfaitement l'exclusion.

Conséquemment, Aristote apparaît comme le précurseur d'un ordre qui assigne à chacun une place adéquate selon le calcul invoquant leur part propre et qui, par la même, maintient l'ordre au sein de la communauté. Ainsi que le remarque Rancière, la «para-politique» aristotélicienne invente l'essentiel, c'est-à-dire la modernisation de la politique, la «politique de la fin du politique» (Rancière 1998, 35). Aristote laisse place à l'utopie réaliste du centre, celle d'un social qui se mettrait lui-même en place, qui annulerait en même temps sa propre division et les divisions des passions qui visent à l'appropriation du centre politique (ibid.). Les philosophes antiques qui donnent une solution au paradoxe de la part des sans-part, soit en lui substituant une fonction

équivalente soit en créant son simulacre par une imitation de la politique dans sa négation, ont été très largement repris par les philosophes modernes. C'est à partir de ce traitement que s'est fondée la démocratie hobbiste et rousseauiste débouchant sur de nouvelles considérations du *dèmos*. La «relecture» de Rancière montre comment les perspectives modernes ont influé sur l'égalité comme base d'un gouvernement du hasard. Rancière souligne la manière dont les concepts de contrat démocratique, inspirés par Thomas Hobbes et Jean-Jacques Rousseau, ont constitué des formes politiques prolongeant la question des modes antiques de la répression égalitaire (Popper 1952) par un pouvoir qui fait reposer sa puissance sur la logique de la contrainte.

## **2-2) Démocratie moderne et inégalité**

De façon paradoxale, les démocraties modernes développent et affinent les modalités des gestions politiques classiques et rayent d'un trait le pouvoir du *dèmos* au sein des affaires communes. Rancière considère comme fondamentale la politique des origines pour apprécier le règlement paradoxal du concept de «démocratie» au cours de l'ère moderne. Le problème de l'aporie démocratique rencontré par les classiques, «c'est celui que Hobbes, Rousseau et les penseurs [des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles en général] rencontrent à leur tour» (Rancière 1998, 55). Tout au long de la période moderne, la question de l'exclusion, observe Rancière, est traitée et réglée, comme durant l'Antiquité, à la fois par une hiérarchie dictant l'aptitude à gouverner et l'instauration de formes de souveraineté et de contrat (Rancière 1995, 111-112). De Hobbes à Rousseau, la démocratie réelle se

trouve ainsi évacuée au profit de modes politiques apprivoisés reposant sur des formes oligarchiques qui remontent jusqu'à nos jours.

En premier lieu, l'apprivoisement moderne de la démocratie doit être rapproché de Hobbes et du hobbesisme. Rancière considère Hobbes comme l'un des premiers penseurs de l'état moderne (ibid.). Bien avant Rousseau, indique Rancière, Hobbes s'assigne comme objectif d'élaborer une théorie rationnelle du pouvoir politique en montrant que l'Etat trouve sa légitimité dans la notion de «contrat social». Ceci revient à dire que la société ou l'Etat ne peuvent exister, rester stables et viables, sans un accord préalable avec les membres du *dèmos*. Selon Rancière, la posture de Hobbes se justifie principalement par l'hostilité permanente et continue des individus envers l'Etat.

Comme chez les «anciens», la sphère virtuelle développée par Hobbes se veut être une forme idéale de la représentation des rapports entre les hommes vivant sous le règne de la dissimulation du mensonge, «de la guerre de tous contre tous». Dans Du Citoyen (1642) note Rancière, Hobbes formule de nombreuses réserves à l'égard du gouvernement du peuple au fondement de la démocratie. Sa conception de la Cité demeure essentiellement basée sur la sortie de l'état de nature. Développant l'idée d'une politicité inhérente à la nature humaine (dans Rancière 1995, 112), la philosophie hobbesiste prétend prouver l'insociabilité naturelle des hommes. En tant que premier moderne à percevoir le nœud singulier entre politique et philosophie, Rancière affirme que pour Hobbes «il est vain de chercher l'origine de la communauté politique dans quelques vertus innées de sociabilité». A l'instar d'Aristote, le problème pour Hobbes,

remarque Rancière, est de supprimer le compte flottant du peuple qui met en scène l'écart d'un régime à sa norme.

Selon Hobbes, la nature ne connaissant que le développement de la puissance jusqu'à ses limites et la nature ignorant toute idée du devoir ou de la loi, l'idée d'un transfert de puissance demeure la seule solution praticable. L'ironie ici fait remarquer Rancière est que pour réfuter Aristote, Hobbes opère une forme de décalque de la théorie «para-politique». Selon Rancière, le philosophe ne fait en effet que transposer le raisonnement aristotélésien, la victoire du désir raisonnable. Le mal funeste, pour paraphraser Hobbes, est que les «personnes privées» s'occupent de trancher sur le juste et l'injuste (Rancière 1995, 113). Ce que Hobbes entend ici par «personnes privées», ce n'est rien d'autre que ceux qui, chez Aristote, «n'ont pas part» au gouvernement de la chose commune» (dans *ibid.*). Dans son analyse, Rancière explique donc que pour dénier l'idée même d'une «politicalité naturelle» de l'animal humain qui le destinerait à un bien différent de sa simple conversation, Hobbes considère qu'il faut établir que la politicalité ne soit que seconde. Selon Rancière, l'objet de cette démarche qui rejoint celle d'Aristote ne vise qu'à une chose: définir l'origine du pouvoir et liquider la part des «sans-part» (*ibid.*). Comme chez Hobbes, la démocratie en tant que forme politique s'accompagne pour Rousseau de l'appropriation du politique par le mécompte du *dèmos*.

Le gouvernement idéal de Rousseau, basé sur la souveraineté et le «contrat social», constitue une nouvelle forme d'application du modèle «para-politique». Selon Rancière (2005, 58), Rousseau et son projet spécifique fomentent sur le fond une base exclusive du

politique, base particulièrement proche du hobbisme. Dans la lignée des penseurs modernes, Rousseau vise prioritairement à la réduction de toute expression de mécontentement par le *dèmos*. Pour Rousseau, la dignité ou la valeur de chaque individu représente certes des critères d'importance. Au sein du gouvernement de la communauté, Rousseau perçoit les libertés civiles et l'égalité politique comme des éléments cruciaux du procès politique. Cependant, explique Rancière, son mode de gouvernement «para-politicien» se fixe comme but primordial de dompter la démocratie du *dèmos* et, en cela, représente une nouvelle figuration de l'inéquité démocratique.

Dans Le Contrat social (1762), Rousseau exprime selon Rancière son scepticisme face à l'individu du *dèmos* (2005, 58). S'il indique que le peuple doit être souverain, Rousseau procède, comme Hobbes, à un examen qui semble perdre de vue l'individu dans la pratique du politique. Le modèle «para-politicien» de Rousseau pose ainsi comme fondement la nécessité d'un peuple de Dieux. Pour Rousseau, la politique doit être effectuée par des hommes de savoir et de mérite, c'est-à-dire des êtres intelligents, rationnels, susceptibles de s'accorder sur leur intérêt commun et de concevoir des lois conformes. La vision spécifique de l'homme chez Rousseau requiert la conception de dispositifs pour les hommes, tels qu'ils sont et non tels qu'ils devraient être. L'homme étant, par nature, doué de passions, les individus doivent être gouvernés. De fait, selon Rancière, il importe à Rousseau de «liquider la part des sans parts» (1995, 114); les individus ont besoin de quelqu'un qui leur impose d'obéir à la loi qui vaut pour tous. Dans ce processus rousseauiste, toute partie mettant en jeu le droit et le tort est, d'après Rancière, contradictoire avec l'idée même de communauté démocratique.

Malgré sa critique du hobbisme, Rousseau passe par la distinction décisive entre souveraineté et gouvernement, ou encore entre source et exercice effectif de la souveraineté. Rousseau, indique Rancière, argue que le gouvernement n'est pas souverain mais que le peuple ne gouverne pas. Dans ses écrits, Rousseau dénonce «la frivolité de la démonstration hobbienne» (Rancière 1995, 114) au sens où il est grossier de réfuter l'idée d'une «insociabilité naturelle des hommes» en invoquant «les intrigues de cours et les médisances des salons» (ibid. 2005, 58). D'après Rancière, Rousseau et la tradition républicaine moderne après lui se trouvent cependant en accord avec ce qui est l'enjeu sérieux de cette démonstration frivole, c'est-à-dire la liquidation de cette part des «sans-part» que la théorie aristotélicienne s'appliquait à intégrer dans sa négation même. Rousseau rejoint donc en cela la logique hobbiste de la souveraineté qui ne repose que sur elle-même. Pour Rancière, l'idée principale de Rousseau est que la démocratie est un régime qui doit assumer sa fragilité, son imperfection et prévenir, dans la mesure du possible, sa tendance à dégénérer. C'est la démonstration opérée par Rousseau dans sa critique de Grotius, note Rancière (1995, 116). La «liberté» du peuple qu'il fallait liquider pourra alors faire retour comme identité à l'accomplissement de la puissance commune des hommes naissant «libres et égaux en droit». Elle pourra s'argumenter dans la structure d'un tort radical, celui qui est fait à ces hommes «nés libres et partout dans les fers». (ibid., 116-117).

La démocratie du contrat et de la souveraineté, adoptées par Rousseau et Hobbes avant lui, intersectent donc avec le mode «para-politique» dont elles constituent des formes de

continuité par leur création d'un «dehors» démocratique (Rancière 1998, 95). Comme le remarque Rancière, en dénonçant les compromis de la «para-politique» aristotélicienne avec la sédition menaçant le corps social et en décomposant le *dèmos* en individus, la «para-politique» du contrat et de la souveraineté rouvrent un écart plus radical que le vieil écart politique de la partie prise pour le tout. Elle dispose l'écart de l'homme à lui-même comme fond premier et dernier de l'écart du peuple à lui-même (ibid. 1995, 117). Dans ce cadre politico-philosophique, le mot démocratie et sa société ne désignent pas une forme propre de gouvernement. La société démocratique, écrit Rancière, n'est jamais qu'une «peinture de fantaisie» destinée à soutenir tel ou tel principe du bon gouvernement, ce aux dépens du *dèmos*. Il en découle, selon Rancière, que le pouvoir du peuple est nécessairement hétérotopique à la société inégalitaire comme au gouvernement oligarchique. Les démocraties modernes qui renvoient à la révocation de la sphère d'apparence du peuple (Rancière 1995, 144) jettent les grandes bases des démocraties consensuelles et du maintien de la répression du politique.

Aujourd'hui comme hier, les sociétés répondent au jeu des oligarchies; communément, les gouvernements s'exercent de la majorité sur la minorité. La politique des régimes «para-politiques» dont nous avons fait l'héritage s'inscrit dans ce lointain lignage. D'après Rancière, il n'y a pas à proprement parler dans le cadre «para-politicien» de gouvernement du *dèmos* et des «sans-part» sinon par intermittences furtives. La lutte pour le pouvoir, la gestion de la société et la répartition des biens et des pouvoirs entre groupes ne survient pour Rancière que sporadiquement lors de brèves affirmations transgressives de l'égalité. Si le politique s'est donc trouvé réprimé par la politique,



Rancière insiste sur le fait que des moments d'affirmation identitaires aux limites, aux «bords», de ce que la politique n'est pas, ont pu générer la mécontente. Selon Rancière, ces moments démocratiques ont été l'objet d'une confrontation oppositionnelle et soudaine avec l'ordre établi de la «police», et ont permis la réalisation de la démocratie. C'est la thèse de Joseph Jacotot avancée par Rancière.<sup>44</sup> Le mode démocratique comme force de transformation où le *dèmos*, défini comme les gens qui n'ont pas de propriétés spéciales à gouverner, leur permet d'exercer le pouvoir et de rompre, par la polémique, le *status-quo* où tout a sa place. Pour Rancière, la logique d'égalité et la logique de la démocratie représentent les constituants d'un mode «politique» véritable. C'est par l'égalité que nous nous voyons offerts la possibilité d'entrer en «politique». C'est aussi par cette dernière que la «police» peut être perturbée et la distribution des parts de «l'ordre sensible» redistribuée au nom de la démocratie.

---

<sup>44</sup> Pour une présentation générale de la théorie jacotiste sur les intelligences et la signification de la présupposition égalitaire en matière politique, se reporter à Rancière (1998, 83-88).

### **Section 3 - France contemporaine, égalité, émancipation**

*«La société égale n'est que l'ensemble des relations égalitaires qui se tracent ici et maintenant à travers des actes singuliers et précaires (...)» (Rancière 2005, 106)*

*«L'Émancipation, c'est la politique d'un propre impropre...[C'est] le processus de la vérification de l'égalité de n'importe quel être parlant avec n'importe quel autre (...) la mise en oeuvre au nom d'une catégorie à laquelle on dénie le principe de cette égalité ou sa conséquence» (Rancière 1998, 85)*

La société égalitaire de la démocratie idéale telle que Rancière la définit représente un instrument critique des systèmes de gestion politique conçus et appliqués au nom d'une répression des libertés et des droits politiques. La démocratie pour Rancière s'apparente, d'une part, au processus du gouvernement ou de la «police», qui organise le rassemblement des êtres humains en communauté et ordonne la société en termes de fonctions, de places et de titres à occuper (1995, 52-53). D'autre part, la démocratie constitue, selon Rancière, le processus de l'égalité définie comme «le jeu des pratiques guidées par une affirmation transgressive d'appartenance». Continûment réprimée, la société égalitaire de cette démocratie idéale s'est opposée, au cours des siècles, au caractère non-démocratique des démocraties libérales en général, et française en particulier. Rancière considère les démocraties libérales comme des démocraties consensuelles ou encore ce qu'il appelle des «post-démocraties» (1998, 53), c'est-à-dire des démocraties d'après le *dèmos* et de la «mésentente».<sup>45</sup> Caractéristique de la France

---

<sup>45</sup> La «post-démocratie» telle que l'entend Rancière peut être brièvement définie comme une démocratie consensuelle qui a liquidé toute politique en tant que «mésentente». Selon Rancière, la post-démocratie est un régime spécifique du «sensible», un consensus où les parties sont présumées déjà données, la communauté constituée et le compte de la parole identiques à leur performance linguistique. Autrement dit, la post-démocratie consiste en un reflux du politique. Comme régime de l'opinion, la post-démocratie a

contemporaine, ce principe «post-démocratique» interdit de plus en plus toute égalité. Il correspond, en outre, à l'effacement de perspective d'émancipation en tant que libération permettant la modification du «sensible».

Les critiques ranciériennes de la démocratie au sein du monde occidental et de la France contemporaine ont porté sur l'Etat consensuel «post-démocratique» et son ordre établi. Elles ont souligné avec force l'importance du *dèmos* pour défaire les alliances et les associations autant que pour les créer. Dans Aux Bords du politique, le philosophe critique l'émancipation superficielle de la politique et insiste sur la professionnalisation exacerbée des politiques gouvernementales, le déclin d'intérêt dans les partis politiques et la convergence entre le centre-droite et centre-gauche. Rancière argue qu'elles ne sont certainement pas les caractéristiques de la démocratie mais bien son opposé.<sup>46</sup> Dans La Haine de la démocratie, Rancière poursuit son analyse critique de l'évolution récente de la démocratie et des travaux scientifiques effectués en son nom. Examinant les écrits de l'historien, François Furet (1985), et de l'analyste social, Gilles Lipovetsky (1983), Rancière considère que ces écrivains promeuvent parmi d'autres<sup>47</sup> une version hautement simplifiée et superficielle de la démocratie où la personne de la rue est réduite à un volant occasionnel, dépassionné et inintéressé, ce qui est précisément la raison pour laquelle il n'y a pas de démocratie. La vraie démocratie, par contraste, envoie la démocratie libérale «into disarray» (Hewlett 2007, 109).

---

pour principe de faire disparaître l'apparence troublée et troublante du peuple en faisant disparaître tout litige (Rancière 1995, 143-144).

<sup>46</sup> Voir sur le sujet l'analyse par Rancière de la lettre de François Mitterrand à tous les Français (dans Hewlett 2007, 109).

<sup>47</sup> Rancière se pose également en contre d'Alain Minc (1995) ou encore d'Alain Finkelkraut (2002).

La caractéristique essentielle du concept de démocratie est qu'elle procède, selon les mots de Rancière, «d'une interruption singulière de l'ordre de distribution des corps au sein de la communauté conceptualisée». Autrement dit, la démocratie est le nom qui interrompt le fonctionnement lisse de l'ordre de la «police» par le biais d'un processus de «subjectivation». Derrida et ses travaux sur la démocratie présentent pour Rancière une utilité conceptuelle certaine en ce qu'ils permettent de réfléchir à la notion d'égalité.<sup>48</sup> Rancière considère l'utilité de la réponse dérridienne envers le politique comme une réponse passive envers la présence de l'inconnu: une réponse dans une égalité non-partagée et non-réciproque. La lecture de la démocratie par Rancière montre des points de convergence fondamentaux qui rapprochent les deux hommes.

Dans ses travaux sur la démocratie, principalement La Politique de l'amitié (1994) et Les Voyous (2003), Derrida travaille le concept de la démocratie au-delà de toute appartenance commune comme le national, le familial, le politique et le linguistique (ibid, 1994, 330). A une démocratie qui a atteint sa finalité, Derrida oppose une démocratie «à venir». Au sens dérridien, une démocratie «à venir» ne renvoie pas à une démocratie de l'avenir, du futur, mais représente une démocratie inscrite dans un cadre temporel différent. Le temps de la démocratie «à venir» est celui d'une promesse qui doit être tenue en raison même de son impossibilité. En un mot, c'est une démocratie qui ne peut jamais être réalisée parce qu'elle implique une ouverture infinie qui ne demande qu'à être réactivée. Le contraste chez Derrida entre la démocratie «à venir» et la démocratie libérale se révèle crucial. Derrida, comme Rancière, démontre que la

---

<sup>48</sup> Les rapprochements entre Rancière et Derrida ne sont guère employés mais existent, voir à ce propos «Adieu Derrida» (Rancière 2007, 84-100)

démocratie n'est pas le régime parlementaire ou l'Etat de droit. Elle n'est pas davantage un état du social, le règne de l'individualisme ou celui des masses. Plus exactement, la démocratie est le nom de ce qui vient interrompre le bon fonctionnement de cet ordre et permet une avancée politique.

Rancière suggère l'idée d'une démocratie en «suspens», une démocratie qui libérerait l'interprétation du concept d'égalité du schéma basé sur des «titres» politiques qui ont dominé jusqu'ici la gestion des démocraties occidentales. Cette démocratie proche de celle de Derrida permettrait de penser une altérité sans différence hiérarchique à la racine de la démocratie. Rancière insiste dans ses travaux sur le fait que l'idée d'une démocratie en «suspens», à distinguer d'une démocratie future, s'avère fondamentale en ce qu'elle met l'emphase sur l'inévitabilité de la «mésentente» avec ses notions d'indécidabilité et de décision, qui sont vitales pour proposer un véritable terrain au sein duquel les politiques pluralistes de la démocratie peuvent être formulées. En d'autres termes, la philosophie ranciérienne rejette l'idée d'établir un «consensus» sans exclusion et nous avertit de l'illusion que la démocratie peut toujours être accomplie dans n'importe quelle société. De fait, Rancière attire notre attention sur la nécessité de maintenir en vie le projet démocratique et de l'élargir vers des formes de dissensus, de *disagreement*, renvoyant aux concepts basés sur l'antagonique ou l'«agonique» pour reprendre la formulation de Mouffe (2005, 52).<sup>49</sup>

---

<sup>49</sup> Nous soulignerons la proximité de la vision de la démocratie chez Rancière et Mouffe. L'auteur du *Democratic Paradox* (2005, 5) rappelle qu'il est «vital for democratic politics to understand that liberal democracy results from the articulation of two logics which are incompatible (...)». Selon Mouffe, c'est seulement «by coming to terms with its paradoxical nature [that] we will be in a position to envisage modern democratic politics in an adequate manner, not as the search for an inaccessible consensus - to be

Dans cette étude, l'essentiel de notre propos n'est pas de considérer la philosophie ranciérienne comme une philosophie «adaptée» ou un programme politique «adéquate» permettant d'appliquer avec succès le doublet «politique» et «démocratie». L'examen des travaux de Rancière et l'application de son projet de refondation ont été évalués et critiqués. Dans une comparaison théorique entre Rancière et Bourdieu, la critique Charlotte Nordmann (2006) a proposé une déconstruction fine de la pensée du philosophe et a restitué avec clarté les limites de son projet.<sup>50</sup> Par-delà ces remarques limitatives, ce qui nous semble primordial dans la pensée ranciérienne réside principalement dans la structure même du «politique» qui fonctionne comme un «horizon» interrompu par un nouvel «horizon», c'est-à-dire un «horizon» nouveau qui procède d'une forme d'interruption par l'*outcast* et débouche sur une forme d'avancée politique, qui fait que l'*outcast* doit être reconnu et pris en compte. Dans le cadre de ce processus original, notre objectif sera de proposer une interprétation alternative de la «politique». Si on accepte à la suite de Rancière que le consensus est une conséquence temporaire d'une forme d'«hégémonie provisionnelle» qui propose constamment des formes d'exclusion, alors on peut comprendre qu'un projet démocratique est capable (s'il emploie cet angle) de reconnaître l'existence de frontières à dépasser et de formes d'exclusion à subsumer (Mouffe 1996, 10).

A une époque où les politiques «différentialistes», racistes et xénophobes ont envahi l'Europe en général (Le Cour Grandmaison et Wihtol de Wenden 1993) et la France en

---

reached through whatever procedure - but as an 'agonistic confrontation' between conflicting interpretations of the constitutive liberal-democratic values» (ibid., 8-9).

<sup>50</sup> Lire notamment la critique du refoulement de l'histoire des pratiques politiques chez Rancière (Nordmann 2006, 181 et *passim*).

particulier (Wieviorka 1992), les travaux radicaux sur un *disagreement* au sein de l'hégémonie (Bowman 2007) nous donnent à croire que ce type d'approche démocratique, longuement développée par Rancière, se révèle adapté pour penser que l'acceptation de «l'égalité» peut être à la fois la condition de la possibilité et l'impossibilité de l'unité. Cet axe d'investigation qui lève le voile sur le reflux intermittent d'un «dehors» démocratique (Rancière 1998, 95) peut contribuer, selon nous, à interroger autrement la tentation simple et abusive de stigmatiser et essentialiser les populations marginales des sociétés démocratiques. Par ailleurs, nous considérons qu'un projet de «démocratie radicale et plurielle» informé par la «relecture» (ibid. 2005, 37) permet d'être plus sensible et «réceptif» à la multiplicité des discours qui traversent une société démocratique de même qu'à la complexité du pouvoir structurel signifié par ce réseau de variations, oppositions et différences discursives.

A l'aube du 21<sup>e</sup> siècle marqué par une redéfinition de nombreux concepts politiques, il nous semble impératif de voir que l'importance de la médiation en réseau (Castells 1996) ne constitue pas la seule voie d'exploration des questions démocratiques. Continuellement, les grands supports de communication de la «police» ont fonctionné comme des «barrières politiques» forgeant les perceptions de la «différence». Actuellement, dans beaucoup de parties du monde, de nouveaux défis de formation d'une démocratie ont été posés par la médiatisation qui a largement relayé et encodé la multiplication des identités basées sur des antagonismes régionaux ou religieux. Considérant nos sociétés multi-raciales, multi-culturelles, où le danger de l'exclusion est toujours présent, nous percevons comme un problème crucial l'émergence de nouvelles

«médiacraties» (Stiegler 2006) pour la formation de projets démocratiques. Face à la montée du particularisme, de l'apparence ethnique et du nationalisme xénophobe, nous rejoignons les idées des philosophes radicaux qui, comme Rancière, maintiennent à rebours du discours des médias que le «futur de la démocratie pointe vers la reconnaissance de la dimension du politique (...) [P]our protéger et consolider la démocratie, nous devons voir que les politiques consistent en des «domestications de l'hostilité» et essayer de réduire l'antagonisme inhérent dans les relations humaines (Mouffe 1994, 108). En un mot, ce qui est important pour tout projet démocratique, ce n'est pas tant la manière dont nous pouvons atteindre un consensus sans exclusion que la manière dont nous pouvons «établir un 'nous' et un 'eux' de manière compatible avec une démocratie pluraliste».



## Conclusion

Selon Rancière (2005, 37), le concept de démocratie est donc porteur depuis ses origines d'une contradiction, d'un *double bind*. D'un côté, il ne peut y avoir de démocratie sans différenciation et externalisation; de l'autre, l'existence d'une communauté ne peut être ni hiérarchisée ni calculée. Il s'agit là des paradoxes inhérents à la démocratie qui résultent de l'articulation actuelle entre démocratie et libéralisme, et que le libéralisme a contribué à établir. C'est-à-dire une logique démocratique basée sur l'identité et l'équivalence, et celle du libéralisme basée sur le pluralisme et la différence, et qui finit par rendre ce dernier impossible, car il ne permet pas la formation d'un «complete system of representations and identifications» (Mouffe 1994, 111). La tension entre ces deux types de logique (la logique de «différence» et la logique d'«identité») détermine l'indétermination actuelle des sociétés politiques modernes. L'articulation entre ces deux logiques conflictuelles, l'une cherchant l'équivalence et l'autre préservant les différences, est une nécessité qui doit être constamment agencée, négociée et recrée tout en sachant que «there is no point of equilibrium where final harmony can be attained» (ibid., 122). C'est précisément ce à quoi renvoie l'idée de «suspens» proposée par Rancière et qui s'apparente aux travaux d'«à-venir» proposé par Derrida et d'autres intellectuels radicaux prônant le développement d'une démocratie pluraliste.

Le «politique» occupe chez Rancière une part importante de la politique. Sa visée réside principalement dans la formation d'une démocratie ouverte avec son emphase sur l'inévitabilité de la mésentente ou de l'antagonisme. Les concepts tels que

«l'indécidabilité» et la «décision» s'avèrent cruciaux pour le développement d'une telle démocratie. Rancière et son intérêt pour l'«égalité» essaient de montrer une autre condition pour le «politique» qui n'est pas fondée sur la notion platonicienne de l'«archi-politique» ou la notion aristotélicienne du «para-politique» car ces deux politiques reprises par les modernes, et à la base de nos sociétés démocratiques, prennent forme à partir d'un socle hiérarchique qui rend caduque la notion de même de «politique». De fait, nous considérons que c'est à travers cette logique démocratique de l'égalité (logique contradictoire s'il en est) que peut se réaliser une véritable politique permettant une réflexion pertinente sur l'intériorité et l'extériorité, avec une égalité qui n'est pas gravée dans une égalité inégale. Dans sa «relecture», Rancière insiste longuement sur les questions du politique et de l'égalité dans leur relation à la démocratie. Il déplore non seulement les questions de statut et de pouvoir, mais appelle aussi et surtout à l'écoute de toutes les voix.

Le concept de démocratie ranciérienne tente donc de subsumer l'ensemble des inégalités nationales au nom de la démocratie. Rancière travaille à l'intérieur d'un état démocratique mais dans une forme de démocratie radicale qui amène le «dehors» vers le «dedans», les marges vers le centre. Le critique Eric Méchoulan (2004) explique que le travail de Rancière fournit une pression constante contre l'état, une pression émancipatoire visant à l'amélioration infinie du politique et de la démocratie. Selon cette perspective, notre étude de l'évolution des représentations des grands ensembles périphériques qui tente de retracer, autant que faire se peut, l'évolution des perceptions d'une «banlieue» emblématique, la Cité des Quatre-Mille, à La Courneuve, vise à

proposer un premier essai de lecture «démocratique» des représentations suburbaine en France. A l'évidence, l'histoire des Quatre-Mille ne peut être dissociée de celle de la démocratie parce que celle-ci est inséparable des discours des résidents de ce territoire marginalisé (même si un certain nombre de limites affectent ces discours). De fait, si la démocratie se définit par son caractère «suspensif», les représentations dominantes de la «police», qui attribuent communément les places et fabriquent le «sensible», ne sont pas complètement ou concrètement réalisées. Face aux discours des médias d'information et des arts, «le droit de cité» des banlieusards doit être considéré et leurs créations culturelles examinées. Nous souscrivons aux propos de Rancière (1995, 11) lorsqu'il stipule que la parole des gens ordinaires est au fondement de la politique. Comme Rancière, nous considérons que les productions des anonymes au quotidien doivent être perçus comme une chance qui peut être liée à l'effectuation d'une politique démocratique des représentations culturelles. Puisque le «suspens» figure un nouvel «horizon» politique qui relève de l'égalité et se déplace, comme nous l'avons vu, à la fois en «dehors», au-delà et en contre des pouvoirs, notre but principal dans les chapitres suivants sera de montrer comment les représentations culturelles suburbaines peuvent être envisagées différemment par une plus grande égalité au sein de la communauté nationale. Au sein du foisonnement culturel qui entoure depuis plusieurs décennies les représentations périphériques, nous examinerons ainsi les cultures journalistiques (télévision, presse écrite) et artistiques (cinéma, littérature, musique) que nous confronterons, à des fins démocratiques, à certaines cultures du quotidien pratiquées par les banlieusards (photographie, textes personnels, cartes postales, site Internet).

## **Chapitre III - Médiatisation des grands ensembles de la nation française: la Cité des Quatre-Mille et le discours d'information (1962-2002)**

### **Introduction**

#### **Médiatisation nationale: nation, racisation, journalisme**

#### **Section 1 - Les Quatre-Mille sur le petit écran (1964-2002)**

##### **1-1) Télévisualisation et premières images d'une cité (1964-1971)**

**1-1-a) Euphémisation de la télévisualisation nationale**

**1-1-b) Ancrage télévisuel et inquiétudes nationales**

##### **1-2) Années immigrées et ethnicisation télévisuelle (1981-1986)**

**1-2-a) Le petit écran et les immigrés**

**1-2-b) Réorientation des discours télévisuels**

##### **1-3) Ecran nationaliste et discours racistes (1988-2002)**

**1-3-a) Peur de l'étranger, peur nationale**

**1-3-b) Cristallisation de l'islamisme et du terrorisme**

**1-3-c) Télévisualisation de la Cité et actualité post-«11 septembre» 2001**

##### **1-4) Conclusion**

#### **Section 2 - La Cité et les journalistes de l'écrit (1962-2002)**

##### **2-1) Presse populaire vs. presse communiste, questions de classe (1962-1980)**

**2-1-a) Presse populaire et discours dominant**

**2-1-b) Presse communiste: politique et identité locale**

##### **2-2) Grands quotidiens, journaux ethniques, presse de gauche et république multi-culturelle (1981-1986)**

**2-2-a) Grands quotidiens et ambivalence de la rhétorique éditoriale**

**2-2-b) Presse ethnique, discours de tolérance et d'ouverture**

**2-2-c) Resserrement de l'idéologie républicaine et représentations de presse**

##### **2-3) Les colonnes de la presse et le nouveau républicanisme (1989-2002)**

**2-3-a) La presse du Front National**

**2-3-b) La vogue du *ghetto* et de l'islamisme au sein de la presse nationale (1990-1995)**

**2-3-c) Presse nationale fin-de-siècle et montée en flèche de l'islamophobie**

### **Conclusion du chapitre III**

### **Chapitre III**

#### **MEDIATISATION DES GRANDS ENSEMBLES DE LA NATION FRANCAISE: LA CITE DES QUATRE MILLE ET LE DISCOURS D'INFORMATION (1962-2002)**

*«Depuis [plusieurs] années, le discours sur la ville semble se focaliser sur le problème des banlieues. Ces territoires à la lisière des villes serviraient de réceptacles à tous les maux dont souffre notre société: lieux symboliques de la crise sociale, ils incarneraient la souffrance, la misère, l'exclusion, la marginalité et le risque de ghetto (...) Dès lors, la ville n'apparaîtrait plus comme le foyer de la démocratie, de la civilisation, mais comme le champ de la sauvagerie moderne» (Stebé 1999, 5)*

*«La cité des Quatre-Mille, comme beaucoup d'autres dans son genre, souffre depuis bien longtemps d'une fort mauvaise réputation» (Lepoutre 1997, 34)*

*«La Courneuve [serait] le symbole de la décadence de [la nation et de] l'occident...» (Cau 1971)*

### **Introduction**

Dans «Effets de lieu», Pierre Bourdieu (1993b, 159-167) évoque de façon détaillée et approfondie les mécanismes sociétaux de domination et d'exclusion principalement dans leur rapport au monde (sub-)urbain. Bourdieu insiste particulièrement sur l'extériorisation des marginaux et la dimension de cette marginalité figurée par l'imaginaire politico-médiatique:

Parler aujourd'hui de «banlieue» à problèmes ou de «ghettos», c'est évoquer, presque automatiquement non des «réalités», d'ailleurs très largement inconnues de ceux qui en parlent le plus volontiers, mais des fantasmes, nourris d'expériences émotionnelles par des mots ou des

images plus ou moins incontrôlés, comme ceux que véhiculent la presse et la propagande ou la rumeur politiques (1993b, 159)

Les travaux de Bourdieu sur les médias en général, et «la télévision» (1996) en particulier, éclairent de façon pertinente les forces structurelles et exclusives de la communauté nation. Selon Bourdieu, en France, la rhétorique médiatique émanant du journalisme a contribué à «banalis[er]» (1996, 50) les faits et situer insidieusement le «sens commun» ou la *doxa* nationale. Nous postulons ici que ce sont les mécanismes de ces institutions et les relations de pouvoir et de domination, où le journalisme exerce un rôle cardinal, qui doivent être prioritairement investigués pour comprendre l'évolution du statut des dominés et leurs représentations au sein de la nation française.

Dans le chapitre 2, nous avons soutenu que les politiques de l'égalité et de la démocratie avaient été marquées en France par des notions fictives relevant des liens entre statut, filiation et appartenance. Nous avons démontré que ces notions avaient exclu du coeur de la nation des *outcasts* et que la notion d'égalité s'était avérée défailante pour certains membres de la communauté française en raison de différences de «classe», de «race» ou de marqueurs culturels, physiques ou identitaires. Dans ses travaux sur le racisme, Gilroy dissèque les mécanismes de l'exclusion nationale et proclame que la domestication et la dénomination «immigrants» servent essentiellement à préserver la supposée harmonie de la nation car ces «immigrants» sont perçus comme des «extérieurs» au sein de l'imaginaire communautaire (1987, 43-71). Dans ce chapitre, nous arguons que l'externalisation des cités françaises au sein de la sphère publique a été très largement

alimentée par un journalisme national orienté contre les immigrants et soumis de plus en plus à une logique d'*info-war* (Gilroy 2004, 65). Dans d'une mondialisation conflictuelle, nous soutenons que les représentations médiatiques ont «policé» la rhétorique de la crise de la nation française et qu'elles ont amplement participé à une régression démocratique fondée sur des bases «sociales» et «raciales».

Dans ses recherches sur la démocratie, Rancière (1995, 1998, 2005) évoque longuement le dispositif «policié» au coeur de la distribution des «parts» au sein d'une communauté sur-déterminée par la «post-démocratie» (ibid. 1998, 53). Pour Rancière, les médias constituent sinon les ordonnateurs du «monde sensible» post-démocratique (dans Lie Le Monde diplomatique 2006) tout au moins les principaux agents de sa fabrication. Dans le cadre des bouleversements mondiaux, Rancière estime que la conceptualisation du «sensible» s'est trouvée profondément modifiée: pour simplifier à l'extrême, les nouvelles forces du néo-libéralisme pénétrant le monde journalistique mais aussi, et surtout, le déplacement de forces externalisantes des communautés ouvrières aux populations étrangères ont participé, selon Rancière, à cette nouvelle conceptualisation du «sensible» et de l'imaginaire sociétal (ibid., 2000, 12). Nous proposerons ici que ces changements récents, surdéterminés par l'évolution globale, s'appliquent à la France et ont récemment rejailli sur les modes de partages journalistiques de la communauté nationale. Répondant à ce que Rancière appelle «le régime de l'opinion sondée» (ibid. 1995, 143), nous arguerons que les médias français ont largement contribué à exclure les résidents des périphéries nationales dans un non-respect croissant de leur fonction démocratique d'information.

Ce chapitre dédié aux supports journalistiques (Charaudeau 1997) se focalisera sur l'évolution entre les années 1960 et 2000 des évocations suburbaines au sein de la nation française. Nous considérons la culture journalistique, au centre du discours national, comme un réseau complexe d'énoncés et proposons que les perceptions médiatiques ont largement déterminé l'évolution des représentations des grands ensembles au sein de la culture populaire. A la base des constructions de pouvoir et de savoir (Foucault 1980), notre argument principal sera que les discours de presse télévisuelle et rédactionnelle ont structuré une part significative de «l'ordre du discours» (ibid., 1971) selon une perspective de «racisme de classe» et de «racisme de race». En nous appuyant sur le cas de la Cité des Quatre-Mille, nous examinerons ici «l'histoire des formations de vérité» (ibid., dans Gros 2007) et soulignerons l'importance «épistémique» (Foucault 1966) du journalisme concernant les représentations de la Cité au cours de ces quarante dernières années. Partagées entre spectaculaire et dramatique, nous arguons que la rhétorique journalistique et ses représentations ont contribué à positionner, subrepticement, La Courneuve et ses habitants comme des *outcasts* nationaux figurant une menace et un péril pour le reste de la communauté.

### **Médiatisation nationale: nation, racisation, journalisme**

En France, comme dans le reste du monde, la question de savoir si les médias écrits et audiovisuels ont sacrifié à leur mission de médiatisation a été de plus en plus sérieusement débattue au cours de ces dernières années (Ramonet 2001, Halimi 1997). Communément, les médias représentent des instruments constitutifs de l'organisation



nationale et idéologique. Par tradition, les médias remplissent une double mission: d'un côté, ils répondent d'une fonction civique au sein de la nation et informent le citoyen (Boyer et Lochard 1998, 5). De l'autre, ils remplissent la fonction d'organisateur de «l'espace public» (ibid., 4) et cimentent l'idéologie nationale. Le rôle crucial des relais d'information dans l'imaginaire de la communauté est ancien. Benedict Anderson, dans ses recherches, a souligné la place significative des médias dans la constitution et la perpétuation des «imagined political communit[ies]» (1991, 6). Sommairement, Anderson considère que depuis l'époque de Gutenberg, les médias ont contribué à forger une certaine image de la communauté nationale par la transmission de nouvelles relevant principalement de l'espace territorial, de l'histoire commune, et des traditions culturelles et symboles qui soutiennent la continuité de l'histoire (ibid., 11). Cette qualité essentielle de relais d'informations propre au journalisme s'est accompagnée d'un autre rôle, un rôle idéologique, tout aussi déterminant sur le plan national. Dans ses travaux, Louis Althusser a longuement considéré la dimension idéologique des médias et qualifié les vecteurs informatifs de «state apparatus» (dans Hall 1977, 335). Selon Althusser, la sphère médiatique remplit au sein de la société une tâche motrice en termes idéologiques. De fait, il est nécessaire de penser une «formation sociale» (ibid., 327) comme constituée de pratiques idéologiques complexes exercées à différents niveaux sociaux, économiques, politiques mais aussi médiatiques. Si l'idéologie est essentiellement co-produite par les médias, Althusser insiste par ailleurs sur le fait que «ce ne sont pas les relations qui gouvernent l'existence mais la relation imaginaire des individus envers les relations réelles dans lesquelles ils vivent» qui constituent l'idéologie (ibid, 341). Dans ce cadre, la médiatisation de l'information se trouve intimement liée aux formations de l'idéologie

nationale et constitue des partages imaginaires au sein des communautés.

Devant l'accentuation exponentielle des antagonismes mondiaux, il faut souligner que le traitement idéologique de l'actualité s'est principalement trouvé déterminé durant ces dernières années par la propagation de *new racisms* (Barker 1981). La sphère journalistique qui s'est vue progressivement modifiée par le capitalisme corporatiste a, en effet, profondément influé et orienté les représentations des conflits planétaires. Au sein du contenu de l'actualité nationale, les médias ont activement participé, en règle générale, à la dissémination de nouvelles formes de «discours racisants» (Balibar 1997b, 273). Dans ses travaux sur la modernité, Balibar postule que le nationalisme et le racisme sont intrinsèquement associés. «Nationalisme» et «racisme» sont affaires d'articulation et dépendent de régimes ou de phénomènes d'«infériorisation» et de «dépréciation» ciblés sur des groupes sociaux différents en nature (ibid.a, 54). Hall qui s'est longtemps intéressé à la place du racisme au sein du discours médiatique a conclu, pour sa part, à l'existence, d'un «policing [of] the crisis» (1978) alimenté par des formes d'*encoding* (1980) spécifiques («classe» et «race») à l'encontre des subalternes. Dans ce chapitre, nous suggérerons l'importance en France du développement médiatique de processus discursifs racisants employés selon un mode de «naturalness» (Hall 1977, 325) et visant à la «policisation» de la crise nationale. Depuis les années 60, nous arguerons que le développement de discours racisants se trouve lié, d'une part, à un discours populiste sous-jacent du déclin du monde ouvrier. D'autre part, nous considérerons que ce discours a relevé plus récemment de l'émergence d'un «nouvel orientalisme» connexe d'une crainte imaginaire de «l'étranger».

Comme indiqué, l'objectif majeur de ce chapitre sera de fournir une première coupe transversale des représentations culturelles des «banlieues» et de la nation. Nous emprunterons ici aux travaux de Bourdieu pour «cadrer» l'évolution des représentations périphériques par les grands médias d'information. En tant que base de travail, nous suggérons que la notion de «champ journalistique» (Bourdieu 1996, 46), surdéterminée par l'état et le marché, a donné lieu à une «violence symbolique» (ibid., 16) qui s'est exercée sur les «banlieues». Dans le cadre d'une «dramatisation» (ibid., 18) croissante du discours journalistique, nous proposerons que s'est instaurée une «censure invisible» (ibid., 13) et une «circulation circulaire de l'information» qui ont contribué à l'élaboration d'une image spécifique et imaginaire des marges urbaines. En nous basant sur les énoncés informatifs dispersés que nous avons pu archiver, notre but sera de considérer la manière dont la Cité courneuvienne illustre, depuis plus de quarante ans, le nœud d'une rhétorique inquiète et suspicieuse abondamment relayée à la fois sur le petit écran et dans les colonnes de la presse. Nous proposerons que les représentations des Quatre-Mille durant les années 60 se sont tout d'abord structurées autour de l'image sauvage et violente du *western* (Taranger 1994, 59-71). Dans le cadre des années 80, nous suggérerons que l'image exotique du «rodéo» et du «tam-tam» (Bachmann et Basier 1989, 22) a prévalu et insinué une nouvelle extériorité des marges. Nous arguerons, enfin, que les évocations de la Cité sont devenues dans le cadre de ces dernières années celles d'une nouvelle altérité nationale (Kepel 1991). Au sein de ce contexte médiatique général hautement orienté, notre hypothèse initiale sera que les représentations hégémoniques de la télévision ont formé le cadre principal des représentations du Grand Ensemble.

### **Section 1 - Les Quatre-Mille sur le petit écran**

Malgré son aspect «archétypal» (Wacquant 2006a, 155), les Quatre-Mille de La Courneuve, situé à quelques kilomètres au nord-est de Paris, dans le département du 93., Seine-Saint-Denis, demeure un territoire unique au sein des périphéries françaises. Sa proximité avec la capitale et le cœur de la nation en a fait, précocément, un terrain stratégique pour les grandes chaînes de télévision (1ère chaîne, 2è chaîne, TF1, FR2, FR3, Canal+, Arte/La cinquième ou M6).<sup>51</sup> De fait, depuis quarante ans, les occasions de voir apparaître à l'antenne les longues barres bleu-gris de la tristement célèbre Cité n'ont guère manqué, que ce soit au détour d'un journal d'information, d'une émission de reportage ou d'un *talk show*. Pour beaucoup, le Grand Ensemble courneuvien représente aujourd'hui l'un des quartiers - si ce n'est LE quartier - les plus emblématiques du petit écran (Boyer et Lochard 1998, 122).

Depuis quelques années, l'espace télévisuel représente l'un des «miroirs» les plus importants des représentations nationales en même temps que l'un des principaux vecteurs idéologiques. Au cours de ces dernières décennies, la télévisualisation de La Courneuve s'est opérée de manière massivement inégale. Le développement spectaculaire des chaînes commerciales durant la décennie 80 et le règne plus récent de la communication télévisuelle planétaire (voir Barker 1999) font que la Cité représente aujourd'hui ce que Pierre Gandonnière (2002, 91) appelle un «médianôme» que nous

---

<sup>51</sup> Pour un panorama de l'évolution du Paysage Audiovisuel Français (P.A.F.), se reporter à d'Almeida et Delporte (2003).

qualifierons, pour notre part, de «médiator mondial».<sup>52</sup> Alors qu'on parle actuellement du pouvoir des grands conglomérats culturels et du sensationnalisme médiatique, il faut se souvenir que les premiers moments de télévisualisation des grands ensembles, orchestrés par l'Etat, tendent à porter un regard euphémisant sur la Cité et les cités en général.

### **1-1) Télévisualisation et premières images d'une cité (1964-1971)**

Les évocations actuelles des quartiers H.L.M. au sein du paysage télévisuel français sont communément considérées comme spectaculaires et paroxystiques. Au cours de cette première phase de médiatisation comprise entre le début des années 60 et le tournant de la décennie 70, la présence télévisuelle de la Cité se caractérise par une couverture feutrée de la marginalité suburbaine supportant un populisme de classe (Wieviorka 1992, 181). Globalement, la caractéristique fondamentale de cette séquence est de concorder non seulement avec le développement de la télévision mais aussi avec le «déclin des banlieues rouges» (Dubet et Lapeyronnie 1992, 47).

Au cours des années 60, la télévision n'en est effectivement encore qu'à ses débuts: à cette période, les foyers français finissent tout juste de s'équiper d'un téléviseur (Michel 1995, 20, 47) et la diffusion des programmes n'est assurée que par deux chaînes d'état, les première et deuxième chaînes, dépendantes de l'Office de Radiodiffusion Télévision Française (O.R.T.F.). Soumises à l'autorité du pouvoir politique, ces chaînes qui se

---

<sup>52</sup> Pour anticiper sur notre propos: si le Grand Ensemble a été évoqué par l'ensemble des chaînes françaises, nous verrons que sa notoriété a largement dépassé le strict cadre national.

veulent populaires et en appellent au «grand public» (Alméida et Delporte 2003, 198) se distinguent par une programmation non seulement limitée mais aussi et surtout partisane. De fait, les représentations des périphéries durant ces années se singularisent par la main mise de l'Etat sur les canaux télévisuels et l'émergence d'un traitement des marges urbaines portant à l'atténuation maximale des problèmes.

Dans l'histoire de la «banlieue», les décennies 50 et 60 constituent avant tout une période de croissance et d'optimisme (Bachmann et Leguennec 1996, 105). Les grands ensembles, comme celui de La Courneuve, sont essentiellement synonymes de progrès et de modernisme, et non de critiques. En caricaturant, les H.L.M. à cette époque sont encore très largement perçus comme des vecteurs de promotion sociale ainsi qu'en témoignent les quelques lignes de cette interview:<sup>53</sup> «pour nous, et surtout pour nos parents, le fait d'avoir vécu dans des bidonvilles, et du jour au lendemain être, par exemple, dans un F6, c'était l'équivalent du Carlton ou du Martinez ou des Méridiens dans Paris». Le passage vers les années 60 qui marquent l'apogée du monde H.L.M. s'accompagne cependant de la lente érosion d'une «banlieue» encore fortement caractérisée par sa dimension ouvrière. Dès cette période, les mutations socio-spatiales des quartiers périphériques engendrent le déclin inexorable de la «banlieue rouge» en tant que type de société populaire fondé autour d'une classe ouvrière «consciente et organisée» (Dubet 1991, 3). Au-delà de l'érosion de la «banlieue rouge», la thématique architecturale constitue durant cette première séquence la ligne de force d'une télévisualisation euphémisante.

---

<sup>53</sup> Interview de Khaled Teffaf (2002) par l'auteur. Teffaf est résident de La Courneuve et employé municipal.

### **1-1-a) Euphémisation de la télévisualisation nationale**

Dans les années 60, la Cité courneuvienne ne connaît encore qu'une faible présence sur le petit écran. L'approche euphémisante des problèmes sociaux par la télévision explique pour une très large part les débuts timides des Quatre-Mille.<sup>54</sup> Ainsi que le remarquent Boyer et Lochard (1998, 79), «une préoccupation se laisse [bientôt] deviner: la propagation de la délinquance juvénile, facilitée par l'anonymat et le manque d'équipements». Les premières images de la Cité sur le petit écran s'inspirent d'un fait-divers opposant en 1964 des jeunes de La Courneuve à ceux de la commune voisine de Saint-Denis. La thématique des «blousons noirs» préoccupe alors l'opinion nationale.<sup>55</sup> Intégrée à la grille des programmes quelques semaines seulement après cette bagarre, cette émission proposée le 3 décembre 1964 par le magazine Seize millions de jeunes et intitulée, «Habitations à Loisirs Modérés», aborde sur un «mode compréhensif» (ibid., 81) la question de l'oisiveté des adolescents en soulignant, d'abord, les déficits spatio-structurels des nouvelles périphéries.

Au cours de ces premières années, la diffusion de ce programme par la télévision d'Etat renvoie une image relativement feutrée et rassurante des Quatre-Mille. Les problèmes rapportés dans le cadre de ce reportage-débat en noir et blanc s'avèrent essentiellement

---

<sup>54</sup> Les Quatre-Mille comptent encore à cette époque parmi les cités anonymes de l'hexagone, le grand ensemble de Sarcelles représentant la «banlieue» médiatique par excellence. Dans le contexte de la «Sarcellite», la télévision avec Cinq colonnes à la une y consacre un long documentaire («Quarante mille voisins» 2 décembre 1960) tandis la presse lui dédie par France-Soir un épais dossier le 27 juin 1963.

<sup>55</sup> Dès cette période, le blouson noir et ses actes de vandalisme alimentent la peur des jeunes (Monod 1968). Au personnage du blouson noir - jeune, ouvrier et symbolisant l'éternel retour des bandes - se substituera, au cours de la décennie suivante, la figure tout aussi effrayante du loubard (Dubet 1987, 409-410).

comparables à ceux touchant les autres «banlieues» de la nation. Le style se veut d'abord et avant tout rassurant et confiant face aux incertitudes de l'avenir. Une certaine nostalgie des vieux quartiers est évoquée à l'antenne et questionne la construction de ces cathédrales servant à reloger les plus déshérités. De même, le dérèglement du modèle des périphéries, suite au passage au vertical et inachevé des grands ensembles, fait l'objet de nombreuses critiques. Cependant, la critique du «béton» s'effectue dans ce premier programme sur une tonalité complaisante. La voix *off*, relativement neutre, s'accompagne de clichés classiques interrogeant la nouvelle esthétique et viabilité suburbaines:



(«Habitations à loyers modérés». Seize millions de jeunes. 2<sup>e</sup> chaîne. 3 décembre 1964)

Au-delà des mutations spatiales, ce reportage d'une vingtaine de minutes est aussi l'occasion de voir apparaître une des premières études suburbaines de type «psycho-sociale». Les problèmes urbains et psychologiques se trouvent au cœur de ce programme du milieu de la décennie 60. Communément, cette décennie concorde avec l'entrée de plain-pied dans l'ère de la consommation de masse. Elle met à l'épreuve la relative stabilité des catégories sociales et affecte particulièrement la jeunesse conquise par le développement de la culture juvénile. Dans ce cadre, la caractéristique distinctive de ces



années télévisuelles est d'éluder la question par trop sensible des «blousons noirs» (Monod 1968). Au prisme de la «banlieue», l'émission montre une jeunesse «gentillement rebelle». L'apparition à l'écran d'adolescents dansant dans les caves de la Cité sur les tubes de l'époque en atteste. Bien que la référence au café, lieu de socialisation par excellence de la communauté ouvrière et des jeunes, demeure présente, le reportage se fixe sur une certaine image d'une jeunesse turbulente tout en restant éloigné des questions plus subtiles concernant les mutations à l'œuvre au sein des «banlieues» populaires, ce dans une logique manifeste d'euphémisation.



(«Habitations à loisirs modérés». Seize millions de jeunes. 2<sup>e</sup> chaîne. 3 décembre 1964)

Au sein des représentations du Grand Ensemble, le tournant de la décennie 70 est l'occasion d'une certaine évolution. Tout d'abord, il faut souligner que le paysage télévisuel reste relativement inchangé; ses objectifs se veulent avant tout, et surtout, éducatifs et progressistes (Mercier 1996, 167). Les bouleversements sociétaux générés par Mai 68 (Le Goff 1998) conjugués à l'impact de la crise économique (Dubet et Lapeyronnie 1992, 72) provoquent néanmoins l'adoption d'une tonalité plus inquiète et

lucide de la part des professionnels du petit écran. Au cours du printemps 68, les événements impulsés par les jeunes et les ouvriers avaient révélé le malaise de certaines catégories sociales reléguées au sein de la nation. Dans la sphère télévisuelle, les changements sensibles exercés subséquemment tendent à durcir la couverture des rapports sociaux au sein de la communauté nationale. Le creusement des inégalités reflète déjà les prémices de l'exclusion. A un moment où les difficultés nationales commencent à se profiler, les «banlieues» et La Courneuve resurgissent sur le devant de la scène, ce sur fond de fait-divers tragique.

### **1-2-b) Ancrage télévisuel et inquiétudes nationales**

Traditionnellement, la décennie 70 coïncide en France avec le développement de la crise nationale (Wieviorka 1992, 25-41). C'est durant ces années que les Quatre-Mille pénètrent véritablement la scène télévisuelle. A cette période, la Cité devient, en effet, un nouvel épicentre des conflits et des violences au sein de la nation. C'est en mars 1971, lorsqu'un cafetier blesse mortellement un jeune loubard (Jean-Pierre Huet), que la télévision et ses premiers journaux d'information diffusent à l'antenne de nouvelles images de La Courneuve. Retransmis près de trois semaines après le drame, ce fait-divers tragique est à l'origine de l'émission produite par le magazine Le troisième œil.<sup>56</sup> Cette émission dévolue à la mort de ce loubard (Dubet 1987, 409-410) et au mal des grands ensembles s'avère significative à la fois par son contenu et son format. Lors de ce second

---

<sup>56</sup> «La Courneuve vue par ses habitants». Le troisième œil. 2è chaîne. 27 mars 1971.

programme fonctionnant sous la forme d'un «débat» qui oppose un haut fonctionnaire à des Courneuviens, le reportage donne non seulement à réévaluer les problèmes infra-structurels des nouvelles périphéries mais, de façon plus significative, cède également la parole à ses résidents.

A une époque où les faits sociaux commencent seulement à investir le petit écran, cette émission consacrée à ce fait-divers symbolique d'une montée des tensions nationales montre une légère évolution de la problématique des «banlieues». Les termes du débat organisés autour de la présence de l'invité d'honneur, le Préfet Doubet, dominent le contenu du programme. Cependant, la présence d'habitants en plateau influe également sur la cadre général de l'émission. Dans le contexte de l'accentuation des problèmes suburbains, les résidents laissent entrevoir différemment par leurs interventions les multiples déficits écologiques et structurels des grands ensembles. De façon instructive, leurs contributions donnent aussi à comprendre les mutations socio-économiques de la société française de ces années. Dépassant le simple «procès du béton» (Bachmann et Basier 1989, 27-30), le témoignage du père Rio, responsable de la paroisse des Quatre-Mille, est à ce titre particulièrement significatif. Eclairant les difficultés des jeunes de «banlieue» à s'insérer professionnellement, il rend compte à travers l'absence de centre d'apprentissage et le rallongement de la scolarisation de l'inadaptation profonde de l'éducation nationale en même temps qu'il suggère la rupture de la filiation d'une éducation ouvrière et de son identité:

A cause d'un très grand retard scolaire, beaucoup de nos jeunes, dès treize

quatorze ans, sont écoeurés de l'école. Le lycée technique leur paraît trop fort. Il n'y a aucun centre d'apprentissage. La loi leur interdit de travailler avant seize ans. Alors, n'y a-t-il pas des solutions à trouver pour que ces jeunes ne fréquentent pas la rue? («La Courneuve vue par ses habitants». Le troisième oeil . 2<sup>e</sup> chaîne. 27 mars 1971)



(ibid.)

Si, comme le suggèrent les imageries ci-dessus, le format de l'émission permet de laisser filtrer quelques voix dissidentes, révélatrices des nouveaux problèmes sociétaux, la tonalité générale de ce débat reste cependant dominée par la question de la «policisation» des problèmes périphériques et leur euphémisation. Globalement, face au temps de parole des Courneuviens, la rhétorique de l'atténuation exercée par le préfet s'avère efficace. Les questions de la formation et de l'éducation des jeunes des cités se trouvent savamment éludées pour une plus grande focalisation sur la problématique des grands ensembles. En témoigne la formule de conclusion énoncée par le Préfet, formule consensuelle qui se veut avant tout rassurante et volontariste: «Il faut donner une âme, un équilibre entre le lieu de travail et le domicile, un équilibre entre habitat et tous les

équipements auxquels on vient de faire allusion [i.e. «terrains de sports», «équipements médico-sociaux», «équipements scolaires, etc.»] (ibid.). Cette rhétorique d'état volontariste, encore relayée par le petit écran des années 70, ne va pas tarder à s'épuiser cependant. Organisée jusqu'à la fin de la décennie autour de références de «classe» et de «génération», la télévisualisation des cités périphériques, jusque-là euphémisante, commence à devenir plus spectaculaire et dramatisante. A ce moment, les «banlieues de l'immigration» succèdent, dans l'imaginaire collectif, aux «banlieues ouvrières» (Dubet et Lapeyronnie 1992, 67-68).

### **1-2) Années immigrées et ethnicisation télévisuelle (1981-1986)**

La décennie 80 inaugure une nouvelle phase dans les perceptions télévisuelles des «banlieues» et de la nation. La Cité durant ces années se trouve érigée en un problème national et met simultanément à l'épreuve la République française. Lors de cette phase où la sur-exposition des grands ensembles touche principalement au fonctionnement même des principes républicains de liberté, d'égalité et de fraternité, la présence nord-africaine, jusqu'ici ignorée, fait place à la manufacture du «problem of immigration» (Silverman 1992, 70). Dans ce cadre général, nous arguons que la télévision contribue à la visibilisation des jeunes de l'immigration ou «Beurs» (Bouamama 1994b, 41 et *passim*). Poursuivant l'idéologie dominante, nous avançons que le petit écran français reflète une ouverture passagère au multiculturalisme dans ses nouvelles représentations des Quatre-Mille.

En France, les années 80 coïncident avec le début de la problématisation des «banlieues immigrées» au sein d'une sphère journalistique élargie. En ces années, il importe de noter que le retour de la gauche au pouvoir marque l'histoire de la communication médiatique. Il coïncide avec «l'affirmation des grands médias vis-à-vis du pouvoir politique» (Battegay et Boubeker 1993, 58) en même temps qu'il marque «l'ouverture de la télévision au privé» (Alméida et Delporte 2003, 242). Cependant, c'est surtout à partir du milieu de la décennie 80 que la télévision se reconfigure de manière significative. A cette période, l'offre de programmes commence, en effet, à se diversifier avec la création de trois nouvelles chaînes (Canal+ en 1984, La Cinq et TV6 en 1986) de même que l'éclosion du bouquet satellitaire. De manière plus significative, la refonte du paysage télévisuel de ces années s'accompagne aussi d'une ethnicisation des discours (Deltombe 2005, 34, 62). Au sein de la nation française, ces années correspondent à la mise en place d'une réflexion ambivalente sur l'intégration des populations étrangères (Simon 2006, 163-167). Avant cette période, l'immigration n'était pas considérée comme un problème; quelques difficultés étaient certes apparues mais dans une conjoncture économique favorable, elles étaient restées relativement discrètes. Au seuil de la décennie 80, la présence immigrée devient la question principale du débat public (Wihtol de Wenden 1989, 106) en même temps que la notion de «seuil de tolérance» (Silverman 1992, 55) s'impose comme un nouveau sujet de discussion. A cette période, le développement de courants et mouvements racistes et xénophobes se diffuse au sein de la nation (Ben Jelloun 1984). S'inscrivant dans ce contexte, le traitement télévisuel de la Cité s'affiche prioritairement durant ces années à travers la question des «Beurs», ces «enfants d'immigrés maghrébins» présentés comme culturellement distincts et inassimilables. Ici,

nous proposerons que les représentations de la Cité à cette période rendent essentiellement compte du développement des violences racistes et de l'épisode de la «Marche pour l'égalité et contre le racisme» (Bouamama 1994b). Dans la continuité des «passages à l'acte» (Balibar 1997c, 325) et l'ouverture possible vers une république multiculturelle, nous suggérons que l'approche ultérieure de la politique urbaine témoigne d'un nouvel encodage de l'exclusion illustrant d'abord, et avant tout, un repli progressif de la nation française vis-à-vis du multiculturalisme.

### **1-2-a) Le petit écran et la menace immigrée**

Au cours de la décennie 80 et le basculement des perceptions raciales, la diffusion des programmes sur La Courneuve connaît de façon globale une forte évolution qui s'origine dans les débuts de l'ethnicisation du discours médiatique national (Battegay et Boubeker 1993). A cette époque, la «banlieue» constitue un sujet brûlant. Les émeutes lyonnaises de l'été 1981 hantent encore tous les esprits et le spectacle télévisuel de jeunes immigrés dans des attitudes de défi et de provocation nourrit très largement le sentiment d'insécurité (ibid., 56). La lutte contre la délinquance et l'insécurité constitue une priorité du nouveau dispositif de la politique urbaine (Rey 1996, 84-91). C'est précisément dans le cadre de la lutte sécuritaire que les Quatre-Mille reviennent sur le petit écran, au mois de mai 1982, à l'occasion d'un reportage diffusé lors du journal de 20h de TF1 relayant la mise en place de la Commission des maires des grandes villes françaises. La tonalité à la fois alarmiste et catastrophiste place ce retour sous le signe de la rupture, et le discours euphémisant des années précédentes semble désormais profondément obsolète. A ce

propos, le vocabulaire employé dans la présentation du sujet est particulièrement éloquent: «A La Courneuve, état d'urgence, les habitants veulent s'en aller. Ce grand ensemble de la Cité des Quatre-Mille logements est devenu une caisse de résonance qu'amplifie le moindre drame» («Dossier Délinquance»). Journal 20 heures. TF1. 28 mai 1982). Quand le Grand Ensemble reparaît à l'antenne quelques mois plus tard, ce n'est plus pour servir de toile de fond à la question de la montée de l'insécurité mais pour illustrer, une nouvelle fois, les problèmes d'intégration de la jeunesse immigrée en tant que menace pour la nation. Un reportage proposé par Antenne 2, au début du mois d'avril 1983, diffuse une image pour le moins dramatisante de La Courneuve. Elle met clairement en évidence la dimension problématique de la population immigrée et plus particulièrement de sa jeunesse. Une nouvelle fois, la présentation donne le ton du reportage et est suggestive d'une extériorité raciale comme en attestent à la fois l'usage de statistiques orientées mais aussi le recours à la dialectique «eux» *versus* «nous» évoquant une «différence» nationale manifeste:



(«La Courneuve». Midi 2 Antenne 2. 2 avril 1983)

Ce reportage de Dann Loustallot réalisé dans la cité de transit dite des 4 000 à La Courneuve où sont réunis de nombreux immigrés. Eux non plus, et surtout ceux



qu'on appelle la deuxième génération, ne sont pas épargnés par la drogue.

Regardez! (ibid.)

Largement négative à l'entame de la décennie et reflet d'une ethnicisation du discours télévisuel (McGonagle 2002), la couverture télévisuelle de la Cité change progressivement de tonalité entre les années 1983-1984. Un fait-divers tragique se trouve à l'origine du mouvement «beur». Ce fait divers, l'assassinat du jeune Toufik Ouannès le 10 juillet 1983, positionne alors les Quatre-Mille au coeur d'une actualité désormais dominée par la question «ethnique» de la jeunesse immigrée. Au cours des mois précédents, le Front National avait effectué une progression spectaculaire aux élections municipales et avait notamment remporté la Mairie de Dreux (Tribalat 1999). Durant cette période où les manifestations du «néo-racisme» s'étaient considérablement intensifiées, le nombre d'«arabicides » (Giudice 1992) était monté en flèche au cours d'un triste «été meurtrier». <sup>57</sup> Devant la recrudescence des «passages à l'acte» (Balibar 1997c, 325), la mort de Toufik abattu pour quelques pétards au pied de son immeuble fait l'effet d'un électrochoc national. A la une de tous les médias télévisés, le nom de La Courneuve impose à la nation les questions de la tolérance, cohabitation et intégration. A l'ouverture du journal d'Antenne 2, les premières images et les mots introduisant le sujet sont éloquents:

---

<sup>57</sup> Ce que rappelle notamment Lyon Soir le 11 juillet 1983: «Le 14 février, Nasser M'Raidi, Tunisien de 17 ans est grièvement blessé d'une balle dans la tête (...) [l e] 7 mars 1983, Abdel Kader Aquimerx, jeune immigré de la seconde génération, est blessé d'un coup de feu par un policier (...), [le] 10 juin 1983, Kamel Rabih Algérien est tué d'un coup de couteau au cours d'une altercation entre stagiaires d'un centre FPA à Laval, le 20 juin Toumi Djaïbjia, président de l'Association SOS Avenir Minguettes [et organisateur de la Marche contre le racisme] est grièvement blessé d'une balle dans le ventre par un policier (...) le 20 juin 1983 Moussa Mezzagh (19 ans) de nationalité française d'origine algérienne est tué à Livry-Gargan par un surveillant d'une grande surface (...) le 28 juin 1983 Kamel Lettad, maghrébin de 17 ans et demi, grièvement blessé à coup de hache par quatre inconnus à Meudon».



(«La Courneuve». Journal de 20 heures. Antenne 2. 10 juillet 1983)

Mesdames, Messieurs, bonsoir! A La Courneuve, dans la région parisienne, un drame qui a pour arrière plan le racisme, la violence, l'insécurité aussi, et la lâcheté aussi. Hier soir, à la nuit tombée, un jeune garçon de dix ans a été tué par balle parce qu'il faisait trop de bruit avec ses camarades. Cela s'est passé dans la Cité des Quatre-Mille, un ensemble qui abrite des travailleurs immigrés en grande partie (ibid.).

Au sein de la communauté nationale, la question de l'intégration sociale et culturelle des immigrés s'impose donc avec force (Simon 2006, 163-167). Si «le bâti est mis en accusation, tout comme 'la malvie des grandes cités'» (Bachmann et Basier 1989, 93), c'est principalement la montée de l'intolérance et du racisme que condamne le discours télévisuel. Jusqu'alors désigné comme coupable, le jeune immigré se retrouve publiquement élevé dans cette affaire au rang de «victime». De manière globale, l'affaire Toufik témoigne de l'amorce d'un renversement et d'une prise de conscience nationale face au multiculturalisme.

### **1-2-b) Réorientation des discours télévisuels**

La montée spectaculaire des courants xénophobes et des violences racistes incarnées par l'assassinat du garçonnet marque l'été 83. Cependant, cette période durant laquelle les jeunes de l'immigration entrent de plain-pied dans «l'espace médiatique» (Battegay et Boubeker 1993, 60) relève également de l'épisode de la «Marche» (Bouamama 1994b). Cette manifestation, baptisée ainsi par les médias, provoque la réapparition de la Cité au début de l'année 1984.<sup>58</sup> Effectuée du 15 octobre au 3 décembre entre Paris et Marseille, par une quarantaine de jeunes, la «Marche» constitue un moment tournant dans l'histoire de l'immigration (Schor 1996, 306). Résolument pacifique, cette manifestation se réclamant volontiers de Gandhi et de Martin Luther King concorde en effet avec le déclenchement d'une frénésie multiculturelle au sein de la nation française. Démarré dans un quasi-anonymat, ce périple appuyé sur deux slogans principaux, «Vivre ensemble avec nos différences» et «Rengainez, on arrive», s'affirme de plus en plus comme un succès. Comme l'écrit Ralph Schor (ibid.):

des députés, des syndicalistes, des évêques dont le cardinal Lustiger, des ministres tels Jack Lang, vinrent rencontrer les marcheurs sur la route. Des déclarations de soutien «pour le mieux vivre ensemble», «pour la sécurité de toutes les communautés qui vivent et qui travaillent aujourd'hui en France» furent publiées par les représentants des grandes religions et des intellectuels comme Bourdieu

---

<sup>58</sup> L'initiative de «la Marche» n'est pas liée, à proprement parler, au Grand Ensemble courneuvien; elle revient plus précisément à un jeune «beur» des Minguettes, près de Lyon, Toumi Djaïdja.

Dans la continuité de «l'été meurtrier» et de la mobilisation des «Beurs», les Quatre-Mille figure à nouveau comme emblématique de l'avenir multiculturel possible de la France. A cette période, la Cité se trouve mise à l'honneur dans un documentaire intitulé, «Ici rue Toufik», qui lie explicitement cette manifestation à une plus grande ouverture de la République. Proposé en février 1984 par TF1, ce programme donne la parole aux amis de la jeune victime et établit un lien direct entre la Cité et la «Marche», faisant clairement apparaître cet assassinat comme un des (principaux) catalyseurs de l'événement. Ces deux imageries confrontant des plans de cette manifestation et d'un mur où figure le nom de «Taoufik» contribuent à rapprocher ces événements auprès des téléspectateurs:



(«Ici, rue Toufik». Contre-enquête. TF1. 16 février 1984)

L'émission de TF1 s'efforce ici de rationaliser les faits. Elle ne revient pas simplement sur les circonstances du meurtre ou sur les véritables motivations de la «Marche». De manière plus significative, elle montre comment les revendications contre la discrimination et la reconnaissance culturelles de ces jeunes immigrés se situent en rupture avec le passé. Leurs revendications mettent surtout en évidence le contraste socioculturel entre les générations de l'immigration. A l'image de l'immigré «enfermé

‘dans la plus haute des solitudes’ et aspirant au retour au pays» (Dubet et Lapeyronnie 1992, 68) s’oppose désormais le discours d’une nouvelle génération avide de reconnaissance au sein d’une société française dont elle ne tolère plus l’indifférence et le mépris. L’affirmation de cette identité interculturelle des jeunes de la deuxième génération, en rupture avec le discours de leurs parents (Begag et Chaouïtte 1990), apparaît distinctement dans le témoignage des intervenants: «Beur, oui je me revendique comme beur (...) Je suis une pure beure (...) Beur, ça veut dire Arabe en verlan» («Ici, rue Toufik». Contre-enquête. TF1. 16 février 1984). Dans le contexte télévisuel, ce discours représente indéniablement l’apogée de la réflexion sur les questions d’intégration. Les années suivantes, qui se déplacent dans le cadre des représentations suburbaines vers la question de la politique de la ville, marquent une rupture dans ce discours face à «l’interculturel national».

L’ethnisation de l’image de la Cité sur le petit écran national trouve, à partir de l’été 1984, un prolongement dans le suivi télévisuel de la mission «Banlieues 89» qui consacre les Quatre-Mille en une nouvelle vitrine médiatique de l’Etat mais donne lieu, simultanément, à un déclin de l’orientation multiculturelle de la France. Lancée suite à la visite du Président Mitterrand à La Courneuve, le 26 juillet 1983, la politique de la ville (Rey 1996, 81-106) est véritablement mise en place à cette période et se trouve, de fait, intimement liée au sort des habitants des «banlieues» et des immigrés. Plus généralement, la politique de la ville dont le terme est fixé à 1989, année des célébrations du bicentenaire de la Révolution, constitue aussi et surtout un double «clin d’œil» aux idéaux républicains et égalitaires visant à réintégrer les «banlieues» de la civilisation

urbaine (ibid., 94). Entre 1984 et 1990, les reportages sur la Cité courneuvienne se succèdent à l'antenne avec une régularité frappante. Le 9 avril 1984, un premier sujet diffusé dans le cadre du Journal télévisé, Midi 2, rend compte «des améliorations à la cité des 4 000» et contribue à relever l'image du Grand Ensemble. «Un an après le drame [, apprend-t-on,] les lieux se sont modifiés (...) une (...) politique de rénovation [, qui] passe par deux plans d'urgence, [a été mise en place]» (ibid.). Sur un ton frisant l'euphorie, le commentaire évoque même la transformation de ce quartier de La Courneuve en «cité des Quatre-Mille soleil!» (ibid.). En août 1985, alors que le Ministère de l'Intérieur rend compte du recul national de la délinquance, un sujet vient illustrer les effets positifs de l'îlotage («La Courneuve délinquance». Journal télévisé de 20h. Antenne 2. 22 août 1985). Toutefois, c'est essentiellement le suivi de la progression des travaux de réhabilitation qui participe, alors, de la modification de l'encodage des représentations télévisuelles du Grand Ensemble. Au cours de la dernière partie de cette séquence journalistique dominée par l'implosion, en février 1986, d'un des immeubles du Grand Ensemble, la barre Debussy, la question de l'immigration disparaît complètement de cet événement spectaculaire au profit de nouveaux effets télévisuels.

Au milieu de la décennie 80, sur le petit écran, les représentations de La Courneuve n'interviennent plus que dans le cadre d'un projet de restructuration urbaine et rendent compte de l'essoufflement de l'espoir multiculturel (Blatt 1997, 41-45). L'annonce de la destruction de l'immeuble Debussy avait été prise dans les semaines suivant la forte recrudescence de violences physiques et racistes. Au-delà de la destruction symbolique d'un «béton criminogène» (Chemetov 1999, 81), la représentation de cet événement

élude complètement la question des immigrés en «banlieue» et leur futur au sein de la communauté nationale. Dans le cadre de «la télévision de marché» (Casetti et Odin dans Boyer et Lochard 1998, 67), la couverture de cette démolition hautement médiatisée illustre l'émergence de «l'information-spectacle» et les débuts «du journal de la *vox populi* [, journal où selon, François Jost,] il s'agit moins d'informer que de répondre aux attentes du public et de rejoindre l'opinion majoritaire, et donc de faire l'audience la plus large possible» (dans Ramonet 2001, 156). La caractéristique principale des reportages consacrés à cette première destruction de l'histoire des Quatre-Mille est de révéler comment à la fonction informative du média commence à se substituer, à cette époque, la visée captative. Dépourvus de toute analyse, les échanges entre les journalistes de TF1 sont à cet égard très significatifs. Loin de toute réflexion sur le sujet de la jeunesse «beure», le dialogue simpliste retranscrit ci-dessous vise prioritairement à soutenir la nouvelle logique spectaculaire et dramatisante du petit écran:

(Présentatrice - studio) -Alors, dans quelques instants, nous allons assister à une grande première en Europe!

(Correspondant - La Courneuve) -Cet immeuble de cent quatre-vingts mètres de long, quarante-cinq mètres de large, quinze étages, et il y a deux mille personnes qui ont vécu dans ses murs durant les vingt ans! Eh bien oui, on va créer à la suite de cette implosion un nouveau quartier dans cette cité de La Courneuve qui fut marquée par des événements assez difficiles dans les années 83! (sic.) Nous attendons d'une minute à l'autre l'explosion! («Implosion d'un immeuble à La Courneuve». TF1 18 février 1986)



(dans Midi 2. France 2. 8 juin 2000)

Voilà, vous avez vécu en direct un événement! C'est la deuxième ou troisième fois qu'on fait cette chose-là dans le monde! Les gens applaudissent! Il y a une énorme fumée! Des centaines et des centaines de tonnes qui se sont écroulées devant vous! Les gens sont impressionnés!

(Présentatrice – studio) Merci, Denis Vincenti! Images étonnantes en effet que cet immeuble qui, en moins de dix secondes avec six cents kilos de dynamite, peut ainsi disparaître! (TF1 «Implosion d'un immeuble à La Courneuve» 18 février 1986)

Dans l'histoire de la télévisualisation de La Courneuve, les années 80 constituent donc un moment qui échaffaude, pour une large part, la suite des représentations médiatiques des «banlieues» et leur exclusion progressive de la nation. Au tournant de la décennie suivante, la programmation télévisuelle se caractérise d'abord, et avant tout, par la fulgurante promotion d'une nouvelle actualité suburbaine, celle de la peur de «l'Etranger». Au sein de la sphère publique, ce changement de perception des cités



périphériques explique l'émergence d'une représentation télévisuelle diabolisante des Quatre-Mille.

### **1-3) Ecran nationaliste et discours racialisés (1988-2002)**

Les années 90 pendant lesquelles la télévision prend progressivement l'hégémonie sur l'ensemble de l'appareil médiatique, en raison de la remarquable intensification de la communication télévisuelle, coïncident avec l'établissement au sein de la nation française de nouveaux discours racisants (Balibar 1999). La période précédente avait été celle d'une sensibilité passagère au thème de l'interculturel et l'idée d'une nation ouverte à l'affirmation identitaire et ethnique des étrangers présents en France. Cette décennie enclenche, à l'inverse, un spectaculaire mouvement de repli idéologique sur la question de l'immigration, mouvement essentiellement marqué par la fermeture et la peur de la fragmentation. La caractéristique essentielle de cette séquence réside à la fois dans l'instauration d'un «national républicanisme» (Balibar 1999, 92) et le développement d'une rhétorique «racialisée». Ce «nationalisme républicain» (ibid.) et cette rhétorique se positionnent ici en contre de la présence étrangère perçue comme une menace pour la nation. Dans ce nouveau contexte relatif au péril «étranger», les Quatre-Mille et les «banlieues» en général sont représentés à l'écran «comme le siège et le principal foyer de diffusion» (Boyer et Lochard 1998, 92) de cette menace nationale.

La décennie 90 fait traditionnellement apparaître en France une refondation du discours autour de la nation et de la République (Blatt 1997, 46-51). Lors de ces années, les

nouveaux discours nationalistes se trouvent amplement relayés, en effet, par la puissance télévisuelle (Bourdieu 1996). Tout d'abord, le basculement des représentations suburbaines sur le petit écran s'inscrit dans le cadre de la nouvelle position dominante de la télévision dans la transmission des nouvelles. Subordonnée au début de l'ère télévisuelle, cette suprématie du petit écran s'articule, pour une large part, autour d'une nouvelle logique «d'info-spectacle» où la recherche de l'audience et la quête du profit engendrent simultanément une forte spectacularisation et dramatisation des programmes. Au sein de la nation française, cette transformation de la sphère médiatique et ses modes de communication coïncide également avec la diffusion d'une rhétorique de plus en plus radicale sur la question de l'immigration (Wieviorka 1992). Dans un contexte mondial dominé par la fragmentation des nations, l'élargissement des conflits ethniques et la propagation du terrorisme, un nouveau consensus politique autour d'un «seuil d'intolérance» (Laachir 2002, 279-295) s'établit. Progressivement, la figure de l'«Arabe» intégriste s'impose comme un danger symbolique central pour la République, alors que les «banlieues» devenues, «banlieues de l'islam» (Kepel 1991), incarnent dans l'imaginaire les bases-arrières de ce nouveau terrorisme. Dans ce contexte médiatico-politique, l'essentiel de la question des évocations des Quatre-Mille gravite, durant cette période, autour d'une logique de consensus télévisuel national (et international). Dans le contexte d'une actualité mondiale dictée par une «nouvelle islamophobie» (Geisser 2003), nous proposerons ici que les représentations de la Cité témoignent principalement de la croissance vertigineuse des «banlieues» en tant que nouvelles «frontières intérieures». Nous soulignerons que la couverture télévisuelle de ces années s'uniformise et présente désormais les Quatre-Mille comme un des nouveaux territoires inassimilables

de la nation française.

### **1-3-a) Peur de l'étranger, peur nationale**

Au cours de la décennie 90, la télévisualisation de la Cité enregistre une évolution significative qui s'origine dans les débuts de la racialisation du discours médiatique national (Boyer et Lochard 1998, 72). Tout d'abord, il importe de souligner qu'à cette période, deux événements externes aux périphéries se conjuguent pour crédibiliser, dès 1989, une nouvelle menace «étrangère» au sein de la communauté française (ibid. 72): l'affaire Salman Rushdie et la couverture dramatisante d'une manifestation parisienne organisées par des adeptes d'un islam radical; l'affaire largement médiatisée du foulard qui conduit, dès la rentrée, à l'exclusion de trois jeunes musulmanes d'un établissement scolaire de Creil. Dans le contexte de ces années, ces événements rejaillissent indirectement sur les représentations des «banlieues» et contribuent à leur ancrage dans l'imaginaire public comme des territoires de la «différence». Entre le tournant et le milieu de la décennie 90, les programmes qui se focalisent sur les Quatre-Mille s'avèrent particulièrement suggestifs de traits culturels et identitaires rendant ce quartier inassimilable au sein de la nation. Dans la représentation de la Cité sur le petit écran, l'affaire Ali Maloufi, ce jeune beur décédé au cours de l'été 1988 à la suite d'une bavure policière, témoigne précocément de la réorientation racialiste du discours télévisuel.<sup>59</sup>

Intervenant quelques mois seulement après un long débat sur la réforme du Code de

---

<sup>59</sup> Les premiers signes d'un changement dans le traitement des «Beurs» s'amorcent même antérieurement. Dès l'année 1986 et le procès du meurtrier de Toufik Ouannès, René Aigueperse, certaines traces dans le discours télévisuel augurent d'un changement de ton (voir «Rétro Toufik». Midi 2. Antenne 2. 21 avril 1986; «Jugement Toufik». Antenne 2 dernière. Antenne 2. 22 avril 1986).

nationalité (Blatt 1997, 47), la couverture de cette affaire ponctuée de manifestations de violence inaugure une «radicalisation» des représentations des «Beurs» et marque une prise de distance du médium avec les jeunes de l'immigration. Le visionnage des reportages diffusés sur ce fait divers tragique et les émeutes subséquentes dans la Cité, montre bien le retournement de l'image de «l'étranger» sur le petit écran. A partir d'un scénario classique, l'emploi de «formules psychologisantes» (Mercier 1996, 248) et la focalisation marquée sur les dégâts provoqués par la révolte contribuent à l'extériorisation de l'image du Grand Ensemble de même qu'à la stigmatisation de ses jeunes représentants. Ces deux extraits tirés d'un reportage diffusé sur FR3 sont particulièrement éloquents:

Présentatrice - Des questions, des tensions après la mort d'un jeune motard dans le quartier de La Courneuve. La famille et la police ont fini par s'entendre sur les circonstances de l'accident. Dans la nuit de mercredi à jeudi, à La Courneuve cette fois, une soixantaine de jeunes dans le quartier des Quatre-Mille ont violemment manifesté. Des affrontements ont opposé policiers et adolescents. A l'origine de cette situation tendue, la mort d'un jeune homme, Ali Maloufi, dans un accident, le 5 juillet, dans des circonstances encore mal établies («Evénement La Courneuve». Soir 3. FR3. 15 juillet 1988)

Commentaire off: Le conducteur de la moto est indemne, le passager de la moto, grièvement blessé, mourra une semaine plus tard. Dans la voiture, les policiers en civil voulaient arrêter les motards parce qu'ils roulaient sans casque. Mais après

avoir affirmé que les jeunes étaient tombés tous seuls en voulant fuir, les policiers semblent admettre aujourd'hui leur avoir bloqué le passage. Le parquet de Bobigny a ouvert une enquête préliminaire et le père de la victime a annoncé son intention de porter plainte pour homicide volontaire. Ce soir, La Courneuve a retrouvé un certain calme mais jusqu'à quand? (ibid.)

Accentuée par les émeutes du tournant des années 90, celles qui enflamment notamment une partie de la couronne parisienne au printemps 1991 (Sartrouville, Mantes-la-Jolie, Chanteloup-lès-Vignes), et surviennent dans le sillage des événements de Vaulx-en-Velin d'octobre 1990 (Bachmann et Leguennec 1996, 441-448), la couverture racialisée des Quatre-Mille et de leurs habitants, représentés comme des sujets différents et inassimilables, ne cesse de s'amplifier jusqu'au milieu de la décennie. Entre le début des années 90 et l'année 1994, les sujets télévisuels suggérant l'échec de l'intégration des populations étrangères se multiplient et différentes thématiques bien connues sont alors exploitées par l'ensemble des chaînes de plus en plus gagnées par la dramatisation: la délinquance («Les enfants face à la violence» Le droit de savoir. TF1. 26 janvier 1994), la drogue («Faits/Divers/Drogue/La Courneuve: saisie de deux tonnes de cannabis» Actualités régionales. FR3. 23 février 1993) ou l'échec scolaire. Toutes ces thématiques suggèrent à la fois la déviance des jeunes immigrés et l'absence de désir d'intégration. Le point d'orgue de l'inassimilabilité des Quatre-Mille lors de cette période relève certainement d'un fait divers violent et dramatique quand, en avril 1993, le libraire de la Cité succombe à ses blessures après avoir été roué de coups par deux inconnus. L'affaire fait, une nouvelle fois, grand bruit au sein de la sphère journalistique. Tout au long du

mois d'avril 1993, le nom des Quatre-Mille circule dans les journaux d'information de l'ensemble des chaînes.<sup>60</sup> Si aucun des sujets proposés ne mentionne ouvertement l'origine des agresseurs, celle-ci, dans un contexte surdéterminé par la médiatisation de l'annonce de Charles Pasqua des orientations d'une nouvelle politique de sûreté répressive visant notamment les immigrés (Bouamama 1994b, 17), les mineurs et les toxicomanes, conforte la relation dans l'imaginaire public entre les Quatre-Mille et l'immigration. Dans le cadre national, la Cité apparaît assurément comme représentant un péril étranger incompressible. La montée en épingle de ce discours racialisé de la part des médias télévisuels connaît donc au cours des années 90 un haut rendement. En termes sociaux, culturels et identitaires, il se focalise désormais sur la dimension externe du Grand Ensemble. En ces années de développement du «national républicanisme» (Balibar 1999, 92), le sujet sensible de l'altérité et de l'étrangeté suburbaines se trouve aussi fortement alimenté sur le petit écran par le thème d'un terrorisme islamiste diffus représentant une menace croissante pour la communauté nationale.

### **1-3-b) Cristallisation de l'islamisme et du terrorisme**

La seconde moitié des années 90 qui s'accompagne de la croissance du terrorisme intégriste représente une période de forte menace quant à l'intégrité des grandes nations (Khosrokhavar 2002). Les actions meurtrières menées par «les nouveaux martyrs

---

<sup>60</sup> «Librairie Courneuve». Journal 20 heures. Antenne 2. 14 avril 1993 ; «Cité 4 000» Journal 13 heures. TF1. 15 avril 1993 ; «Librairie La Courneuve» Journal 20 heures. TF1. 15 avril 1993; «Aujourd'hui/La Courneuve» FR3 Actualités régionales. FR3. 16 avril 1993. A noter que quelques semaines plus tard, TF1 consacre encore un long sujet de plus de onze minutes à ce meurtre tragique au cours d'une de ses émissions de reportage: «Le libraire de La Courneuve» TF1 A la une. TF1. 21 juin 1993.

d'Allah» (ibid.) constituent un sujet majeur de l'ensemble du nouveau journalisme de marché et notamment du journalisme télévisuel. Wolton et Wiewiorka (1987, 19) expliquent que le terrorisme possède les éléments nécessaires pour le discours informatif: «le terrorisme fascine dans sa nouveauté, et sa capacité à être sans cesse plus meurtrier, plus incompréhensible. Il appartient aussi aux grandes rubriques de l'information quotidienne où il a droit à une place régulière, même si ses manifestations sont modestes». En France comme dans le monde, ce discours coïncide avec le développement d'une rhétorique islamophobe parfaitement illustrée sur le petit écran français, de l'affaire du détournement en 1994 d'un Airbus sur l'aéroport d'Alger, aux attentats parisiens de St. Michel et Port Royal en 1995 et 1996, jusqu'aux arrestations de terroristes islamistes après les événements du «11 septembre 2001» (Deltombe 2005). Dans le cadre de cette nouvelle thématique, La Courneuve joue un rôle significatif. Directement en prise avec le nouvel intégrisme musulman, la Cité sert en effet de toile de fond à bon nombre de faits terroristes nationaux et internationaux. Dans les modes de perception entre les Quatre-Mille et la nation française, un nouveau changement radical s'opère à cette période suite à l'arrestation, en 1994, de deux jeunes Courneuviens accusés d'attentat contre des touristes espagnols séjournant dans un hôtel de Marrakech (Silverstein 2004, 133). Bien qu'elle prenne place en dehors des frontières nationales, cette affaire crédibilise, pour la première fois en France, la thèse d'une islamisation de la jeunesse française d'origine immigrée (Pujadas 1995, 118-125). Dans le même temps, elle contribue à dessiner les contours de «nouvelles frontières intérieures» (Balibar dans Boubeker 2003, 22) où se retrancheraient de nouveaux ennemis de la communauté nationale. Le sujet diffusé par Antenne 2, le 30 août 1994, témoigne de manière

exemplaire du caractère étranger, hostile et impénétrable du Grand Ensemble érigé en territoire de recrutement de terroristes islamistes.<sup>61</sup> Au-delà des faits, ce sujet met aussi en lumière la manière dont la télévision amplifie la dimension dramatique de l'événement. Les termes employés, les plans utilisés ne sont pas neutres; derrière une apparente banalité, ils suggèrent le nouveau danger constant et pressant que fait planer la Cité sur la nation:



(«La Courneuve». Journal télévisé de 20 heures. Antenne 2. 30 août 1994)

Journaliste off: C'est dans cet immeuble de la Cité des Quatre-Mille que résidait une des personnes arrêtées au Maroc. Images prises d'une voiture car, ici, pas question de filmer librement. Les jeunes de la Cité sont méfiants, les caméras ne sont pas les bienvenues. Nous sommes ici devant la mosquée. Notre présence

<sup>61</sup> Selon Silverstein (2000, 30), «These two acts appeared to confirm the existence of an international terrorist network that supposedly linked Algiers, to Cologne, to Kabul via France's immigrant suburbs».



déclenche tout de suite une réaction. Pourtant d'après les habitants, Stéphane et Radouane étaient plutôt des gars sans histoires. Un des amis de Radouane a bien voulu parler de lui mais à visage caché (...) La famille de Radouane (...) ils refusent de se montrer mais par téléphone la mère de Radouane a accepté de nous parler de son fils (ibid.)

Les attentats parisiens de l'été 1995 suivis, quelques semaines plus tard, de la traque de Khaled Kelkal donnent une nouvelle ampleur à cette affaire (Becker 2003, 736-737). Après le détournement manqué d'Alger, ils contribuent à avérer le déclenchement, fin 1994, de la guerre sainte sur le sol français (Kepel 2000, 302-303) en même temps qu'ils décuplent la peur des Musulmans résidant en France.<sup>62</sup> L'ensemble de ces événements externes qui s'entrelacent au cours de l'année 95 prolongent non seulement la nouvelle visibilité du Grand Ensemble courneuvien mais confirment également la menace pesante des jeunes des «banlieues» à travers le recrutement actif des groupements islamistes. De l'éventail de reportages de journaux et magazines d'information diffusés dans le contexte de ces événements dramatiques,<sup>63</sup> il ressort essentiellement un nouveau discours racialisé et diabolisant sur les Quatre-Mille, un discours qui relève plus de la mise en scène

---

<sup>62</sup> Il conviendrait ici de revenir dans le détail sur cette montée du terrorisme et de la peur de l'islam ainsi que le fait Jean-Jacques Becker (ibid.): le 25 juillet, une bombe déposée dans une rame du RER explose à la station Saint-Michel causant 7 morts et 80 blessés; le 17, un nouvel attentat près de l'arc de Triomphe fait 17 blessés, et le 26 août, une bombe est découverte sur une ligne T.G.V. dans le département du Rhône. Le climat de terreur monte encore d'un cran quand en septembre, après une nouvelle explosion à Paris, un jeune algérien de la banlieue lyonnaise en relation avec la mouvance islamiste, Khaled Kelkhal, est recherché par tous les gendarmes de France. Hautement médiatisée, cette traque se solde le 29 septembre par la mort du fuyard devant les caméras de télévision.

<sup>63</sup> On dénombre l'existence de quatre programmes supplémentaires pour cette séquence médiatique comprise entre janvier 1995 et la fin de l'année 1996: «La Courneuve» Journal télévisé de 20 heures, France 2. 10 janvier 1995); «Banlieue guerre et paix : les soldats de Dieu». De quoi je me mêle? ARTE. 30 mars 1995; «Banlieue et intégrisme». Journal télévisé de 20 heures, France 2. 11 septembre 1995; «Procès intégristes de La Courneuve» Actualités régionales, France 3. 9 décembre 1996.

sensationnaliste que de l'information véritable. L'emploi de formules chocs, le recours à un luxe de termes violents («guerre sainte», «armes», «commando») s'associent aux plans suggestifs et autres vignettes symboliques pour accentuer le nouveau caractère dangereux et menaçant de la Cité courneuvienne au sein de la nation:



(«La Courneuve». Journal télévisé de 20 heures. France 2. 10 janvier 1995)



(«Banlieue guerre et paix». De quoi je me mêle? ARTE. 30 mars 1995)

Si, au cours de la deuxième moitié de la décennie 90, d'autres sujets participent à alimenter la couverture de la Cité, notamment la politique urbaine qui conserve un rôle majeur tout au long de ces années,<sup>64</sup> cette dernière séquence télévisuelle continue

<sup>64</sup> Si elle cède la place au terrorisme dans la hiérarchie mouvante des sujets d'actualité, la politique urbaine en faveur des «banlieues» continue néanmoins d'alimenter la télévisualisation de la Cité courneuvienne au

néanmoins d'être dominée par le terrorisme intégriste (Khosrokhavar 2002). Particulièrement privilégié par les médias, ce sujet demeure en effet la thématique principale du discours télévisuel sur les Quatre-Mille jusqu'au début du millénaire.

### **1-3-c) Télévisualisation de la Cité et actualité post-«11 septembre» 2001**

A cette période, l'actualité télévisuelle des «banlieues» est bien entendu reliée aux événements tragiques du «11 septembre» (Amalou 2001) qui entraînent la mise en place, dans les grandes nations occidentales, de mesures exceptionnelles de protection et de militarisation contre le danger de l'islam (Geisser 2003). Bien qu'extérieurs à la France et aux «banlieues», les événements tragiques de New York ont, d'une part, brutalement rappelé à l'opinion publique française la persistance du lien entre l'activisme islamique intérieur et le terrorisme international. D'autre part, ils ont fortement contribué à rehausser le climat de suspicion et de mépris envers les cités périphériques et leur population (Deltombe et Rigouste 2005, 201).<sup>65</sup> Liée à la montée en puissance du terrorisme international, l'affaire des «terroristes de La Courneuve» occasionne durant l'hiver 2002 le retour des Quatre-Mille à l'antenne. Dans le discours télévisuel, elle parachève la fonction de la Cité en tant représentant d'un péril étranger pour la nation.

---

cours de cette période marquée notamment par la destruction, en juin 2000, d'un second immeuble d'habitation, la barre Renoir. Largement médiatisée, cette destruction donne lieu à un grand nombre de reportages télévisuels: Journal 13h. TF1. 8 juin 2000 ; «Off destruction barre/hélico». Journal 13h. France 2. 8 juin 2000 ; «Techniques démolition». Journal 13h. France 2. 8 juin 2000 ; «Habitants nouveau quartier». Journal 13h. France 2. 8 juin 2000 ; «Plateau Jean Peyzieu» Journal 13h. France 2. 8 juin 2000 ; 6 Minutes. M6. 8 juin 2000 ; Architecture des habitats: réhabiliter. La cinquième. 12 novembre 2000.

<sup>65</sup> Nous pensons ici à l'arrestation outre-Atlantique du ressortissant français Zacarias Moussaoui, considéré comme le vingtième membre (remplaçant) du commando terroriste. Nous nous réferrons également à l'annonce publique de la présence de détenus français parmi les prisonniers des camps américains de Guantanamo.

Dans le contexte post-«11 septembre», l'arrestation de plusieurs terroristes dans un immeuble courneuvien est construite dans l'actualité télévisuelle récente comme un événement majeur. Déclenché par l'arrestation de quatre ressortissants étrangers soupçonnés de vouloir perpétrer une attaque chimique dans le métro parisien, ce nouveau fait d'actualité confirme ou reconferme, tout d'abord, les Quatre-Mille comme un nouveau haut lieu emblématique de la peur de l'islam. A consulter l'ensemble des sujets proposés par les chaînes nationales entre les 16 et 18 décembre 2002, il est difficile de ne pas être frappé par l'homogénéisation du discours télévisuel de cette période qui diffuse de concert une image hautement mystérieuse et stigmatisante de la Cité. Les reportages de TF1 et de Canal+, partagés entre soupçon et danger, sont particulièrement significatifs, qu'il s'agisse de leur ressemblance confondante en termes visuels,



(«Plateau brève». Journal télévisé de 20 heures. TF1. 16 décembre 2002)



(«La Courneuve». Le journal de 12h30. Canal+. 17 décembre 2002)

ou de leur forte similitude textuelle:

Et puis trois islamistes présumés ont été arrêtés ce matin à La Courneuve. Selon des informations recueillies par Pierre Barette, des produits chimiques pouvant servir à la fabrication d'explosifs ont été retrouvés à leur domicile de même que des faux-papiers et des documents intégristes. Une opération menée dans l'enquête du juge Bruguière sur les filières tchéchènes qui grossissent désormais Al-Qaïda» («Plateau brève». Journal télévisé de 20 heures. TF1. 16 décembre 2002)

Les trois islamistes arrêtés hier à La Courneuve étaient-ils en train de préparer une attaque chimique? Les policiers ont découvert à leur domicile des produits suspects. Les substances saisies sont en cours d'analyse mais les enquêteurs sont persuadés qu'ils ont déjoué un projet d'attentat. Les trois hommes étaient allés récemment en Afghanistan. Ils seraient liés à un réseau qui préparait une attaque d'envergure («La Courneuve». Le journal de 12h30. Canal +. 17 décembre 2002)

Dans le cadre du terrorisme international suivant le «11 septembre», la particularité distinctive de cette affaire relève peut-être cependant de la mondialisation du «médiannôme» courneuvien figurant la peur de l'étranger. A côté de la masse de programmes nationaux,<sup>66</sup> on relève en effet pour cette «affaire» nombre de programmes

---

<sup>66</sup> «Plateau brève». 20H. TF1. 16 Décembre 2002 ; «Arrestation de trois islamistes». 20H. France 2. 16 Déc. 2002 ; Le 12 :30. Canal +. 17 Déc. 2002 ; «Opération anti-terroristes à La Courneuve». 20H. France 2.

internationaux.<sup>67</sup> Sur ce point, Alméida et Delporte (2003, 318) expliquent que «[l]es JT sont nourris d'images achetées dans les grands circuits internationaux. Les rédactions puisent dans les bourses d'échange d'images des chaînes du monde entier. Elles se contentent de les sélectionner, parfois de les lisser par un commentaire. Ce «robinet à images» est à flux continu». Plus encore que l'homogénéisation des programmes nationaux, ce qui ressort du discours télévisuel des Quatre-Mille lors de ce fait d'actualité, c'est surtout la rhétorique de la figure de «l'Arabe» en tant que nouvel ennemi à la fois national et international.

#### **1-4) Conclusion**

La télévision en France et ses évocations des «banlieues», récemment relayées par les chaînes du monde entier, ont contribué à établir et véhiculer depuis les années 60 une image démonisante des grands ensembles au sein du discours public français. Dictées par les enjeux de la médiatisation, les représentations des cités ont ainsi été très orientées idéologiquement. Oscillant en fonction de l'évolution de l'actualité nationale et

---

17 Déc. 2002 ; «Résultats de la lutte anti-terroriste». 20H. France 2. 18 Déc. 2002 ; «L'enquête sur les islamistes de La Courneuve». 20H. TF1. 18 Déc. 2002.

<sup>67</sup> «Terrorism, France, Afghanistan, Buffalo, New York». Evening News NBC 17 Décembre 2002 ; «Four suspected terrorists are now in French custody». Nightly News NBC 17 Décembre 2002 ; «Countdown: Iraq». Lester Holt Live. MSNBC. 17 Décembre 2002 ; American Morning Live with Paula Zahn. CNN. 17 Décembre 2002 ; CNN Lou Dobbs MoneyLine. CNN. 17 Décembre, 2002 ; «Overseas Briefing». Evening News ABC. 18 Décembre 2002 ; «Worldwide terror threats Al-Qaeda could be planning a massive attack over the Holidays ». Good Morning America. ABC. 18 Décembre 2002 ; «Britain arrests seven men suspected of terrorism». ? Channel NewsAsia. 18 Décembre 2002 ; «Russian Speaker Criticizes USA Over Plans to Unleash Iraqi War». BBC International. 19 Décembre 2002 ; Wake up Call. CNBC. 20 Décembre 2002 ; «Headline : Russia/Chechnya/Truck Bombs». NBC Evening News. NBC 27 Décembre 2002 ; «Russia, Chechnya, Truck Bombs». ibid. ; «Terrorist against government building in Chechnya». CBS Evening News. CBS. 27 Décembre 2002.

internationale, ces représentations ont majoritairement emprunté différentes formes de racialisation et ont exclu les habitants des périphéries de la communauté nationale.

Durant ces quarante dernières années, les représentations télévisuelles des Quatre-Mille ont certainement illustré de manière exemplaire les différentes inflexions du discours racisant sur les «banlieues» françaises. Par le biais d'approches simplificatrices, les grandes chaînes de télévision ont activement contribué, en effet, à établir une image «différentialiste» de la Cité fondée sur son caractère menaçant et dangereux pour l'intégrité nationale. Animée par la recherche de l'audience, du *scoop* et du profit, ces mêmes chaînes ont essentiellement rendu compte d'une image sombre et négative du Grand Ensemble le présentant comme un hors-lieu de l'entité nationale. Au coeur des représentations de l'imaginaire public, la télévision par le poids de ses représentations a donc oeuvré à la construction d'une certaine *doxa* médiatique de la «banlieue» (Bourdieu 1996) où les cités en tant que problème national relèvent plus d'une «déréalisation» que de la réalité (voir Virilio 1995).

Aujourd'hui, les représentations essentiellement négatives et racisantes de la «banlieue» sont en grande partie construites par les médias audiovisuels; au sein de la sphère médiatique (Kuhn 1995), elles reposent également sur les vecteurs d'information écrits. Nous considérons que la production des représentations de presse, qui importe pour une part conséquente dans la fomentation de l'idéologie et la «policisation» de la nation, a pris une part majeure dans la rhétorique journalistique des «banlieues» françaises. Si les perceptions des périphéries dans les journaux et sur le petit écran possèdent la

caractéristique commune d’avoir évolué en fonction de la nature et des priorités du débat public, nous proposerons que des distinctions peuvent être opérées. Dans le cadre de La Courneuve, nous arguerons qu’à la différence d’un traitement télévisuel intermittent et simpliste, la couverture rédactionnelle des Quatre-Mille se singularise par une plus forte continuité, densité et complexité. Nous montrerons maintenant comment la presse écrite de ces quarante dernières années a majoritairement renvoyé une image spécifique des cités et du Grand Ensemble participant à des représentations alternatives des notions de «différence» et de racisme au sein de la nation.



## **Section 2 - La Cité et les journalistes de la presse écrite française**

En France, les Quatre-Mille constitue un espace rédactionnel de première importance. Sur-exposée médiatiquement, la Cité a fait l'objet depuis les années 60 d'une couverture de presse à la fois dense et stigmatisante, notamment de la part des journaux nationaux et de la presse magazine.<sup>68</sup> La notoriété du site peut être une nouvelle fois attribuée à la proximité entre La Courneuve et les centrales de la presse nationale. Dans quelques feuilles, cependant, les représentations se sont aussi singularisées par une certaine dissidence. Amplement et largement, ces feuilles ont contribué à questionner les principes républicains et l'appartenance nationale.

Pendant ces dernières décennies, la couverture des Quatre-Mille s'est avérée représentative de l'évolution du traitement rédactionnel des marges urbaines. Quoique déclinante, la pluralité rédactionnelle a entretenu durant ces années une certaine diversité des représentations de presse du Grand Ensemble. Globalement, les journaux de gauche et d'extrême-droite ainsi que les pages «ethniques» ont contribué à tisser une carte de lecture sensiblement plus complexe des évocations de La Courneuve dans sa relation au reste de la nation. Un premier élément notable de la complexité de ces représentations a certainement trait à la nouvelle image de la communauté qui émerge du discours «duel» opposant les grands quotidiens populaires aux journaux communistes locaux pendant la période 60-70.

---

<sup>68</sup> On se reportera ici à l'étude classique de Bachmann et Basier (1989) ainsi qu'à celle de Berlot (1994).

### **2-1) Presse populaire vs. presse communiste, questions de «classe» (1962-1980)**

Dans la presse écrite, les représentations dominantes affichent en toute logique un certain nombre de parallèles avec la télévisualisation de la Cité de ces premières années. Intervenant dans le cadre des premiers problèmes des nouvelles périphéries, les apparitions rédactionnelles du Grand Ensemble s'effectuent à l'instar des programmes télévisés de cette séquence autour d'un discours de réflexion principalement organisé par les journaux dits «sérieux» et portant sur l'avenir des «cités». Par ailleurs, les apparitions journalistiques des Quatre-Mille, qui se rapportent principalement à des faits-divers impliquant de jeunes marginaux, contribuent à imposer la jeunesse des «banlieues populaires» comme un problème national (Dubet 1991, 3). Au-delà de ces similitudes apparentes, cette période révèle aussi un certain nombre d'écarts significatifs entre les perceptions par les presses écrite et télévisée. A une époque où les médias demeurent sous surveillance étatique (Reader 1993, 95), nous arguons que les représentations rédactionnelles des Quatre-Mille s'inscrivent dans le cadre d'un discours à la fois plus élaboré et plus idéologique, et permettent d'envisager autrement les évocations journalistiques entre les «banlieues» et la nation à cette période.

Au sein de la France, la question des marges urbaines occupe depuis longtemps un pan significatif des représentations nationales et contribue à éclairer différemment les questions d'appartenance à la communauté. L'étude des évocations des «banlieues» au sein de la presse écrite française révèle ainsi deux variations essentielles avec le petit écran: le développement précoce par la presse d'information d'un traitement

sensationaliste et stigmatisant à l'encontre des marges; la présence à l'échelon suburbain d'un discours rédactionnel fortement militant et alternatif principalement diffusé par la presse communiste. Contrairement à la télévisualisation des années 60-70, la perception de presse des périphéries se singularise majoritairement durant ces années par une représentation rédactionnelle à la fois disqualifiante et dramatisante (Bachmann et Basier 1989, 75-90). Cet écart de perception avec le petit écran peut être expliqué par l'intensification de la concurrence médiatique (Guillauma 1988, 69) mais aussi et surtout par la crise subséquente d'une partie des journaux populaires (Charon 1991). Au cours de cette période, cependant, le facteur explicatif cardinal relève sans doute davantage de la plus grande autonomie de la presse écrite (Alméida et Delporte 2003, 189).

Durant cette séquence, l'existence d'une couverture de presse locale, seconde différence notoire entre les traitements télévisuel et rédactionnel, n'est pas moins importante dans l'étude des représentations «cités-nation». Là où le regard télévisuel se trouve conditionné par l'autorité étatique jusqu'au début des années 80, la presse bénéficie de son côté d'une liberté d'expression plus importante, autorisant le développement d'un discours sensiblement plus éclaté à même de laisser entrevoir d'autres points de vue auprès des lecteurs. Dans le cadre des représentations des Quatre-Mille, nous proposerons qu'au cours de cette période dominée par les thèmes du «béton» (Bachmann et Leguennec 1996, 172) et de «la délinquance juvénile» (ibid., 326), la presse populaire renvoie sur fond d'image de *western* une évocation hautement spectaculaire et populiste situant précocément la Cité comme un foyer de la crise civilisationnelle nationale (Bachmann et Basier 1989, 88). Contrairement au discours télévisuel, nous suggérons que

la presse de ces années permet aussi de voir s'insinuer dans les feuilles communistes une couverture à la fois plus suivie et valorisante qui tend à réinscrire La Courneuve au sein de la nation.

### **2-1-a) Presse populaire et discours dominant**

Lors de cette première phase rédactionnelle, la caractéristique dominante relève de l'émergence d'une perception sensationnaliste des «banlieues». Cette perception sensationnaliste se trouve fondée sur une forme de «racisme de classe» (Balibar 1997a, 272). Elle se situe à l'origine du développement d'un discours populiste national (Wieviorka 1992, 181). Tout d'abord, il faut remarquer que ce discours racisant ne représente pas un fait entièrement nouveau dans l'histoire des représentations des espaces périphériques (voir Fourcaut 1992). En France, de lointains préjugés ont en effet contribué à stigmatiser les ouvriers et à les personnifier comme une menace pour la communauté nationale (ibid. 1986, 58). Ainsi, depuis l'émergence des faubourgs industriels au cours du 19<sup>e</sup> siècle (Merriman 1994), les journaux populaires se sont-ils régulièrement et amplement appuyés sur l'opposition centre/périphérie pour dépeindre les marges urbaines et en renvoyer, tout au long de cette période, l'image d'un espace misérable et dangereux constituant un danger pour la ville centre (Chevalier 1958). Réactivées durant l'entre-deux guerres au moment de l'essor des «banlieues rouges», ces représentations disqualifiantes des territoires périurbains sont ré-utilisées quelques décennies plus tard à propos des grands ensembles en général (Stebé 1999, 8-39) et de La Courneuve en particulier.

Au cours des années 60-70, le traitement rédactionnel du mal-vivre des grands ensembles est l'occasion de voir s'affirmer une «autre» rhétorique sur les représentations banlieusardes, une rhétorique qui éclate ostensiblement dans le cas de la Cité courneuvienne à travers quelques grands titres populaires (Bachmann et Basier 1989, 75-80) tels le quotidien France-Soir ou le magazine Paris-Match. Le premier affrontement relativement banal, survenu à La Courneuve en 1964 entre deux bandes de blousons noirs (Monod 1968), avait déjà été l'occasion pour quelques grands quotidiens parisiens de souligner la dangerosité et la menace constituée par une cité ouvrière «livrée tous les soirs» à la violence de «voyous» qui «sèment la terreur» sur leurs «cyclomoteurs pétaradants» («A La Courneuve, livrée tous les soirs aux voyous, pas un poste de police». France-Soir. 19 septembre 1964).<sup>69</sup> Quelques années plus tard, en mars 1971, le fait divers tragique où le jeune loubard Courneuvien (Jean-Pierre Huet) est abattu par un cafetier de la Cité constitue assurément le meilleur exemple de traitement sensationnaliste du Grand Ensemble lors de cette séquence. Dans la presse populaire, ce fait-divers largement commenté est principalement l'occasion de voir se mettre en place une forme de populisme à l'origine d'une nouvelle «police» de l'imaginaire national. Tout d'abord, il importe de souligner combien l'ensemble de la presse populaire de cette période consacre collectivement les Quatre-Mille en un haut lieu de la violence et de la désespérance (Breton 1983, 67). Quelques journaux dits «sérieux» comme Le Monde

---

<sup>69</sup> Comme sur le petit écran, l'impact de cette affaire sur l'opinion demeure relativement faible. A parcourir la presse nationale de cette période, seuls quelques articles semblent se faire l'écho de ce drame: «Vingt mille habitants ont vécu la peur et la crainte durant toute une nuit» (Le Parisien Libéré, dans Breton 1983 62) ; «La bagarre au couteau des voyous s'était achevée en fusillade: 3 blessés, 2 arrestations» (France-Soir 17 septembre 1964) ; «A La Courneuve, livrée tous les soirs aux voyous pas un poste de police». (France-Soir. 19 septembre 1964).

portent certes un regard à la fois plus distant et mesuré sur ce fait-divers tragique.<sup>70</sup> Cependant, en conformité avec les représentations historiques des territoires ouvriers (Fourcaut 1992), l'image dominante de la Cité au sein des feuilles populaires est prédominairement celle d'un espace misérable menaçant à la fois l'ordre et la cohésion de l'entité nation. Dans ce cadre, les signes manifestes de dramatisation apparaissent tout d'abord à travers les manchettes figurant en première page: «Fièvre à La Courneuve après le drame du 'Narval'» (dans *ibid.*, 66), «La cité de la peur» (France-Soir 9 mars 1971) ou encore «La jungle de La Courneuve» Paris-Match 20 mars 1971). Si l'insert de documents visuels indiciels (photographies ou dessins d'illustration) renforce ici le caractère spectaculaire du discours, les effets de dramatisation sont rendus aussi et surtout par le déploiement de vastes «réseaux d'imageries» qui renvoient l'image d'une Cité «gigantesque», «malade», «sauvage» en deçà de la civilisation (Basier et Bachmann 1989, 27). L'article suivant extrait de la presse régionale est particulièrement éloquent en ce qu'il illustre clairement la «teneur» du discours dramatisant d'une presse populaire présentant déjà à cette période la Cité comme un hors-lieu national. Partagé entre dénonciation architecturale et condamnation juvénile, cet article illustre par ailleurs la manière dont certains schémas narratifs, empruntant à la mythologie du *western*, contribuent à suggérer la décadence civilisationnelle et le déclin national imputables aux cités nouvelles:

---

<sup>70</sup> «Les policiers protègent le bar où le patron a tué un jeune consommateur». Le Monde. 7-8 mars 1971 ; «Le meurtrier de Jean-Pierre Huet a été inculpé et écroué». *ibid.* 9 mars 1971.

Un jeune garçon est mort à la Courneuve, Jean-Pierre Huet, 16 ans, est tombé frappé dans la région du cœur par deux balles tirées par le patron d'un café, Louis Gasq, 41 ans. Que s'est-il exactement passé, à 19h30, au café-tabac 'Le Narval'? Jean-Pierre furieux de ne pas être servi a-t-il brisé un verre sur le comptoir et lancé un pot à eau en direction du patron qui aurait alors pris son pistolet rangé dans le tiroir caisse, et tiré sur le jeune homme? C'est ce qu'affirment les camarades de la victime. L'adolescent, par contre, a-t-il délibérément cherché la bagarre et menacé M. Gasq, qui l'aurait déjà plusieurs fois chassé de son établissement? (...) Quoi qu'il en soit, à la Courneuve, où règne l'effervescence, jeunes et moins jeunes sont unanimes: Jean-Pierre a été tué par les grands ensembles. 'Ça devait arriver et ça arrivera encore', ne cesse-t-on de répéter. «La Courneuve, c'est Chicago (...)» («Le drame de La Courneuve». Presse océan. 8 mars 1971)

Au cœur de cette séquence, ce fait-divers tragique, objet d'un discours majoritairement sensationnaliste, éclaire bien la manière dont les journaux et magazines d'information de cette époque déforment substantiellement l'image initiale de la Cité. Aux portes de Paris, La Courneuve se trouve déjà figurée comme un territoire synonyme d'altérité et de «différence» (Breton 1983, 67). Parallèlement à ce discours alarmant et alarmiste, la pluralité de la presse écrite se manifeste aussi en ces années par une rhétorique rédactionnelle alternative, une rhétorique développée localement par la presse suburbaine communiste qui offre un nouvel éclairage sur la diversité des évocations journalistiques de cette période. Traditionnellement, la presse communiste joue un rôle crucial dans le

contexte de la «banlieue» (voir Brunet 1980, 36). Malgré la «transformation des banlieues populaires» (Dubet 1991, 3), ces feuilles difficilement quantifiables (Becker 1981, 288) qui régulent idéologiquement la communauté «banlieusarde» et répondent à une éthique sociale, culturelle et économique communes, servent aussi à la transmission d'information locales concernant les institutions et réseaux d'entraide et de solidarité (organisations politiques, syndicats, comités de quartier, patronages, oeuvres municipales) (Rab 1999, 201-203). Souvent négligée dans l'approche des grands ensembles, nous proposons que cette presse d'opinion permet une approche à la fois plus subtile et plus fidèle de la Cité et de la «banlieue rouge». Au sein de l'entité nationale, elle autorise un décentrement original des termes de l'exclusion et de la marginalité.

### **2-1-b) Presse communiste: politique et identité locale**

Dans le contexte des «banlieues», la couverture de la presse locale modifie considérablement les termes des représentations suburbaines de cette période (Bachmann et Basier 1989). En un mot, elle contribue au développement de l'identité communiste des «cités» particulièrement marquée à La Courneuve.<sup>71</sup> Dans le cadre courneuvien, deux périodiques, le Journal du canton d'Aubervilliers et le Bulletin municipal de La Courneuve, donnent à observer ces autres facettes de la Cité dans son rapport à la communauté nationale. En premier, il faut souligner que ces journaux livrent une première couverture élogieuse des Quatre-Mille qui se révèle particulièrement abondante et positive dès le tournant de la décennie 60. Dans un contexte caractérisé par le problème

---

<sup>71</sup> A titre de précision, nous rappellerons qu'en 1964, le successeur de Maurice Thorez à la tête du P.C.F. français n'était autre que l'élus courneuvien, Waldeck Rochet (Winock 1987, 172 et *passim*).



des «bidonvilles» (Vidal 1966, Breton 1983, 37-43, Saivaria 1994),<sup>72</sup> le traitement local de la Cité traduit, avant tout, la satisfaction de la municipalité courneuvienne d'accueillir le Grand Ensemble (Bachmann et Basier 1989, 38). A ce propos, Le Journal du canton d'Aubervilliers ne tarit pas d'éloges sur les Quatre-Mille qu'il appelle, dans ses colonnes, la «cité moderne des 6-routes» (ibid. 24 septembre 1964, dans Bachmann et Basier 1989, 78). Les «bâtiments» futuristes (...) semés à la limite des petits pavillons de l'entre-deux-guerres» (ibid.) symbolisent «l'évolution prodigieuse des temps modernes» (ibid.) et les gens «se réjou[issen]t d'emménager (...) dans le grand ensemble» (ibid. 26 avril 1963), perçu comme un véritable «lieu de vie et d'animation» (...) (ibid. 18 décembre 1964). Si les années suivantes donnent lieu à la parution d'une kyrielle d'articles qui continuent de vanter la Cité à travers la célébration du dynamisme des associations locales, le succès des fêtes organisées («La fête et la lutte ont présidé à l'inauguration de la Maison Barbusse». ibid. 30 octobre 1975) ou encore l'inauguration de nouvelles réalisations municipales («Une nouvelle poste aux «4000»». ibid. 25 juin 1965 ; «Une maison de l'enfance». ibid. 26 mars 1971 ; «Une nouvelle bibliothèque aux 4000». ibid. 6 février 1975), ces faits d'actualité qui diffusent une image rédactionnelle «autre» des Quatre-Mille sont aussi l'occasion de remarquer la forte subordination de la Cité à toute une idéologie ouvrière au fondement de la «banlieue rouge». L'article suivant, relatant la grande popularité d'une manifestation organisée au pied d'un des immeubles du Grand

---

<sup>72</sup> «Du nouveau pour les habitants du bidonville de La Courneuve». Journal du canton d'Aubervilliers. 29 juillet 1961 ; «Situation alarmante au «bidonville» du chemin de Marville, la municipalité intervient». ibid. 4 décembre 1964 ; «Drame de la misère : un ouvrier algérien brûlé vif au bidonville». ibid. 1 janvier 1965 ; «Jeudi la situation des bidonvilles évoquée par le conseil de La Courneuve. Lundi le feu fait de nouveau 26 sinistrés». ibid. 2 juillet 1965 ; «La vérité sur le bidonville de La Courneuve». ibid. 5 novembre 1965 ; «Premiers résultats de l'action de la municipalité et de ses habitants : 70 célibataires relogés». ibid. 25 février 1966 ; «40 baraques du bidonville dévorées par le feu». ibid. 6 mai 1966 ; «Incendie au bidonville de la Campa». ibid. 22 décembre 1967.

Ensemble, montre bien comment ce dernier participe activement du développement de l'identité locale et politique:

Jamais peut-être le Mail Maurice de Fontenay n'avait connu une telle affluence. Jamais les balcons n'avaient été aussi garnis. Certains même étaient ornés de drapeaux tricolores et de rouge. Plus de 1 500 personnes assistaient au meeting organisé par la section du P.C.F. français du grand ensemble. Le soleil était de la fête au bon moment (...) A la fin du meeting, 54 habitants ont donné leur adhésion au P.C.F. («A l'appel du Parti Communiste. 1 500 personnes à La Courneuve. *ibid.* 7 juin 1968)

La focalisation de la presse communiste sur les faits locaux (Rab 1999, 206) fait donc émerger tout un nouveau pan de l'image de la «banlieue» face au reste de l'entité nationale. Dans le cadre de La Courneuve, la rhétorique militante de ces feuilles d'opinion contribue au développement d'une représentation positive et valorisante des Quatre-Mille liée aux associations, fêtes et réalisations émanant de la municipalité communiste. Cependant, la caractéristique essentielle de cette couverture de presse réside dans le discours d'opposition et de résistance qu'elle affiche tout au long de ces premières années (Breton 1983, 141-186). Possession de la Ville de Paris qui a initié et réalisé sa construction, le Grand Ensemble apparaît moins pour les rédacteurs de ces journaux comme un problème courneuvien que parisien. Pour ces derniers, les véritables responsables des déficits infra-structuraux des Quatre-Mille sont les «grands» représentants de l'Etat et les autorités H.L.M. de la capitale qui se déchargent de leurs

responsabilités nationales et locales (*ibid.*, 69 et *passim*). En ce sens, il est intéressant de voir comment les nombreux articles critiquant à la fois «Paris» et «l'Etat» contribuent à une ré-écriture des premières années de l'histoire de la Cité. Dans la couverture de routine, les exemples de résistance de la presse locale abondent. Visant tout au long des années 60 l'amélioration des équipements socio-éducatifs,<sup>73</sup> ils relèvent plus particulièrement, au cours de la décennie suivante, de la question de l'augmentation constante des charges locatives imposées par l'Office Public H.L.M. parisien qui culmine, pendant la deuxième moitié de la décennie, avec l'épisode particulièrement médiatisé de la grève des loyers.<sup>74</sup> Néanmoins, de façon assez logique, c'est principalement à travers les premiers faits-divers sérieux de cette période que la lutte

---

<sup>73</sup> Le problème des infrastructures scolaires censées accompagner l'édification du Grand Ensemble remplit les pages des journaux locaux entre 1962 et 1968, et laisse entrevoir le discours de résistance de la presse suburbaine communiste ainsi qu'en attestent ces quelques titres suggestifs: «Nos enfants auront-ils des locaux à la rentrée?» Journal du canton d'Aubervilliers, 13 juillet 1962 ; «Un ministre, mais pas d'écoles». *ibid.* 14 septembre 1962 ; «La rentrée scolaire fut un désastre». *ibid.* 20 septembre 1963 ; «Des écoles, des sous, pas de canons clament 500 ouvriers et ménagères». *ibid.* 6 décembre 1963 ; «Inquiétude aux «4000» pour la prochaine rentrée scolaire». *ibid.* 30 avril 1965 ; «A La Courneuve, il manque 2 groupes scolaires au grand ensemble». *ibid.* 26 novembre 1965 ; «L'éducation nationale parle d'annuler la construction d'un groupe scolaire à La Courneuve». *ibid.* 5 mai 1968 ; «La rentrée scolaire». *ibid.* 12 juillet 1968. Mais le meilleur exemple de résistance relève de la question du centre culturel ; les articles qui évoquent la question de ce bâtiment inachevé au centre de la Cité sont également très nombreux: «Voici ce que sera le centre culturel des 4000». *ibid.* 2 octobre 1964. «Où en est le centre culturel de La Courneuve?» *ibid.* 18 Décembre 1964 ; «Le centre culturel : une question écrite de Gilbert Chardon au préfet de la Seine». *ibid.* 24 mars 1967.

<sup>74</sup> La grève des loyers aux Quatre-Mille renvoie à la forte mobilisation des Courneuviens face à la montée en flèche des loyers imposée par l'Office H.L.M. parisien. Etalée sur plusieurs années, cette grève amplement médiatisée s'est accompagnée de nombreuses formes d'oppositions et de protestations dont la création en 1980 d'une station radiophonique, «Radio 4000». On se reportera aux articles suivants pour plus d'informations sur ce fait d'actualité: «Aux 4 000, l'Amicale des locataires toujours dans l'action». Journal du canton d'Aubervilliers, 2 mars 1975 ; «La Courneuve saisie et expulsion sans relogement doivent cesser!» *ibid.* 20 mars 1975 ; «Rien d'anormal aux 4000» *ibid.* 25 septembre 1975 ; «Aux 4000 l'Amicale des locataires toujours dans l'action». *ibid.* 23 octobre 1975 ; «La colère gronde, le mouvement s'amplifie». *ibid.* 28 octobre 1976 ; «Les communistes présents pas de saisie!». *ibid.* 28 octobre 1976 ; «Avec vous les élus disent non à la hausse des loyers et des charges aux 4000». Bulletin municipal de La Courneuve, Supplément au Numéro 15. Novembre 1976 ; «70% en 5 ans, ça suffit!» *ibid.* Supplément au Numéro 15. Novembre 1976 ; «Les locataires refusent les hausses et rendent les lettres d'huissier». Journal du canton d'Aubervilliers, 7 avril 1977 ; «Cités H.L.M. ou ruines modernes?» *ibid.* 14 avril 1977 ; «Les locataires des «4000» avaient raison!» *ibid.* 16 juin 1977 ; «Une radio de lutte C.N.L. programmes antenne». *ibid.* 18 décembre 1980; «Vous avez la parole!». *ibid.* 18 décembre 1980).

réactionnelle de ces journaux communistes s'exprime le plus visiblement et condamne activement le grand discours d'une presse «bourgeoise» au service de l'idéologie dominante. Bien que les affrontements de septembre 1964 aient constitué, là encore, le véritable catalyseur contre la presse populaire (Breton 1983, 63, Bachmann et Basier 1989, 77),<sup>75</sup> c'est une nouvelle fois l'affaire Huet qui fournit, en 1971, le meilleur aperçu de ce discours de résistance entièrement fondé sur la question de «classe». A rebours des quotidiens et magazines nationaux, le traitement de cette affaire souligne principalement l'exploitation honteuse de ce fait divers par le pouvoir politico-médiatique en place. En pleine période électorale, il est remarquable de constater à quel point les journaux communistes tentent de dédramatiser l'incident et parlent d'un «drame (...) lamentable, certes, mais pas exceptionnel» («Le drame du 'Narval' J.P. Huet 16 ans est mort». Le Journal du canton d'Aubervilliers. 12 mars 1971). Illustrant la rhétorique locale, les deux extraits ci-dessous livrent encore un aperçu de la teneur d'un discours dramatisant faisant supporter aux grands responsables politiques et médiatiques les problèmes des Quatre-Mille:

La grande presse parlée et écrite s'est emparée de l'événement. Pour certains, c'est l'occasion d'une tentative d'exploitation politique scandaleuse. Nul doute que si le drame avait eu lieu dans un bar du XVI<sup>e</sup> [arrondissement], ils auraient un autre sens de la mesure» («Au delà du drame, les U.D.R. de l'O.P.H..L.M de la ville de Paris portent une lourde responsabilité». *ibid.* 12 mars 1971)

---

<sup>75</sup> «La vérité sur la soi-disant 'bataille rangée' des 4.000 logements de La Courneuve». Journal du canton d'Aubervilliers 17 septembre 1964 ; «Le vrai problème» *ibid.* 24 septembre 1964.

Volontaire, ou non, la collusion avec la grande presse réactionnaire (comme France-Soir ou Paris-Match particulièrement odieux) et le pouvoir à la recherche d'une provocation était évidente (...) En reprenant le slogan injurieux de la presse bourgeoise, «Chicago City», ceux-ci faisaient chorus avec ceux qui tentaient de créer une psychose de peur dans les 4.000 logements (...) («L'inhumation du jeune J.P. Huet a eu lieu lundi». *ibid.* 19 mars 1971)

Selon un traitement distinct de l'actualité nationale, la presse des années 60 et 70 livre donc une image «duelle» des nouvelles constructions périphériques. La démarcation du discours de la presse de cette période s'effectue principalement par l'entremise des grands quotidiens populaires en même temps que par la presse communiste locale. Au sein du discours journalistique, ces journaux en recourant à une dramatisation des faits participent activement à une profonde reconfiguration de l'image des «banlieues» et de la communauté nationale. Aux antipodes de la télévision d'Etat et de sa tonalité euphémisante, ils livrent des discours opposés sur le nouveau populisme des représentations des cités (Wieviorka 1992, 181) et diffusent une image différente de l'exclusion au sein de la nation française. Articulée jusqu'à la fin de la décennie 70 autour de la notion de «classe», les représentations de presse des cités périphériques commencent à s'inscrire, dès le début de la décennie 80, dans le contexte des «banlieues de l'immigration» (Dubet et Lapeyronnie 1992, 67-68) pour «policer» une nouvelle image de la nation.

## **2-2) Grands quotidiens, journaux ethniques, presse de gauche et république multi-**

### **culturelle (1981-1986)**

Pendant les années 80, le traitement de presse des «banlieues» françaises s'effectue à l'instar des mass-médias (Hargreaves 1992) dans le cadre de la «manufacturation» progressive du «problème immigré» (Silverman 1992, 70). Pour une large part, le traitement de presse bascule vers le thème de l'ethnisation des cités périphériques. Alors que la question de l'immigration s'impose à cette période comme un problème national (Blatt 1997, 41-45), la posture rédactionnelle des périphéries se focalise progressivement sur la question des jeunes de l'immigration et leurs revendications publiques (Battegay et Boubeker 1993, 60 et *passim*). Nous postulerons ici que la couverture de presse des grands ensembles se fait encore le reflet de visions dissensuelles au sein de la société française.

Dans la France de la décennie 80, les représentations journalistiques des périphéries évoluent de manière radicale et se focalisent sur l'immigration (Bonnafous 1991). Ces années rédactionnelles marquées par la thématique «immigrée» élargissent l'appréciation de la communauté française. Principalement, elles mettent en question le développement au sein de la nation du racisme et de l'intolérance (Bouamama 1994b, 17). Dans la presse française, les années 80 correspondent à une hausse des difficultés pour de nombreux quotidiens. Durant ces années, la concurrence télévisuelle s'intensifie de manière spectaculaire, les lectorats diminuent et nombre de titres disparaissent (voir Alméida et Delporte 2003, 248-255). A la différence de la télévision, la couverture de presse des périphéries se distingue par une plus forte hétérogénéité et complexité. Au discours

sensationnaliste des quotidiens et magazines populaires, certains titres abordent sur un mode sérieux et réfléchi les questions de «différence» et d'ouverture nationales.

En ces années marquées par l'accroissement du «racisme populaire» (Ben Jelloun 1984, 49). La Cité courneuvienne devient le nouvel espace symbolique de la nation. Jusqu'alors essentiellement alimentée par les titres à grand tirage et les journaux communistes, la couverture de presse de la Cité s'étend à des journaux ethniques.<sup>76</sup> Nous proposerons que le traitement rédactionnel de la mort de Toufik, l'épisode de la «Marche» et la poursuite des «arabicides» (Giudice 1992) renvoie une autre vision journalistique de la Cité et de la question multiculturelle. Au moment où une politique de repli identitaire s'enclenche dès la moitié de la décennie, nous suggérerons que certains journaux ethniques prennent la défense des victimes «beures» et oeuvrent en même temps que la presse de gauche dans le sens d'une autre conception, plus ouverte, de la République.

### **2-2-a) Grands quotidiens et ambivalence de la rhétorique éditoriale**

En France, les années 80 marquées par le développement du thème de l'immigration se caractérisent par le surgissement, au sein de l'ensemble de la sphère médiatique, d'un nouvel encodage «ethnique» des cités (Battegay et Boubeker 1993). Au même titre que sur le petit écran, les manifestations de violence de l'été 1981, à Lyon, planent au-dessus des représentations rédactionnelles de ces premières années (Bachmann et Leguennec

---

<sup>76</sup> Pour une présentation des journaux ethniques au sein de la France des années 80, se reporter au travail de Driss El Yazami (1997, 122-125). Sur la presse de gauche et notamment le quotidien Libération et la «banlieue», se reporter à Roland (1996).

1996, 340). Dans le cadre de La Courneuve, le traitement de presse se singularise à cette époque par une certaine ambivalence. Dans le contexte de l'ethnisation du discours journalistique, les jeunes issus de l'immigration apparaissent certes dans des attitudes de «frime» face au reste de la communauté nationale (Battegay et Boubeker 1993, 56) mais les premiers jalons de la couverture de presse indiquent aussi précocément une forme d'ouverture et de tolérance concernant la question immigrée.

Tout d'abord, les représentations de la Cité par la presse écrite des années 80 se révèlent hautement négatives et stigmatisantes. Face au reste de la nation, elles érigent, là encore, le Grand Ensemble en un quartier «à problèmes». Dans les mois qui suivent les événements lyonnais, l'ensemble des journaux et magazines effectuent un rapprochement entre les Minguettes et les Quatre-Mille, et insinuent de concert avec la télévision une même origine «ethnique» ou «raciale» aux problèmes de violence et d'insécurité: «[C]'est un problème national [, affirme le magazine Le Point]. La situation se dégrade de jour en jour! Un rien peut provoquer l'explosion. Une vingtaine de grands ensembles d'H.L.M. (...) risquent de basculer dans la violence, à La Courneuve, à Nancy, à Nice comme cela s'est passé le mois dernier aux Minguettes, à Vénissieux» («H.L.M. changement à tous les étages». *ibid.* 26 octobre 1981). A la même période dans un article du Quotiden de Paris, le journaliste fait part à ses lecteurs des problèmes croissants d'intégration des immigrés et, principalement, de sa jeunesse qu'il associe une nouvelle fois à des comportements déviants face au reste de la nation:

On trouve parmi les 16 000 personnes qui habitent ici [à La Courneuve] une forte



proportion de foyers désunis, père ou mère seule avec enfants immigrés. Pour la majorité des jeunes, c'est l'échec scolaire et le chômage à la clé. Ils forment des bandes et s'initient très tôt au vol de voiture, au cambriolage, au racket, au trafic de drogue. Aux '4 000' on trouve des adolescents qui se piquent à partir de 13 ans. C'est aussi, pour eux, le début d'un circuit infernal: drogue, trafic, hôpital psychiatrique ou prison, drogue, etc.» («L'Enfer des 4.000». ibid. 2 mars 1981)

Dans le cadre de cette stigmatisation, l'image du Grand Ensemble et de ses jeunes représentants se fait à nouveau constitutive d'un danger pour la nation mais elle offre aussi, de manière alternative, une couverture à la fois plus ouverte et solidaire envers les jeunes de l'immigration (Jazouli 1992).

Au sein de certains titres diffusés à cette période, l'intensification du discours racisant s'accompagne paradoxalement d'une réflexion véritable sur la question de l'intégration de ces nouveaux sujets de l'entité nationale. A lire la presse courneuvienne de ces années, ce phénomène s'avère particulièrement manifeste dans le traitement de l'association, Mouvement pour d'Autres Actions Artistiques (M.A.A.A). Ce mouvement multiculturel est lancé au début de l'année 1981 par un jeune artiste antillais de la Cité, Jimmy Kiavué. Basé dans un ancien cinéma converti en salle de spectacle et rebaptisé Yuro Théâtre, il participe tout au long de cette première période à une perception plus valorisante de la jeunesse immigrée.<sup>77</sup> De l'ensemble des titres, c'est peut-être le journal Le Monde qui

---

<sup>77</sup> Voir notamment un article de La Vie, qui évoque longuement la qualité des spectacles («Les drôles de samedi de la bande à Jimmy». ibid. 22 juillet 1982), Guitare Magazine, qui se félicite de la naissance de ce «nouveau temple du rock» («Vieille salle pour La Courneuve». ibid. Février 1982) ou encore la revue

réussit le mieux à questionner la supposée in-intégrabilité de la jeunesse de La Courneuve. Loin de la perception dominante d'une jeunesse «beure» partagée entre agressivité et violence, le quotidien du boulevard Blanqui montre des jeunes non seulement avides de plus de liberté et d'autonomie mais également capables de s'auto-organiser et de concevoir un véritable projet bénéficiant à la vie culturelle de la nation dans son ensemble:

Le Yuro-Club, 2 200 mètres carrés (...) Ils veulent l[e] réaménager pour en faire un endroit «libre» et «ouvert» (...) Un lieu qui ne soit pas comme le centre culturel municipal. Un lieu où ils se sentent à l'aise. Leur projet, c'est quelque part où «tout le monde peut aller». Ils veulent faire ce qui se fait dans les organismes culturels: concerts, projections de films, cours de danse, ateliers de théâtre, de vidéo... Quelque part où, eux, se sentent bien, sans direction, sans horaire. Un drôle de projet ambitieux et sérieux! (2 200 m<sup>2</sup> aux '4000'). *ibid.* 1 avril 1982)

Comme nous l'avons signalé, le début des années 80 qui marque la véritable cristallisation de la thématique des «banlieues» au sein de la presse (Champagne 1993) revêt une importance notable au sein des représentations de la République confrontée au défi multiculturel (Bouamama 1994b). Dans le cadre des Quatre-Mille, les représentations des journaux et magazines font du site courneuvien un lieu emblématique

---

Actuel qui salue, quant à elle, l'initiative de ces jeunes Courneuviens qui «ont réussi à monter des fêtes et (...) des concerts de rock sans casse» («A La Courneuve, 23 Av. du Général Leclerc». *ibid.* Novembre 1981).

de la nouvelle question de l'immigration. Durant cette période où la France, confrontée à la montée de la crise, cherche son futur et hésite entre plusieurs possibilités vis-à-vis de ses populations immigrées, le développement de la question des droits et des libertés des jeunes «Beurs» noircit une part importante des colonnes des grands titres nationaux et régionaux. Dans la presse, l'essentiel du discours est à la fois de refléter et «policer» les tergiversations des autorités nationales. A cette période, simultanément, des voix de presse dissensuelles contournent les représentations «ethniscantes» et prônent un questionnement plus ouvert de la question des jeunes immigrés au sein de la nation. Dans ce cadre, la presse ethnique occupe incontestablement un rôle majeur (El Yazami 1997, 122-125). Luttant contre le concept de nouveau «seuil de tolérance» (Silverman 1992, 89), certains périodiques comme Sans Frontière, France Pays Arabes ou encore Jeune Afrique contribuent à supporter le combat mené par les «Beurs» en vue de l'acquisition de droits réservés aux citoyens de «première classe» et à militer activement pour une ouverture nécessaire de la nation française.

### **2-2-b) Presse ethnique, discours de tolérance et d'ouverture**

Durant ces années marquées par «le temps des Beurs» (Gaspard et Servan-Scheiber 1984, 180), la Cité des Quatre-Mille apparaît comme un épiceutre des questions de tolérance et d'ouverture dans la nation française. Au sein du discours journalistique, le traitement des journaux ethniques contribue à livrer une autre image de la nation et de ses inégalités à commencer par la mort du jeune Toufik. Tout d'abord, il faut insister sur l'ampleur de ce fait-divers au sein de la presse française dans son ensemble (Bachmann et Basier 1989,

91-94). En juillet 1983, il n'est guère de quotidiens ou de magazines qui ne commentent ce meurtre tragique témoignant de la montée du racisme et de la xénophobie dans la société française (Ben Jelloun 1984, 16, 22). Selon une ligne rédactionnelle relativement commune, l'essentiel des grands journaux et magazines d'information rapportent une image de plus en plus spectaculaire et dramatique de La Courneuve. Dénonçant la crise économique, l'insécurité, le chômage et la mal-vie dans les grands ensembles, la majeure partie des quotidiens et magazines s'accordent pour dénoncer l'assassinat d'un petit immigré.<sup>78</sup> Fondées sur la dramatisation et l'empathie, les manchettes et illustrations ci-dessous attestent de la dimension sensationnaliste de ce drame national:

«La Courneuve: Toufik s'effondre, un trou rouge sous sa chemise». Le Matin. 11 Juin 1983 ; «175 suspects pour le meurtre de Toufik». France-Soir. 11 juillet 1983 ; «La Courneuve: la cité des 4000 en état de siège». Le Parisien. 11 juillet 1983 ; «La Courneuve: la mort pour un pétard». Le Quotidien de Paris. 11 juillet 1983 ; «La cité des 4 000 en colère, Maman où est Toufik?». Lyon Soir. 11 juillet 1983 ; «Les abcès de la violence». Le Figaro. 11 juillet 1983 ; «Mourir à neuf ans pour cause de bruit». Le Parisien. 11 juillet 1983 ; «Tué à dix ans pour avoir tiré des pétards». La Dordogne Libre. 11 juillet 1983 ; «Toufik 10 ans tué dans l'enfer de La Courneuve». Sud Ouest. 11 juillet 1983 ; «Comment améliorer la vie dans les "ghettos" et quartiers insalubres des grandes villes?» Journal du centre. 15

---

<sup>78</sup> Comme le soulignent ces deux passages extraits respectivement de L'Humanité et de Libération: «Ces nouvelles manifestations d'intolérance sont d'autant plus insupportables qu'au nombre des victimes figure cette fois un gamin de dix ans "coupable" d'avoir fait un peu de bruit au pied de son HLM». («Le mal de cités. ibid. 11 juillet 1983) ; «Toufik n'était certainement pas un délinquant seulement un gosse de dix ans qui fêtait la fin du Ramadan». («Banlieues d'urgence». ibid. 11 juillet 1983).

juillet 1983 ; «La chasse à l'enfant noir est-elle ouverte?» Le Nouvel Observateur.

22 août 1983



Illustration 1: «L'assassin habite aux '4000'». Le Quotidien de Paris. 11 juillet 1983

Illustration 2: «Meurtre d'un enfant». L'Humanité. 11 juillet 1983

Illustration 3: «Dix années de gâchis». Le Matin. 11 juillet 1983

Dans son compte rendu de l'événement, la presse ethnique à l'inverse donne majoritairement à lire une perception moins appuyée sur les effets spectaculaires que sur une réflexion sur l'intolérance et le racisme au sein de la nation française (El Yazami 1997, 115). Délivrées dans les jours et les mois suivant ce fait tragique, les réactions de condamnation et de protestation émanant des feuilles ethniques sont abondantes et témoignent d'une mobilisation importante de ce secteur de la presse.<sup>79</sup> Tandis que la

<sup>79</sup> «Pourquoi Taoufik est mort?». Jeune Afrique. 20 juillet 1983 ; «Et si on parlait de racisme». *ibid.* 20 juillet 1983 ; «Le refus de la différence». *ibid.* 20 juillet 1983 ; «Le drame de La Courneuve». France pays arabes. 30 juillet 1983. «Racisme, xénophobie, exaspération et été chaud». *ibid.* Septembre 1983 ; «Le

revue Jeune Afrique expose les causes de la mort du garçonnet («Pourquoi Taoufik est-il mort?» ibid. 20 juillet 1983) et condamne «[l]’hypocrisie de tout le monde (...) à commencer par la presse qui crie, pleure, jacasse, chaque fois que coule le sang d’un basané ou d’un frisé» («Et si on parlait de racisme». ibid. 20 juillet 1983), un journaliste du magazine France Pays Arabes «demande instamment aux pouvoirs publics de se préoccuper beaucoup plus de la sécurité des Maghrébins vivant en France, notamment dans les ‘grands ensembles’» («Le drame de La Courneuve». ibid. 30 juillet 1983). Poursuivant sur une même tonalité revendicative, ce journaliste rappelle le mois suivant «le droit à l’estime et à la dignité qu’attendent les Maghrébins vivant en France» (ibid. septembre 1983). Dans le cadre de cette affaire, c’est peut-être dans l’article de la romancière, Leïla Sebbar, «On tue un Arabe», que les caractéristiques du discours de la presse ethnique apparaissent le plus lisiblement. Paru dans Sans Frontière quelques semaines avant la «Marche», cet article appelle à une mobilisation collective pour l’égalité et contre le racisme, et milite pour ce qui pourrait être appelé, à la suite de Tahar Ben Jelloun (1984), une véritable «hospitalité française». En choisissant de présenter ce meurtre à travers le dialogue entre un enfant et une mère qui parcourent un article de presse consacré à ce nouvel assassinat, et en nouant un dialogue fictif avec le président de la République française, la romancière fournit une analyse à la fois forte, poétique et singulière au sein du discours de presse:

Pourquoi on voit sa photo? C’est qui? Qu’est-ce qu’il fait? C’est pas un grand!

---

drame de La Courneuve, un an après». ibid. (Été) 1984.

Quel âge il a? dix ans, comme moi (...) Tu peux bien m'expliquer quand même... Puis il lit : 'Samedi soir, à la 'Cité des 4 000', un jeune Maghrébin de 10 ans a été tué d'une balle dans le coeur, il faisait craquer des pétards au pied d'un immeuble. Il relit, pour s'assurer qu'il ne s'est pas trompé, qu'il a bien compris. Et comme tous les enfants de son âge, il proteste en répétant l'inévitable, 'c'est débile, mais c'est débile (...) Pourquoi ils tuent les Arabes? c'est débile (...) Il est mort dans les bras de ses copains? (...) Et sa mère qu'est-ce qu'elle a dit ? Elle a pas dit qu'elle le vengerait ? (...) [Puis i]l lit soudain agressif 'C'est vrai que Mitterrand est allé dans ces cités où des enfants sont morts et tout ça? - Oui - Pourquoi faire? Pour voir quoi? Qu'est-ce qu'il peut voir comme ça quand il marche dans les rues avec les autres qui le protègent. Tu crois qu'il va trouver ceux qui ont tué et s'il le trouve, qu'est-ce qu'il leur fera? Il est pas allé là-bas pour ça? Pourquoi alors? Pour visiter? Peut-être qu'il la fera la marche de Marseille à Paris avec les Arabes et les autres? Ce serait super... Parce que quand même c'est lui le président. C'est lui qui décide s'il dit, on fait ça, on le fait... Alors il peut faire tout... Il faut seulement lui dire, parce qu'il y a des choses qu'il peut pas savoir, tu crois pas? Mais moi, si j'étais le frère de Toufik, je me laisserais pas faire... J'aurais un plan avec les copains et on gagnerait... («On tue un Arabe». Sans Frontière. Octobre 1983. dans ibid. Avril 1984)

Dans la continuité de ce drame, le renouvellement des représentations opérées par les journaux ethniques se prolonge avec la «Marche pour l'égalité et contre le racisme». Sous la plume de certains journalistes, cet événement questionne autrement les représentations

de la Cité et défie la responsabilité des autorités nationales. La couverture dominante des Quatre-Mille dans le cadre de la «Marche» figure à nouveau comme emblématique de l'avenir multiculturel possible de la France. En ces années où la concurrence avec la télévision s'intensifie, le discours de presse cherche à se renouveler et recourt dans son ensemble à des logiques plus commerciales. La représentation des grands journaux et magazines nationaux titre ainsi le 3 décembre 1983 à l'arrivée des marcheurs: «Paris sur beur» ; «Les beurs sont entrés dans Paris» ; «Des beurs à l'Elysée» ; «Coups de cœur pour les beurs» (dans Battegay et Boubeker 1993, 69).

A la différence de la grande presse d'information et l'euphorie générale suscitée par l'arrivée des manifestants dans les rues de la capitale (ibid., 64), la presse ethnique fournit une nouvelle fois, à travers un dossier spécial proposé par Sans Frontière, un point de vue plus intime et plus émouvant de cette manifestation symbolique. En réservant plusieurs pages au passage des marcheurs par les Quatre-Mille, le magazine accorde par ailleurs un rôle plus important à la Cité. A une série de photographies qui montrent des enfants portant une gerbe de fleurs sur les lieux du crime, devant une foule massée pour observer une minute de silence, s'ajoutent ainsi d'autres clichés, ceux de l'arrivée triomphale des marcheurs dans la Cité. Montrant le rassemblement de dizaines de personnes notamment «les mères de l'association des 4 000» venues leur apporter un peu de chaleur et de réconfort (ibid. Janvier 1984), ce reportage illustré participe à la diffusion d'une image solidaire de la communauté nationale dépassant les questions d'ethnicité et de «différence». Indirectement, ce reportage suggère aussi une nouvelle image de la République et un espoir multiculturel:





(Sans Frontiere Janvier 1984)

En ce milieu de décennie 80, les représentations rédactionnelles de La Courneuve rendent clairement compte par la presse ethnique d'une autre voie possible pour la France républicaine, voie tracée par un avenir multiculturel reconnaissant et incorporant les représentants français d'origine nord-africaine (Bouamama 1994b). Dans le cadre de l'actualité «beure», la presse ethnique développe une rhétorique plus ouverte et apporte à la nation une nouvelle vision face au développement du racisme (El Yazami 1997). Les feuilles ethniques reflètent ainsi la nécessité de réfléchir et agir de façon urgente au sein d'une République aveugle à la reconnaissance de l'altérité. Dans ce contexte général, le Grand Ensemble courneuvien se trouve donc entrevu sous un nouvel angle critique, plus élaboré et militant, incarnant le symbole d'une France multiculturelle.

### **2-2-c) Resserrement de l'idéologie républicaine et représentations de presse**

La seconde moitié de la décennie 80 coïncide dans le cadre des évocations des périphéries urbaines avec une profonde évolution de la nation et de ses représentations (Silverman 1992, 95). Dans le sillage du mouvement «beur» et de l'espoir du multiculturalisme, la question de l'extension des droits nationaux à l'ensemble des citoyens devient un sujet de moins en moins envisageable et envisagé (Blatt 1997, 46-50). Comme l'a montré Blatt (ibid.), la seconde moitié de cette période marque en effet le début d'un resserrement de l'idéologie républicaine. Sensibilisée à la question «beure» (Bachmann et Leguennec 1996, 419), la nation française se détourne alors progressivement de la jeunesse immigrée et des questions de «différence» et de racisme (Wieviorka 1992). Pendant ces années, nous suggérons que les représentations de presse commencent à s'homogénéiser et à dépolitiser la thématique de l'interculturel. Parallèlement, nous arguons que quelques feuilles ethniques (El Yazami 1997) appuyées par la presse de gauche (Sergeant 2003, 93) sont à l'origine d'un discours critique du resserrement de la République.

Dans le contexte du milieu des années 80 où les représentations ethniques diminuent fortement, le discours de la presse française sur les grands ensembles périphériques participe indirectement mais largement à l'évanouissement des débats autour d'une République multiculturelle. A cette période, l'ensemble de la presse nationale commence à ressentir de plus en plus les effets de la concurrence télévisuelle (Boyer et Lochard

1998, 45). Suivant le nouveau *diktat* télévisuel, l'attention du journalisme de presse se déplace alors vers la question du plan d'aide aux «banlieues» signé par Mitterrand dans le cadre de «Banlieue 89» (Rey 1996, 94-95). Cette thématique dominante qui évacue la dimension ethnique se retrouve à différents niveaux de la sphère rédactionnelle et complète la «police» de la nouvelle image journalistique des périphéries.

Durant les années 1985-1986, les grandes représentations rédactionnelles de la Cité se caractérisent par la place accordée à la politique de la ville et notamment au suivi de la démolition de l'immeuble Debussy (Berlot 1994). A consulter la diversité foisonnante d'articles sur le sujet, il est frappant de constater combien la couverture de presse dominante, qui participe du renouveau de l'image des «banlieues» et du Grand Ensemble, ne fait aucunement figurer à cette période la question multiculturelle. Consacrée en nouveau symbole du plan d'aide aux «banlieues» défavorisées, la Cité et ses représentations par la presse écrite pourraient être comparées à une simple vitrine des restructurations urbaines. Portant au plus haut le Grand Ensemble en tant que modèle de l'engagement de l'Etat et de ses relais, les colonnes des journaux rendent compte des aménagements et des améliorations apportées au cadre bâti, mais évacuent la question cruciale des problèmes ethniques, récurrents et croissants. Sur ce point, la série d'articles présentés en note et ciblés sur les travaux d'aménagement et les projets de restructuration résumant bien le nouveau cadre représentatif des Quatre-Mille par la grande presse.<sup>80</sup>

---

<sup>80</sup> Sur la question de la réhabilitation du Grand Ensemble dans la presse nationale entre 1984 et 1986 ; lors de l'implosion de 1986 ; Après la démolition : «Réhabilitation du grand ensemble : Un an après». Regards Février 1987 ; «Naissance d'un nouveau quartier». *ibid.* Février 1989 ; «Le Balzac nouveau est arrivé». Regards Novembre 1989 ; «Nouvelle gare et RER». *ibid.* Décembre 1989.

Au sein de la République, le traitement de la question raciale s'effectue donc de façon plus discrète au cours de ces années durant lesquelles la couverture rédactionnelle de la politique de la ville (Delarue 1991) accapare, comme sur le petit écran, l'essentiel du discours sur les «banlieues». Dans le cadre du règlement en coulisses du futur «multiculturel» de la nation française, certaines feuilles ethniques (Sans-Frontière, Grand Maghreb) mais aussi et surtout la presse de gauche (Libération) assurent également le développement de la lutte contre le racisme et la promotion d'une plus grande liberté et égalité nationales. Traditionnellement, le quotidien Libération constitue un journal militant et engagé (Roland 1996). En cela, il peut être considéré à cette époque comme un «chien de garde» de la presse selon la formule consacrée (dans Halimi 1997, 7). Dans un contexte où les représentations périphériques se focalisent sur les restructurations urbaines, la différence singulière de ces journaux est de se concentrer sur la résurgence du racisme et des «passages à l'acte» (Balibar 1997c, 325) simplement «ignorés» par les grands médias nationaux.

En 1986, la couverture par Libération de la mort du jeune courneuvien, Abdel Benahya, éclaire encore le rôle et l'importance de la presse à cette période. Ce fait-divers tragique pose la question d'un nouveau crime raciste mais interroge également la volonté de transparence autour de cet assassinat simplement évoqué par Libération et quelques journaux ethniques. Les manchettes proposées sont éloquentes: «Silence autour du meurtre d'Abdel». Libération. 8 décembre 1986 ; «Le meurtrier d'Abdel en liberté». *ibid.* 9 décembre 1986 ; «Quelques morts et un malaise». Actualité de l'immigration. 17

décembre 1986 ; «9-10-11 décembre 1986». Grand Maghreb. 2 février 1987. Si les «chiens», à cette époque, «montent encore la garde», le temps est désormais compté.

Pour synthétiser, la presse française des années 80 et ses représentations des cités frappées du sceau de l'immigration (Bonnafous 1991) livrent donc une image relativement plus complexe de la nation française. Cette complexité singulière du discours de presse s'effectue principalement par l'entremise de quelques journaux ethniques (Sans Frontière principalement) en même que par la presse de gauche (Libération). En recourant à un discours militant, ces journaux militants participent à une reconfiguration significative de l'image de la société. Loin du discours sensationnaliste et euphorique des quotidiens et magazines à grand tirage, ils contribuent à questionner différemment l'avenir de la République et ses principes de liberté, d'égalité et de fraternité. En contrepoint d'une rhétorique nationale graduellement plus fermée, ces journaux engagés servent encore de barrières rédactionnelles en faveur d'une France multiculturelle. La décennie suivante qui voit l'effondrement de la presse de gauche se caractérise en termes rédactionnels par une uniformisation du discours de «race». Dans ce nouveau cadre national, les «banlieues» et la Cité deviennent les cibles de toutes les diabolisations sous la plume des professionnels de l'écrit.

### **2-3) Les colonnes de l'opinion et le nouveau républicanisme (1989-2002)**

Pendant les années 90, les cités de «banlieue» sont progressivement constituées comme une «nouvelle peur» pour le reste de l'entité nationale (Stebé 1999, 71-72). Le

développement à cette période des représentations rédactionnelles s'effectue conjointement à la constitution de la figure de «l'Étranger», perçu et évoqué dans l'ensemble des médias, comme le nouvel ennemi communautaire (Deltombe et Rigouste 2005, 195). Dans ce cadre, la presse écrite nationale fonctionne à plein comme un relais majeur du basculement de la France contemporaine vers un «national républicanisme» (Balibar 1999, 92). Tandis que la radicalisation du discours sur «l'Étranger» s'accélère, la couverture de presse des périphéries urbaines fait apparaître les cités comme de «nouvelles frontières intérieures» (ibid. dans Boubeker 2003, 22). Nous suggérerons ici que la presse française dans son ensemble «policise» le discours de «race» à la base de la nouvelle idéologie républicaine. Nous proposerons que le traitement des périphéries par la presse des années 90 s'uniformise et perpétue, après la télévision, la place de la «race» comme un nouveau péril imaginaire de la nation.

Au sein de la France des années 90, la couverture de presse des «banlieues» enregistre une profonde évolution et participe activement à la diffusion d'un racisme aiguillant la réorientation des perceptions à la fois de la nation et de l'identité (Saddek 1998). Au sein de la communauté nationale, l'immigration devient une des questions cardinales de cette nouvelle décennie (Weil 2005). Dans le cadre du développement du racisme et de la xénophobie, les populations étrangères (et «arabes») s'imposent comme l'incarnation d'un nouveau «seuil [national] d[']in]tolérance» (Silverman 1992, 89). Durant cette période, les problèmes de la presse écrite française s'aggravent sensiblement (voir Albert 1994). De plus, une caractéristique de la presse relève de sa forte homogénéité avec un «unanimité fabriqué» (Halimi 1997, 21) et sa reprise fidèle de la nouvelle rhétorique

nationale-républicaine (Balibar 1999, 92). Dans ce cadre, nous considérerons qu'à l'instar du petit écran, les représentations rédactionnelles des cités s'articulent principalement autour de nouvelles images d'incivilités, d'émeutes, de meurtres et d'attentats terroristes. Nous postulerons que deux thèmes soulignent la nouvelle altérité radicale des Quatre-Mille mais prennent, à travers la presse, des formes quelque peu distinctes. En premier lieu, nous suggérerons que la nouveauté de la rhétorique rédactionnelle réside dans le développement de la thématique du *ghetto*, qui se lie à la métaphore journalistique de l'étrangeté et sert de première ligne de force au développement d'un discours racisant. Ensuite, nous arguerons que le thème du terrorisme complète la nouvelle étrangeté spatiale instituée par la ghettoïsation des cités et, comme sur le petit écran, participe par la figure de «l'Étranger» («l'Arabe») à une nouvelle inscription des «banlieues» comme un territoire de haute dangerosité pour la nation. Mais tout d'abord, un mot sur l'importance du discours de la presse du Front National (Birenbaum 1992).

### **2-3-a) La presse du Front National**

Durant la décennie 90, la perception des «banlieues» par les médias écrits français se singularise par l'emploi d'une ligne éditoriale particulièrement dramatisante et catastrophiste au sujet de l'avenir de la nation. Le point de départ des représentations rédactionnelles de cette période peut être lié au développement précoce de la rhétorique raciale propre au Front national sur les cités et la Cité.

Depuis le début des années 80 et la progression des journaux solidaires des idéaux du Front National,<sup>81</sup> le Grand Ensemble représente à l'instar d'autres «banlieues» une des cibles privilégiées de la presse frontiste (Ireland 1994, 120). Régulièrement en effet, la Cité à cette période devient le point d'ancrage d'un discours stigmatisant axé sur l'inintégrabilité des populations musulmanes et le danger qu'elles représentent pour la cohésion nationale. Dans les journaux frontistes qui se font l'écho au seuil de la décennie 80 de l'actualité «beure», les exemples focalisés sur La Courneuve sont nombreux et oscillent entre différentialisme et provocation: dès juillet 1983, Minute qui titrait en première page, après le meurtre de Toufik, «Sommes-nous tous des racistes?» (16-23 juillet 1983), récusait la thèse d'un nouvel attentat raciste et soulignait, à l'inverse des autres journaux, le cri de «Salauds de Français» poussé par certains manifestants immigrés en colère (ibid). Quelques mois plus tard, un article de l'hebdomadaire Rivarol intitulé, «La culture beur, voilà l'avenir!», s'opposait à l'attention excessive manifestée par les médias envers les victimes du racisme en général et Toufik en particulier, pour dénoncer le silence journalistique entourant la montée de l'insécurité et les nombreuses violences racistes anti-Français (ibid. 9 mars 1984). Les cas se multiplient au milieu de la décennie<sup>82</sup> mais c'est surtout au tournant des années 90 que la rhétorique de la presse frontiste peut être rapprochée de la tonalité générale présidant au nouveau «national républicanisme» (Balibar 1999, 92). Comme nous l'avons indiqué, le seuil de la décennie

---

<sup>81</sup> La presse d'extrême droite, dont le discours s'articule autour de cinq titres (Présent, National Hebdo, Minute-La France, Rivarol et Le Choc du mois) prend son essor au cours de la décennie 80 (Birenbaum 1992). Si l'hebdomadaire Rivarol est lancé en 1951 (ibid. 1992, 273), Présent n'est créé qu'en 1982 et ne devient un quotidien qu'en 1989 (ibid. 1992, 255). Le magazine National Hebdo ne démarre que fin avril 1984 (ibid. 1992, 258) tandis que Minute tombe entre les mains du Front National en 1990 pour devenir Minute-La France (ibid. 1992, 270).

<sup>82</sup> «Lançons la campagne, 'Touche pas à mon peuple!'». Présent. 4 février 1985 ; «Décision sévère dans l'affaire Toufik». ibid. 24 avril 1986 ; «Les coulisses de la crise». Minute. 12 décembre 1986 ; «Un assassin couleur... d'époque». Rivarol. 12 décembre 1986.



90 correspond en France à une profonde modification de la «vision médiatique» des «banlieues» (Champagne 1993). Avant la thématique du terrorisme, le trope du *ghetto* constitue la première ligne de force de cette nouvelle tonalité discursive propre aux médias écrits.

### **2-3-b) La vogue du *ghetto* et de l'islamisme au sein de la presse nationale (1990-1995)**

Dans le contexte de la recrudescence des violences urbaines, des incivilités, des trafics, des émeutes (Laé 1991), le thème du *ghetto* s'impose progressivement comme un rouage incontournable de la couverture de presse du Grand Ensemble et des «banlieues» de la nation.<sup>83</sup> Dans le cadre des cités, le terme *ghetto* ne représente pas un concept foncièrement nouveau,<sup>84</sup> mais il s'exprime alors avec force par la nouvelle altérité radicale qu'il évoque au sein de la nation. Pour Silverman (1992, 97), le *ghetto* participe globalement d'une logique dichotomique où «the logic of this dichotomy between today's ghettos and yesterday's individual assimilation is once again that today's immigrants are different». Cette logique visant à suggérer la nouvelle différence irréductible des populations étrangères s'avère particulièrement usitée; par ce trope, la presque totalité des journaux et magazines d'information, alors confrontés à l'hégémonie télévisuelle, livrent une image à la fois plus inquiétante et dramatique de La Courneuve (Berlot 1994).

---

<sup>83</sup> Pour une analyse fine de la vogue du *ghetto* dans la France de cette période, lire «le piège des mots» Vieillard-Baron (1996, 13-44).

<sup>84</sup> Voir Bachmann et Basier (1989, 30).

Tout d'abord, les évocations de la Cité menaçant l'intégrité nationale font explicitement référence à l'altérité de l'espace suburbain. Dans «[l]e catalogue des banlieues dortoirs» (Le Point, 15 octobre 1990), la thématique rédactionnelle de la ghettoïsation fait de La Courneuve une des grandes «cités barbares» (Le Figaro, 27 novembre 1990) de la nation, une cité «où le pire est possible» (ibid. 9 octobre 1990), qui fonctionne en vase clos, symbolisant un véritable «apartheid en banlieue» (La Croix, 23 mai 1990). Tel qu'il est employé, le concept de *ghetto* se rapporte également à la déviance des populations étrangères et leurs plus jeunes représentants qui posent un défi à l'ordre de la communauté nationale. Dans ce cadre racisant, la Cité est livrée aux «bandes sauvages» (France Soir, 13 juillet 1993) où les «[v]oitures [sont] incendiées» (Le Parisien, 2 août 1990). Dans le même registre, «[l]es délinquants [y sont] de plus en plus jeunes» (ibid. 16 avril 1993) et «sèment la terreur» (ibid., 14 mars 1990). «[L]a mafia» (Globe Hebdo, 24-30 mars 1993) y règne également en maître. Enfin, le concept de *ghetto* et l'imagerie de violence qui s'y rapporte sert aussi, et surtout, à suggérer la criminalisation des non-nationaux. Au sein de «[l]'explosion de l'insécurité» (Le Parisien, 16 avril 1993) nationale, les Quatre-Mille en tant que *ghetto* fonctionne comme une vaste «cité de la peur» (France Soir, 16 avril 1993) qui abrite non seulement «[d]es enragés de nulle part» (Le Point, 15 octobre 1990) mais s'impose aussi comme une des nouvelles «cités interdites» (France-Soir, 13 septembre 1995) où même «[l]es policiers [sont] interdits de séjour» (Le Monde, 17 octobre 1990). Dans ce cadre, on comprend que le *ghetto* courneuvien nécessite la mise en place d'un «[d]ébat d'urgence pour les banlieues» (Le Parisien, 27 avril 1993).

Selon cette perspective où la «ghettomania» s’empare de la France, il devient possible de considérer autrement la succession de démolitions orchestrées par les autorités nationales dans le cadre de la politique de la ville. A la fin des années 90, la démolition du bâtiment Renoir peut être rapprochée de la «dichotomy» énoncée par Silverman (1992, 97). Dans le flot d’articles qui lui sont consacrés et où l’image du *ghetto* se trouve brandie, tout se passe en effet comme si les journaux cautionnaient, de manière subreptice, la nouvelle destruction de cette barre d’habitation.<sup>85</sup> Au cours de ces années, les articles suggérant une association entre le Grand Ensemble courneuvien et le modèle éminemment connoté de *ghetto* figurent donc au centre des schémas narratifs sur les «banlieues». Affectant cette période, une seconde thématique moins spécifique au discours de presse, mais tout aussi dramatisante, doit aussi être investiguée, celle de l’islam et du terrorisme islamiste.

Durant les années 90, au sein de la nation française, la montée de la peur de «l’Etranger» occupe une large place au sein du discours rédactionnel (Saddek 1998). Dans le cas de la presse écrite, cette peur qui se prolonge jusqu’au début du millénaire s’exprime à travers le *ghetto* mais est aussi traduite par son chevauchement avec la thématique sensible et prisée des médias, la thématique du terrorisme (Wolton et Wiewiorka 1987). Dès le début 1994, comme nous l’avons vu, une menace islamiste se trouve instituée en France; l’arrestation au Maroc de terroristes issus de La Courneuve suscite et fait planer une nouvelle peur nationale (Silverstein 2004, 133). Lors de ces années émaillées par

---

<sup>85</sup> On consultera, en guise d’exemples, les titres suivants: «Pour une ville en périphérie. La Courneuve quand l’urbanité apprivoise le ghetto». Techniques et architectures. Septembre 1996 ; V. de V. «Des explosifs pour réparer l’irréparable». Le Figaro. 8 Juin 2000; Chambon, Frédéric. «Les démolitions nouveau remède miracle à la déprime des cités ghettos». Le Monde. 9 Juin 2000. «Vers la fin des cités ghettos?» L’Informateur de la quinzaine. 20 juin 2000.

l'explosion de bombes, une série de meurtres et une longue liste de coups de filet policiers (Becker 2003, 736-737), le traitement télévisuel avait usé et abusé du développement du terrorisme intégriste dans son rendu de l'actualité. Si distinction il y a, à cette période, entre la couverture de presse des Quatre-Mille et son traitement télévisuel, celle-ci réside dans les débuts précoces et la densité du discours anti-musulman par les journaux. Cette précocité et cette systématisme se trouvent au cœur des représentations de la Cité de même que l'uniformité du discours proposé dans l'ensemble de la presse.

Au-delà de la presse frontiste qui se fait l'écho du danger intégriste dès la décennie précédente,<sup>86</sup> la presse populaire embraye précocément sur cette thématique symbolique du nouveau danger des populations «arabes» présentes sur le territoire national. Ainsi au début de la décennie 90, au moment où les signes d'embrigadement de jeunes «Beurs» des cités par des sympathisants intégristes deviennent de plus en plus apparents, les journaux et magazines à grand tirage commencent à ériger les Quatre-Mille en une nouvelle base de recrutement du terrorisme islamiste (Saddek 1998). Dès l'été 1990, la mosquée du Grand Ensemble devient l'objet de toutes les attentions.<sup>87</sup> Cependant, ce sont principalement les activités d'associations socio-culturelles courneuviennes, contrôlées

---

<sup>86</sup> Dès 1983, suite au meurtre de Toufik, Minute qui reprend ici les déclarations de Jean-Marie Le Pen, le leader du Front National, écrit: «Attention! Demain les immigrés seront de véritables armées étrangères de guerre civile que vous implantez chez nous!» («Au nom des bougnoules bleu, blanc, rouge». *ibid.* 16-22 juillet 1983). Les exemples sont nombreux dans les années suivantes: «Guérilla maghrébine à La Courneuve». Présent. 15 juillet 1988 ; «L'Islam en France». La France Minute Décembre 1992. «L'Allemagne tête de pont de l'islamisme en Europe». *ibid.* 13 juillet 1993 ; «Les fous d'Allah préparent la guérilla dans les banlieues» *ibid.* 14 avril 1993.

<sup>87</sup> «Comment les barbus tentent d'infiltrer les Algériens de France». Le Figaro. 28 juin 1990 ; «Coup de frein sur imams». Le Pli. 26 octobre 1992 ; «L'Islam de France, la déchirure». Le Figaro. 9 août 1993 ; «L'ombre des minarets». Valeurs Actuelles. 1<sup>er</sup> octobre 1994.

par des organisations musulmanes, qui suscitent l'intérêt des rédactions et inspirent les peurs les plus grandes. Deux organisations concurrentes basées dans la Cité et soupçonnées de prosélytisme islamique, sont particulièrement visées par la presse nationale pendant ces premières années: l'Union des Organisations Islamiques de France (U.O.I.F.) gestionnaire indirect d'un centre de formation professionnelle pour adultes; la Fraternité Algérienne de France (F.A.F.) proche du Front Islamique du Salut (F.I.S.) qui dirige notamment l'association «Dialogue 4000». Durant cette période, les activités de ces deux associations densément couvertes par les journaux et les magazines<sup>88</sup> contribuent à suggérer la présence d'un danger intégriste au sein du Grand Ensemble, mais établissent aussi et surtout un lien manifeste entre une pénétration de l'intégrisme et une islamisation latente de la République.

Outre l'attention extrême qu'elle accorde au terrorisme islamique, la presse écrite offre également une lecture plus systématique des faits d'actualité à cette période.<sup>89</sup> La fréquence avec laquelle les Quatre-Mille reviennent dans le discours rédactionnel en

<sup>88</sup> Lire sur l'U.O.I.F.: «France, comment les intégristes musulmans noyautent les Beurs?» L'Événement du jeudi. 4-10 novembre 1996 ; «Les 4000 coups». Le Nouvel Observateur. 26 décembre 1993 ; «Le préfet s'inquiète de l'intégrisme par imprégnation». L'Humanité. 20 octobre 1994 ; Pour «Dialogue 4000» consulter, par exemple, «Diplomatie du caméléon». *ibid.* 7 janvier 1993 ; «Le fanatisme au nom du F.I.S.», l'Hebdo 93 25 février-3 mars 1994 ; «France: comment les intégristes musulmans noyautent les Beurs?» L'Événement du jeudi. 4-10 novembre 1993 ; «Les 4000 coups», Le Nouvel Observateur. 26 décembre 1993.

<sup>89</sup> «Des Beurs accusés d'être les tueurs: Deux simples délinquants de La Courneuve». France-Soir. 30 août 1994 ; «Casseurs et terroristes». *ibid.* ; «Déjà une douzaine de Français arrêtés. Leurs complices traqués dans tout le pays». *ibid.* ; «Piégé, le chemin de la foi». *ibid.* ; «Retour sur les beurs de La Courneuve». Le Figaro. 31 août 1994 ; «Perquisition chez les Beurs». Le Parisien. 2 septembre 1994 ; «Les jeunes beurs seraient des terroristes». *ibid.* ; «Une semaine de rebondissements». *ibid.* ; «Quatre beurs, de la banlieue aux geôles du Maroc». Libération. 8 septembre 1994 ; «La police française à la recherche de Rachid». *ibid.* ; «Des beurs de banlieue en mal de djihad jugés au Maroc». Le Monde. 11 janvier 1995 ; «Comment les barbus recrutent en banlieue?» France-Soir. 30 janvier 1995 ; «Quand passent les V.R.P. d'Allah». *ibid.* ; «Une 'bible' chiite au porte à porte». *ibid.* ; «Seul espoir la Cour suprême». *ibid.* ; «1995 sera l'année de tous les dangers. La France sous la menace islamique» Paris Match. Février 1995.

relation avec le danger islamiste s'avère particulièrement élevée. Cette différenciation entre presse écrite et télévision apparaît de façon très claire lors de l'arrestation et le procès des terroristes courneuviens au Maroc en 1994 et 1995. En octobre 1994, Le Parisien et d'autres journaux et magazines<sup>90</sup> rapportent le démantèlement du reste du réseau intégriste lié à l'attentat marocain: quatre jeunes gens d'origine maghrébine ayant effectué des stages paramilitaires au Pakistan sont interpellés dans le Grand Ensemble («Un cri d'alarme: du terrain de foot au terrorisme». *ibid.* 20 octobre 1994). En août 1995, Le Parisien qui évoque dans ses colonnes l'extradition en France du cerveau présumé de l'attentat de Marrakech ramène encore la Cité sur le devant de la scène rédactionnelle («Il recrutait ses soldats à La Courneuve». *ibid.* 12-13 août 1995). En septembre 1995, tandis que la presse écrite relaye, comme le petit écran, les coups de filet effectués par la police en «banlieue» en général et aux Quatre-Mille en particulier,<sup>91</sup> Minute-La France révèle, de son côté, le renforcement de la surveillance d'une association malgache établie à La Courneuve et soupçonnée d'entretenir des relations avec les milieux intégristes («Des chiites malgaches à La Courneuve» *ibid.* 20 septembre 1995). Cependant, le fait d'actualité qui témoigne le plus significativement de cette surmédiatisation rédactionnelle est indiscutablement lié à l'attaque à la bombe contre la station R.E.R. Saint-Michel au mois de juillet 1995 (Becker 2003, 736-737). Si le petit écran n'établit aucune relation entre les Quatre-Mille et cette tragédie, France-Soir dans

---

<sup>90</sup> «Vers la république islamique de France en Ile-de-France». Rivarol. 28 octobre 1994.

<sup>91</sup> «La police cerne les réseaux islamistes». Le Nouveau Dimanche. 10 septembre 1995 ; «Selon le directeur de la police, les extrémistes utilisent de jeunes délinquants». L'Humanité. 12 septembre 1995 ; «La jeunesse des banlieues face aux risques d'un nouveau terrorisme». Le Monde 3 octobre. 1995.

les jours suivant le drame annonce un lien direct entre le Grand Ensemble et ce fait d'actualité dramatique. Sous le gros titre, «Carnage dans le métro: La piste de La Courneuve», se trouve un large cliché d'un des immeubles de la Cité sur lequel le journal a figuré en incrustation les portraits des auteurs de l'attentat de 1994 (ibid. 4 août 1995).



(ibid. 4 août 1995)

Dans la presse écrite française, la deuxième moitié de la décennie 90 va contribuer à l'extraordinaire diffusion de la peur de l'islam au sein de la république nationale (Balibar 1999).

### **2-3-c) Presse nationale fin de siècle et montée en flèche de l'islamophobie**

L'actualité terroriste du Grand Ensemble constitue donc un pôle de représentation majeur illustrant le changement radical des perceptions raciales au sein de la nation française (Balibar 1999). Dans un contexte où la déviance et l'échec de l'intégrabilité des populations immigrées et de leurs descendants continuent de faire l'actualité,<sup>92</sup> le rendement du terrorisme islamiste surgit une dernière fois en 2002 pour replacer les Quatre-Mille au cœur de la menace nationale. L'élément le plus remarquable de la couverture de presse relève désormais de l'uniformité saisissante de l'ensemble de la presse écrite française dans la couverture des «terroristes de La Courneuve».

A la fin de l'année 2002, l'interpellation du commando soupçonné d'avoir voulu perpétrer une attaque chimique contre le métro parisien constitue une nouvelle fois le point culminant de la fin de cette phase rédactionnelle du Grand Ensemble. Sans revenir sur le contexte de l'islam en France suite au «11 septembre 2001» (voir Wiewiorka 2003), la Cité se trouve de nouveau assimilée, à cette occasion, à un repaire terroriste servant de «base-arrière» à des agents intégristes. Dans le discours de la presse française, le début du millénaire manifeste avec éclat la formidable similitude de l'ensemble des titres. Outre la dimension nationale et internationale de «l'islamophobie» (Geisser 2003), l'interpellation

---

<sup>92</sup> Comme pour la télévision, ces sujets représentent autant de thèmes importants du suivi rédactionnel du Grand Ensemble pendant les années 1995-2002 : «Les policiers étaient leur cible favorite». Le Parisien. 9 novembre 1995 ; «Voitures incendiées». *ibid.* 2 janvier 1995 ; «Attention, cités interdites». France-Soir. 13 septembre 1995 ; «Deux touristes agressées». Le Parisien. 7 février 1996. «Arracheur arrêté». *ibid.* 28 août 1996 ; «La fabrication de cocktails Molotov bat son plein». *ibid.* 25 Octobre 1996 ; «Rodéo dans la cité». Le Parisien. 6 mars 1998 ; «Incidents en Seine-Saint-Denis». Présent. 8 avril 1999 ; «La cité des 4000 en ébullition». Le Parisien. 5 novembre 1999 ; «Les tournantes, ça existe». Le Nouvel Observateur. 25-31 janvier 2001 ; «La cité des 4000 toujours en ébullition». Le Parisien. 11 Octobre 1995 ; «Guérilla 'sauvageonne': les cités interdites». Présent. 18 février 1999 ; «Violences». Le Parisien. 7 avril 1999.



du commando souligne principalement la nouvelle circularité de l'information rédactionnelle et la restriction croissante des points de vue énoncés auprès des lecteurs. Dans un contexte mondial fragilisé par les événements du «11 septembre», la presse française dans son ensemble se fait l'écho de la peur exacerbée face à la nouvelle menace islamiste et on assiste, alors, à un véritablement emballement rédactionnel.<sup>93</sup> Dans un article ironiquement intitulé, «L'explose des faits», Le Canard enchaîné insiste particulièrement sur cet emballement incontrôlé et incontrôlable en même temps qu'il souligne à travers cet événement la nouvelle perversion du «journalisme de marché» au

---

<sup>93</sup> «Les islamistes de La Courneuve préparaient une attaque chimique». Le Parisien 17 décembre 2002. «Une planque discrète au cœur de la cité». *ibid.* ; «Filière tchéchène à La Courneuve». France Soir 18 décembre 2002 ; «Des réseaux à l'échelle européenne». *ibid.* ; «Quatre islamistes interpellés: un gros coup de filet?». L'Echo 18 décembre 2002 ; «Les deux fioles qui intriguent la DST». Le Parisien 18 décembre 2002. «Présumés terroristes apprentis chimistes». Libération 18 Décembre 2002 ; «La panoplie complète du terroriste». La Montagne 18 décembre 2002 ; «La "très sérieuse" affaire des islamistes de La Courneuve». Présent 19 décembre 2002 ; «Les milieux terroristes français déstabilisés». La Croix 19 décembre 2002 ; «Paris, cible d'Al Qaïda?» Actualité juive hebdo 19 Décembre 2002 ; «Du perchlore de fer chez les islamistes de La Courneuve». Populaire du Centre 19 décembre 2002 ; «L'Europe craint la pieuvre islamiste» France Soir 19 décembre 2002 ; «Nouvelle découverte chez les islamistes de La Courneuve». Le Parisien 19 décembre 2002 ; «De la Tchétchénie à La Courneuve». Valeurs actuelles 20 décembre 2002-3 janvier 2003 ; «La Courneuve un cinquième suspect interpellé». Charente Libre 20 décembre 2002 ; «Terrorisme classique». La Montagne 20 décembre 2002 ; «L'hypothèse d'un attentat chimique s'estompe». Journal du Centre 20 décembre 2002 ; «Le groupe de La Courneuve préparait bien un attentat». Parisien 20 décembre 2002 ; «Les enquêteurs ne croient plus à l'attentat chimique». Le Figaro 20 décembre 2002 ; «Terroristes, peut-être, chimistes, pas sûr». France Soir 20 décembre 2002 ; «Islamistes de La Courneuve: l'ennemi dans nos murs». Présent 20 décembre 2002. «Un attentat classique, à l'explosif». Libération 20 décembre 2002 ; «L'attentat préparé par les quatre islamistes de La Courneuve n'était pas de type chimique». Le Monde 21 décembre 2002 ; «Islamistes de La Courneuve: ce ne sont pas des bricoleurs». Présent 21 décembre 2002 ; «Les islamistes présumés écroués». Midi Libre 21 décembre 2002 ; «Le groupe de La Courneuve écroué». Libération 21-22 décembre 2002 ; «A la Courneuve, la police n'a arrêté qu'une partie de la cellule islamiste». Journal du dimanche 22 Décembre 2002 ; «La menace chimique». Le Point 20-27 décembre 2002 ; «L'explose des faits». Le Canard enchaîné 24 décembre 2002 ; «Quel monde préparons-nous pour Anna?» Le Sénonais Libéré 24 décembre 2002 ; «Terrorisme: Gilles Poux indigné par les amalgames». Le Parisien 25 décembre 2002 ; «Prêts à poser des bombes» France Soir 28 décembre 2002 ; «Quatre islamistes interpellés en Seine-Saint-Denis dans l'enquête sur les filières tchéchènes». Le Monde 28 décembre. 2002 ; «Les islamistes visaient l'ambassade russe à Paris». Le Figaro 28 décembre 2002 ; «Un groupe terroriste dans les filières de la DST». Libération 28-29 décembre 2002. «L'ambassade de Russie était visée». France Guyane 31-1 janvier 2003 ; «Les dangereux amateurs de La Courneuve». Le Nouvel Observateur 26-1 janvier 2003 ; «Les islamistes de Londres liés au commando de La Courneuve». Le Parisien 9 janvier 2003.

sein des médias écrits (Halimi 1997). Désormais, même un quotidien aussi sérieux que Le Monde cède à la pression de la concurrence et du marché:

Cette semaine, l'arrestation successive de trois, puis de deux suspects de terroriste islamiste à La Courneuve, en Seine-Saint-Denis, a provoqué quelques gros titres dans les médias sur l'attentat chimique qu'auraient préparé ces cinq dangereux terroristes. Ce ne sont sans doute pas de doux agneaux, et les enquêteurs ont découvert des indices troublants, mais la presse s'est emballée comme un seul homme pour la thèse du terrorisme chimique de grande envergure. On avait là une nouvelle preuve de l'efficacité de la DST et du très médiatique juge Bruguière, sur la piste, cette fois, de la "filière tchéchène". Mardi 17 décembre, "Le Parisien" démarre très fort en une sur l'arrestation de Mourad ben Hamed, le "chimiste du groupe" et deux de ses complices: "Arrêtés en Seine-Saint-Denis Les islamistes cachaient des produits chimiques" (...) Le lendemain, la plupart des quotidiens y consacrent leur une: "Les islamistes étaient prêts à passer à l'action". Plus prudent, "Le Monde" attend le jeudi 19 pour revenir, lui aussi, à "ce premier coup" porté à la "filière tchéchène": "Un attentat chimique déjoué?" Las, le vendredi, c'est la décrue. Fi du bio terrorisme, la plupart des quotidiens pratiquent un discret mea culpa. "Les enquêteurs ne croient plus à l'attentat chimique", annonce Le Figaro. "L'attentat préparé par quatre islamistes de La Courneuve n'était pas de type chimique", confirme "Le Monde". Le démenti du Parisien qui, le mercredi et le jeudi, était revenu à la une sur cette menace chimique, est, en page 14, d'une discrétion exemplaire: "L'hypothèse d'une arme chimique,

évoquée au lendemain de l'arrestation, semble écartée". Le même jour, Libération, un des seuls journaux à avoir montré la plus extrême prudence dès le départ, cite une source DST évoquant "un projet imprécis et pas imminent" d'attentat classique. Les fioles jugées suspectes ne contenaient en fait qu'un oxydant et un fixateur utilisé pour "graver des circuits imprimés". Le "Journal du Dimanche" explique benoîtement que la "tenue de type NBC" (nucléaire, bactériologique et chimique) découverte sur place ressemblait plutôt à un bleu de travail ou presque... Dans "Le Parisien Dimanche", qui revient sur la menace, celle-là nettement plus réelle, qu'aurait fait courir le groupe d'apprentis terroristes. Alain Marsaud, député et ancien magistrat antiterroriste, explique "En France, le traitement du renseignement est rapide." La réaction des médias aussi!" (ibid. Le Canard enchaîné. 24 décembre 2002)

Partagées entre dramatisation et spectaculaire, les représentations de cette dernière «affaire» reflètent donc l'unanimité de la presse écrite. Après la télévision, ils contribuent à renforcer la nouvelle circularité du discours journalistique et à exclure les habitants des périphéries de l'entité nationale.

### **Conclusion du chapitre III**

Au cours de ces quarante dernières années, la sphère journalistique française a révélé une profonde évolution des perceptions de la communauté nationale dans sa relation aux territoires périphériques. Communément, le discours journalistique répond à une fonction civique d'information et fournit des éléments au fondement de la nation et de son idéologie. L'analyse des représentations journalistiques permet une première interprétation significative de l'histoire des évocations suburbaines. Majeures au sein de «l'ordre du discours» (Foucault 1971), nous proposons que ces représentations ont imposé un premier partage des notions de «pouvoir» et de «savoir» contribuant à la dissémination en France d'une image racisante de la nation à rebours de ses principes fondateurs d'égalité et de liberté.

L'appartenance des citoyens à la communauté ne saurait constituer un racisme d'Etat officialisé; tout racisme, cependant, se trouve ancré dans la structure même des institutions et dans le rapport conscient et inconscient des individus et des masses à ces institutions. Depuis les années 60, les représentations télévisuelles et rédactionnelles forment les grandes lignes du discours sur la conformité culturelle et l'appartenance à la communauté nationale. Elles constituent des «épistèmes» (Foucault 1966) centraux de l'histoire des «formations de vérité» (ibid. dans Gros 2007). Au vu des évocations journalistiques des Quatre-Mille, nous proposons que les processus de racialisation et de nationalisation ont saturé les relais médiatiques nationaux. La transmission de nouvelles télévisuelles et rédactionnelles a exclu des catégories de «classe» et de «race», et a

contribué à la formation d'un découpage territorial participant d'une exclusion nationale (une «mise au ban») des grands ensembles et de leurs habitants. Dans ses travaux, Noiriel nomme le procès d'exclusion des Français nationaux de certains droits comme une forme de «tyrannie du national» (1991), qui est dûe au fait que certaines catégories sociales et ethniques, telles les «banlieusards», sont essentialisées comme fondamentalement «différentes». Nous arguons que cette «tyrannie du national» (ibid.) qui s'est progressivement intensifiée par la voie de la télévision et de la presse peut être rapprochée d'une autre forme de tyrannie journalistique, à savoir la «tyrannie de la communication» (Ramonet 2001), tyrannie articulée autour de la dramatisation mais aussi de la «différence».

Historiquement, les *artefacts* journalistiques offrent des modes différentialistes pour penser le concept de nation, de «rooted belonging» et de «distinctive cultures» (Gilroy 2000, 123). Dans ses travaux, Gilroy souligne que le discours sur la «nation» est connexe d'une «rhetoric of order and race» (1987, 44). Dans le cadre des périphéries françaises et des Quatre-Mille, nous arguons que les représentations médiatiques ont essentiellement «fixé» les banlieusards, et plus spécifiquement, depuis quelques années, les représentants de l'immigration. Si la presse écrite a maintenu séquentiellement un discours dissident et alternatif par l'entremise des journaux communistes et ethniques et certains titres de gauche, la ligne de force des représentations journalistiques de la Cité a été d'insinuer de plus en plus une non-appartenance et infidélité des Courneuviens à la France. Insistant sur leurs caractéristiques culturelles, identitaires ou religieuses, les récits médiatiques ont ainsi amplement stressé leur soi-disant refus de s'intégrer au reste de la communauté.

Subséquentement, les récits de la presse et surtout de la télévision ont construit des formes d'altérité rendant leurs caractéristiques socio-culturelles à la fois incompatibles et irréconciliables vis-à-vis de la nation.

Au cours de ces quarante dernières années, la position hégémonique des médias au sein de la nation a donc largement contribué à l'exclusion symbolique de catégories de populations marginales dont les Quatre-Mille et leurs représentants ont constitué des figures emblématiques. Dans ce chapitre, notre objectif était de démontrer que les textes journalistiques des presses télévisée et écrite se trouvent au centre du «circuit de la culture» et possèdent le pouvoir de forger les mythes de la pureté de la nation française en autorisant une conception simplificatrice de la ressemblance et de l'appartenance nationale. Dans le contexte de ces quatre dernières décennies, les ouvriers puis les étrangers résidant dans les grands ensembles des villes françaises ont été considérés comme les principaux ennemis nationaux. Les médias en insistant sur leur position d'*outcasts* ont construit et disséminé des tensions fictives divisées entre origine et essence, entre identité et absolutisme ethnique, relayant un discours racialisant imaginaire au fondement de la constitution de la communauté nationale.

**Chapitre IV - Evocations artistiques des «banlieues» nationales et mondes identitaires: les créateurs français et le Grand Ensemble de La Courneuve (1966-2002)**

**Introduction**

**A) «Mass-Art» - nation / «Mass-Art» - identités**

**B) Représentations artistiques résistantes et perceptions périphériques**

**Section 1 Le Grand Ensemble au prisme du grand écran (1966-2002)**

**1-1) Premiers plans d'une cité stigmatisée: discriminations de «genre» et de «classe» (1966-1981)**

**1-1-a) Godard, images suburbaines, images féminines**

**1-1-b) Cinéma policier et clichés sur la pauvreté**

**1-2) Cinéma «beur», marginalité, ethnicité (1985)**

**1-3) Fictions, documentaires et altérité nationale (1987-2002)**

**1-3-a) Fictions et ré-ethnisation du Grand Ensemble**

**1-3-b) Cinéma documentaire et résistance aux stéréotypes**

**1-3-c) Retour de la fiction: les filles et la «banlieue»**

**1-4) Conclusion**

**Section 2 Les Quatre-Mille par les écrivains (1974-2001)**

**2-1) Bildungsroman et déviations juvéniles: homosexualité (1974)**

**2-2) Roman «beurs» et roman policier: questions identitaires (1981-1986)**

**2-2-a) Le roman «beur»: mobilisation politique et sociale**

**2-2-b) Littérature policière: identités coloniale et postcoloniale dans l'Hexagone**

**2-3) Récits de la «fran/cité»: «banlieue-livre», romans policiers et plumes alternatives (1989-2001)**

**2-3-a) «Banlieue-livre» et identité française**

**2-3-b) La vague du roman policier, épitome de la rupture de la «fran/cité»**

**2-3-c) Plumes alternatives: retisser la «fran/cité»**

**2-4) Conclusion**

**Section 3 La Cité dans la musique populaire (1977-2001)**

**3-1) «On n'était pas du même camp» (1977)**

**3-2) Variété militante et essentialisation du «lou-beur» (1983)**

**3-3) Musiques transnationales et revendications anti-différentialistes (1999-2001)**

**Conclusion du chapitre IV**

## Chapitre IV

### EVOCATIONS ARTISTIQUES DES «BANLIEUES» NATIONALES ET MONDES IDENTITAIRES: LES CREATEURS FRANÇAIS ET LE GRAND ENSEMBLE (1966-2002)

*«Les banlieues seraient prêtes à exploser, la loi républicaine y serait outragée, l'insécurité y règnerait. Banlieues de la peur, 'banlieues de l'Islam' aussi (...) [u]n monde étrange avec son langage, ses musiques, son goût pour la violence, [s]on (...) cinéma (...).» (Rey 1996, 7-8)*

*«On n'assurera pas l'avenir de la nation et de la démocratie en demeurant insensible aux particularismes (...).» (Wieviorka 1997)*

*«Les Quatre-Mille, la cité la plus citée» (Lebel 1987)<sup>94</sup>*

## Introduction

Dans son célèbre film, Deux ou trois choses que je sais d'elle (1966), Jean-Luc Godard rend compte de la manière dont les représentations des grands ensembles et du Grand Ensemble peuvent être exprimées par un artiste tandis que la question de la nouvelle gestion du politique et de la culture par le grand capital commence à gagner du terrain. Godard (1966) exprime en ces termes sa vision de l'art et son dessein:

[U]n monde nouveau où les hommes et les choses connaîtront des rapports harmonieux. Voilà mon but. Il est finalement autant politique que poétique. Il explique, en tous cas, la rage de l'expression. De qui?... De moi, écrivain et peintre

---

<sup>94</sup> Lebel Jean-Patrick, cinéaste et documentariste français.



Cet essai de définition de l'art visant à une harmonie synonyme de liberté, d'égalité et de fraternité entre les Hommes illustre la complexité de la vision artistique. Cette quête harmonieuse recherchée dans l'art par Godard combine esthétique et politique, et permet à l'auteur de poser un autre regard sur le monde, un regard «détaché». Dans le contexte plus récent de la mondialisation, Gilroy argue que les forces culturelles oppositionnelles résistent actuellement de moins en moins à l'essentialisation en même temps qu'elles rendent de plus en plus diffus la figure de l'«encampment» comme «belonging» (Gilroy 2000). Pour Gilroy, l'essentialisation du corps de l'homme noir dans la culture artistique montre de manière manifeste la perpétuation en occident des grands clivages raciaux soutenus par l'ordre corporatiste: «Racial hierarchies still exist, creeping back into Europe and popular culture perpetuates a commodity of blackness with idealized, sexualized images of black(s) (...) We are still entrenched in camps» (2000, 4<sup>e</sup> couv.).

Dans ce chapitre, nous traiterons de la manière dont les artistes-créateurs conçoivent au sein d'un espace artistico-culturel clivé par les «industries de la culture» (Hesmondhalgh 2002) leurs propres représentations esthétiques du «sensible» (Rancière 2000). Dans son analyse de la «post-démocratie» (ibid. 1998, 53), Rancière évoque longuement la distribution des «parts» communautaires par la sphère de l'esthétique. Face au «régime de l'opinion sondée» (1995, 143), Rancière insiste tout spécialement sur le rôle éminent des créations esthétisées au sein du dispositif «policier». Parallèlement, il prête à l'art une dimension politique distincte dans la fabrique du «sensible» (ibid., 2000, 12). Nous proposerons ici que les transformations structurelles de l'art engendrées par le capitalisme culturel et ses grands conglomérats rejaillissent de façon signifiante à travers

les modes de partages artistiques de la nation et contribuent à questionner différemment le statut des *outcasts* nationaux. Notre objectif principal sera de montrer comment l'art a contribué en France à la cristallisation des mythes des périphéries mais aussi à la diffusion de représentations autres de l'identité nationale.

Ce quatrième chapitre se proposera de prolonger notre lecture «démocratique» des «banlieues» françaises et d'examiner l'évolution des représentations artistiques de la Cité des Quatre-Mille au sein de la France contemporaine. Nous considérerons ici que la culture artistique se trouve au coeur du récit de la France et de la francité, et forme au sein de la culture populaire un système fondamental d'«épistèmes» (Foucault 1966). Provenant des sphères filmiques, littéraires et musicales, nous considérons que ces «épistèmes» (ibid.) artistiques ont non seulement déterminé une part conséquente de la formation de «pouvoir» et de «savoir» (ibid. 1980), mais qu'ils ont aussi amplement favorisé à la fois la structuration et l'ordonnancement des discours racistes de l'ère moderne. A travers La Courneuve et son Grand Ensemble, nous examinerons principalement le rôle des oeuvres culturelles et artistiques dans «l'histoire des formations de vérité» (ibid., dans Gros 2007). Notre argument central sera que les productions artistiques ont contribué, après les médias, au développement d'un discours projetant une autre vision des *outcasts* de France et de l'identité nationale.

### **A) «Mass-Art» - nation / «Mass-Art» - identités**

Depuis plusieurs décennies, comme Mark Horkheimer et Theodor Adorno (2001, 75)

l'ont indiqué, «[t]he whole world is made to pass through the filter of the culture industry». De manière générique, les représentations artistiques des grands ensembles peuvent être situées à l'intérieur du «mass-art» (Carroll 1998) comme un reflet des nations et de leurs identités. Historiquement, l'art et ses supports de communication figurent comme des formes créatives alternatives. Par des *artefacts* courants et spécifiques, l'art et ses créations reflètent différemment les entités nationales et leurs multiples composants identitaires. Dans le cadre de sa «commodification», nous proposons que les relais du monde artistique se sont de plus en plus apparentés à des «state-apparatus» (Althusser dans Hall 1977, 335) consolidant les structures politiques et idéologiques des états-nations. De fait, nous arguons que la dimension fictionnelle de l'art soumis aux exigences du néo-capitalisme a fréquemment servi à structurer et disséminer, au sein des nations, les formes de «différences», populisme et racismes identitaires (Laclau et Mouffe 1985).

Durant ces dernières années, le «mass-art» et sa nouvelle puissance de diffusion assurée par de grandes multinationales<sup>95</sup> ont contribué au modelage des parts du nationalisme et du racisme, mais ils ont aussi activement participé à la dissémination des identités au sein des nations. Dans son approche de la culture globale, Hall (1991b) avance le concept fondamental de *new identities*.<sup>96</sup> Subsumant les catégories traditionnelles de classification, Hall argue que ces *new identities* font que le futur des nations appartient

---

<sup>95</sup> Telles Vivendi Universal, Time Warner, Bertelmans.

<sup>96</sup> Le concept de «new identities» renvoie chez Hall à l'expression de résistance des «subalternes». Sommairement, Hall constate dans le monde global à la fois une variabilité et une profusion des «identités». «Always in the process of formation» (ibid. 47), les «identités», selon Hall, se «cross-cut another» et reflètent, souvent de façon «contradictory» et à travers leur «splitting» (ibid. 48), la nouvelle partition identitaire de chacun («classe», «race», «genre», «génération» ou «sexe»).

désormais à «the impure». Dans le cadre de la progression multi-décennale de la «différence», nous proposerons ici que les créations du «mass-art» ont participé à une «policisation» des identités en même temps qu’elles ont contribué à leur «dé-essentialisation». En nous fondant sur ces postulats théoriques, notre objectif sera de montrer la complexité du discours du «mass-art» dans sa relation à l’imaginaire raciste et classiste. Partagées entre consensus et dissensus, nous nous efforçons de cerner au plus juste les évocations des différents «mondes identitaires» de la «banlieue».

### **B) Représentations artistiques résistantes et perceptions périphériques**

Dans l’étude de la France contemporaine, la question des représentations artistiques a suscité au fil de ces dernières années de nombreux débats principalement nourris par le paradigme de la décolonisation (Saïd 1993). Relevant de la mondialisation, ces débats post-coloniaux ont été particulièrement importants dans le cadre des «banlieues» (voir Rosello 2001). Tout d’abord, il faut souligner que les perceptions artistiques des périphéries ne constituent pas une simple «doublure» du discours journalistique. Au cours de ces dernières années, diverses sensibilités politiques et approches esthétiques ont favorisé en effet l’expression de «résistances idéologiques»<sup>97</sup> face au discours hégémonique national. Dans le contexte des années récentes, ce discours de résistance a principalement émané d’artistes engagés relevant à la fois de la diaspora africaine et de la mouvance de «gauche». Dans ses travaux récents sur les grands ensembles, Tyler Stovall

---

<sup>97</sup> Nous reprenons à notre compte le terme de Saïd (ibid. 1993, 252)

(2001, 39) insiste avec raison sur l'existence d'un soutien artistique envers les *outcasts* de la nation française:

[In France,] a series of novels, most notably Medhi Charef's *Le thé au harem d'Archi Ahmed*, has provided socially realistic portraits of suburban life for the benefit of both local residents and national (...) audiences who have never set foot in an HLM. The rise of an important school of *banlieues* films like *Bye-bye, Raï*, *La Haine* has had an even greater impact in focusing attention on the plight of the suburbs in general and non-white youth in particular. While these literary and cinematic genres have used suburbs as sites of representation, the area's greatest cultural significance arises from its importance to hip-hop music and culture (...) Like the hip-hop musicians in America and elsewhere, the rappers of the Paris suburbs represent at the same time the despair of those outskirts of society.

Comme suggéré par Stovall, les nouveaux *flows* de la mondialisation (Appadurai 2001) ont traduit *via* le transnational (Gafaïti 2003) une part conséquente de «la mise à nu» de la République française (Guénif-Souilamas 2006). De façon significative, ces contributions artistiques résistantes ont aussi été déterminées par d'autres formes oppositionnelles, des formes principalement issues des catégories de «genre» et de «génération» qui ont reflété le nouveau caractère «ambiguë» (Balibar 1997c) des identités de la nation française. Dans ce contexte de résistances identitaires multiformes, Hargreaves (2003, 145-154) a montré avec force la contribution artistique des jeunes issus des minorités nord-africaines et sub-sahariennes. Parallèlement, Laachir (2003)

s'est faite l'interprète exemplaire des nouvelles évocations de «genre» au sein des communautés de l'immigration. De fait, nous arguerons que le discours artistique et sa focalisation sur les «nouvelles identités» ont permis d'entrevoir des images distinctes de la France contemporaine questionnant et défiant la rhétorique dominante sur les problèmes d'intégration et d'identité pour les minorités.

Dans ce chapitre, notre but sera de poursuivre notre analyse «démocratique» des grands ensembles et de détailler, après les discours télévisuels et rédactionnels, les représentations des périphéries au prisme du cinéma, de la fiction et de la musique populaire, entre les années 1960 et 2000. Dans le cadre d'une «policisation» croissante de l'image des «cités», nous proposerons que les créations artistiques et leurs propriétés respectives (McLuhan 1967) ont donné lieu à des perceptions majoritairement fantasmées autour de la peur des «banlieues». Notre argument sera sous-tendu ici par la notion de «spectacle» avancée par le théoricien Guy Debord (2001) de même que par le concept de «racisme imaginaire» proposé par Michel Wieviorka (dans Laachir 2002, 291). Notre postulat sera que dans les sociétés modernes, la réduction des représentations de l'existence à une «immense accumulation of spectacles» a produit un «deceived gaze» au fondement d'un «language of separation» (Debord 2001, 139-140) entre les populations. Nous suggérerons que ce «deceived gaze» corrolaire du «spectacle» a contribué à la diffusion d'un «racisme imaginaire» à l'encontre de «groupes externes» (Wieviorka dans Laachir 2002, 291). A partir de notre archive courneuvienne, nous démontrerons que les évocations du cinéma, de la littérature et de la musique ont principalement cristallisé la peur de «l'ouvrier» et de «l'étranger», mais qu'elles ont aussi dévoilé certains écarts

d'identités ignorés ou éradiqués par la «police». Dans le contexte des années 60 et 90, symboliques du passage de la «banlieue *western*» à la «banlieue intégriste», nous arguerons que les évocations des artistes-créateurs ont offert certains points de vue alternatifs sur la Cité courneuvienne contribuant à dé-essentialiser les cités périphériques et à retisser les mondes identitaires de la France contemporaine. Au sein des *fictional worlds* comme les appelle Thomas Pavel (1989), notre proposition liminaire sera que les représentations du cinéma, qui relèvent des nouvelles perceptions dominantes de L'Ecran global (Lipovetsky et Serroy 2007), fournissent une première base solide pour examiner l'évolution historique de l'image des Quatre-Mille au sein de la culture artistique.

## **Section 1 – Le Grand Ensemble au prisme du grand écran (1966-2002)**

Au cours de l’histoire contemporaine, La Courneuve a constitué un objet privilégié pour de nombreux artistes et cinéastes. Depuis les années 60, la ville et sa cité représentent pour les adeptes de l’art de «l’illusion» un espace de tournage proéminent de la communauté nationale.<sup>98</sup> Depuis quarante ans, les productions affichant un ou plusieurs plans de la Cité ont été nombreuses, si bien que les Quatre-Mille avec une douzaine de productions filmiques s’est récemment vu érigé comme un «lieux culte» du cinéma français (Lemonier 2005, 214).

Durant ces dernières décennies, les créations filmiques sur la Cité comprenant long-métrages et documentaires ont partagé de nombreuses similitudes avec les productions de la «banlieue», dite horizontale, au sein du cinéma français (Bosséno 1994, 27). Par des genres clairement marqués (policier, drame, comédie ou fantastique), elles ont révélé les principaux dysfonctionnements de la nation. Dans la lignée du «mass-art», une part significative de ces créations verse dans une stéréotypie esthétique-commerciale tandis que d’autres œuvres projettent, par leur insistance sur les écarts d’identité, une image différente du couplet «banlieue» et identité.

### **1-1) Premiers plans d’une cité stigmatisée: discriminations de «genre» et de «classe» (1966-1981)**

---

<sup>98</sup> A propos de l’illusion cinématographique, il faut se remémorer la célèbre formule d’André Bazin: «Le cinéma substitue à nos regards un monde qui s’accorde à nos désirs».



Au cours des années récentes, le cinéma en tant que support artistique a constitué un des grands «miroirs» de la nation. Dans un monde où «tout est image», le grand écran s'est progressivement imposé comme le principal support à la fois de la culture visuelle (Howells 2003) et nationale (Harris 2000). Durant les décennies 60 et 70 cependant, le cinéma de cette période reste encore essentiellement un support en devenir. A nouveau, la «bride» étatique de même que l'étroitesse de la production limitent l'essor du support dont l'accomplissement véritable ne s'effectue qu'au tournant de la décennie 80 (Powrie 1997). Dans le cadre de cette première séquence matérialisée par deux œuvres, Deux ou trois choses que je sais d'elle (1966) et Le Choix des armes (1981), respectivement de Godard et Alain Corneau, nous proposerons que les premières perceptions filmiques des périphéries, qui se partagent entre films d'auteur et polar commercial, produisent un discours plutôt conformiste et majoritairement stigmatisant de la Cité.

En France, du milieu de la décennie 60 au début de l'ère 80, l'image des périphéries urbaines se singularise par une représentation critique de l'univers des cités H.L.M. Dès cette période, de fortes inquiétudes érigent les grands ensembles en un problème et pèsent sur la communauté nationale soumise à la crise économique (Clerc, Lipietz et Sautre-Buisson 1983). Dans ses travaux sur la société française, Edgar Morin et al. (1968) entrevoient dès cette époque les effets de la nouvelle civilisation moderne. Engloutissant les valeurs morales, cette civilisation est à l'origine, selon l'auteur d'«une politique de civilisation» (1997), de la perte de nos repères. Dans ce cadre, l'édification en masse des grands ensembles peut être perçue comme un symbole de ce (contre-)modèle sociétal.

Durant les années 60, la banlieue filmique constitue encore un décor inhabituel (Dollé 1994, 76-77). A cette période, deux caractéristiques essentielles distinguent les évocations du grand écran. Héritières de la «nouvelle vague» (Marie 1997), les représentations dépendent pour une part d'une vision à la fois politique et esthétique des marges. De l'autre, ces représentations exposent par le cinéma policier (Buss 2001) une autre perception à la fois militante et diabolisante des «banlieues». Dans le cadre de la domination des thèmes du «procès du béton» et de «la délinquance juvénile» (Bachmann et Basier 1989, 81-90), nous proposerons que le cinéma de cette période projette une double image esthétique des marges urbaines. Dépassant l'image critique et poétique des grands ensembles au sein de Deux ou trois choses que je sais d'elle, nous arguons que Le Choix des armes diffuse une image convenue et racisante des périphéries de la nation.

### **1-1-a) Godard, images suburbaines, images féminines**

Durant cette première séquence, la note filmique dominante relève certainement de l'émergence d'une perception sensationnaliste des quartiers périphériques, emblématique du futur «cinéma de banlieue» (Jousse 1995) et du «mass-art» en général. Les toutes premières évocations filmiques des marges urbaines, qui apparaissent au milieu de la décennie 60, font cependant émerger une vision relativement différente du discours populiste à sensation sur le déclin de la nation française. Participant des débuts de la Cité sur le grand écran, Deux ou trois choses que je sais d'elle révèle en effet un cadre esthétique et politique unique au sein des représentations suburbaines dans l'art. De manière générale, l'originalité de cette treizième réalisation de Godard, qui relate

l'itinéraire d'une famille nouvellement installée dans les grands ensembles, relève d'une nouvelle esthétique politique des «banlieues» introduisant une féminisation de la nation. Première réalisation sur la Cité et les cités en général, Deux ou trois choses que je sais d'elle fait apparaître le Grand Ensemble et la Femme comme les figures de proue de la décadence de la France et de son identité. L'originalité de cette production godardienne réside pour l'essentiel dans la stylisation du trio femme, Cité, nation qui contraste drastiquement avec le couplet commun «banlieues-jeunesse ouvrière». Pour le spectateur qui découvre au fil des images les mutations socio-spatiales de l'univers périphérique, il est difficile en effet de ne pas être interpellé par les longues séquences liant inextricablement la femme à la Cité et à la nation. En premier lieu, ce rapprochement singulier est figuré par le titre. «Elle» désigne, certes, une femme définie et précisément décrite, à savoir Juliette Manson, interprétée à l'écran par Marina Vlady. Mais «Elle» figure aussi et avant tout «la région parisienne» et la nation, incarnées par la Cité courneuvienne, ainsi que le soulignent sans aucune ambiguïté possible les dernières images du générique: «Au [premier carton] '2' puis 'OU 3' succèdent deux autres cartons: 'CHOSSES QUE JE SAIS D'ELLE' et, uniquement en lettres tricolores: 'ELLE, LA REGION PARISIENNE'» (Godard dans Charrière 1984, 19).

Au-delà de l'ambivalence remarquable du titre, c'est peut-être à travers le rapprochement constant entre Juliette, la Cité et la France que la figuration de cette nouvelle association apparaît le plus ostensiblement à l'image. Sur ce point, la fréquence des plans confondant le trio femme, Cité, nation est remarquable. Réflétant «la notion d'auteur et le rejet des normes [esthétiques]» (Darré 2000, 89) de Godard, certains mouvements de caméra

condensent régulièrement l'héroïne, la «banlieue» et la nation comme le suggère cette illustration du célèbre panoramique:



(Deux ou trois choses que je sais d'elle Godard 1966)

La singularité de cette association esthétisée entre la femme, la Cité et la communauté nationale constitue un élément fondamental de cette réalisation hautement stylisée évoquant l'avenir de la France sur un ton pessimiste. Figurative du destin de la nation, cette association originale se trouve ici renforcée par le développement de la thématique du «bordel» qui creuse encore un peu plus le décalage offert par ces premières évocations artistiques. Prolongeant l'un des thèmes fétiches de l'auteur de Vivre sa vie (1962), l'image du «bordel» inspirée à Godard par deux articles consacrés, en 1966, à la progression de la prostitution féminine dans les cités est non seulement alimentée par les multiples évocations des «étoiles filantes» (les prostituées) mais elle est également suggérée par la multiplicité des plans accompagnant les déplacements de Juliette qui

rendent compte des mutations socio-spatiales en progrès au sein des marges urbaines (voir Moinereau 1996, 58). Cependant, la matrice principale du «bordel national» est indéniablement figurée dans le film par la nouvelle aliénation à la consommation. Sous-titré (en référence à l'étude de Raymond Aron 1958) Dix-huit leçons sur le capitalisme, Deux ou trois choses que je sais d'elle suggère d'abord et avant tout, le «bordel» suscité par le conditionnement publicitaire, la soumission aux choses ainsi que l'urbanisation massive. Du passage incessant de Juliette aux choses, aux grands bâtiments, Godard nous montre clairement comment l'Homme, la ville, la nation n'échappent pas à la commodification industrielle de cette période (Ross 1996). L'imagette ci-dessous qui fait notamment cohabiter des barils de lessive sur un espace gazonné montre le nouvel avenir de la «banlieue» en France en même temps qu'il fait figurer les Quatre-Mille selon une image stigmatisante inédite:



(Deux ou trois choses que je sais d'elle Godard 1966)

Durant ces premières années, Deux ou trois choses que je sais d'elle illustre donc les craintes de certains artistes engagés envers le progrès et le modernisme de la société française. Empruntant largement à l'improvisation, le film de Godard qui investit les Quatre-Mille d'un premier grand rôle cinématographique propose ici un dé-centrement des perceptions populistes traditionnelles «banlieue-société» en même temps qu'il suggère par l'association entre la femme et le Grand Ensemble la décadence à cette période de la nation française. C'est-à-dire la désagrégation de l'entité sociétale par la prostitution des corps et des esprits. Sur le plan artistique, les représentations filmiques de ces années, en partie stylisées, intersectent majoritairement néanmoins avec la «police» du discours dominant et ses perceptions racisantes des périphéries. Par sa tendance à «l'hypertrophie», le film de Corneau, Le Choix des armes (1981), est en effet révélateur d'une vision «différentialiste» des cités périphériques.

### **1-2-b) Cinéma policier et clichés sur la pauvreté**

Au sein des évocations de ces années, les représentations filmiques des périphéries constituent avec Le Choix des armes et sa mise en image particulièrement dramatisante des Quatre-Mille un cas exemplaire des tendances artistico-commerciales du cinéma du début des années 80. Pour expliquer cette tendance, il faut rappeler tout d'abord l'aggravation de la situation socio-économique en France et la mutation de la société désormais caractérisée par son horizontalité (Touraine dans Wieviorka 1996, 344). Plus que la lutte des classes, l'émergence des *out* durant cette période devient le nouveau fait accaparant de la nation. Sur le grand écran français, les spécialistes du polar et leur

attachement à la critique du pouvoir puisent largement dans ce filon et développent l'image filmique - et littéraire (voir section 2) - de la «banlieue noire» (Dubois 1988). Dans ce cadre, le polar de Corneau qui conte la double traque (traque policière par Michel Galabru, et traque mafieuse par Yves Montand) d'un voyou violent et impulsif (Gérard Depardieu) donne lieu malgré sa dimension militante au développement d'une représentation majoritairement «externalisante» des marges. Loin de «refléter la société de cette époque» (Guérif dans Powrie 1997, 75), nous arguons que cette grande fiction populaire et représentative de la vague du polar (Marshall 1992) restaure par la confrontation «loubard»-société (Mauger et Fossiak 1983) la «policisation» populiste de la société française de ces années.<sup>99</sup>

La caractéristique majeure du Choix des armes, production inhabituellement longue pour un film policier, 2 heures 10 minutes, provient indubitablement de l'image diabolisante de l'espace banlieusard résumée par la formule choc, «mob pourrie, boulot de merde, gonzesse à chier» (Corneau 1981). Dans cette fiction policière tendant à reproduire selon le genre même, «une vision du monde», Corneau ne vise pas à proposer une fresque ouvertement «différentialiste» des «banlieues» mais la texture essentialisante de sa réalisation concourt à la dissémination d'une telle image. Les premières traces d'une construction orientée vers l'extrême et le paroxysme sont tout d'abord perceptibles au niveau des personnages de Corneau qui reprennent les stéréotypes du banlieusard. De l'ex-taulard brutal, au drogué «accro» en passant par le petit truand de seconde zone,

---

<sup>99</sup> On fera observer que dans Contemporary French Cinema, Guy Austin (1996, 99) rapporte qu'«un quart des films de cette année étaient des polars' et [que] nombre d'entre-eux [furent] des succès au box office». Avec plus de 1 714 000 spectateurs (Powrie 1997, 187), Le Choix des armes ne fait pas exception à la règle.

l'impression sur pellicule de chacune de ces figures emblématiques des marges urbaines renvoie une vision caricaturale de la population courneuvienne. Accablés par la misère, ses membres cherchent désespérément à fuir la Cité et son univers de désespérance, les plus fragiles se réfugiant dans des rêves illusoires, comme en témoigne cet échange entre Mickey, le truand (Depardieu), et son ami d'enfance, Dan (Richard Anconina): «Tu l'as achetée ta batterie?», «-Non, pas encore!», «-T'en veux une?», «-Quoi, une vraie?!», «Avec des cymbales en or même si tu veux!» (Corneau 1981).

Ce travail de façonnage du Grand Ensemble selon les normes populaires forme ainsi une reprise des représentations communes et se trouve également appuyé par le décor suburbain reconstitué dans toute son uniformité désolante par la caméra de Corneau. En conformité avec la tradition du genre policier, la Cité représente dans ce film un espace spécifique et fait office de cache, de planque. Tout d'abord, l'insistance sur la similitude confondante des lieux contribue à livrer une image distincte et inquiétante des Quatre-Mille brouillant les repères spatiaux traditionnels. Sollicité par Noël à la poursuite de Mickey, un ancien ami du voyou s'exclame: «Il habitait là Dany, mais où?!» (Corneau 1981). Plus que leur similitude confondante, la reconstitution orientée des lieux par Corneau fait aussi et surtout apparaître la «banlieue» comme un véritable «pourrissoir» reflétant le creusement des inégalités socio-spatiales à cette époque (Paquot 1996, 272). La complaisance de Corneau à fixer à l'écran certains détails dégradants de la Cité ne fait qu'accentuer cette impression: gros plans sur les *graffiti* qui émaillent les murs des bâtiments, les boîtes aux lettres défoncées des halls d'entrées ou encore sur la carcasse d'une voiture gisant sur un chemin de terre parsemé d'herbes folles... Sous leur apparence



faussement naturelle, l'ensemble de ces éléments visuels favorisent, à l'instar de la galerie de portraits retenus, la diffusion du stigmatisme et le déclassement de l'espace courneuvien.<sup>100</sup>

Dans le film, l'élément le plus significatif de l'hypertrophie diabolisante des cités relève certainement de la spécificité des pratiques et des comportements culturels banlieusards en tous points opposés aux normes de l'identité nationale. Les premières scènes où Mickey trouve refuge auprès de son ami Dany fournissent un aperçu sommaire de la misère et de la laideur à la fois des Quatre-Mille et de ses habitants. Complétées par la longue enquête de Noël (Montand), elles contribuent à «essentialiser» les goûts des habitants ainsi que leurs habitudes. Cependant, là où ces distinctions apparaissent le plus clairement relève des intercalages réguliers entre les scènes périphériques et les scènes provinciales. Illustrant ces va-et-vient incessants, la séquence où Mickey, après avoir retrouvé Dany dans son appartement de la Cité, retourne dans la propriété de Noël pour le menacer lui, son épouse et leurs invités, est particulièrement éloquente. Si elle met accessoirement en évidence les méthodes violentes du loubard (Mauger et Fossiak 1983), cette séquence ponctuée d'un «Je reviendrai bande de rupins, je reviendrai et je vous aurai tous!» (Corneau 1981) souligne aussi et surtout le fossé qui sépare l'univers bruyant et désolant des «banlieues», et le monde chic et feutré d'une autre France (petite) bourgeoise. Condensant cette séquence, les imageries ci-dessous en apportent la

---

<sup>100</sup> Sur la souillure outrancière des lieux, les propos que nous avons collectés auprès de James Marson, maire de La Courneuve à cette période, ne sont pas dénués d'intérêt. Marson déclare: «Ce décor a été choisi parce que le cinéaste le trouvait sale! Il faut dire qu'il y avait la grève des éboueurs à ce moment-là ! Et ils ont trouvé qu'il n'était pas assez sale et ils en ont même rajouté! Alors, tout cela ne m'avait pas beaucoup plu à l'époque!» (ibid. 2002).

confirmation visuelle:



(Le Choix des armes Corneau 1981)

Durant cette première phase artistique, l'image cinématographique de la Cité se fait donc le reflet d'un vaste discours critique de la France de la décennie 60 et 70, et livre simultanément une image stigmatisante des grands ensembles principalement véhiculée par les marqueurs de «genre» et de «classe». Cette spécificité du discours filmique s'opère à la fois par le cinéma d'auteur mais aussi et surtout par la montée du cinéma policier ou du polar. Plus qu'une remise en cause des perceptions sur les périphéries, le cinéma de cette période semble donc valider le «différentialisme incompressible» des cités nationales. La décennie 80 qui s'ouvre sur la période «beure» et sa formidable expansion artistique concourt à un revirement des perceptions ouvrières de la «banlieue» sur le grand écran et remet en cause l'identité nationale française.

### **1-2) Cinéma «beur», marginalité et ethnicité (1985)**

Les années 80 s'apparentent à une étape intermédiaire dans l'évolution des représentations cinématographiques entre les grands ensembles et la France. A cette période, les mouvements racistes et xénophobes traversent violemment la communauté nationale (Ben Jelloun 1984, 27-32) et les Quatre-Mille s'impose comme un territoire défiant les principes de la République. Jusqu'ici ignorée, la question de l'immigration se trouve projetée au coeur des représentations nationales de ces années. Dans ce cadre, nous suggérons que l'art en général et le cinéma en particulier participent activement à une perception alternative des jeunes issus de l'immigration. Par le «cinéma beur» de cette période, nous avançons que se trouvent véhiculés sur le grand écran des éléments permettant la reconsidération de la République et ses «banlieues».

En France, le traitement cinématographique des cités s'affiche pendant les années 80 à travers la question de la jeunesse immigrée présentée comme culturellement distincte et inassimilable (Cadé 1994, 126). Cette séquence filmique caractérisée par la thématique de la jeunesse «diasporique» étend considérablement les perceptions de l'identité française; elle pose, par l'art, un premier questionnement autour de la constitution d'un édifice multiculturel au sein de la nation républicaine. Dans le cadre du débat public des années 80, le thème des immigrés de la deuxième génération résonne fortement au son d'un rejet national. Cependant, l'élection au pouvoir du président Mitterrand qui concorde avec la visibilisation en 1981 de la jeunesse des cités permet aussi l'apport de

réflexions nouvelles sur l'identité française (Battegay et Boubeker 1993). Dans ce cadre, nous considérerons que le film de Medhi Charef, Le Thé au harem d'Archimède (1985), qui marque le retour des Quatre-Mille à l'écran, fonctionne comme un fleuron de la «culture beur» et présente un discours alternatif majeur sur le différentialisme et le racisme incarnés alors par le développement du «seuil de tolérance» (MacMaster 1990). Nous proposerons que ce premier film «beur» permet de réinterroger le couplet «banlieues immigrées»/entité nationale loin de la commercialisation du cinéma français et de sa distanciation du réel (voir Powrie 1997).

Dans le contexte de la dualisation de la société française, le cinéma «beur» et son instrumentalisation politique par les jeunes artistes d'origine immigrée propose un premier décentrement intéressant concernant l'avenir de l'immigration, de la nation et des cités. Faisant suite à une longue période de stéréotypisations de l'immigré (voir Smith 1995), le «cinéma beur» représente, pour paraphraser Carrie Tarr (2005), un lieu d'investigation, d'intégration et d'identité pour une France à la fois plus égale et fraternelle. Définissant un ensemble de films positionnant l'expérience des jeunes Franco-maghrébins au centre de leurs préoccupations, ce mouvement corrolaire des «films de banlieue» et annonciateur du célèbre «cinéma de banlieue» (Jousse 1995) déessentialise à l'écran les classifications dichotomiques communes divisées entre appartenance nationale et non-appartenance. Dans sa lutte contre les essais classificatoires, Le Thé au harem d'Archimède constitue assurément une œuvre emblématique avec l'analyse de l'expérience de la marginalité au prisme de l'itinéraire chaotique de deux adolescents, Madjib (Kader Boukhanef), un jeune «beur» et son ami

français, Pat (Rémi Martin). Si l'identification à l'écran de La Courneuve n'est pas particulièrement aisée comme le note Moinereau (1994, 40), nous arguons que la Cité se trouve ici associée à un alignement des non-alignés et modifie substantiellement les représentations ethnicisantes des *outcasts* de France.

Par le «cinéma beur» et sa dimension politique, Le Thé au harem d'Archimède généralement décrit comme film majeur (Hargreaves dans Kelly et Forbes 1995, 271), offre une image de La Courneuve profondément divergente du film d'auteur ou policier. Après Deux ou trois choses que je sais d'elle et Le Choix des armes, et leur focalisation respective sur les questions de «genre» et de «classe», ce film relativement populaire (170 000 entrées) contourne en effet les représentations dominantes pour évoquer subtilement les questions de l'ethnicité et du multiculturalisme (Carr 1993, 328-333). Directement adapté du roman de Charef, Le Thé au harem d'Archi Ahmed (1983), Le Thé au harem d'Archimède livre de façon originale une dé-essentialisation de la jeunesse (immigrée) et des «banlieues» promouvant une vision ouverte de la nation française. La singularité constitutive de cette fiction plébiscitée par la critique (prix Jean Vigo 1985) relève essentiellement de son appréhension réaliste de la marginalité face à l'identité nationale.<sup>101</sup>

Dans Le Thé au harem d'Archimède, une première déviation notable proposée par Charef

---

<sup>101</sup> Dans un contexte difficile nourri notamment par une hausse spectaculaire des coûts de production combinée à une dissolution du cinéma d'auteur (Powrie 1997, 1-2), nous rappellerons le faible intérêt initial des professionnels du cinéma pour cette production. Après le refus de financement des chaînes nationales, certaines invoquant «qu'il ne s'ag[is]s[ai]t que de l'histoire de deux petits voyous» (Schidlow dans Télérama 6 mars 1985), après le désistement de dernière minute de Gaumont qui s'était pourtant engagée à financer cette première réalisation, ce n'est que par l'intermédiaire du réalisateur Costa Gavras et Michèle Ray, l'épouse de ce dernier, que ce projet a pu finalement voir le jour.

a trait aux évocations ethnicisantes. Plus que n'importe quel autre cinéaste «beur», Charef ne se focalise pas simplement sur la vie des parents immigrés et ses descendants, mais il s'intéresse aussi à leurs voisins ouvriers avec lesquels les protagonistes, Madjib et Pat, partagent l'espace de la Cité et dont la vie se trouve également cadenassée par une myriade de difficultés sociales. Le film de Charef se concentre ainsi sur le fossé générationnel entre les parents et les enfants. Comme dit Pat, «un jour ce sera la guerre entre les parents et les jeunes de la cité, une guerre à mort» (Charef 1985). Si le racisme apparaît à l'écran de manière diffuse parmi les tranches d'âge les plus élevées de la population, non seulement envers les jeunes Franco-Maghrebins mais aussi à l'égard des jeunes adolescents «blancs», les représentants les plus jeunes de la Cité se trouvent aussi unis par une forte camaraderie qui dépasse les clivages à la fois raciaux et ethniques. Dans ce cadre, les caves des immeubles d'habitation apparaissent comme les seuls lieux véritables où les jeunes peuvent trouver quiétude et chaleur, où ils peuvent s'évader sous l'effet de la drogue et oublier le chômage, le désespoir et le béton. Les caves deviennent ainsi l'espace où les jeunes peuvent créer leur propre territoire et échapper au mal-de-vivre suburbain.

Dans Le Thé au harem d'Archimède, Charef associe également la Cité aux effets des politiques françaises d'appartenance/non-appartenance exposées dans toutes leurs contradictions et «différences». La discrimination à l'embauche en raison de la couleur de peau ou de l'ethnicité s'applique invariablement à tous ceux qui ne sont pas considérés comme Français de souche en dépit de leur nationalité française. Cependant, les questions de «race» et de «classe» sont, selon Charef, la base des discriminations dans la mesure où

elles témoignent de l'aliénation des jeunes et leur sentiment d'appartenance face à une société française qui les tient à l'écart. A ce propos, la critique de l'enseignement dont dérive le titre du film («le thé au harem d'Archimède») fournit les outils pour l'intégration des enfants déshérités et ethniquement marqués. L'exclusion scolaire de certains groupes (tout spécialement les enfants issus de l'immigration) est directement liée à leur précarité économique, l'idée principale étant que les pratiques discriminatoires affectent profondément les formes de mobilité sociale.

Dans le cadre de l'émergence du «cinéma beur» (Tarr 1993), Le Thé au harem d'Archimède participe donc activement au renouvellement des perceptions de la Cité à cette époque et contribue à lutter par son ouverture au sein du discours artistique contre les questions d'homogénéité de «camp». Loin des discours euphoriques et triomphalistes, Le Thé au harem d'Archimède renvoie une image différente et réaliste de la condition des jeunes Franco-Maghrébins. Par un déplacement des catégories traditionnelles de «race», de «classe» et de «génération», Charef détourne les stéréotypes négatifs sur les «Beurs» et adresse un message fort et authentique oeuvrant pour l'ouverture pacifique de la nation. Selon cette perspective où les marqueurs raciaux et classistes se trouvent privilégiés, le film de Charef et le «cinéma beur» s'imposent comme déterminants dans la lutte contre les discours racisants et modifient profondément les termes de l'identité nationale. La troisième séquence filmique qui marque la cristallisation du «cinéma de banlieue» (Jousse 1995) correspond paradoxalement au développement d'une rhétorique cinématographique à l'efficace moins convaincante sur les liens unissant la Cité courneuvienne au reste de la communauté française.

### **1-3) Fictions, documentaires et altérité nationale (1987-2002)**

En France, l'ouverture du millénaire concorde avec l'éclosion véritable du cinéma au cœur la «culture visuelle» en même temps qu'elle marque une profonde mutation politique de la nation et de l'identité (Blatt 1997, 46-51). La décennie 80 s'était distinguée au sein de la société française par une sensibilité éphémère au «multiculturel». Incarnée par le «national républicanisme» (Balibar 1999, 92), cette séquence amorce un long repli idéologique et les débuts d'un questionnement par les artistes sur la nouvelle altérité des cités et les questions d'identité. Dans cette séquence marquée par les films du «cinéma de banlieue» (Jousse 1995) et de la «nouvelle école [documentaire] française» (Garrel dans Witt 1999, 2), nous démontrerons que les perceptions filmiques des années 90 reproduisent globalement, dans leurs évocations imaginaires des marges, le discours racialisé confondant les cités à des entités inintégrables loin des normes de la France contemporaine.

Au cours des années 90, la rhétorique nationale enregistre en France de multiples transformations pour faire place à un ré-ordonnement majeur à la fois de la nation et de la République (Guénif-Souilamas 2006). Durant cette période caractérisée par l'instauration d'un nouveau «seuil [national] d[']in]tolérance» (Silverman 1992, 95), les figures de «l'Etranger» et de «l'Arabe» s'imposent comme les nouveaux catalyseurs de la crise de la nation. Dans ses travaux sur le racisme et la modernité, Wieviorka insiste sur le fait que les processus d'exclusion concordent souvent avec une «peur de statut» liée à



une volonté de préservation de l'homogénéité nationale (dans Laachir 2002, 291-292). Dans le contexte du discours «racisant» des années 90, l'appréhension de cette «peur de statut», garante de l'intégrité de l'identité française, trouve un écho particulier chez les cinéastes avec des tentatives de distanciation plus ou moins réussies vis-à-vis des perceptions «policisantes» de cette période. Globalement, les représentations filmiques des «banlieues» se caractérisent par une dimension paroxystique émanant du «cinéma de banlieue» (Jousse 1995) qui propose une vision radicale face à la fracture nationale et identitaire. Dominées par ce courant représenté par le film emblématique de Mathieu Kassovitz, La Haine (1995), ces réalisations connexes de l'avènement du «jeune cinéma français» (Trémois 1995, 7) se diffusent en même temps que des productions engagées et militantes du cinéma documentaire. Offrant un regard «direct» sur les périphéries, ces productions documentaires affiliées à la nouvelle école française (Garrel dans Witt 1999, 2) proposent durant la décennie 90 une approche plus mesurée et solidaire des «banlieues» et de la menace nationale. En un mot, dans cette séquence dominée par des fictions «extra-ordinaires» sur la «banlieue», nous postulons que deux images filmiques cohabitent dans leurs représentations alternatives de l'altérité des cités et du développement de l'identité nationale. Nous arguerons que si le «cinéma de banlieue» fournit durant la décennie 90 un tableau catastrophiste influencé par le cinéma américain sur le *ghetto*, le documentaire et son «claim [of] the real» (Winston dans Ward 2005, 6) renvoie, quant à lui, une image plus subtile mais aussi plutôt discrète du déchirement de la nation française et de son identité.

### **2-3-a) Fictions et ré-ethnisation du Grand Ensemble**

Les années 90 inaugurent en France, et dans le monde, la nouvelle suprématie du cinéma désormais considéré comme le principal support artistique. Durant cette période, le cinéma français exerce par le retour au «réel» (Powrie 1999) un rôle majeur dans la perception des cités, et manifeste d'une volonté de porter à l'écran la misère et l'exclusion au cœur de la nation. La question de savoir si les œuvres fictionnelles ou documentaires du cinéma français de la décennie 90 parviennent à traiter et modifier les perceptions de la nouvelle crise nationale se révèle problématique. Les critiques du cinéma documentaire s'accordent à considérer cette forme spécifique comme un «other cinema» qui «shows things differently» (Ellis 2007). Esthétiquement, ils considèrent le documentaire comme proposant une rupture intéressante avec les modes de narration classique basés sur la ressemblance avec la réalité (Rancière 2001, 204). Cependant, face au cinéma documentaire, ces années se caractérisent d'abord et avant tout par le «banlieue-film» généralement considéré comme ayant fourni un contraste majeur avec le discours générique des médias (Jousse 1995, 39).<sup>102</sup>

Au sein de la sur-exposition artistique des marges, les premières réalisations du discours filmique sur La Courneuve, qui s'ouvre par deux productions rattachables à ce nouveau «genre» cinématique (Konstantarakos 1999, 160), De Bruit et de fureur (1987) de Jean-Claude Brisseau et La Thune (1991) de Philippe Galland, préfigurent les facettes

---

<sup>102</sup> Contredisant l'argument de Ginette Vincendeau selon lequel la «spectacularization of the topic, though problematic, indicates a shrewd understanding of the social situation» (2000, 318), des universitaires français ont établi que «le point de vue dominant» de La Haine (Lepoutre 1995, 335) et «les images montrées au cinéma» (Rey 1996, 8) ont coïncidé avec le sensationnel et «l'apocalyptique» (Boyer et Lochard 1998, 72).

cinématographiques de cette décennie. En termes génériques, nous proposons ici que le recours à une rhétorique particulièrement dramatisante et catastrophiste pour l'avenir de la communauté nationale contribue moins à modifier l'application des principes républicains qu'à symboliser le nouveau danger exponentiel des «banlieues» pour la nation et son identité.

Considéré comme une des premières oeuvres filmiques sur les marges urbaines, le film de Brisseau, De Bruit et de fureur, atteste de la nouvelle dangerosité des cités. Sorti deux ans après le film de Charef, ce film tragique qui retrace l'histoire de Bruno (François Negret), enfant rêveur et attardé d'un quartier H.L.M. défavorisé, miné par la violence, participe en effet au rétablissement d'une image cinématographique à la fois terrifiante et dramatique des cités nationales. Moins appuyée sur un discours de «race» que de «classe», cette fable complexe aux accents fantastiques marque une première césure dans la représentation des périphéries. Accordant une place limitée à La Courneuve, cette réalisation favorablement accueillie par le public et récompensée par la critique concorde tout d'abord avec la mise en circulation de représentations particulièrement extrêmes du Grand Ensemble entrevu à la fois comme un lieu barbare et sauvage. Si le film qui donne à voir les agissements d'un groupe d'adolescents dirigé par une jeune immigrée cruelle présage du thème des bandes ethniques et augure du déplacement des représentations féminines vers de nouveaux thèmes (celui de la violence essentiellement), c'est surtout la dangerosité exacerbée des lieux qui en constitue la caractéristique majeure. Incarnée principalement par un père violent et anarchiste, cette dangerosité présente d'un bout à l'autre du film place, dès cette période, les Quatre-Mille au centre d'une nouvelle équation

opposant l'univers de la sauvagerie à celui de la civilisation. Des jets de pierres contre la police aux lancés de cocktails Molotov contre des bandes rivales en passant par les séances de tir dans les appartements jusqu'aux scènes de viol et de pendaison des séquences finales, les exemples sont nombreux qui raccordent chez Brisseau le Grand Ensemble à une nouvelle image éminemment brutale et effrayante. Loin des représentations pacifiques proposées au cours de la séquence précédente, ces évocations lient la Cité à l'émergence d'une nouvelle vision racisante et apocalyptique des périphéries urbaines remettant en cause l'intégrité de la communauté française (Haggenmüller 1994, 51-56).

Les signes d'un basculement des représentations du Grand Ensemble vers un monde étranger et violent, dans la lignée de celles du «cinéma de banlieue», deviennent plus clairement perceptibles au cours de l'année 1991 au moment de la sortie sur les écrans du film de Philippe Galland, La Thune. Dans le cadre du «cinéma de banlieue», De Bruit et de fureur (1988), avait déjà témoigné d'une réorientation de la représentation cinématographique des Quatre-Mille. Réalisée à partir d'un scénario de Catherine Breillat, cette comédie au succès commercial mitigé, qui met en scène l'histoire de Kamel (Sami Bouajila), un jeune beur apprenti *businessman* épris de la fille d'un riche industriel, illustre bien la reconfiguration, à cette période, de l'image du Grand Ensemble en un territoire à la fois étrange et étranger. A première vue pourtant, cette *love-story* de «banlieue» destinée à un jeune public n'affiche aucune visée négative. Tournée presque entièrement dans la Cité, cette réalisation qui s'efforce de relayer les difficultés d'insertion des jeunes de «banlieues» s'avère même sympathique, drôle et parfois

touchante. L'incroyable énergie déployée par le héros (Kamel) pour créer son entreprise et réussir dans la vie tranche avec les perceptions usuelles de jeunes de «banlieue» désabusés et «rouillant» au pied des tours de leur quartier. Toutefois, si elle part de bonnes intentions, cette œuvre filmique tend aussi à nourrir les discriminations qu'elle dénonce. Dans cette réalisation où la violence s'exprime principalement à travers le passage à tabac d'un jeune revendeur de drogue frelatée, les Quatre-Mille apparaissent en effet comme un espace culturellement et racialement différents. Si le luxe de lumières et de couleurs confèrent, d'emblée, un côté exotique à la Cité, et si la bande son qui mêle, sur une tonalité bruyante, tams-tams et musique raï, participe à renforcer cet effet, cette image à la fois lointaine et étrangère du Grand Ensemble est encore complétée par d'autres éléments comme la sur-représentation des immigrés à l'écran ou encore l'insistance marquée sur des traditions et des coutumes musulmanes montrées comme irréconciliables avec les pratiques en vigueur dans le pays d'accueil. Les vignettes ci-dessous sont révélatrices:



(La Thune Galland 1991)

Intervenant à la fin du film, le passage qui illustre peut-être le mieux le caractère stigmatisant d'un Grand Ensemble, de plus en plus perçu sous l'angle de l'étrangeté et de la «différence», est celui où un camionneur venu livrer des confiseries aux abords des Quatre-Mille ne peut contenir sa surprise et son indignation. Stupéfait de la pauvreté de ses infrastructures, ce dernier n'hésite pas à comparer la Cité au continent africain: «Tous nos clients ont des hangars réfrigérés, mais ici, vous n'avez rien, c'est l'Afrique!» (Galland 1991). Le début de la décennie 90 qui correspond à une période marquante de l'évolution filmique des «banlieues», surdéterminée par un rétrécissement de l'identité nationale, représente un moment important de l'histoire du cinéma français. Il indique une nouvelle vision profondément essentialiste des «banlieues» en même temps qu'il est évocateur de la fracturation de la France (Guilly et Noyé 2004). Comme nous l'avons noté, la percée du «cinéma de banlieue» (Jousse 1995) s'accompagne durant cette décennie de la diffusion du cinéma documentaire.

Au cours de cette période et la déferlante du «cinéma de banlieue», le documentaire et sa tradition de «voir les choses autrement» permettent assurément le développement d'une vision alternative des «banlieues» françaises (Witt 1999) en même temps qu'ils procurent un nouveau dissensus face à la «police» des représentations artistiques.<sup>103</sup> Généré par ses aspects spécifiques, «l'autre cinéma» offre par sa prise sur le réel un contre-point original sur l'espace suburbain et resitue autrement l'identité nationale. Profondément en retrait pendant la décennie précédente, ce cinéma souvent injustement qualifié de «docucu» propose une vision complexe et subtile qui permet à la fois de dépasser certains mythes et

---

<sup>103</sup> Pour une étude plus développée de l'apport du cinéma documentaire français et ses représentations de la «banlieue» au cours des années 90, voir Levasseur (2008).

de ré-évaluer le discours sur la nation. Dans le cadre des représentations des Quatre-Mille, nous proposerons que le documentaire offre une vision différente de l'identité française principalement conférée par trois réalisations: Une Poste à La Courneuve (1994) de Dominique Cabrera, La Ville est à nous (2000) de Patrick Laroche et Renoir des 4 000 (2002) de Lara Rastelli.

### **2-3-b) Cinéma documentaire et résistance aux stéréotypes**

Dans le contexte d'un cinéma français largement mondialisé et axé sur le guerrier et le spectaculaire (voir Pardo 1997), ces productions toutes distribués par des compagnies dites de gauche<sup>104</sup> reflètent un désir de fournir une image alternative des marges urbaines<sup>105</sup> et proposent un contrepoint saisissant face aux productions plus connues du «cinéma de banlieue». Quoique sponsorisées par la télévision, ces oeuvres focalisées sur les interactions au sein d'une agence postale (Une Poste à La Courneuve) ou centrées sur les difficultés liées au renouvellement urbain (La Ville est à nous et Renoir des 4000) participent subtilement à ré-intégrer la «Cité» et ses habitants au sein de l'entité française.

---

<sup>104</sup> Prévalente au sein du documentaire français de ces années, cette orientation qui rend compte du regard subversif offert sur les cités est détectable non seulement par le passif des documentaristes (à différents niveaux, Cabrera, Laroche et Rastelli ont tous été impliqués dans des activités militantes), mais également dans l'héritage des compagnies de production («Les Films d'Ici», à l'origine de Renoir des 4000, est «run by [some] former (...) activists» (Witt 1999, 2). Spécialisée dans la diffusion de matériaux «difficiles» ou rares, ISKRA qui a produit Une Poste à La Courneuve (...) «is presided over by the figure of Chris Marker (...)» (ibid.).

<sup>105</sup> Pour Rastelli, un article de presse rendant compte de la démolition est à l'origine de l'idée du film. Concernant Laroche, son intention était «d'explorer l'image d'un quartier stigmatisé et de se détourner de l'image ponctuelle des médias» (Laroche 2002). Enfin, dans le cas de Cabrera, la Cité et sa poste en tant que «plateforme d'observation de la vie des autres», en tant que «théâtre social» (Cabrera et Rozenberg 1993, 5), manifestent une volonté de valoriser le temps et l'observation déviant ainsi de la course à l'extraordinaire du discours journalistique.

Tout d'abord, la focalisation de la caméra sur la triste banalité de la «banlieue» au sein de l'entité nationale constitue une donnée liminaire à l'origine du changement de perspective proposé. Au sein de ces trois films de 50 minutes, les exemples sont nombreux qui font allusion, de façon objective, à la médiocrité des lieux. Dans La Ville est à nous, la caméra de Laroche s'attarde sur les façades des immeubles et les espaces publics. Chez Rastelli et son Renoir des 4000, la réalisatrice montre à l'écran des enfants qui jouent, font du vélo ou tapent dans un ballon, contribuant grandement à dé-naturaliser l'image de la peur des «banlieues» et de ses jeunes (Bordet 1998). Le regard porté par les réalisateurs sur la place de l'Etat contraste également de manière tranchante avec l'image des espaces périphériques généralement perçus comme «à la dérive». Si la nature de l'exclusion de «classe» et de «race» qui accable les habitants de La Courneuve est soulignée, l'ensemble des documentaires proposent aussi une analyse complexe de la gestion politique des «banlieues françaises». Le film de Cabrera sur le rôle de l'agence postale au sein du Grand Ensemble est ici éloquent et les commentaires d'un des guichetiers confirment l'impression générale véhiculée sur la présence étatique dans les grands ensembles: «En banlieue (...) j'ai le sentiment que la poste aide les gens; la manière dont on les sert, ça les aide à se sentir intégrés...à se sentir intégrés à une société, à un pays» (ibid. 1994).

Toutefois, là où le documentaire se distingue peut-être le plus distinctement de la fiction dans son approche de crise de la nation et de son identité (Smith 2004) relève de la profondeur historique qu'il offre dans sa représentation des cités. L'insistance sur la socio-histoire est ici hautement révélatrice de la francité des «banlieues». Du point de vue



de l'histoire et de l'appartenance des périphéries au reste de la nation française, la séquence où Rastelli, à l'aide d'une variété de documents (cartes postales et photographies), se concentre sur la reconstruction de La Courneuve, au lendemain de la deuxième guerre, s'avère cruciale. Resituant l'émergence du Grand Ensemble dans le contexte de sa création, à savoir la crise du logement, le *boom* industriel et l'afflux d'immigrants, Rastelli recadre les Quatre-Mille au sein d'une continuité historique qui ne l'ancre pas seulement au sein de la mémoire nationale mais détruit, simultanément, son image invariablement extérieure à la nation et à l'identité françaises.

Dans le contexte des années 90, le cinéma documentaire offre donc une déessentialisation majeure des «banlieues» et de la Cité. Au mieux, il permet de replacer de manière lumineuse l'importance et l'appartenance des grands ensembles au sein de la nation. Néanmoins, face à la concurrence fictionnelle, le traitement de la «banlieue» proposé par ces films s'avère aussi restrictif et passablement inintéressant pour les grandes audiences. Dans le cadre d'un «cinéma de banlieue» de plus en plus influencé par le cinéma mondialisé (Vincendeau 2000), le caractère plus exotique et spectaculaire de ces productions surpasse, de fait, les créations documentaires et chapeautent la fin de cette ultime séquence. Dans un contexte où le «national républicanisme» (Balibar 1999, 92) devient plus diffus, où la déviance et l'échec de l'intégrabilité des populations immigrées et de leurs descendants continuent de servir le discours externalisant, le thème de l'américanisation du «cinéma de banlieue» surgit au milieu de la décennie 90 pour confirmer la menace des périphéries sur la nation. Extraordinairement violent et sensationnel, le film de Fabrice Gényestal, La Squale (2001), rappelle par La Courneuve

cette dernière évolution des marges urbaines sur le grand écran. En contrepoint du thème central de la «beurette», nous proposerons que si le «garçon arabe» devient l'objet de tous les rejets (Macé et Guénif-Souilamas 2004), les Quatre-Mille s'impose comme un nouveau territoire de haute insécurité nationale.

### **2-3-c) Retour de la fiction: les filles et la «banlieue»**

Au sein du paysage filmique français, la fin des années 90, durant lesquelles s'opère la radicalisation du discours de «race», laisse filtrer une forte note transnationale manifestée par ce qu'on pourrait qualifier d'*hollywoodisation* des cités périphériques. Dans son étude comparée entre les cinémas du *ghetto* américain et de la «banlieue» hexagonale, Anne Crémieux (2003) a observé combien les deux genres filmiques comportaient des similitudes confondantes. Dans le contexte du spectre d'une américanisation de la France (Touraine 1991) et de la constitution du mythe filmique du *ghetto* états-unien (Vieillard-Baron 1996, 83), La Squale de Fabrice Génestal confirme l'importance de la question de «race» dans l'imaginaire public français tout en introduisant une autre donnée fondamentale, la catégorie de «genre». Réintroduite à la veille de la formation du mouvement, «Ni putes ni soumises» (2003),<sup>106</sup> La Squale qui s'inspire en droite ligne du «scandale des tournantes» (Mucchielli 2005) marque le passage vers une nouvelle image

---

<sup>106</sup> Nous rappellerons que selon les termes de Fadela Amara, la fondatrice du mouvement, «Ni putes ni soumises» rassemble des milliers de femmes dans un combat autour d'un «sexisme nouveau» (ibid., 2004, 5). Destiné à voir les filles des «banlieues» gagner leur liberté dans une relation pacifiée avec l'autre sexe, on fera remarquer que ce mouvement a été vivement critiqué en raison de l'essentialisation qu'il fait subir aux représentants masculins de l'immigration. Pour une étude critique sur le sujet, consulter Nicole Fayard et Yvette Rocheron (2009).

«racialisante» du Grand Ensemble dans sa relation aux jeunes immigrés.<sup>107</sup> Dans le discours du «cinéma de banlieue», nous proposerons que la tonalité de ces dernières années filmiques participe au sacre à l'écran du Grand Ensemble et des filles de l'immigration en même temps qu'elle reflète une inflation record du degré des violences périphériques.

Positivement accueilli par le grand public (près de 50 000 entrées) et favorablement reçu par la critique (nomination aux Césars 2001), La Squale qui signifie caïd au féminin correspond en effet à la diffusion d'une nouvelle perception de l'univers périphérique. Tout d'abord, ce *thriller* qui relate la vengeance impitoyable de deux adolescentes issues de l'immigration, Yasmine (Stéphanie Jaubert) et Désirée/La Squale (Esse Lawson), contre un chef de bande de couleur initiateur de nombreux viols collectifs, Toussaint (Tony Mpouna), donne une perception féminisée qui prolonge le développement de l'opposition et de la résistance des «filles de banlieues» contre le machisme au sein des cités (Carr 2005, 111). Dans ce film axé sur deux protagonistes féminins, le thème du *girl power* apparaît comme central; la revanche de Yasmine sur Toussaint, qui l'a violentée et violée avec ses complices, est saisissante. Située en Angleterre, la fin du film qui montre Yasmine et Désirée sur une plage de Brighton est aussi suggestive de la «victoire» des filles. Cependant, ce film qui donne à observer le combat difficile d'adolescentes immigrées méprisées, insultées et violentées, et affirme de façon nouvelle le sujet féminin, n'est pas sans également contribuer à la montée de l'hyperviolence du film de

---

<sup>107</sup> Nous rappellerons les liens unissant la création de ce mouvement à deux faits dramatiques particulièrement médiatisés: les violences sexuelles subies par Samira Bellil, auteure de L'Enfer des tournantes (2002); en 2003, le meurtre de Sohane Brenziane, une jeune fille de banlieue brûlée vive dans une cité de Vitry-sur-Seine (voir Amara 2004, 6-7).

«banlieue» dans le sillage des grands films américains et mondiaux. Dans cette production, Génestal déploie en effet un arsenal d'artifices filmiques empruntés au cinéma du *ghetto* (Crémieux 2003) pour renvoyer une vision particulièrement dure et impitoyable des grands ensembles français. Violence, racket, drogue, murs tagués, on découvre ici une cité identique à toutes les autres, en marge, abandonnée à la société. L'aspect le plus marquant de cette réalisation qui fait rimer les Quatre-Mille et la «banlieue» avec «un monde barbare» relève du très haut degré de cette violence qui s'abat sur l'univers périphérique et menace la nation. Si la scène précédant l'annonce de la mort par *overdose* d'Amina, une fille mère droguée, est particulièrement éloquente, le tableau cinématographique terrifiant et catastrophiste du Grand Ensemble associé à des batailles rangées, des poursuites de voitures relève peut-être de la pénétration de cette hyperviolence inter-sexe jusque dans le périmètre scolaire. Le plan ci-dessous fixé par Génestal est hautement suggestif de la violence grandissante des *ghettos* au sein des enceintes scolaires de la nation, mais il est aussi révélateur de la perte des territoires de la République (Brenner 2004):



(La Squale Génestal 2001)

Levant le voile sur le machisme multiforme au sein des grands ensembles, cette «revanche des filles de l’immigration» proposée par Génestal, qui cloture les représentations filmiques de la Cité courneuvienne, produit donc un renforcement exponentiel du péril représenté par les jeunes garçons et les filles des cités, mais elle cristallise aussi et surtout la menace des *ghettos* périphériques pour le reste de la nation française.

#### **1-4) Conclusion**

Comme indiqué, le cinéma est devenu durant ces dernières années LE «transparent» artistique par excellence. En France, le cinéma et ses évocations des «banlieues» ont contribué à véhiculer depuis les années 60 une image distincte des grands ensembles périphériques. Ordonnées par les enjeux de l’art, les représentations des cités à l’accent de plus en plus américanisé ont ainsi été très orientées idéologiquement. Au sein du discours public, elles ont principalement oscillé entre différentes formes représentatives de la nation et de l’identité françaises.

Au cours de ces dernières décennies, les évocations filmiques des Quatre-Mille ont participé, pour une part, à une dé-essentialisation sensible des représentations racisantes des «banlieues» de l’hexagone. Partant d’une appréhension complexe des périphéries, le 7<sup>e</sup> art a participé à l’établissement de contre-images tranchant avec la rhétorique «différentialiste» et instituant un nouvel «imaginaire racial» (Wieviorka dans Laachir 2002, 291-292) de la «banlieue». Au-delà de cette série de contre-images artistiques, les

représentations de la Cité dictées, au fil de ces années, par la logique de l'audience et du profit se sont traduites aussi et surtout par une approche de «generalized separation» (Debord 2001, 139) affiliée à l'idéologie dominante. En tant que support artistique, le cinéma a ainsi perpétué par un «spectaclis[m]» (ibid., 142) l'image sombre et négative des cités. De fait, nous proposerons que les représentations filmiques, de plus en plus orientées vers le sensationnel, ont oeuvré à la construction d'une vision déterminée par une «hyper-réalité» (voir Baudrillard 1992) où les représentations des «banlieues» en tant que menace pour la nation et son identité se caractérisent par le «simulacre» (ibid.).

En ce début de troisième millénaire, le poids du cinéma dans le paysage artistique et ses *fictional worlds* (Pavel 1989) a fait du grand écran un élément incontournable de l'histoire des représentations des «banlieues» et leurs évocations racisantes. A côté de la diffusion de la culture visuelle, les perceptions artistiques des périphéries ont aussi largement reposé sur le vecteur de la littérature. Malgré le déclin récent du support, les représentations littéraires ont importé de façon significative dans la «policisation» de la nation et de l'identité françaises. Alors que le cinéma et la littérature possèdent la spécificité commune d'avoir évolué en fonction de la nature et des priorités de l'art, nous suggérerons que certaines différences caractérisent les deux supports dans leur appréhension des «banlieues» et de l'identité nationales. A la base de notre hypothèse, nous soutiendrons que la couverture littéraire des Quatre-Mille se singularise par une plus grande densité et complexité. Notre dessein principal sera d'éclairer la façon dont les écrivains ont participé à inscrire, durant ces quatre dernières décennies, les cités et le

Grand Ensemble dans différentes séries alternatives de représentations de l'identité française.

## **Section 2 - Le Grand Ensemble par les écrivains (1974-2001)**

En France, les Quatre-Mille constitue un espace de création fictionnelle de premier plan. Même si comme le rappelle le critique, W. Mitchell (1993, 11), il est «naïve» de voir en la littérature, une véritable «representation of life», la production éditoriale a nourri en effet une part importante des perceptions de la Cité courneuvienne. Au fil des années, nombre d'écrivains ont couché sur papier une image plurielle du Grand Ensemble. Si les causes de cette forte exposition littéraire résultent principalement de la notoriété du site, elles ont trait aussi à la contribution d'auteurs engagés. Dans le cadre des représentations de la Cité, les écrits d'auteurs militants sur La Courneuve ont contribué au développement d'une «littérature sur la banlieue» (Dubois 1988) en même temps qu'ils ont donné à repenser l'évolution de la France contemporaine et de son identité.

Depuis bientôt cinq décennies, la littérature soumise à une forte évolution vers le commercial (Brémond et Brémond 2002) a néanmoins fourni un regard spécifique envers la nation. Dans l'ensemble, les écrivains et leurs descriptions des cités et de la Cité ont concordé avec celles d'autres supports pour livrer, dans le cadre du «mass-art» (Caroll 1998), un récit complexe de l'évolution de la France et de son identité plurielle. Dans le contexte des Quatre-Mille, nous arguerons que la littérature réstitue globalement une vision plus éclatée la nation française et révèle, par son emphase sur l'imaginaire (McLuhan 1967, 327), d'autres écarts sur l'identité en France. Dans le cadre d'une production aux propensions conformistes, nous proposons que ces premières années littéraires aident à complexifier les évocations de la nation et les spécificités identitaires des banlieusards.



## **2-1) Bildungs roman et déviances juvéniles: homosexualité (1974)**

Le livre est aujourd'hui largement considéré comme un support en déclin au sein de «l'économie de la culture» (Benhamou 1996). La lecture de livres décline «chez les forts lecteurs (...) et chez les jeunes (...)» (ibid., 9). Au cours de la décennie 70, la fiction enregistre un premier recul en termes de médiativité. A cette époque, «l'auto-lecture et l'auto-compréhension de la société» relèvent encore de l'écrit mais «le spectacle du cinéma, commence déjà à favoriser ostensiblement (...) les signes visuels aux dépens des signes verbaux» (Odile 1994).<sup>108</sup> Ainsi se dessine le lent glissement de la littérature au sein de la hiérarchie artistique. Durant cette période, l'héritage des années post «68ardes» reste particulièrement difficile à cerner (Combes 1984, 10).<sup>109</sup> Néanmoins, le contexte «littéraire» de la décennie 70 est principalement marqué par le retour en force d'un récit à l'«ambition réaliste» (Rabaté 1998, 118). Dans ce cadre, les perceptions artistiques des écrivains et particulièrement des romanciers offrent un récit dé-centré face aux représentations majoritairement racisantes de la jeunesse ouvrière. C'est précisément le cas du roman, *L'Enarque et le voyou* (1974) de Frédéric Rey, première œuvre de fiction à prendre la Cité pour décor. Sans couper avec le populisme ordinaire envers les marges, nous proposerons que cette œuvre d'apprentissage ou *bildungs* roman offre à cette époque une interrogation différente du cinéma, et contribue à une ouverture des

---

<sup>108</sup> <http://www2.urbanisme.equipement.gouv.fr/cdu/DATAS/docs/ouvr19/chap53.htm>

<sup>109</sup> Sur ce point voir Bruno Vercier (1982) qui déclare: «l'esprit de mai si imprécis que soit ce terme s'est détourné assez vite du livre et de la littérature (...) L'écrivain ne parle plus au nom de l'humanité, de la France ou du peuple, mais au nom d'une minorité, d'une marginalité, d'une dissidence. On assiste à une parcellarisation du champ littéraire, à une atomisation du public en sous-ensemble relativement clos... » (ibid., 11-12).

perceptions des identités au sein de la jeunesse en général et de la jeunesse ouvrière en particulier.

Dans la France des années 70, comme nous l'avons vu, la caractéristique distinctive des perceptions des grands ensembles périphériques est celle d'une critique acerbe et multiforme s'exerçant essentiellement contre l'urbanisme déshumanisé et la délinquance juvénile (Bachmann et Leguennec 1996, 107, 326). Dans le contexte de ces années, Wieviorka identifie la «poussée des identités» comme un facteur explicatif de ce qu'il nomme, en référence à la nation, le «grand retournement» (1992, 25). Selon Wieviorka, les revendications identitaires se trouvent à la base des transformations structurelles de la France en même temps qu'elles participent de la diffusion des premières formes de nouveaux racismes (ibid.). Tandis que le monde nouveau des périphéries urbaines peut être entrevu dans le contexte de la décennie 70 comme un laboratoire unique des questions complexes entre les identités et la nation, la littérature, après de longues années de théorisation et d'expérimentation (Davis et Fallaize 2000, 9), se fait par un retour au réel un vecteur majeur de l'exploration de la diversité des identités. A un moment où l'homosexualité en France reste encore une question latente au sein de la société (Heathcote, Hughes et Williams 1998), surtout dans l'univers de la jeunesse ouvrière,<sup>110</sup> la spécificité de la fiction d'apprentissage, L'Enarque et le voyou, est de confronter sur fond de décomposition de la «banlieue rouge» la figure du «loubard» (Weiss 1986) à la fois aux clivages générationnels et aux troubles de l'identité sexuelle. Narrant l'amitié mouvementée entre un «voyou» et un haut fonctionnaire idéaliste, nous proposons que

---

<sup>110</sup> Voir Monod (1968, 225 et *passim*)

cette œuvre littéraire, si elle ne change pas véritablement l'image sordide du béton et de la criminalité périphérique représentée sur le grand écran, charrie néanmoins une image alternative de la déviance juvénile qui requestionne les discours racisants de la France des années 70.

En tant que roman d'apprentissage, L'Enarque et le voyou offre durant la décennie 70 une image artistique singulière des «banlieues». Pendant cette période qui sonne le début d'une «crise de l'édition» et où la «littérature populaire» assure l'essentiel de la vitalité de la fiction (Mitterrand 1996, 97), ce tout premier roman de Rey est constitutif d'une littérature grand public mais difficilement estimable.<sup>111</sup> Ce roman méconnu aborde de façon originale la question de l'homosexualité en même temps qu'il propose une analyse documentée sur une «civilisation moribonde» (Bannières 1974). En prise directe avec la société française de cette période, la contribution principale de ce livre est de déessentialiser les évocations d'une partie de la jeunesse ouvrière et de brandir précocément une vision plus ouverte de la nation française.

Faisant une irruption plus tardive sur la scène artistique et faiblement commenté par la critique,<sup>112</sup> L'Enarque et le voyou participe après les évocations filmiques d'une transformation des représentations de la nation en proposant une page plus complexe sur

---

<sup>111</sup> A titre indicatif, nous soulignerons, à travers L'Enarque et le voyou, la réticence des maisons d'édition françaises à communiquer toutes données chiffrées, d'où l'impossibilité de mesurer avec précision l'impact de l'ensemble des oeuvres littéraires évoquant la Cité.

<sup>112</sup> Il faut souligner, en effet, que contrairement à l'oeuvre séminale notoirement connue de Christiane Rochefort (Les Petits enfants du siècle 1960) qui offre une critique sévère du monde des H.L.M. (Darcos 1992, 419-420), ce premier roman publié chez Flammarion semble en revanche être passé relativement inaperçu. On notera cependant que le critique Claude Bannières (1974) décrit ce texte «coup de poing» comme une «des plus pertinentes critiques sociales de notre temps».

la question des déviances juvéniles au sein des quartiers périphériques. Par tradition, le roman et particulièrement le roman d'apprentissage constitue un mode d'exploration de la psychologie du protagoniste et favorise une perception profonde des affects. La perspective inédite d'un jeune homme rompant par son homosexualité avec la classe ouvrière fournit un décalage sensible vis-à-vis de l'image classique du «loubard» en qualité d'ennemi de la société (voir Barreyre 1992). Ecrivain de province, le roman de Rey situe cette problématique décalée dans ce qui semble camper, à premier vue, un univers périphérique typique. Dans une société confrontée aux débuts de la crise économique (Clerc, Lipietz et Satre-Buisson 1983), le caractère classiquement menaçant de ce «jeune Courneuvien» ainsi que la pourriture et la laideur de son territoire reprennent les représentations populistes de cette époque.<sup>113</sup> Cependant, cette fiction qui paraît rappeler «ces loubards qui sème[nt] la terreur » (Weiss 1986, 4<sup>e</sup> de couv.) dépasse également cette vision conformiste. Si Dubet et Lapeyronnie (1992) commentent les mutations sociales et économiques qui ont provoqué la fracturation de la communauté ouvrière, Noiriél (1986) a souligné, comme les deux sociologues, l'effritement des grands ensembles ouvriers pour mettre en lumière le nouveau clivage générationnel au sein des cités.<sup>114</sup> Dans L'Enarque et le voyou, c'est tout un pan de la distension des liens entre les ouvriers et les jeunes qui se fait jour tandis que l'idéologie communiste commence à se

---

<sup>113</sup> Comme le suggère ce passage: «Depuis longtemps, je ne faisais plus attention aux lieux que j'habitais. De temps en temps, une nouvelle copine ou un nouveau copain me disait: 'Il est drôlement dégueulasse ton HLM'. Alors, je rouvrais les yeux: les gosses chiaient sur les marches d'escalier et se torchaient au mur. Les inscriptions innocentes ou obscènes étaient accompagnées de dessins d'une maladresse perverse (...)» (Rey 1974, 16).

<sup>114</sup> Noiriél (1986, 227) attribue cette disjonction générationnelle à «la crise d'opportunité» qui frappe la jeunesse ouvrière à la fin des années 60. Les signes de cette disjonction sont illustrés «par la mode des cheveux longs – contrastant avec la coupe bien dégagée derrière les oreilles des parents – et l'engouement pour le rock et la guitare électrique qui relègue l'accordéon et la valse musette au rang d'amusement pour vieux ringards» (ibid.).

fissurer. De manière plus significative, Marc le loubard cherche à se défaire par sa relation ambivalente avec Alexandre d'une image honnie de banlieusard qui lui colle à la peau.<sup>115</sup> Rejoignant l'autre versant de la société, Marc pense ainsi qu'il pourra faire «tout ce que les bourgeois font, hypocrisies et saloperies comprises (...) au fond, on n'en demande pas davantage» (Rey 1974, 95).

Le second intérêt majeur de L'Enarque et le voyou, au-delà des stéréotypes et des clichés qu'il véhicule et qui tendent à reproduire certaines perceptions les plus noires de l'histoire de la «banlieue littéraire»,<sup>116</sup> réside dans la finesse du profil psychologique établi sur Marc dans le cadre de son passage vers l'homosexualité. La transformation du personnage transcendant les frontières de «classe» (ou de «camps», comme on le verra ci-après à travers la musique) n'est pas simplement idéologique dans le roman. Elle est aussi sexuelle et commence, en premier lieu, par une mutation corporelle. Tout d'abord, les exemples qui témoignent d'une transformation du corps sont nombreux. «Je mate dans la glace un homme qui vient de naître» (ibid., 159); «Tout à l'heure, je renaissais dans l'eau chaude de la baignoire (...)» (ibid.); «[j]'avais pu voir ma tête, celle d'une bête en train de muer (...)» (ibid., 239). Concomitante d'une métamorphose physique, cette mutation est aussi, de manière significative, sexuelle. Projetée sur Alexandre, cette venue à l'homosexualité prend dans le texte des tournures moins graphiques que suggestives.

---

<sup>115</sup> Les exemples soulignant le rapprochement entre Marc et une cité qu'il traîne constamment avec lui telle une «étiquette sociale» abondent: «Les gens trouvaient choquants qu'on se conduise bien avec les cheveux, les vêtements et le langage que nous avons (...)» (Rey 1974, 12) ; «Les conneries, on les accumulait depuis l'enfance (...)» (ibid., 23) ; «On avait entendu parler de Saint Germain des Près, bien sûr, mais on en avait peur. C'était très au-dessus de nous. On avait surtout peur d'y paraître cons» (ibid., 59).

<sup>116</sup> Sur ce point, voir Rab (1999, 207) qui fait coïncider l'émergence des marges dans la fiction avec Louis-Ferdinand Céline et son classique, Voyage au bout de nuit (1932).

Sans la décrire, nombre de scènes évoquent clairement une relation charnelle entre les deux jeunes gens et témoignent des liens étroits entre jeunesse et homosexualité à cette période (Monod 1968, 225 et *passim*). Dans le contexte des évocations de la jeunesse courneuvienne, les représentations de ce roman donnent lieu à une autre vision de la Cité et de la société française. Simultanément, elles signalent un élargissement des identités au sein de la communauté nationale (Eribon 2003).

Durant la décennie 70, les représentations fictionnelles s'élargissent donc à d'autres perceptions des cités et de la Cité. Généralement assujetties à un «racisme de classe» (Balibar 1997b, 272) en termes d'habitat, de pratique et de comportement, ces premières représentations fictionnelles n'échappent pas, certes, à la tonalité négative prédominante de ces années. Néanmoins, par leur ouverture aux nouveaux clivages générationnel et sexuel, elles contribuent à ré-orienter les représentations artistiques de ces années au-delà du formatage des évocations filmiques dominantes. Durant la séquence suivante, la venue en écriture des auteurs «beurs» accompagne les mutations discursives de la décennie 80 et souligne la centralité de leurs représentations dans la sphère artistique. Cependant, cette nouvelle page littéraire est aussi l'occasion d'observer d'autres changements face à l'évolution de la nation et de la Cité. Au sein de la «police» et son discours sur la nation et les identités, ces changements s'opèrent par de nouveaux décentrement significatifs.

## **2-2) Roman «beur» et roman policier: questions identitaires (1981-1986)**

Comme nous l'avons suggéré, les représentations de cette nouvelle séquence fictionnelle

sur les «banlieues» se situent dans le cadre d'un recul de la littérature progressivement détrônée au sein du monde artistique par le cinéma; cependant, ces représentations interviennent aussi et surtout dans le cadre d'une modification profonde des questions identitaires au sein de la France contemporaine. La décennie 80, en effet, se distingue au sein de la société française par une sensibilité passagère au multiculturel (Blatt 1997, 46-50). Quoique éphémère, cette sensibilité cristallise à cette époque la dimension dissidente de la littérature au sein de l'art. Au cours de cette deuxième séquence marquée par les productions de la littérature «beure» (Hargreaves 1996) et du «roman policier» (Lits 1999a), nous montrons comment les évocations fictionnelles prolongent dans leur construction de l'imaginaire périphérique le discours introspectif et pacifique de l'avenir de la France contemporaine en même temps qu'elles témoignent de la solidarité précoce de certains artistes envers les exclus et les opprimés de la nation française.

Les années 80 se caractérisent, en France, par la montée du «racisme de race» (Balibar 1997b, 70) et font place, dans le cadre de la recrudescence des violences physiques, à la mobilisation de la jeunesse «beure». Après une première génération d'immigrants grandement réduite au silence (Begag et Chaouitte 1990, 28), les jeunes «beurs» entament un mouvement unique propre d'une rupture ou de ce que Abdelwahad Meddeb appelle l'«interruption généalogique» (1995, 79). «Génération de parole», les «Beurs» à cette époque revendiquent l'obtention légitime d'une citoyenneté de première classe (Bouamama 1994b, 102, 103). Dans le sillage de la «Marche pour l'égalité et contre le racisme», certains artistes militants proposent un requestionnement de la France et la francité et prônent, lors de l'amorce du revirement idéologique républicain, une plus

grande ouverture de la France post-coloniale. Dans le domaine strictement littéraire, la fiction française de cette période connaît une hausse des difficultés; ses unités de production et sa diffusion diminuent de façon significative (voir Fouché 1998). Cependant, le traitement fictionnel de la Cité, à l’instar du cinéma et de son ascension irrésistible, continue de se greffer sur la question «beure» principalement par La Marche de Bouzid (1984). Dans le même temps, les représentations artistiques de ces années s’ouvrent aussi par la littérature sur deux questions corollaires. Tout d’abord, les évocations de ces années fictionnelles font apparaître par le roman de Leïla Sebbar, Fatima où les Algérienne du square (1981), une autre facette des écrits «beurs» en la personne des représentantes féminines de l’immigration (Mortimer 1988). Loin de l’instrumentalisation de la femme observée sur le grand écran durant la décennie précédente, Sebbar y décrit la question difficile des adolescentes de l’immigration et de leurs mères (ibid.). Le second apport de ces années littéraires réside dans la contribution notable des auteurs du roman noir et leur soutien à la cause des immigrés. Dans la veine de la «banlieue noire» (Dubois 1988), Daeninckx se fait l’ardent défenseur dans Le Bourreau et son double (1986) d’une mobilisation de la mémoire pour penser la France et son identité dans le cadre de «la fracture coloniale». Nous proposerons ici que les romans de Sebbar et Daeninckx nourrissent les représentations de l’immigration à cette période et oeuvrent en même temps que La Marche (1984) à une autre conception de la République française et de la francité.

### **2-1-a) Le roman «beur»: mobilisation politique et sociale**



Dans l'histoire contemporaine française, les années 80 restent affiliées à «la fin des immigrés» (Gaspard et Servan-Schreiber 1985). L'émergence d'un art ou d'une culture artistique «beure» (Desplanques 1993, 139-152) occupe dans une perspective littéraire une place majeure (Bonn 1993) comparable en certains points avec le cinéma de ces années (Tarr 2005). Dans le contexte de l'ouverture multiculturelle, la littérature favorise, en effet, la dissémination d'une sensibilité contrastée sur la présence au sein de la nation des représentants de l'immigration et de leurs descendants. Le «roman beur» (Laronde 1993) de cette période, englobant les oeuvres focalisées sur les jeunes de l'immigration, constitue par l'écriture de «l'entre-deux» un nouveau questionnement de la République et de la question de l'identité en France (Ireland 1997, 171-188). Dans ce cadre, nous arguons que l'écriture de la France «entre deux-mondes» subvertit les représentations nationales et se rapproche du courant filmique «beur», tout en le dépassant par son développement de représentations dévolues au statut des femmes de l'immigration.

Tout d'abord, La Marche (1984) de Bouzid qui relate le périple des jeunes «beurs» à travers la France prolonge les questions de l'inter-identité au sein de l'entité nationale et brosse un portrait plus réaliste face à l'espoir d'ouverture de la société française. Au sein de ce récit publié par L'harmattan, les représentations proposées par Bouzid, acteur de la célèbre Marche, s'inscrivent à l'instar de Charef dans une restitution réaliste et pragmatique de la Cité. L'itinéraire personnel et géographique de Bouzid, qui prend pour point de départ sa rencontre avec les marcheurs à Marseille (1984, 15), et passe par sa conversion à la cause «beure» au fil des étapes, souligne clairement les nouvelles revendications des jeunes de l'immigration et de son auteur. Le message pacifique de

Bouzid est exprimé ainsi en ouverture du récit: «J'aimerais avoir un immense talent. Pour dire ma douleur et, en quelques lignes, la communiquer au monde. Je voudrais trouver les mots pour que les racistes se taisent» (ibid. 9-10). Dans cette recherche de reconnaissance identitaire où une grande place est accordée, comme chez Charef, à la différence générationnelle, l'une des singularités distinctives de cette oeuvre relève aussi et surtout de la présence déterminante de La Courneuve. Catalyseur du combat contre le racisme et haut lieu symbolique des «arabicides» (Giudice 1992), La Courneuve qui scande la progression du récit concorde initialement avec la nécessité impérieuse pour l'auteur, et les «Beurs» en général, de «désamorcer la bombe de rage qui nichait en moi et dont la minuterie était déclenchée» (1984, 15), ce afin de participer utilement à l'ouverture d'une France décrite comme relevant de «Montesquieu Noah et la soupe au pistou» (ibid., 25). Mais au-delà de cette note humoristique qui n'est pas sans évoquer les propos de Paul Valéry selon lesquels «l'humour est la politesse du désespoir», La Courneuve apparaît aussi comme le microcosme national des nouvelles tensions raciales et identitaires. Dans cet environnement véritablement hanté en ces années par la mort de Toufik, la Cité transformée en site de réflexion intellectuel sur l'avenir de la nation illustre aussi la poursuite des violences racistes et des mouvements de résistance nationaliste.<sup>117</sup> L'arrivée de Bouzid devant la médiathèque John Lennon, située au coeur du Grand Ensemble, rappelle ici à quel point «écrire au nom de mon peuple, avec mon peuple» (1984, 9) est une tâche noble, mais difficile, tout comme l'ouverture d'une nouvelle France et de son identité. Au cours de ces années, les représentations fictionnelles relatant la condition de la jeunesse de l'immigration et l'importance de «l'arrêt courneuvien» fonctionnent donc

---

<sup>117</sup> Sur ces questions, lire les pages 142 et *passim*.

comme un pan littéraire intersectant avec les perceptions artistiques de ces années. A cette caractéristique commune, il faut aussi ajouter l'apport original au sein la littérature «beure» du roman Fatima ou les Algériennes du square (1981). Insérant la femme immigrée comme autre représentant négligé voire abandonné, la littérature «beure» produit par ce roman de Sebbar un nouvel élargissement à la fois de la communauté immigrée et des perceptions identitaires de la nation.

A l'entame de la décennie 80, la réapparition des évocations fictionnelles qui s'effectue, très promptement, par la venue en écriture de Sebbar, suscite par ce roman d'initiation, Fatima ou les Algériennes du square, l'apparition en France d'un nouveau regard sur les «banlieues» et la Cité, celui d'un regard féminin. A une époque où la littérature «beure» commence à peine à prendre forme (Hargreaves 1996), ce qu'on pourrait appeler, au sein de ce nouveau courant, le «cas Sebbar» et son appartenance au mouvement «beure», a fait couler beaucoup d'encre. A la suite de Marie Naudin (1995, 222), nous considérons que Sebbar écrit sur la jeunesse immigrée et, de fait, appartient à la génération «beure». <sup>118</sup> Sebbar, dans Fatima ou les Algériennes du square, qui expose la relation mère-fille entre Fatima et Dalila, compose une vision croisée mettant en avant la spécificité de la condition des femmes de l'immigration et permet aux femmes de négocier une place pour elles-mêmes. En premier lieu, il importe de mentionner que dans

---

<sup>118</sup> Comme Sebbar l'indique elle-même, son discours littéraire se fait aux points de jonction ou de disjonction d'une identité suspecte qui se cristallise dans un exil où les croisements culturels tiennent lieu d'identité. Les origines de Sebbar sont une constatation de cette bivalence culturelle. Sebbar affirme: «... je n'échapperai pas à la division biologique d'où je suis née. Rien, je le sais ne préviendra jamais, n'abolira la rupture première, essentielle: mon père arabe, ma mère française: mon père musulman; ma mère chrétienne; mon père citadin d'une ville maritime, ma mère terrienne de l'intérieur de la France... Je me tiens au croisement en déséquilibre constant, par peur de la folie et au croisement et du reniement si je suis de ce côté-ci ou de ce côté là. Alors, je suis au bord de chacun de ces bords...» (dans Laronde 1993, 185).

ce récit où l'exclusion caractérise l'ensemble de la communauté immigrée, l'identité de l'ensemble des habitants de la communauté courneuvienne est génériquement celle de sujets prisonniers. Au sein d'un étau figuré par la morphologie des lieux habités, l'espace «bétonique» constitue en effet un territoire carcéral. La double figuration des blocs en tant que «patio» et «prison» est particulièrement révélatrice de la condition des femmes immigrées. Dans une certaine mesure, si le patio où les femmes peuvent se retrouver pour discuter et partager leurs expériences se révèle protecteur, cet espace protégé enferme aussi ces dernières dans un espace à la fois clos et limité, en marge des marges.<sup>119</sup> Au-delà de cette donnée morfo-spatiale, le point crucial des représentations de l'identité des femmes immigrées relève ici de leurs spécificités «différentielles».

Dans son étude intitulée, Des Beurettes aux descendantes d'immigrants nord-africains (2000), la sociologue Nacira Guénif-Souilamas a théorisé sur la condition des jeunes filles de l'immigration et conclu l'existence d'une double altérité spécifique à la femme immigrée. Pour résumer, la quête d'autonomie pour les adolescentes peut signifier qu'elles ont beaucoup à gagner de leur intégration dans la société française, mais que leur capacité à s'intégrer est rendue difficile par leur désir de conserver des liens affectifs avec leurs parents (souvent à travers l'acceptation de la culture de leurs parents) et le fort rejet qu'elles continuent à affronter de la part de la culture dominante. De ce fait, les «beurettes» se trouvent ainsi doublement opprimées: d'une part, en tant que femme au sein de la culture maghrébine; d'autre part, en tant que l'autre ethnique au sein de la

---

<sup>119</sup> A preuve l'extrait suivant: «Les femmes avaient ouvert les fenêtres et les baies vitrées des salles de séjour (...) C'est presque le patio. Les blocs font une sorte de cour protégée où les voitures ne pénètrent pas. Elles sont tranquilles» (1981, 60).

culture dominante (ibid.). Dans Fatima où les Algériennes du square, les exemples où figurent les souffrances expérimentées par ces représentantes de l'immigration sont à la fois nombreux et évocateurs de leur double exclusion: l'absence de mobilité sociale pour la femme de l'épicier (1981, 79 et *passim*); le poids du régime patriarcal pour celle qui «continuait à ne pas sortir» (ibid., 81); ou les actes de violence perpétrés, «Elle [Dalila] comprenait mal sa violence [du père]. Pourquoi il s'acharnait contre elle. Il l'insultait en arabe, et il la battait» (ibid. 11). Dans ce récit, Sebbar montre donc des réactions divergentes face à l'exclusion de «genre» dont souffrent les femmes issues de l'immigration. La sensibilité féminine issue d'une «croisée» fait pleinement ressentir ces nouveaux déchirements identitaires au sein de la nation. Alimentées par l'encre d'écrivains d'origine nord-africaine, les évocations fictionnelles de ces années marquées par le courant «beur» (Desplanques 1993) se trouvent aussi supportées par les écrits d'écrivains français solidaires de la cause «immigrée».

Durant cette séquence, le développement des «écarts d'identités» (Begag et Chaouitte 1990), étendus à la condition de la «beurette» en tant que nouvelle figure d'une francité en mutation, trouve au sein de la littérature un prolongement inédit à travers le roman policier de cette période. La présence du «polareux» Didier Daeninckx comme défenseur de la République et de La Courneuve est ici déterminante, et s'inscrit dans une tradition subversive du (néo-)polar (voir Atack 1999, 122 et *passim*). Dans Fast Car Clean Bodies (1996), la critique Kristin Ross souligne l'importance du genre policier (et de Daeninckx particulièrement) dans sa dénonciation du racisme au sein de la nation française. Ross indique: «The new contemporary racism centering on questions of immigration is, as the

contemporary detective stories of Didier Daeninckx makes clear, a racism that has its roots in the era of decolonization» (ibid., 9). Comme certains artistes engagés, Daeninckx et son intérêt pour la mémoire se solidarise dans son roman Le Bourreau et son double (1986) avec la cause immigrée et le respect des principes républicains. Dans ce cadre, nous proposons que l'auteur du retentissant Meurtre pour mémoire (1984) fait du roman policier de cette époque le vecteur essentiel d'une réflexion sur la France et son identité qui met en scène une vision alternative de la Cité courneuvienne.

### **2-2-b) Littérature policière: identités coloniale et postcoloniale dans l'Hexagone**

Dans une France soumise au milieu des années 80 à une mutation idéologique (Wieviorka 1992), Le Bourreau et son double qui relate l'enquête de l'inspecteur Cadin sur un suicide survenu dans la «cité République» offre un re-découpage original de l'évolution de l'identité nationale. Dans leur étude récente de la fiction française, Rosello et Jean Mainil (2003, 205-223) emploient le terme de «postcolonial narrativity» pour se référer à la littérature de ces années comme représentative d'un nouvel ordre suivant le colonialisme. Daeninckx, par sa contribution au polar et son traitement distinct de la «banlieue noire» (Dubois 1988), propose dans ce récit qui accorde une large place aux événements algériens (1954-1962) un regard différent et postcolonial sur les questions identitaires de la nation française.

Dans le style du roman policier hérité du maître du genre, Jean-Patrick Manchette, Daeninckx livre un récit original des marges urbaines. En se plongeant dans l'histoire

coloniale et en liant celle-ci aux événements contemporains, nous arguons que l'auteur du Boureau et son double se fait porteur de mémoire et dé-essentialise l'identité française. Au-delà du caractère imaginaire des lieux et d'un cadre de fantaisie qui place les Quatre-Mille comme emblématique de la nation,<sup>120</sup> ce roman qui s'ouvre sur le suicide maquillé du couple Werbel critique tout d'abord l'exploitation des «indigènes de la République» (Pitti 2005) et la société française en association avec la violence et le passé. Rappelant les propos de l'historien Antoine Prost (1986) sur l'exploitation économique de l'immigration par la France, l'enquête de l'inspecteur Cadin critique les exactions malhonnêtes des grands dirigeants assoiffés de profits, et constate en même temps les mutations de la «banlieue» ouvrière et les violences physiques et morales exercées contre les ouvriers et les immigrés.<sup>121</sup>

Mais l'élément le plus important de cette enquête offrant de longues descriptions imaginaires de La Courneuve relève assurément de la force avec laquelle ces violences oblitérées du «roman national» (Daeninckx 2008) se trouvent associées à l'histoire française contemporaine. Cette exploitation violente et économique est évoquée dans le contenu même du roman mais elle est aussi savamment entretenue par la structure même du récit. Alternant entre les événements algériens et l'enquête suburbaine, ces combinaisons multiples qui lient invariablement les différentes formes de violence

---

<sup>120</sup> Dans une étude du roman policier et de ses perceptions suburbaines, Alec Hermann (1996) insiste sur la réalisation par les auteurs policiers de lieux de fantaisie. La «cité République» (Daeninckx 1986, 19) qui rappelle les Quatre-Mille en constitue un bon exemple.

<sup>121</sup> En attestent ces quelques passages: «On montait du béton à tour de bras (...) des foyers, des studios pour loger des armées de célibataires» (Daeninckx 1986, 10); «les communautés arabes qu'on attelait aux chaînes» (ibid.); «La palette infinie de la misère et de l'oppression (...) Les cadences de l'usine s'imposaient à la ville entière» (ibid.).

exercées révèlent aussi la part des legs du colonialisme et du post-colonialisme au sein de la nation française. Significativement, le dédoublement puis l'enchevêtrement du récit à la racine de l'enquête de Cadin fait apparaître sous la plume de Daeninckx une ré-évaluation des déchirements de la France et de son identité.<sup>122</sup> En ces années, les représentations du roman policier incitent donc à une réflexion autre sur la France et la francité. Porteurs de mémoire, Daeninckx en tant que «polareux» peut être considéré comme un «porteur de valises» rappelant le soutien de Français nationaux à la cause des colonisés d'Algérie.

Pour conclure, au sein du discours artistique de la décennie 80, les perceptions littéraires enrichissent donc sensiblement les représentations des Quatre-Mille telles qu'elles ont pu être envisagées par les artistes. Par la littérature «beure» (Hargreaves 1996) et policière (Lits 1999a), les perceptions de ces années mettent en évidence un décentrement du discours ethnique sur les «banlieues» et la nation française. Ce décentrement se traduit à la fois par un décalage de «génération» et de «genre»; il se trouve également servi par une convocation de la mémoire. Dans le contexte ultérieur de la décennie 90 et du «national républicanisme» (Balibar 1999, 92), nous proposons que la littérature joue pour l'essentiel un rôle artistique singulièrement plus modeste dans la dé-essentialisation de l'identité française.

### **2-3) Récits de la «fran/cité»: «banlieue-livre», romans policiers et plumes alternatives (1989-2001)**

---

<sup>122</sup> Se reporter plus spécialement aux pages 7, 22 et 191.



En France, la décennie 90 entraîne la constitution de représentations de la «banlieue» comme une menace pour la nation et son identité (Rey 1996). La construction à cette période des figures de l'«Arabe» et de l'«étranger», et leur dissémination en tant que nouveaux ennemis communautaires, modifient substantiellement les images de la communauté nationale. Alors que l'état «national républicain» (Balibar 1999, 92) se resserre sur les représentants issus de l'immigration, la fiction française des années 90 tend à s'homogénéiser d'une part (voir Brémond et Brémond 2002); d'autre part, elle tend à renvoyer, au sein de la sphère artistique, une évocation plus en phase avec le nouveau péril imaginaire «policisé» de la nation. Dans cette section, notre hypothèse principale sera que le récit national des années 90 est alimenté par une quantité foisonnante de productions para-littéraires symbolisant majoritairement une fracture de la nation ou de la «fran/cité», c'est-à-dire à la fois de la France et de ses cités. Dans ce cadre, nous soulignerons dans un premier temps la part importante du roman noir français et les évocations classistes et racistes des «polareux». Nous évoquerons ensuite l'existence de quelques plumes alternatives moins connues du grand public mais influentes sur les questions d'identité à cette époque.

Durant la décennie 90, les représentations littéraires des grands ensembles s'accompagnent d'une profonde évolution et coopèrent principalement à la diffusion d'un consensus racial favorisant, à l'instar du cinéma, l'instauration d'un recentrement étriqué de l'identité française (Wieviorka 2001). Pendant cette séquence, l'immigration, comme indiqué, se révèle la pierre angulaire d'un discours fortement discriminant sur les

périphéries des grands villes françaises (Deltombe 2005). Activement, les écrivains participent à la consolidation du nouveau clivage identitaire français. Dans le cadre d'une incertitude grandissante concernant l'avenir du livre (Swift 2000, 268),<sup>123</sup> la littérature de cette période projette une image différentialiste des marges. L'essentiel des représentations s'articulent autour d'un réseau d'imageries fondé autour de paramètres sociaux, culturels et religieux incompatibles avec l'identité française. Nous maintiendrons ici que les représentations fictionnelles, corrolaires du développement d'un «banlieue syndrome» (Laachir 2006, 61),<sup>124</sup> contribuent à souligner le lien entre les cités françaises et un univers de «différence» nationale. Connexe des questions de «race» mais aussi de «classe», nous arguerons que cette fracture de la fran/cité témoigne à partir d'un imaginaire plus «islamisé» qu'«américanisé» de l'émergence d'une nouvelle vision apocalyptique des périphéries urbaines remettant en cause l'intégrité de la communauté française. Afin de cerner au plus près l'ensemble des représentations de cette période, nous nous proposons de réfléchir, de façon liminaire, au traitement des questions identitaires en France par l'introduction du concept de «banlieue-livre».

### **2-3-a) «Banlieue-livre» et identité française**

---

<sup>123</sup> Dans la logique économique des industries culturelles et du *business of books* (Schiffrin 2001), la fiction française se standardise en adéquation avec la culture artistique et dessert la spécificité artistique du livre (Benhamou 1996, 70).

<sup>124</sup> Dans un sens qui renvoie aux thématiques de la disqualification et de l'exclusion suburbaines (Paugam 1991), de la violence aggravée des cités (Rey 1996) ainsi que de l'islamisme radical (Khosrokhavar 2000).

A notre connaissance, le concept de «banlieue-livre» rappelant le fameux «banlieue-film» (Jousse 1995) n'a jusqu'ici jamais été utilisé;<sup>125</sup> nous considérons qu'il peut s'avérer un point de relais utile entre l'ensemble des productions littéraires des années 90. Lors de ces années, les représentations «littéraires» des cités et de la Cité se caractérisent par leur basculement dans une forme de racisation des «marges». Dans le cadre des évocations fictionnelles, l'existence du courant du «banlieue-livre» se fait jour principalement dans «la littérature de consommation» (Mitterrand 1996, 97) qui touche, à cette période, l'ensemble des «banlieues» de manière conséquente (Lepoutre 1997, 337 et *passim*). Affiliées à la rhétorique nationale racialisante du nouvel ordre républicain (Balibar 1999, 72), ces représentations se partagent principalement en termes de «classe» et de «race», et commencent à figurer de façon manifeste au sein de la littérature dès la première moitié de la décennie. Marquées par «la mise en spectacle» des cités au sein de la culture artistique» (voir Lepoutre 1997, 337 et *passim*), nous suggérons qu'elles mettent en avant la désagrégation de l'identité française (Wieviorka 1992).

Avant les plumes policières et les auteurs alternatifs, les évocations des Quatre-Mille peuvent être ordonnées sous le concept plus générique du «banlieue-livre» essentiellement focalisé sur l'altérité et la différence banlieusardes. Dans son roman intitulé, Cet été (1997), l'écrivaine Anna Gibson relate l'histoire tumultueuse d'un couple établi à La Courneuve et reprend à son compte l'image dominante de la Cité au sein d'une France en quête de ré-affirmation identitaire. L'extrait suivant résume bien ce

---

<sup>125</sup> Dans le cadre de l'adoption du référent «banlieue-livre», nous précisons que ce courant a été repéré mais pas théorisé en tant que tel. Voir les propos de l'éditeur de l'anthologie, X. Cité: «A quelques exceptions près, on a l'impression que le roman français d'aujourd'hui, c'est les beurs, les blacks, la banlieue... » (dans Hargreaves 2003, 145).

nouveau «banlieue syndrome» (Laachir 2006, 61) littéraire: «L'un des avantages d'habiter à La Courneuve par rapport au VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, c'est qu'on n'a pas peur d'être envahi par les sauvages. Les sauvages, c'est nous!» (ibid., 31). Quelques années plus tôt, le romancier Daniel Pennac dans son grand succès de librairie, La Petite marchande de prose (1989), qui raconte les aventures fantastiques de Benjamin Mallaussène dans le petit monde de l'édition, avait lui aussi évoqué la Cité en des termes tendancieux et essentialistes. Dans ce roman suggestif de la nouvelle homogénéité de la littérature française (Mitterrand 1996, 97), la pertinence de la référence de Pennac à La Courneuve, «le commissaire divisionnaire Coudrier, délaissant à regret sa lecture du moment (...) s'était plongé dans *Le Seigneur des monnaies* avec l'enthousiasme d'un enlumineur du missel qu'on aurait envoyé repeindre les parois de La Courneuve (ibid. 1989, 205), s'avère problématique. A l'évidence, «les parois de La Courneuve» (ibid.) servent moins à souligner la désespérance de l'enquêteur qu'à invoquer subrepticement le malaise de la «banlieue» et de la nation (Merlin 1994), malaise figuré métaphoriquement par les Quatre-Mille.

S'il ne faudrait pas en déduire trop hâtivement que la présence de La Courneuve dans la littérature générique ne fait que cristalliser, à coup d'allusions brèves mais explicites, la désintégration progressive de la France et la francité, la vogue du «banlieue-livre» reste principalement révélatrice d'une sur-exposition de la Cité à des fins de «spectacle». En dehors de quelques fictions (voir Wagner 1992 et Vergnes 2002),<sup>126</sup> l'une des

---

<sup>126</sup> Lié au développement de la littérature «beure» (Harzoune 2003), le roman de Malika Wagner, Terminus nord (1992), qui relate les aventures estivales de trois jeunes adolescentes des Quatre-Mille, se démarque du caractère militant du courant des années 80 et manifeste avant tout d'un désir ardent de

caractéristiques essentielles du «banlieue-livre» a trait au «simulacre représentatif» qu'il propose. Dans le contexte de radicalisation du discours sur les «banlieues» (Jellen 1997), le livre Lila dit ça (1996) du controversé Chimo est éloquent (Laronde 2001).<sup>127</sup> Si les thématiques de la déviance et de la criminalité apparaissent au lecteur du roman par le biais de références de «classe» et de «race» particulièrement grossières et ostentatoires, «C'est déjà le soir et il y a plus personne. Bakary, Ali, Petit Maurice et Grand Jo sont en expédition business vers La Courneuve» (Chimo 1996, 17), ce document présenté comme l'œuvre d'un jeune de «banlieue» est également suggestif de nouveaux modes de manufacture de l'identité française sur le marché du livre (voir Laronde 2001). A cette période caractérisée par la formidable expansion du problème des cités, le développement des évocations suburbaines se répercute aussi, et surtout, dans le paysage éditorial au sein de la littérature policière. Vecteur cardinal de l'essor général du «banlieue livre», nous arguons que le polar et ses nombreuses évocations des Quatre-Mille dans Riot Gun (Gérard Delteil 1989), La Vie de ma mère (Thierry Jonquet 1994), Chourmo (Jean-Claude Izzo 1996) et Vol au dessus d'un nid de cocos (Le Poulpe 2001)

---

communication et de reconnaissance en tant qu'auteur. L'action située dans la deuxième moitié de la décennie 70 fait principalement entrevoir les rapports de «genre», de «race» et de «classe», loin des représentations du syndrome de banlieue. Les extraits suivants en attestent: «dans ces années où les ouvriers gagnaient des salaires qui leur laissaient penser qu'entre eux et les bourgeois, il y aurait de moins en moins de différences (Wagner 1992 22) ; « Dans son usine, il était question de débaucher une centaine d'ouvriers (...) Quand le patron est arrivé (...) il s'est assis au salon (...) je ne comprends pas pourquoi il a voulu venir ici (...) il aime connaître les esclaves qu'il embauchera. Tu as vu les salaires qu'il donne?» (Wagner 1992, 130-131). Similairement, le roman de François Vergnes, Seine-Saint-Denis (2002), qui adopte un style proustien, offre des représentations hautement poétiques de la Cité à rebours du discours dominant de cette période: «Au loin la vue se perdait vers Stains plus loin encore il y avait les barres de La Courneuve qui étaient encore très droites dans le ciel de septembre» (ibid. 2002, 8). Voir aussi (ibid., 25, 55, 71).

<sup>127</sup> On rappellera ici que le roman du mystérieux Chimo, qui aurait adressé un manuscrit aux éditions Plon sans jamais se faire connaître par la suite, a laissé planer de nombreux doutes quant à l'existence de l'auteur. Certains critiques ont avancé l'hypothèse d'un «coup commercial» de la part de l'éditeur.

s'impose comme un agent fictionnel dominant des représentations identitaires du Grand Ensemble et de la France de cette période.

### **2-3-b) La vague du roman policier, épitome de la rupture de la «fran/cité»**

Comme l'a observé Rosello (2001, 2), la fracture de la France pendant les années 90 doit beaucoup à la construction d'un risque représenté par les cités pour le futur de l'identité nationale. A cette période, la littérature policière française offre dans son rendu de la ville (Fondanèche 2000, 6) une approche paradoxale de l'exclusion et de la marginalité au sein de la nation (Lenoir 1996). Genre fictionnel particulièrement porteur (Lits 1999a),<sup>128</sup> les évocations policières principalement composées par des écrivains engagés tendent plus à suivre le discours sur la désagrégation de l'identité nationale (Wieviorka 1992) qu'à s'en dégager. Plantant leur plume dans le décor multiethnique des «banlieues», nous proposerons que les grands noms du «roman policier d'aujourd'hui», à savoir Jean-Claude Izzo, Thierry Jonquet ou «le Poulpe» (Sirvent 2000, 79), contribuent par leurs représentations à la fois «américanisées» et «orientalisées» des cités à élargir la fracture de l'identité nationale en conformité avec les représentations de la «police».

En dépit de leur soutien envers «l'autre France» (Lenoir 1974), les textes de Delteil, Izzo, Jonquet et Blocier, et leur focalisation sur l'exploitation économique (Riot Gun), la mafia et le terrorisme (Chourmo), la déviance et délinquance juvéniles (Vie de ma mère!) ou

---

<sup>128</sup> Le chercheur Marc Lits (1999a, 114-115) indique ainsi que le roman policier est un roman «bien identifiable, bien diffusé et bien lu (...) Couvertures, series, titres isolent ce type de production des autres publications».

encore les scandales municipaux (Vol au dessus d'un nid de cocos), se singularisent par leur reproduction significative du caractère syndromatique des «banlieues». Dans Polarville (1991), le théoricien Jean Noël Blanc remarque que le roman policier national se double traditionnellement d'une dimension à la fois critique et politique (ibid.,193), mais recycle aussi, dans une large mesure, les stéréotypes et «les facilités les plus classiques du sens commun» (ibid., 203), dans le but de satisfaire les attentes communes. Premièrement, la focalisation de l'ensemble des auteurs sur la misère et leurs dispositions particulières à noircir à l'excès le cadre banlieusard, tel un «autre monde» évocateur du *ghetto*, constitue un élément notoirement exclusif de leurs représentations des périphéries. Renvoyant à un traitement «classiste», la population et les lieux se trouvent réduits à une vulgaire «populace» (ibid., 197) et un «monde en perdition» (ibid, 203). Ainsi, tandis que Delteil, Jonquet, Izzo et Blocier ont certainement le mérite de donner une visibilité à la diffusion nationale des marginalités urbaines, ils se complaisent à souligner la décrépitude du bâti, la crasse de la Cité mais aussi la laideur et la misère des Courneuviens. Dans Vol au dessus d'un nid de Cocos, Blocier nous décrit (2001, 45), selon les modalités et références d'usage, «[l]a cité Balzac [comme] une cité triste. Des barres de béton encastrées les unes dans les autres, pour donner un semblant de fantaisie» (ibid.); dans ce décor, «pas de pelouse, [un] terrain de jeux pour enfants entouré de grillage» (ibid.); et aussi «[des] boîtes aux lettres [ qui sont] défoncées, [des] ascenseurs une fois sur deux en panne» (ibid.). Représentative d'autres évocations spatiales,<sup>129</sup> cette description connotée des lieux fait ressortir, d'emblée, l'ambivalence du traitement de la «banlieue» présentée dans le roman policier comme en marge de la «francité». A l'instar

---

<sup>129</sup> Il en va de même, en effet, de sa description morne à souhait «de la grande tour» (ibid. 64) «un haut lieu du tag et du graffiti anonymes» (ibid.).

du traitement spatio-démographique, la question des désordres suburbains conférant à la ville d'aujourd'hui une dimension éminemment fantasmatique (Body-Gendrot 1996, 58-60) se trouve aussi fortement présente dans l'ensemble de ces textes.

Dans une France des années 90 où les cités de l'immigration (Césari dans Ireland 2004, 21) symbolisent par leur violence la nouvelle peur paroxystique de «l'autre», le caractère «américanisant» et «orientalisant» des représentations suburbaines participe aussi de façon déterminante à une «essentialisation» des populations banlieusardes vis-à-vis de la France et de son identité. Dans la majorité de ces récits policiers qui transportent le lecteur vers la France des marges, les allusions aux comportements deviants, violents et incivils au sein des quartiers périphériques s'avèrent un autre paramètre signifiant des représentations fictionnelles de cette période. Au sein des travaux sur le roman policier, la manière dont les auteurs «noirs» s'imprègnent de «la partie prémâchée de l'idéologie» (Blanc 2001, 202) a été maintes fois analysée (voir notamment *ibid.*). Comme dans le cas du cinéma, le thème de la violence se trouve développé sous l'angle de l'ethnicité et manifeste principalement le risque de fragmentation de l'identité et de la cohésion nationales (Wieviorka 2001). Alors que Delteil se fait l'écho de la dangerosité des lieux à travers «le rodéo de La Courneuve» (1989, 84) et Blocier condense sous un «Chicago dans la petite Couronne» (2001, 149) les thèmes récurrents associés aux «violences et insécurités urbaines» (Bauer et Rauffer 2003), Jonquet qui ethnicise à l'envie la déviance et le danger des périphéries opère une surcharge du supposé «écart identitaire» (Begag et Chaouitte 1990) des jeunes issus de l'immigration. Jonquet (1994, 95) écrit:



Et il y avait plein de monde. Plus toutes les bandes d'Aubervilliers, de La Courneuve ou d'Aulnay qu'étaient descendues par le RER à La Chapelle, c'est pas loin. Mais eux, leur trip, aux bandes, c'était pas les banderolles, ils se faisaient plutôt un plan vengeance, la baston tout de suite. Ils avaient amené des battes et des foulards. Les CRS, ils avaient des casques noirs et des fusils à lacrymo. C'était super chaud dans le quartier. A un moment, les keums de La Courneuve, ils ont commencé à balancer des pierres sur les CRS, vachement fort, en leur gueulant nique ta mère, enculés, ta mère la pute, putain de ta race et tout. Alors les keufs ils ont tiré avec leurs fusils, y avait des grenades qui pétaient partout avec de la fumée, on pouvait pas rester tellement on chialait (...) <sup>130</sup>

Cependant, là où le couplet violence-ethnicisation apparaît comme le plus manifeste tient au caractère radical du traitement de l'islam en France (Césari 1997). Si l'islam représente communément une barrière face à la violence (Wieviorka 2001, 36), les premières allusions littéraires à un «islamisme guerrier» (ibid. 2003) reflètent l'incompatibilité entre les identités nationales et religieuses (Silverman 1990, 73). Ces allusions qui apparaissent chez Blocier <sup>131</sup> figurent de manière encore plus dramatique

---

<sup>130</sup> Cet extrait n'est pas unique; d'autres passages tirés de Jonquet pourraient être cités: «De Château Rouge jusqu'à Besbar, ils se sont mis à niquer les vitrines avec leurs battes. Les boutiques, c'était des bijouteries. Y avait qu'à se servir en faisant gaffe de ne pas se couper. Dans la baston, les Doc Martens, y a pas mieux. Y avait deux keums de La Courneuve avec nous, ils ont continué à la taper et eux, ils ont carrément tiré la caisse avec les billets, y'avait plein de scalpa qui dépassaient de leurs poches. Après on s'est tous arrachés vers le carrefour Barbès parce qu'y avait les keufs qui arrivaient (...) On a descendu Magenta, et ceux de La Courneuve, ils ont dégagé vers gare du Nord pour rentrer dans leurs cités» (Jonquet, 95-97)

<sup>131</sup> «Les jeunes immigrés, eux, se rassemblent plus loin, au stand de l'association "Les Grands Frères". (...) On a d'un côté les partisans d'un retour au tout religieux. Ils reprochent à leurs parents d'avoir trahi l'Islam, notamment en laissant les filles sortir et faire des études (...) Seul le retour à une pratique religieuse culpabilisante leur semble une bouée de sauvetage» (Blocier 2001, 116).

chez Izzo dont le passage ci-dessous n'est pas sans évoquer les nouvelles formes du terrorisme mondial décrites par Thérèse Delpech dans La Politique du chaos (2002):

Depuis, le Dar-el-Suhl avait été rejeté par les barbus. Et l'Europe, et plus particulièrement la France, étaient devenues un enjeu et une base arrière d'où l'on fomente des actions destinées à déstabiliser le pays d'origine. L'attentat de l'hôtel Atlas, à Marrakech, au Maroc, en août 1994, avait sa source dans une cité de La Courneuve. Cette conjonction d'objectifs nous précipitait, nous les Européens, et eux, les intégristes, dans une troisième voie, celle du Dar-el-Harb, «terre de guerre», selon les termes coraniques (...) Depuis la vague d'attentats de l'été 1995 à Paris, il était inutile de se cacher la tête dans le sable. Une guerre avait commencé sur notre sol. Une sale guerre. Et dont les «héros» avaient grandi en banlieue parisienne ou lyonnaise. Les quartiers nord de Marseille pouvaient-ils être aussi, un vivier de «soldats de Dieu» (Izzo 1996, 125, 127)

La dimension de résistance des écrits des polareux évoquant le Grand Ensemble, leur désir de visibilisation de la précarité et leur critique du pouvoir politique établi s'avèrent donc, au final, insuffisants. Au fondement du néo-polar, les investigations policières recensées mènent invariablement vers une «banlieue» qui prolonge un (trop) grand nombre d'idées reçues (la détérioration du bâti, la misère des populations, la haute dangerosité des lieux) en même temps qu'elles fixent au cœur des espaces périphériques le péril encouru par la nation française. Face à ces représentations fictionnelles

consensuelles et majoritaires, certaines créations littéraires de cette période permettent, comme indiqué, la diffusion d'une vision subversive des «banlieues».

A une époque où on assiste à un renforcement de l'homogénéisation de la culture artistique, certaines plumes alternatives abordant la question des identités nationales échappent au syndrome des périphéries. Dans le cadre des Quatre-Mille, nous proposerons que deux titres relevant de discours militants et engagés, à savoir Les Passagers du Roissy-express (1989) de François Maspéro et Enfants perdus de l'Islam (1999) de Pierre Marcy, fournissent un contre-point original face aux évocations déniaient aux cités tous traits identitaires nationaux.

### **2-3-c) Plumes alternatives: retisser la «fran/cité»**

Dans le contexte d'une littérature nationale centrée sur de nouveaux modes de productions industrialisés et orientée vers la dramatisation, la violence et l'exceptionnel,<sup>132</sup> les créations littéraires subversives proposent un décalage singulier dans leur remise en cause des modes sociaux, culturels et religieux qui placent traditionnellement les cités périphériques «au ban» de l'identité nationale. Les textes de François Maspéro et de Pierre Marcy, qui se focalisent respectivement sur une succession de rencontres en territoires banlieusards et traitent de l'itinéraire d'un terroriste islamiste,

---

<sup>132</sup> Pour un résumé de la problématique, se reporter aux propos de Bourdieu sur la nouvelle «manufacturation» du livre (dans Benhamou 1996, 70): «Je pense que les transformations des circuits de diffusion qui tendent à raccourcir le cycle de vie des livres en traitant les livres comme des produits quelconques favorisent les plus quelconques des livres, font que les livres à cycle long sont de plus en plus menacés».

comptent parmi les principales sources résistantes et oppositionnelles de cette séquence. Face à la construction du problème des cités, nous proposerons que la littérature fournit, à l'instar du grand écran, un contre-pied aux imaginaires «américanistes» et «orientalistes» au fondement du grand discours «policier». Faute de modifier les perceptions périphériques dominantes, notre postulat sera que ces représentations dissidentes permettent de tisser différemment durant ces années les relations entre la France et ses cités.

Dans le prolongement des commémorations du bi-centenaire de la Révolution française, Les Passagers du Roissy-express (1989) de François Maspéro constitue une œuvre singulière au sein des représentations artistiques et littéraires de la décennie 90. A rebours des évocations «policées» de cette époque, ce «journal de voyage» qui retrace le périple insolite de l'auteur, militant engagé, et de la photographe, Anaïk Frantz, au fil des communes bordant le trajet du R.E.R. B., contribue activement à questionner la brisure identitaire établie à propos des cités périphériques françaises.<sup>133</sup> Alors que la question de savoir si Maspéro se déprend de l'image du «barbare en banlieue» (Riddon 2000) s'est trouvée largement débattue (voir Jones 2004, 127), la manière dont le romancier et sa collaboratrice couchent sur papier leurs réflexions sur les grands ensembles remet en cause l'externalité supposément évidente des périphéries. Tout d'abord, le regard de l'écrivain en prise directe avec l'histoire provoque une démarcation singulière avec les descriptions assimilant les cités de «banlieue» à des «lieux sans-mémoire» (Viart et

---

<sup>133</sup> On rappellera ici que les deux voyageurs se lancent à la découverte des cités jalonnant le trajet entre l'aéroport Roissy Charles de Gaulle et St. Rémy les Chevreuses. De multiples visites effectuées sur le mode du récit de voyage (prise de notes, descriptions poétiques, illustrations) sont accomplies notamment à La Courneuve.

Vercier 2005, 221). Si, dans leur incursion courneuvienne, «En route pour les 4000...» (Maspéro 1989, 196), l'impression première du Grand Ensemble renvoie à des termes évoquant le «vide», le «rien», le «nul» (ibid. 200), le travail mémoriel de Maspéro participe non seulement à résusciter le passé de «la barre implosée» (ibid. 1989, 193) mais fait réapparaître aussi et surtout «les racines perdues» (ibid.) du Grand Ensemble au sein du souvenir national. Réinscrite dans la tradition de la «banlieue rouge» et de la «banlieue immigrée» (Stovall 2001), la Cité ré-historicisée devient matière à réflexion sur la responsabilité de l'Etat vis-à-vis de la gestion des espaces suburbains: «Cette barre-là, l'absente, la disparue, elle s'appelait Debussy» (ibid., 196-197). Simultanément, c'est toute la dimension de l'histoire d'un racisme institutionnel de «classe» et de «race» qui rejaillit.<sup>134</sup>

Toutefois, là où le texte se distingue le plus distinctement des autres créations littéraires relève peut-être de l'épaisseur de ce «rien» (ibid. 200) caractéristique de La Courneuve. Au cours de ces dernières décennies, la notion de «rien» a fait l'objet de nombres d'études prenant pour cadre le quotidien (voir Sherringham 2006). Anticipant sur les évocations de la Cité par le cinéma documentaire, le récit de Maspéro rompt par son approche du réel avec les identités fixes du monde des cités. Si les multiples notes se référant à la platitude et la normalité du quotidien brisent les représentations dramatisantes et convenues sur la Cité,<sup>135</sup> les clichés de Frantz qui agrémentent les pages

---

<sup>134</sup> Pour ne citer que deux passages révélateurs: «c'est un bel exemple de stockage humain (ibid., 196) ; «Cette impression qu'il n'y a pas de mots pour décrire un "ensemble" géant qui ne réunit, qui ne rassemble rien, où rien ne paraît avoir de sens, même pas celui d'une machine à habiter» (ibid., 200).

<sup>135</sup> En témoignent l'évocation de «Mme Merri, la gardienne, [qui] passe en remorquant une gigantesque carte de la Corse en contre-plaqué» (Maspéro 1989, 203); l'attention portée par Anaïk à «une femme

du journal contrastent avec le discours fictionnel dominant. Bien mieux que tout autre long discours, ces photographies en noir et blanc, prises sur le vif, contribuent à donner, dans le contexte de la crise d'identité nationale, un visage calme et paisible à la fois aux Courneuviens et à La Courneuve:



(Les Passagers du Roissy-express Maspéro 1989, 201)

L'ouvrage de Maspéro et son récit parallèle de l'identité des cités et de la Cité s'accompagne à l'autre extrémité de cette séquence de la fiction de Pierre Marcy, Enfant perdus de l'islam (1999). Dans le contexte du développement du terrorisme mondial et de l'affirmation de l'identité musulmane face à la décadence de l'occident (Lau 2007), les évocations de Marcy ont le mérite de proposer, en marge de la radicalisation à cette période du discours sur la «banlieue», une vision à la fois plus neutre et objective des rapports entre religion islamique et identité française (Silverstein 2004, 232). Nous

---

africaine qui brode au soleil en gardant des enfants» (ibid) le commentaire au sujet des «jeunes [qui se rassemblent] près des échafaudages pour un concert» (ibid.).

arguerons que cette seconde création fictionnelle rompt, et se déjoue à la fois, de la redéfinition de l'identité française basée, après 1995, sur l'amalgame immigration, islam et terrorisme (ibid.).

Inspiré de faits réels liés à l'émergence au sein de La Courneuve de missionnaires islamistes, Enfants perdus de l'Islam sous-titré, «Des cités au terrorisme: la manipulation», constitue dix ans après le titre original de Maspéro, une référence littéraire instructive face au durcissement républicain (Balibar 1999, 72) et la dissémination de l'islamophobie en France (Geisser 2003). A revers des créations formatées de cette fin de millénaire, cette fiction qui révèle la trajectoire de Rachid, depuis son enrôlement dans la Cité jusqu'à l'attentat en 1994 au Maroc, met en exergue la «manipulation» des perceptions dominantes autour des différences culturelles, politiques et sociales des jeunes banlieusards. Notant que «l'islam des jeunes» ne verse que de façon exceptionnelle vers un «islam radical» qui «s'épuise progressivement», Khosrokhavar (2000) rejoint Wieviorka (2001, 36) qui déclare que «l'islam en France n'est pas violent mais constitue [en fait] un barrage face à la violence urbaine». Dans le fil de cette déconstruction, Marcy se démarque dans le récit des idées reçues en montrant la manière dont les promesses non tenues de la République française ont indirectement entraîné une radicalisation de certaines identités religieuses menant à l'islamisme. A feuilletter les premières pages de ce récit, le lecteur découvre comment le protagoniste, Rachid, et son portrait de garçon solitaire et isolé (Marcy 1999, 13), le constitue comme un «déçu» des espoirs multiculturels en France, faisant de lui une proie facile pour le «missionnaire islamiste» (Garnier 1998, 47), Youssef et ses discours persuasifs: «Il

[Youssef] les accueille chaleureusement» (Marcy 1999, 40). «Ils [Rachid et les jeunes] étaient envoûtés par le savoir, heureux de découvrir le fondement de leur existence» (ibid., 54).

De manière significative, Marcy qui refute les raccourcis faciles autour de l'islamisation des «banlieues» souligne aussi comment l'enrolement du héros, qui s'effectue dans le contexte d'un malaise social suivant l'évanouissement des mouvements antiracistes (Bouamama 1994b), relève d'abord et avant tout d'une socialisation étrangère (Kepel 2000, 306). Tout au long du récit, Marcy souligne les différentes facettes géopolitiques et informationnelles du nouveau terrorisme mondial (Delpech 2002) pour déconstruire les formules et théories usées sur les *suburbs of jihad* (Silverstein 2004, 132).<sup>136</sup>

Néanmoins, de l'ensemble des éléments décentrant la diffusion de «l'islam radical» (Khorokhavar 2000), la co-naissance du protagoniste à la fin de la fiction demeure indubitablement le point d'orgue de cette reconsidération des rapports entre islam, jeunes des cités et identité française. Levant ainsi le voile sur les «islam(s) de France» (Lamchichi 2003, 39) et invitant à penser le pluralisme, Marcy pose la question de l'existence d'autres voies permettant de rendre compte des peurs de perte d'identité. Après l'intégration manquée et la radicalisation avortée, l'auteur montre comment Rachid parvient à trouver une issue au terme de son parcours lui permettant de négocier ses

---

<sup>136</sup> A preuve, les descriptions des protagonistes situent l'action dans un cadre s'étendant de «La Courneuve» au «Maroc» en passant par «l'Afghanistan», «l'Arabie Saoudite», «le Pakistan», «l'Algérie», «l'Allemagne». Les nouvelles technologies de communication (antennes paraboliques, téléphones portables, ordinateurs et Internet) sont mobilisés. L'ensemble des informations mentionnées participent à construire un terrorisme monde (Delpech 2002, 27) particulièrement étranger à la vie de l'ensemble des banlieusards (Kepel 2000, 306).



identités multiples. Ce faisant, Marcy contribue à dépassionner une part des débats: «Rachid fut condamné à sept ans de prison. Il sortit trois ans après. Il vit maintenant dans le nord de la France, et va à la mosquée chaque vendredi. A ceux qui l'interrogent sur son passé, il ne parle que de son enfance. Il dit avoir découvert Dieu récemment, et ce Dieu là, c'est celui de son père» (ibid. 167). En marge des discours attendus au sein de l'édition de cette époque, Enfants perdus de l'Islam réussit donc à proposer d'autres manières stimulantes de considérer la question de la compatibilité de l'Islam en France (Silverman 1990, 73).

#### **2-4) Conclusion**

Depuis plusieurs années, la littérature française et ses évocations des «banlieues» au sein du discours artistique et du «mass-art» (Carroll 1998) a donc globalement contribué sinon à consolider tout au moins à maintenir une image exclusive des grands ensembles. Soumises au jeu des industries culturelles, les représentations des écrivains, à l'instar de celles des cinéastes, ont ainsi relayé de plus en plus de formes de «spectacles» (Debord 2001, 139) et de «separation[s]» (ibid.) qui ont essentialisé les banlieusards vis-à-vis du reste de la France.

Au cours de ces quarante dernières années, les évocations des Quatre-Mille par les écrivains ont suivi de plus en plus fréquemment les différentes inflexions du discours de la «police» et ses représentations exclusives des «banlieues» périphériques. Depuis près de vingt ans, les «récits» de la France se sont progressivement effacés devant la montée

d'UN grand récit national, principalement alimentés par les compositions du «banlieue-livre» et de la littérature policière. Dans ce cadre, la participation de la fiction au discours artistique a essentiellement révélé une image consensuellement sombre et négative des périphéries rompant avec le reste de la nation française. Manifeste de la création de mondes imaginaires (Pavel 1989), la production littéraire la plus récente s'est donc fait le reflet d'une vision à la fois plus hyper-réelle (Baudrillard 1992) et exclusive des «banlieues» au sein de l'identité française.

Si comme l'écrit Jean-Paul Sartre (1948, 356), la littérature permet à «la collectivité» de «passer à la réflexion et à la médiation», certaines représentations fictionnelles de ces années ont néanmoins témoigné d'autres postures, à la fois plus ouvertes et tolérantes, telles certaines plumes beures et alternatives qui par leur regard sur l'histoire, la culture ou la religion ont questionné utilement les fondements de l'identité française. Toutefois, nous retiendrons le fait que, au final, les représentations fixant l'altérité banlieusarde au regard de la francité se sont amplifiées en conformité avec l'évolution du discours artistique.

Après les supports filmiques et littéraires, la musique populaire propose au sein de la culture artistique d'autres points de vue sur les rapports entre nation, identités et périphéries. Traditionnellement en France, les perceptions artistiques de ces dernières décennies ont été dictées par les grands vecteurs du cinéma et de la littérature. Au cours des années passées, la musique populaire a rempli dans le cadre de la «musicalisation de la société» (Fleuret dans Looseley 2003, 3) un rôle de plus en plus significatif dans

l'étude de la communauté et de son identité. En dernière instance, nous proposerons que les représentations par la musique ont proposé un discours dé-centré sur la francité. Si les perceptions des périphéries dans le cinéma et la littérature ont évolué de manière relativement similaire, nous proposerons que le traitement des marges urbaines par les musiciens dévoile certaines spécificités distinctives. Dans le cadre de La Courneuve, nous poserons comme hypothèse que la dimension transnationale de la chanson a ajouté à la complexité des perceptions artistiques de ces dernières années. Nous entendons montrer maintenant comment les évocations musicales des cités et du Grand Ensemble ont participé depuis les années 70 à des représentations alternatives des notions de «différence» et de racisme au sein de la nation française.

### **Section 3 - La Cité dans la musique populaire (1977-2001)**

Dès le début de la décennie 70, le célèbre compositeur (et écrivain), Boris Vian, suggérait l'importance de la chanson lorsqu'il qualifiait celle-ci de «commentaire permanent à l'existence» (1971, 22). De manière peut-être surprenante, la présence courneuvienne au sein de la musique populaire française s'est avérée continue durant ces dernières décennies servant de «miroir» relativement fidèle à l'évolution de l'identité nationale.<sup>137</sup> Dans l'imaginaire collectif hexagonal, la renommée musicale de La Courneuve ne saurait se limiter aux célèbres concerts de la Fête de l'humanité (Gérôme et Tartakowski 1988). Elle relève aussi et surtout des nombreuses chansons et titres rap qui ont évoqué le Grand Ensemble au fil des années.

Communément, La Courneuve et ses Quatre-Mille se sont avérés particulièrement représentatifs de l'évolution des représentations des marges urbaines au sein de la musique française.<sup>138</sup> Durant les décennies passées, le Grand Ensemble a ainsi reflété par le hip-hop et l'essor du mouvement du *Black Atlantic* (Gilroy 1993) un nouveau questionnement du statut des *outcasts* nationaux. Depuis les années 70, nous arguons que les chanteurs militants ont eux-aussi donné à entendre une tonalité différente sur les questions de «banlieue», nation et identité(s) française(s).

#### **3-1) «On n'était pas du même camp» (1977)**

---

<sup>137</sup> La métaphore du «miroir» est empruntée au critique musical, Fred Hidalgo (dans Robine 2004, 10).

<sup>138</sup> Sur l'importance de la chanson française et de la «banlieue», voir Deneux (1988). Concernant l'influence plus récente du rap, se reporter notamment à Rap ta France (Bocquet et Philippe 1997).

Comme indiqué, la décennie 70 marque le déploiement en France d'une première «panique» autour de la jeune population banlieusarde (Bachmann et Leguennec 1996, 326). Dans ce cadre, les représentations musicales laissent filtrer une forte dissonance par rapport aux perceptions artistiques de ces premières années. La marque distinctive de la musique et de ses représentations relève principalement d'un renversement de la vision racialisante autour de la jeunesse des cités ouvrières (Dubet et Lapeyronnie 1992, 61-63). Dans le cadre du développement du support, la musique possède la particularité distinctive de construire la Cité «en contre» du reste de la communauté nationale. Durant ces premières années, nous proposerons que l'inflexion musicale de cette séquence contribue par le titre de Renaud Séchan, «Adieu Minette» (1977), à projeter dans le discours artistique une autre image de la jeunesse banlieusarde et de l'identité française. Après le premier dé-centrement offert par la littérature, nous arguons que la musique participe principalement à élargir les perceptions de «classe» ouvrant plus largement les identités nationales de cette période.

Au sein de la France des années 70, la singularité de l'image des cités correspond à une rhétorique particulièrement discriminante fondée sur le gigantisme de l'architecture, la déviance de la jeunesse ainsi que le ralentissement de l'économie (Stebé 1999). A cette période, le paysage musical français se singularise par son éclectisme (Garapon 1999, 102). Après la vague des yé-yés (Saka et Plougastel 1999, 61), la décennie 70 manifeste la coexistence de multiples styles et déclinaisons musicales tels que le rock, la pop, la musique planante sans oublier le disco (Garapon 1999, 102). L'intérêt de cette première

période musicale réside essentiellement dans le retour au premier plan de la «chanson française» (Vernillat et Charpentreau 1971, 106-117). Historiquement, il faudrait souligner que la chanson constitue en France la forme «prestigieuse» (ibid., 115) par excellence; sa caractéristique principale relève de la primauté du texte aux dépens de la partition musicale. Favorisé par les événements de Mai 68, le retour (radical) à cette période de la «chanson française» (Looseley 2003, 40-44) est à l'origine d'une vaste critique sociétale (Saka et Plougastel 1999, 77) qui coïncide avec le développement des premières évocations des grands ensembles (voir Deneux 1988). Au sein du discours artistique, nous suggérons que le premier titre de Renaud, «Adieu Minette», renvoie une vision alternative face au différentialisme classiste de cette période. Loin du futur développement de la logique commerciale, nous arguons que ce premier titre renvoyant une vision solidaire des cités permet de lutter contre le populisme et rend possible une ré-interrogation du doublet cités/identités au sein du monde artistique.

Les années 70 marquent en France l'inéluctable progression de la «dualisation de la société» (Wieviorka 1992, 28). La chanson française de cette période peut être comparée à «un traité» fidèle de l'état de la communauté nationale. Durant ces années où l'émergence des *out* s'impose comme la nouvelle propriété majeure de la nation française (Touraine dans Wieviorka 1996, 343), le premier grand tube banlieusard de Renaud Séchan, dit Renaud, participe par le développement d'accents contestataires à la diffusion d'un discours critique remettant en cause les modes classificatoires traditionnels. Au sein de la France de cette période, le militantisme et l'esthétique du chanteur font de Renaud

un ardent défenseur de la «banlieue» face à la norme sociale.<sup>139</sup> Cette proximité entre militantisme et esthétique informe la vision solidaire et humaine délivrée par «Adieu Minette» sur le milieu suburbain. Au sein de l'entité nationale, nous arguons que cette proximité permet à la fois une redistribution des pouvoirs et un décalage original des termes de l'exclusion débouchant sur une autre vision de l'identité française à cette époque.

Dans le cadre des représentations artistiques, l'ouverture par «Adieu Minette» des représentations banlieusardes prolonge l'image externe de la Cité courneuvienne, mais elle offre aussi une inversion originale des évocations du «racisme de classe» (Balibar 1997b, 272) dans la France des années 70. Paru sur l'album à succès, Laisse béton (1977), ce titre inaugural qui relate la rupture entre un «lou-lou» (Barreyre 1992, 19) de «banlieue» et une jeune bourgeoise de Neuilly s'oppose singulièrement à la rhétorique dominante sur la communauté ouvrière et sa jeunesse. Tout d'abord, dans cette chanson hautement populaire, il importe de souligner combien Renaud omet toute référence à l'ensemble des perceptions sociologiques, psychologiques et pathologiques héritées de la tradition du «racisme de classe» (Balibar 1997b, 272 et *passim*). A l'inverse, Renaud par son loubard «à la tignasse en bataille» (Renaud 1977) et aux «yeux délavés» (ibid.) se concentre sur une critique corrosive de la bourgeoisie et de son «monde». Ainsi tout au long du morceau, la critique frappe-t-elle l'ensemble de cet autre «camp» rigide et

---

<sup>139</sup> Sur ce point, «Spartacus de la chanson» (Berthet 2002), Renaud et ses premières compositions, comme «Crève salope!» (1975), posent d'une part les jalons d'un discours anti-social caractéristique d'une frange de la jeunesse opposée à la société bourgeoise de cette période. Pour le «poète de la zone», ces années phares sont aussi l'occasion d'éprouver son esthétique identitaire (Lotman dans Garapon 1999, 104) et de forger, par le personnage du «loubard» (Weiss 1986), son image de «mauvais garçon» anarchiste.

dominant. Les «militaires» et les «républicains» (ibid.) sont touchés de plein fouet; à leur tour, ils se trouvent présentés en négatif au sein de la nation.<sup>140</sup>

Dans ce tableau caricatural de la société française, certaines caractéristiques de cette période ne se trouvent cependant pas «renversées». Le problème de la délinquance des jeunes, la question de la déshumanisation architecturale ou encore le sujet du sous-équipement infrastructurel des «banlieues», incontournables des représentations de ces années (Bachmann et Leguennec 1996, 326, 107), figurent en bonne place au sein de cette première grande fresque musicale. Toutefois, évoqués sur une tonalité mêlant à la fois humour et dérision, leur effet s'en trouve fortement réduit pour ne pas dire annihilé. Le comportement des «23 potes» (Renaud 1977) du loubard qui livrent bataille à un «karaté[ka]», et «piétine[nt] des loukoums» (ibid.) pour ne «voler que l'argenterie» (ibid.) ne manque pas de faire sourire, et contraste avec l'image classiquement dangereuse de la jeunesse ouvrière (Mauger et Fossié-Polak 1983). De même, la présentation volontairement stéréotypée de la Cité, «A La Courneuve, y'a pas d'école, y'a que des prisons et du béton» (Renaud 1977), suscite l'amusement. Replacée dans le contexte alarmant et alarmiste de cette période, cette présentation procède elle aussi d'une déconstruction partielle des mythes de la «banlieue» et du loubard (Mauger et Fossié-Polak 1983). Dans ce titre, le retournement d'image de la Cité résulte du développement de certains thèmes et procédés spécifiques, mais il dérive aussi et surtout

---

<sup>140</sup> Sur cet aspect, les exemples sont nombreux: préoccupée par son «bronzage» (Renaud 1977), la «minette» (ibid.), dans toute sa superficialité, est présentée comme une «blonde décolorée, ça va de soi» (ibid.), «trop maquillée, ça va de soi» (ibid.), mais aussi comme possédant «une cervelle de pigeon» (ibid.). Si les «bourgeois» sont décrits comme «prétentieux» (ibid.), ils apparaissent aussi, aux yeux de ce jeune traité d'«anarchiste» (ibid.), comme de simples «buveurs de bière» (ibid.).



d'une repositivation de l'image de la «banlieue».

Dans une France soumise aux prémices de la montée de l'exclusion (Paugam 1996), l'aspect le plus notable d'«Adieu Minette» et sa critique d'un «dedans» et d'un «dehors» sociétal (Touraine dans Wieviorka 1996, 343) relève indubitablement de la nouvelle tonalité déployée par le chanteur à propos des marges urbaines. Comme le souligne la récurrence du vers, «Nous n'étions pas du même camp» (Renaud 1977), ce titre de Renaud évoque la persistance au sein de la nation française d'un clivage identitaire faisant du monde ouvrier un espace spécifique. Si cette vision résonne ici avec l'image d'une «contre-société» banlieusarde (Kriegel dans Lazar et Courtois 1995, 281-282), Renaud dévoile aussi le bien-être et la satisfaction de la jeunesse ouvrière au regard du reste de la nation. Tout d'abord, l'image de la Cité chantée par Renaud est celle d'un monde chaleureux et solidaire. Sans parler du personnage attachant composé par le chanteur, cette atmosphère fraternelle découle du trait d'union musical de l'histoire de deux mondes suburbains, celui d'une «banlieue» horizontale appartenant au passé et d'une cité verticale relevant du présent (Rifkin 1991, 216). Elle est aussi constituée par un langage composite mêlant argot et bons mots ainsi que par la gouaille populaire issue de la rue et générée par la voix de l'interprète. Toutefois, le renouvellement vers une vision plus positive de la «banlieue» s'opère principalement dans cette chanson par la critique de la société française et ses valeurs bourgeoises. Ainsi, outre ce caractère «traditionnellement banlieusard», le mal-être du jeune homme transporté par sa relation dans la société bourgeoise constitue une condamnation envers la nation et l'identité françaises. Dans le contexte de cette période, les évocations en négatif d'une vie

bourgeoise entre «Neuilly» et «Deauville» (Renaud 1977) forment une critique de la France des années 70. A l'image de la «banlieue» comme symbole de la galère, l'opulence de la côte normande se trouve ici associée au mal-être pour le jeune loubard: «Tu m'as invité à Deauville / Dans ta résidence secondaire / Je m'suis fait chier comme un débile / Dans cette galère, dans cette galère» (ibid.).

Introduites par Renaud, les représentations musicales de cette période confirment donc l'image d'une Cité distincte mais pas pour autant séparée de la communauté nationale. Participant d'un discours distancié sur les marges urbaines, ce premier titre de Renaud intègre un regard plus positif sur le monde des cités. Si l'impact de cette chanson ne saurait suffire à modifier l'imagerie dominante des périphéries, Renaud se fait néanmoins le rapporteur d'une première vision singulièrement moins sombre et pessimiste face aux représentations racialisantes de cette période. Ainsi que nous l'avons vu, les préoccupations qui avaient alimenté le discours sur les marges urbaines au tournant de la décennie 70 se renouvellent considérablement au début de la décennie suivante (Dubet et Lapeyronnie 1992). La séquence musicale des années 80 se focalise sur la période «beure» (Begag et Chaouitte 1990) et laisse entrevoir la survenue de certains changements plus marqués concernant l'avenir de la nation française et de son identité.

### **3-2) Variétés militantes et essentialisation du «lou-beur» (1983)**

En France, la décennie 80 donne lieu à un nouveau mouvement de représentations musicales sur les marges urbaines. Lors de ces années, les cités et la Cité se trouvent en

effet catégorisées en tant que problème national; celles-ci remettent en cause à la fois les fondements de la nation et de l'identité françaises. Au cours de la vague «beure», le second titre de Renaud, «Deuxième génération» (1983), contribue à distinguer sensiblement les représentations musicales au sein de la culture artistique. Dédié à la mémoire de Toufik Ouannès, nous suggérons que «Deuxième génération» propose une vision équivoque de la «différence» et de l'ethnicité intersectant amplement avec le discours dominant de la «police». Durant cette période où les évocations des cités sont liées au non-respect des principes républicains, notre argument sera que ce second titre de Renaud dessert plus qu'il ne favorise l'ouverture de la nation et de l'identité françaises au «problem of immigration» (Silverman 1992, 70).

Les années 80, en France, lèvent le voile sur la nouvelle question des «banlieues» de l'immigration (Grewal 2007). Durant cette période caractérisée par la montée de la notion du «seuil de tolérance» (Silverman 1992, 55), il importe de souligner d'emblée la survenue de deux évolutions majeures sur le plan de la chanson. La première évolution relève à la fois de la modification perceptible de la nature de la chanson (Garapon 1999, 92) et de sa soumission nouvelle aux logiques marchandes (Saka et Plougastel 1999, 89). Dans ce cadre, l'introduction du compact disque, l'avènement du vidéo-clip ainsi que la création d'un classement des ventes de titres (le top 50) (ibid.) modifient profondément l'écoute musicale tout en assignant un nouveau rôle à l'industrie de la musique dans sa relation aux autres médias (Garapon 1999, 107). Dans ce contexte général, il ne s'agit pas pour les artistes de soumettre totalement leur art à une économie de marché. Néanmoins, cette évolution n'est pas sans effet et rejaillit avec force, à cette période, sur l'univers

musical des grands noms de la «nouvelle chanson française» dont Renaud (Looseley 2003, 44).<sup>141</sup>

Deuxièmement, l'évolution du paysage musical au sein de la décennie 80 est aussi celle du formidable développement en France de la «world music» (Warne 1997, 134) et de l'hybridation de la musique française (ibid.). Dans le cadre de la diffusion des «cultures transnationales de France» (Gafaïti 2001), David Looseley (2003, 50) observe que «Paris devient l'un des principaux centres de ce «métissage» musical». L'impact de ce métissage sur les représentations suburbaines est particulièrement significatif. Tandis que le développement de «formes métissées» (Garapon 1999, 109-111) permet d'opérer une jonction entre les jeunes de l'immigration et leurs aînés (Miliani 2001, 190), cette musique hybride aux tonalités multiples favorise aussi l'extension de l'identité française vers d'autres horizons. Instrument contre le racisme, le métissage qui gagne à cette période la musique (et les cités)<sup>142</sup> contribue à la fois à lutter contre le monoculturalisme français et à affirmer l'éclosion d'une société multiculturelle.

Pour en revenir aux évocations du Grand Ensemble à cette époque: s'il est difficile de douter des intentions solidaires et militantes de Renaud, le déclin du militantisme de l'artiste et la mutation de son personnage de scène peuvent être invoqués pour expliquer

---

<sup>141</sup> La surprenante apparition télévisuelle de Renaud en 1981, en tenue stricte habillée, lors d'une grande émission de variété en témoigne. Au-delà de l'anecdote, elle illustre les effets de la visualisation de la musique et de sa commercialisation par le petit écran (Looseley 2003, 44).

<sup>142</sup> Sur la fertilité de la culture hip-hop au sein du Grand Ensemble, voir notamment les travaux de Bachmann et Basier (1984, 1985). De manière importante, on rappellera que Sidney, l'animateur de l'émission dominicale de TF1 «Hip-hop» (1984-1985), est originaire de La Courneuve (Bocquet et Philippe 1997, 14). De même, on indiquera qu'une résidente du Grand Ensemble nommée Candy a été élue au rang de Reine de la Nation Zulu et que, selon la légende, le fondateur même du mouvement, Afrikaa Bambatta, aurait effectué une visite à La Courneuve où il aurait rencontré Candy (Kamiri 2002).

l'ambivalence des représentations de son titre, «Deuxième génération». Alors que l'engagement de Renaud auprès des minorités et «son amour de la différence» (Séchan 2002, 42) restent intacts, le «poète de la zone» devient à cette période un objet musical plus commercial. Même si sa présence à l'arrivée de «la Marche pour l'égalité et contre le racisme» est remarquée (Gaster 2006, 102), son «Adieu au loubard» coïncide avec un recul sensible de son militantisme. Dans ce cadre, nous émettrons l'hypothèse que la figure composite du «lou-beur», figure hybride partagée entre «loubard» et «Beur», reproduit, par son caractère faussement exemplaire, une image déformée et déformante des jeunes Français d'origine nord-africaine. Nous arguerons que l'esthétique et la «politique» du «lou-beur» chez Renaud expliquent pourquoi ce second titre focalisé sur la sombre destinée d'un jeune «keur» (Slimane) tend moins à l'ouverture qu'au maintien d'un *status quo* identitaire en porte-à-faux avec le mouvement multiculturel de cette période.<sup>143</sup>

Après «Adieu Minette», «Deuxième génération», titre particulièrement populaire de l'album à succès Morgane de toi (1984),<sup>144</sup> offre un traitement singulièrement différent des représentations artistiques sur la «banlieue» et de la nation française à cette période.

---

<sup>143</sup> Il nous faut remarquer que les motifs d'explication face à l'absence de toute contribution musicale de la jeunesse immigrée sont loin d'être évidents (Poulet 1998). A un premier niveau, ceux-ci peuvent être attribués à la vogue du théâtre beur (Calio 1998, 24). A l'origine de nombreuses pièces «qui conjuguent des traditions militantes et des mouvements de jeunesse dans le cadre d'un théâtre d'expression» (Battegay 1985, 115), celle-ci participe en effet d'une concurrence «médiatique» pouvant fournir un élément d'explication convaincant. Cependant, au cours de ces années, on peut surtout lier l'absence d'évocations musicales «beures» du Grand Ensemble au développement différé de courants musicaux métissés traditionnellement associés à la «banlieue». A une période où les formations «beures» demeurent, malgré tout, assez peu nombreuses, l'envolée tardive du rap (Lapassade et Rousselot 1998, 11) et, dans une moindre mesure, du raï, peuvent justifier ce silence autour de la Cité courneuvienne.

<sup>144</sup> En un an et demi d'exploitation, le total des ventes de l'album sur lequel figure ce titre s'élevait, selon des sources professionnelles, à un million et demi d'exemplaires.

La posture ambiguë de ce morceau appuyé sur des clichés esthétiques et politiques fondamentalement discriminants démarque les évocations musicales et contribue à essentialiser les jeunes de l'immigration à rebours de l'ouverture de la nation et de la francité. Le trait le plus immédiatement perceptible de ce morceau équivoque par la figure mercantile du «lou-beur» provient probablement de la tonalité ouvertement ethnicisante et racisante retenue ici par le chanteur. Plus encore que le titre particulièrement critiqué par la communauté nord-africaine,<sup>145</sup> l'image renvoyée de la jeunesse immigrée couplée au futur désespérément sombre des cités tranchent avec les demandes de reconnaissance citoyenne et identitaire au sein de la nation. Dans le contexte de ces années, cette spécificité manifeste se trouve soutenue par de nombreux éléments. Tout d'abord, les attributs de Slimane, jeune paumé pathétique, brouillent singulièrement le portrait type des descendants de l'immigration comme le suggère la focalisation sur ses effets relativement disparates: «J'porte autour d'mon cou, sur mon cuir, le keffieh noir et blanc et gris» (Renaud 1983). De même, la noirceur de la composition musicale et des arrangements, articulés autour d'un synthétiseur, contribue activement à modifier les perceptions artistiques émises lors de cette période. Appuyés par les sons d'une guitare électrique et d'un harmonica, ils impriment une tonalité emprunte de pessimisme. Dès les premières notes, ils plongent l'auditeur dans un univers de dureté et de grisaille stéréotypiques de l'univers banlieusard. Pareillement, le refrain par sa teneur dramatisante et menaçante renvoie une image radicalement opposée à celle véhiculée par les jeunes artistes de l'immigration:

---

<sup>145</sup> Gaster indique à ce propos: «[Cette] généralisation qui n'est pas très bien reçue par une partie de la jeunesse beure» (2006, 102).

J'ai rien à gagner rien à perdre/  
Même pas la vie/  
J'aime que la mort dans cette vie d'erde/  
J'aime ce qu'est cassé c'qu'est détruit/  
J'aime surtout tout c'qui vous fait peur/  
La douleur et la nuit/  
(Renaud 1983)

Dans le cadre de cette chanson notoirement populaire, la dissidence faussement apparente relève de la tonalité négative du message qu'elle délivre mais elle s'explique aussi par la reprise d'une sorte de «culture de l'aléatoire» pour citer Robert Castel (1996, 40) propre aux immigrés. Lancée en cette époque où la tradition républicaine, partagée entre solidarité et universalisme, se trouve remise en question par les jeunes citoyens français d'origine immigrée (Laachir 2002, 284), «Deuxième génération» tend à fournir une image singulièrement différente de celle proposée par les créateurs «beurs» revendiquant avec espoir une reconnaissance identitaire déniée (Battegay 1985, 113-119).

Dans «Deuxième génération», les principales thématiques «exclusives» et suggestives de la «culture de l'aléatoire» (Castel 1996, 40) naturalisent l'identité maghrébine pour en livrer d'emblée une vision singulièrement extérieure dans son rapport à la nation et à l'identité française. Au contraire des représentations «beures» dont le discours avait justement visé à une dé-essentialisation des perceptions de la jeunesse immigrée, la ré-introduction par Renaud de ces procédures constitue un élément remarquable des

représentations critiques proposées au sein de la musique, et participe simultanément d'un renforcement de l'équation fantasmatique de cette période confondant jeunesse immigrée et dangerosité. En dépit de sa justesse dans l'évocation sensible de leur «écart identitaire» (Begag et Chaouitte 1990), la chanson se trouve ainsi traversée par une multiplicité d'allusions subtiles liant les jeunes à un langage suggestif de la «différence» et de la «culture» (Silverman 1992, 89). De la déviance du jeune garçon présenté sous l'angle commun du petit «délinquant» qui «cherche» des «caisses» (Renaud 1983) et n'a échappé à la «taule» qu'«à cause de [s]on âge» (ibid.); de son hédonisme marqué, «rien glander» (ibid.), à son profond machisme, «trouver une gonze sympathique qui bosserait pour m'payer ma bouffe» (ibid.); jusqu'à ses vices, «il se nettoie les narines» au «triclo» et à «la colle à rustine», l'ensemble de ces éléments contribuent par leur recoupement à perpétuer les préjugés et les idées reçues sur les (jeunes) immigrés (Battegay et Boubeker 1993). Simultanément, ils participent à associer les Quatre-Mille à la menace et la peur imaginaire d'une «désintégration» (Wieviorka 1993, 346) à la fois de la nation et de l'identité françaises.

Durant la décennie 80, la diffusion de représentations par la chanson contribue donc à un nouveau changement partiel des perceptions critiques et distanciées de la Cité par les artistes. Au sein d'une sphère artistique dominée par les créateurs «beurs», les représentations artistiques renvoient par l'apparition remarquable de Renaud une image singulièrement plus équivoque des Quatre-Mille. Le discours de ce représentant d'un militantisme de gauche participe certes à l'exposition des difficultés expérimentées par la jeunesse immigrée mais son traitement superficiel et nébuleux induit une césure dans les



représentations artistiques de ces années. Au tournant de la décennie 90, le discours musical sur la Cité continue de se distinguer au sein de la sphère artistique. Cette phase caractérisée par un revirement idéologique sur la question de l'immigration et concrétisée par une radicalisation du discours de «race», donne lieu dans la chanson à une prise de distance par rapport aux évocations «policières» des Quatre-Mille durant ces années.

### **3-3) Musique rap et revendications anti-différentialistes (1999-2001)**

En France, les années 90 concordent avec un repli de l'identité française connexe d'un resserrement des principes du républicanisme (Wieviorka 2001). A l'instar des perceptions artistiques oppositionnelles, le traitement des périphéries par les musiciens de la décennie 90, musiciens fortement présents dans le rap, offre une réponse virulente face à la nouvelle rhétorique national(iste) et identitaire. En tant que courant musical diasporique fondé sur le transnational (Huq 2006), nous suggérons que «le [rap et le] hip-hop français (...) constitue[nt] un puissant contre-point face à la centralisation (...) de l'Etat-nation français» (ibid, 133) en même temps qu'ils permettent un élargissement de la francité face au nouveau péril différentialiste. Représentée dans le cadre courneuvien par les formations, Alibi Montana et les 4-Etoiles, nous arguons que la musique rap des années 90 participe à modifier les représentations suburbaines fomentées sur la nation et l'identité.

Au sein de la nation française, la couverture des cités par la musique populaire enregistre une profonde évolution au cours des années 90 de même qu'elle contredit activement la

diffusion d'un racisme de «race» largement répercuté par les œuvres filmiques et littéraires de ces années. Durant cette décennie au cours de laquelle l'immigration devient une question de société cardinale et l'«arabo-phobie» envahit l'espace public (Deltombe 2005), la musique populaire poursuit son ascension. A cette période, le rap connaît une envolée spectaculaire (Cannon 1997) et devient «la musique des années 90 pour toute une génération» (Pessis 2003, 196). Communément défini comme une «histoire en rimes accompagnée par une forte rythmique et une musique électronique» (Rose 1994, 2), les représentations hybrides du rap contribuent à modifier profondément l'inflexion du discours artistique de cette époque. Inspirées du discours des *ghettos* afro-américains (ibid. 1994, 184), la diffusion de ces représentations libertaires appuyées sur un mélange musical issu du *Black Atlantic* (Gilroy 1993) fournit un puissant contre-appel face à la naturalisation de la nation et de l'identité françaises. Issus de la Cité et à l'origine de la production d'une demi douzaine de titres, nous proposons que les deux *crews*, Alibi Montana et 4-Etoiles, revendiquent non seulement leur appartenance à ce contre-appel «glocalisé» mais participent aussi à différencier les représentations artistiques de cette période par l'impact de leur message.<sup>146</sup> Notre postulat principal sera que les titres de ces jeunes artistes courneuviens, conçus en dehors des circuits de production traditionnels,

---

<sup>146</sup> Les titres de ces formations évoquant la Cité et La Courneuve sont pour le groupe 4-Etoiles fondé en 1998 et originaire des Comores: «Intro», «Le respect», «Accusé», «Le dawa», «C'dans le son». Ces titres accompagnent la sortie de leur premier album autoproduit et distribué commercialement, *Le respect* (2001). Les deux morceaux attribuables à Alibi Montana, natif d'Haïti, sont «Le monde a cracké» et «Original mauvais garçon» parus en même temps que son premier album, *T'as ma parole* (1999). Si la présence au sein du circuit d'Alibi Montana, révélé en 1990 (voir Lapassade et Rousselot 1998, 90), a probablement donné lieu depuis cette période à d'autres évocations, ces titres distribués chez le label alternatif «menace records» sont, à notre connaissance, les seuls qui se rapportent explicitement aux Quatre-Mille.

contribuent à inscrire la Cité dans un nouvel univers de lutte et interrogent la fixation de l'identité française proposée par le discours «policier» dominant.<sup>147</sup>

Participant de la mouvance *hard-core*, le rap de La Courneuve incarné par Alibi Montana et les membres de 4-Etoiles s'acquitte de son rôle de «miroir» de la nation et participe par un «rap de [leur] France» (Bocquet et Philippe, 1997) à la création de leur(s) identité(s). Indirectement, le rap de ces formations offre une nouvelle vision éclairante du racisme des sociétés occidentales en même temps qu'il souligne la diversité foisonnante des identités parmi la jeunesse française (Bazin 1995). Produits d'une culture hip-hop particulièrement fertile aux Quatre-Mille,<sup>148</sup> nous arguons que les représentations alternatives de ces formations reflètent une critique rageuse et hargneuse face au discours des grands médias qui transforme sensiblement les évocations racisantes des *outcasts* de France.

Fréquemment décrits comme des «sentinelles» de la banlieue, des «journalistes du ghetto» ou encore des «haut-parleurs de la cité» (Liu 1997, 332), les représentations suburbaines des rappers produisent une interférence médiatique avec les journaux d'information (ibid.). Participant d'un «hurlement», un «cri» de colère, une «rage» (Lapassade et Rousselot 1998, 50), cette révolte verbale et sonore en «contre» de la sphère publique constitue «un moyen de réappropriation du territoire pour les jeunes

---

<sup>147</sup> Il faudrait indiquer ici que les représentations du Grand Ensemble ne se limitent pas aux seules évocations de ce courant musical protestataire. Si le rap se trouve au cœur des représentations de cette période, le retour de la «chanson française» et sa régénération (Robine 2004, 227) jouent un rôle important qu'il conviendrait de développer (se reporter notamment au «Tramway du bonheur» (2002) de l'artiste originaire de Seine-Saint-Denis, Thomas Pitiot).

<sup>148</sup> Lire Basier et Bachmann (1984, 1985).

artistes» (Vicherat 1998, 43). Cette volonté de se démarquer du discours médiatique majoritaire, partagé entre stéréotypie et discrimination raciale, est particulièrement présente dans le discours de ces deux groupes. Le *flow* d'Alibi Montana qui s'adresse à tous «les jeunes des banlieues mais reste ouvert et s'écoute dans tous les milieux» (ibid. «Original mauvais garçon» 1999), «parle de chez nous» (ibid.). «Sans parabole» et «direct» (ibid.), il est aussi «en direct» (ibid.). Mais c'est surtout par les 4-étoiles que cette volonté s'exprime le plus clairement et le plus immédiatement. Dans le titre introductif de leur autoproduction, les artistes qui revendiquent d'emblée leur «identité locale» se jouent des stéréotypes journalistiques sur la Cité en même temps qu'ils se distancient avec humour des évocations catastrophistes sur les «banlieues» en tant que menace nationale:

Eh tu galères ou quoi, y'a personne, t'as vu comment il caille, et vas-y on va se faire un chouara, pff!, t'as pas de couilles, comment?, écoute, t'as vu le keumé là, viens on va se faire son sac, vas-y et que ça saute, on se retrouve dans les bâtiments des 4 keuss vas-y, t'as vu, il a pris mon sac, mon sac, il l'a arraché comme ça, le jeune homme là? Putain! Au secours, appelez la police! Au secours, appelez la police! Faut que je refasse non?! Coupez, ça va pas là! Ce soir, on passe dans le 20h, on va sentir que vous êtes de vrais voyous, j'sais pas moi, des gars comme vous devraient pas avoir de mal à faire ça, surtout dans votre cité, c'est pas compliqué! Allez on reprend! (4-étoiles «Intro» 2001)

Plus que les médias accusés de reproduire une vision déformée et erronée de la réalité suburbaine, l'ensemble des institutions se trouvent exposées aux critiques féroces de ces artistes qui soulignent subrepticement les contradictions du modèle républicain en même temps qu'ils lient ce discours récriminant à une autre dimension transnationale. La virulence extrême avec laquelle ces artistes dénoncent le système est fortement apparente. Violentes et agressives, les représentations des interprètes ne rompent certes pas avec la philosophie du mouvement de Bambattaa duquel elles se réclament. Cependant, basées sur le «pacifisme», le «respect» et l'«honneur», ces représentations se caractérisent également par leur percussive dans la critique du néo-racisme institutionnel qui traverse l'ensemble de la société française (Laachir 2002, 279). La force de l'attaque lancée par 4-étoiles dans «Accusé» (2001) est exemplaire. Couplée à un discours de «classe», elle condamne à la fois le nouveau racisme étatique et la montée de la pénalisation de la misère (Mucchielli 2005, 38). Renforcée par des références explicites aux premières dérives nationalistes de la France à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, elle constitue à la fois un appel à un retour aux principes républicains et une mise en garde face aux dangers qui pourraient survenir:

Nos vers se sont verbalisés/

tant pis si ça choque l'Elysée/

Accusé sans raison valable dans nos quartiers (...)/

Je te jure, on est leur cible

c'est pénible, ça pourrait être terrible/

On va se défendre (...)/

C'est nous les accusés, c'est pas normal/  
 Faut se mobiliser (...)/  
 Au rang des accusés j'accuse/  
 On tient à dénoncer comme l'a fait Zola/  
 Au rang des accusés, j'accuse/  
 Mon code postal et mes origines font de moi/  
 Un expulsé de la société/  
 (4-étoiles «Accusé» 2001)

Si les représentations par le rap contribuent à un renouvellement majeur du discours artistique disséminé par le cinéma et la fiction, le facteur principal de ce changement face au consensus «policier» relève aussi du caractère transnational de ce courant. Cette spécificité contribue à inscrire les critiques du discours officiel et du système républicain dans un nouvel univers de lutte «trans-politique» (Silverstein 1998) participant par son hybridité à une redéfinition à la fois des perceptions des Quatre-Mille et de l'identité nationale.

Au sein de ces compositions musicales, le recours des jeunes Courneuvien(ne)s à un matériau hybride, partagé entre le local et le global, et usité en conformité avec l'idée centrale qu'il incombe aux jeunes des communautés marginales de trouver leur propre identité en utilisant les instruments à disposition pour lutter contre les puissants (Warne 2000, 265) transparait de manière protéiforme. Si le caractère métissé des paroles ne constitue pas, ainsi que nous l'avons observé, une nouveauté fondamentale au sein de la

musique populaire, l'hybridité du texte contribue d'emblée à resituer les représentations dans un nouvel «espace de résistance imaginaire» (ibid., 264).<sup>149</sup> L'expression d'affinités transnationales s'affirme de manière la plus lisible par le texte et la mixité du lexique usité. La pluralité textuelle des chansons de ces groupes reproduit une étonnante déclinaison lexicale qui contribue à positionner la Cité sur un nouvel axe représentatif. Partagés entre l'«ici» et l'«ailleurs», les paroles hybrides côtoient en outre les formulations argotiques. Associées à une langue véhiculaire qui reste le français, elles proposent une démarcation originale qui atteste des identités multiples des artistes.

De manière distinctive, l'aspect le plus significatif des paroles du rap consiste peut-être dans la recomposition des limites géographiques dont témoignent l'abondance des marqueurs spatiaux (Calio 1998, 45). Commun à l'univers de ce courant, l'attachement aux origines spatiales (ibid.) s'organise selon différentes échelles géographiques allant du département à la ville, de la Cité au quartier, et des immeubles d'habitation jusqu'à certains micro-territoires. Représentants d'une communauté partagée entre le local et le global, les allusions spatiales par Alibi Montana et 4-étoiles abondent. Les «Quatre-Mille» de «La Courneuve» (Alibi «Le Monde a cracké» 1999) appelés également par ces interprètes, «les 4 keuss» (ibid. «Original Mauvais Garçon» 1999), se trouvent rattachés à la fois à la Seine-Saint-Denis, le «9. 3.» (ibid. «Le dawa» 2001), et à La Courneuve dont le nom se trouve également évoqué par son code postal, «9.3. 120.» (ibid. «C'dans le son» 2000). Des allusions codées du rap figurent également dans les textes telles ces

---

<sup>149</sup> On relèvera à titre d'exemples certains termes comoriens ou arabes saupoudrés dans les textes des 4-Etoiles: «chad ka mguai vedze» (si Dieu le veut) (4-Etoiles «Accusé» 2001); «dawa» (médicament, fête). (ibid. «Le dawa» 2001).

références à la barre du «Mail» ou au «678» (ibid. «Le dawa» 2001). Renforcée par les sonorités éclatées empruntant aux continents africain et américain, l'expression de ces identités locale et globale, disséminées verbalement, musicalement mais aussi visuellement,<sup>150</sup> resitue le discours de résistance dans un autre univers. Ce discours devient ainsi porteur de l'évolution d'une identité française plurielle à reconsidérer.

Pour conclure, la musique populaire en France et ses évocations des «banlieues» récemment alimentées par le mouvement transnational ont participé à disséminer une tonalité différente des marges urbaines au sein de la culture artistique française. Particulièrement proches de l'actualité nationale et internationale, ces représentations esthétiques ont majoritairement fourni une vision distanciée face aux différentes formes de racialisation et proclamé haut et fort l'appartenance des jeunes des cités au reste de la France. En reflétant autrement les représentations suburbaines, les musiciens français de cette période ont entraîné l'auditeur vers une autre appréhension de la commodification artistique de la «banlieue» en tant que «problème» menaçant la francité. De la même manière, ils ont aussi levé le voile sur l'imaginaire du racisme au sein de la nation (Balibar 1997a, 127). Quoique usuellement présentée comme un support «inférieur», la musique grâce à l'apport de la chanson militante et du rap a certainement contribué à influencer, tout au long de ces quarante dernières années, sur les notions de «différence» et de racisme pour remettre en question les perceptions actuelles de la France et de son identité.

---

<sup>150</sup> Ces signes d'appartenance ne se limitent pas en effet aux simples registres textuels et sonores, mais se traduisent également sur le plan visuel comme en témoigne la jaquette du maxi C.D. des 4-étoiles qui montre les barres d'habitation des Quatre-Mille dans une association originale aux îles Comores d'où sont originaires ces artistes.



#### **Conclusion du chapitre IV**

En France, la sphère artistique a laissé transparaître durant ces quatre dernières décennies une évolution significative des représentations de l'entité nationale dans son rapport aux pourtours de la ville. De façon générique, le discours artistique s'origine dans une fonction de création qui fournit des éléments à la fois à la base de la communauté et son idéologie. L'analyse des représentations artistiques constitue à l'évidence un second pan significatif de l'histoire de l'image des «banlieues» en ce qu'elle permet de saisir de nouvelles évocations de la nation et de ses identités. Nous suggérons que les représentations artistiques à la base de «l'ordre du discours» (Foucault 1971) ont proposé un partage spécifique des notions de pouvoir et de savoir plus proche des fondements républicains de liberté, d'égalité et de fraternité.

Depuis la décennie 60, les évocations cinématiques, fictionnelles et musicales constituent des agents de la conformité culturelle et de l'appartenance à la communauté française. Après les supports médiatiques, celles-ci représentent des «épistèmes» (Foucault 1966) majeurs de l'histoire des «formations de vérité» (Foucault dans Gros 2007). Comme indiqué, l'appartenance communautaire ne saurait être statuée par un racisme d'Etat, officialisé, mais par des formes de racismes qui traversent la structure même des institutions et les relations conscientes et inconscientes des individus et des masses à ces institutions. Globalement, les perceptions suburbaines au sein du «mass-art» (Carroll 1998) se sont de plus en plus orientées vers la diffusion de processus de racialisation et de nationalisation. Fondée sur des formes de «spectacle» (Debord 2001), la production des

évoqueries artistiques naturalisant les exclus selon leur appartenance de «classe», puis de «race», a rejoint la «rhetoric of order» (Gilroy 1987, 44) de la culture journalistique et renforcé significativement les partages territoriaux et identitaires. Parallèlement à ce discours, les représentations artistiques des périphéries ont aussi laissé entrevoir d'autres modes d'évoqueries mettant à jour la «tyrannie nationale» (Noiriel 1991) régnant au sein de la France contemporaine. Relevant d'artistes militants engagés ou de créateurs «beurs», de nombreuses créations ont intersecté par leur nature avec le concept d'«égalité» défini par Balibar (1994).<sup>151</sup> Dans le contexte de la culture artistique et de ses représentations des cités et de la Cité, cette posture d'égalité a contribué à dé-centrer un tant soi peu le discours consensuel de la «police» au fondement du «racisme imaginaire» (Wieviorka dans Laachir 2002, 291) de la France contemporaine.

Le but premier de ce chapitre était de prouver que les représentations artistiques qui figurent, après les médias, au cœur du «circuit de la culture», jouissent d'une forte latitude dans la conception des mythes sur la pureté de l'identité nationale. Dans le contexte de ces quatre dernières décennies, les ouvriers puis les étrangers vivant au sein des pourtours des villes françaises ont donc été perçus comme les dangers potentiels d'une désintégration de la France et de son identité. Après les journalistes, les artistes en reprenant à leur compte une part du discours sur les *outcasts* nationaux ont contribué à la diffusion de tensions fictives divisées entre origine et essence, entre identité et

---

<sup>151</sup> On rappellera ici les termes de l'«égalité»: «What is this idea? Nothing less than the identification of the two concepts. If one is willing to read it literally, the *Declaration* in fact says that equality is identical to freedom, *is equal to freedom*, and vice versa. Each is the exact measure of the other. This is what I propose to call (...) *the proposition of equaliberty* a portmanteau word that is “impossible” in French (and English) but alone expresses the central position» (1994, 46-47).

absolutisme ethnique, relayant un discours racialisant imaginaire au fondement de l'entité nationale. Nous nous intéresserons dans notre dernier chapitre aux représentations des exclus. Au sein de la nation française, nous suggérerons que leurs créations du quotidien ont été déterminantes dans la culture populaire. Au fondement de toute lecture «démocratique» de l'évolution des grands ensembles français, nous affirmons que ces créations culturelles essentielles de l'«archive» soulignent le profond sentiment d'appartenance et de citoyenneté des banlieusards depuis plus de quatre décennies.

**Chapitre V - Culture quotidienne des «banlieues» françaises et questions citoyennes: représentations du «troisième type» du Grand Ensemble courneuvien (1960-2001)**

**Introduction**

**A) Citoyenneté / nationalité; citoyenneté / «politique»**

**B) Culture quotidienne des «cités»: approche démocratique et concept de «plais/ance»**

**Section 1 - Photographie amateur: vie ordinaire d'une cité ouvrière (1960-1980)**

**1-1) «Les H.L.M., on n'imagine pas ce que c'était à l'époque!»**

**1-2) Le militant saisi par la crise**

**Section 2 - Pratiques d'écriture libre: appartenance et non-appartenance (1984-1986)**

**2-1) Au-delà de l'ethnicisation: assimilation et «serment civique»**

**2-2) French connection, «hybrid» connections**

**Section 3 - «Mémoires de Renoir»: mélancolie et identification citoyenne (1999-2000)**

**3-1) Le journal de Mimi: grand village et sentiment d'appartenance**

**3-1-a) Attachement et normalité**

**3-2-b) Citoyenneté «banale»**

**3-2) Les cartes postales du Dr. Amar et de ses patients: proximité sociétale et malaise citoyen**

**3-2-a) Si loin, si proche**

**3-2-b) Malaise citoyen**

**Section 4 - Les «4000.com»: au net citoyen, pour une extension du domaine des débats (2001)**

**4-1) «Ce ne sont pas les murs qui font la cité, ce sont les hommes»**

**4-2) Agir politique et décolonisation des esprits**

**Conclusion**

## Chapitre V

### CULTURE QUOTIDIENNE DES «BANLIEUES» FRANÇAISES ET QUESTIONS CITOYENNES: REPRESENTATIONS DU «TROISIEME TYPE» DU GRAND ENSEMBLE COURNEUVIEN (1960-2001)

*«Je me solidarise avec ceux qui veulent faire la vérité et ressaisir en ses fondements démocratiques une organisation sociale de l'autorité» (Certeau 1974, 18)*

*«[L]a réglementation de l'exclusion, l'accroissement (...) des appareils de répression, sans une élévation corrélative des possibilités de contrôle démocratique, implique[nt] une re-définition latente de la citoyenneté elle-même (...)» (Balibar 1993, 194)*

*«La banlieue on s'en fout, on est en France» (Bertho 1997, 9)*

*«Je me considère comme un citoyen français à part entière!»<sup>152</sup>*

#### Introduction

Située en exergue du livre d'Alain Bertho, Banlieue, banlieue, banlieue (1997), la proclamation transgressive d'habitants marginalisés des ensembles périphériques, «La banlieue on s'en fout, on est en France» (ibid., 9), fait écho aux propos d'appartenance citoyenne de Kamiri. A l'écart d'une violence et d'une rage politiques (Lapeyronnie et Mucchielli 2005) sur-exposées, elle révèle comment les populations des marges urbaines françaises s'identifient très fortement au reste d'une nation et d'une identité qu'elles revendiquent. Jusqu'ici, une caractéristique cruciale de l'étude des représentations «banlieues-nation» a été de relever l'exploitation idéologique, politique et capitaliste de la dynamique des sub-cultures urbaines en montrant notamment comment les créations

---

<sup>152</sup> Samir Kamiri, résident de La Courneuve, dans Le «médiateur» France 2, 24 janvier 2003.

journalistiques et artistiques ont structuré et «policé» la sphère publique. Dans ce cadre théorique, notre archive suburbaine souligne l'existence d'autres représentations culturelles fabriquées dans les marges et largement négligées voir ignorées. Dévolues à l'entité «France», ces représentations fomentées par les *outcasts* au sein d'une culture communale (Hannerz 1992) font émerger un «troisième type» déterminant de représentations culturelles. Selon une perspective «démocratique», nous postulons que ces représentations issues de la culture quotidienne des dominés permettent l'abolissement d'un certain «réductionnisme culturel», et réstituent la «compléxité» de l'étude des «banlieues» et de leurs évocations. Particulièrement présente au sein des *French Studies*, nous arguons que l'étude de ces représentations repousse la ligne d'«horizon» des questions nationales, identitaires et citoyennes au sein de la France contemporaine.

Dans le contexte de la modernité, la démocratie a fait l'objet, ainsi que nous l'avons vu précédemment, d'une «haine» particulièrement diffuse et profonde (Rancière 2005). La conception de la démocratie selon Rancière, et l'importance cruciale du *dèmos*, démontrent pourtant l'existence d'une véritable possibilité d'accroissement des modes d'appréhension de la nation, de l'identité et de la citoyenneté, qui sont totalement distincts des notions «policières» du «sensible» et fournissent un angle singulier de construction de l'image de la communauté nationale. Comme indiqué, le «sensible» correspond, d'après Rancière, à un «ordre des corps et des places» mais son «partage» «policé» reste modifiable à travers l'intervention des «gens» qui n'ont pas «part à gouverner» (2000, 12). A la base de la démocratie, il peut ainsi s'exprimer de nouvelles

formes de «visibilité, disibilité, et pensabilité» (ibid., 14-15) corollaires d'une reconfiguration à la fois «[d]es parts et [d]es places» (ibid., 12). Nous considérons ici les créations des *outcasts* de «banlieue» comme politiques et démocratiques. Les sources analysées ci-après constituent des *artefacts* culturels directement importés des cités et incluent une série de photographies des années 60 et 70 appartenant à un militant ouvrier; des textes composés dans le milieu des années 80 par une femme de ménage franco-tunisienne; un journal intime et une sélection de cartes postales consacrées à la démolition d'un immeuble; un site Internet mis en ligne par de jeunes banlieusards à l'aube du troisième millénaire. Nous arguons que ces créations ordinaires des «gens de rien» témoignent du caractère vital de la culture du quotidien en même temps qu'elles questionnent de façon démocratique la distribution des «parts» au sein de la communauté nationale.

Dans ses travaux les plus récents, Gilroy (2004) suggère que les nations occidentales se trouvent actuellement confrontées à un tournant historique entre une logique de mélancolie ou de culture conviviale déterminant l'avenir des sociétés post-coloniales. Pour Gilroy, les anciens empires possèdent une relation particulière à l'égard des notions de «race» et de «différences». Principalement alimentées par la sphère médiatique et artistique, ces notions sont traduites par le partage de camps au sein des nations et le «disciplining and training of citizens» (2001, 82). Selon Gilroy (2004), le quotidien peut permettre une approche différente des *outcasts*: «It is only by seeing them, against the logic of all simplistic race talk, that we will be able to escape from the impasse in which minorities are viewed. [This] shuts them out from ordinary life in which people are

not just racial specimens but complex creatures struggling creatively to make something of themselves in the most difficult and restrictive circumstances». Dans ce chapitre, nous proposerons que la culture du quotidien des *outcasts* permet d'observer différemment les questions cruciales de citoyenneté et d'appartenance. Dans l'optique d'une transcendance des grands clivages raciaux soutenus par l'ordre corporatiste, nous suggérons que l'appréhension de la culture de la quotidienneté peut s'avérer déterminante concernant une ouverture vers un monde plus convivial.

Dans ce chapitre, notre objectif principal sera d'approfondir notre essai de lecture «démocratique» des «banlieues» françaises en dévoilant à partir des représentations communales des grands ensembles un «troisième type» de représentations de la France contemporaine issu, cette fois, de la culture quotidienne des banlieusards. Après les cultures journalistiques et artistiques, nous postulerons que la culture quotidienne des *outcasts* figure au centre des évocations de la nation française et représente, dans le cadre la culture populaire, un réseau d'«épistèmes» (Foucault 1966) important et générateur d'évocations suburbaines «politiques».<sup>153</sup> Accompagnant le développement de la culture au quotidien (Chaney 2002), nous considérerons que ces «épistèmes» de l'ordinaire possèdent également une influence sur la formation des pouvoirs et de savoirs (Foucault 1980), en même temps qu'ils questionnent utilement la structuration des discours racistes de l'ère moderne. A partir de notre archive de la Cité, nous montrons comment «l'histoire des formations de vérité» (ibid., dans Gros 2007) peut bénéficier de ces représentations alternatives et apporter des variations significatives au sein de «l'ordre du discours»

---

<sup>153</sup> Par opposition à celle, dite, de la «police».



(Foucault 1971). Collectées sur le terrain, notre argument central sera que ces créations culturelles ont projeté une autre vision «politique» des *outcasts* et ranimé le discours sur la citoyenneté pour une autre figuration de la France contemporaine et sa réalité immédiate.

### **A) Citoyenneté / nationalité ; citoyenneté / «politique»**

En France comme dans les autres nations occidentales, le concept démocratique de «politique», émanant d'un *dèmos*, a été de plus en plus sérieusement mis à mal durant ces dernières décennies. Au sein des états-modernes, les citoyens figurent traditionnellement comme des acteurs constitutifs de l'organisation politico-idéologique de la nation. Depuis la création du concept au 19<sup>e</sup> siècle, le citoyen est le représentant de la nation. Il remplit une mission politique et participe par sa dimension juridique, civique, civile au développement de sa communauté nationale d'appartenance (Schnapper 2000). Dans le cadre de la «police» politico-médiatique, Mouffe (2008, 30) souligne l'importance du citoyen lorsqu'elle évoque «[l']idée d'antagonisme» au fondement de la «politique»: «Tout ordre hégémonique en place peut être remis en cause par des pratiques contre-hégémoniques qui tentent de le désarticuler afin d'établir une autre forme d'hégémonie» (ibid., 31). Faisant écho aux propos de Mouffe, Stephano Rodota (1999) et ses travaux sur les supports électroniques a notamment associé l'Internet à une nouvelle forme de «contre-hégémonie» pouvant assurer par voie de «subjectivation» la pratique véritable de la «politique».

Au cours de ces dernières années, les cartes entre citoyenneté et nationalité n'ont eu cesse d'être brouillées par la résurgence de nouvelles formes de racisme (Barker 1981). Principiellement, l'exercice de la citoyenneté au sein de la nation française est sous-tendu par la nationalité (Leca 1991, 314). De fait, l'acquisition de droits politiques est rendue impossible pour certaines communautés culturelles distinctes (ibid.). Avec l'éclatement récent des formes d'appartenances, la notion de *new citizenships* (Silverman 1992, 126) a été invoquée pour se référer à la démultiplication des formes d'appartenances. Témoignant de la signifiante actuelle de la «politique», ces nouvelles formes de citoyenneté peuvent être rapprochées de l'éthique du «combat pour la reconnaissance» proposée par le philosophe Axel Honneth (1992).<sup>154</sup> Dans ce chapitre, nous suggérerons que l'examen de ces discours occultés émanant de citoyens français marginalisés ou exclus concrétise une «repolitisation» de la crise nationale. Particulièrement vive au sein des cités, nous considérons que cette «repolitisation» permet de bousculer les images figées de la nation française et les préconceptions sur la (non-)citoyenneté des banlieusards.

## **B) Culture quotidienne des «cités»: approche démocratique et concept de «plais/ance»**

---

<sup>154</sup> Dans son ouvrage, *Le Combat pour la reconnaissance* (2000), qui dévoile les structures vitales de son éthique, Honneth propose une définition formelle de la «logique du combat» au fondement de sa vision du social et du politique. La règle fondamentale chez Honneth est «le principe d'intersubjectivité qui caractérise toute pensée conséquente de l'identité personnelle» (Derranty 2003b, 189): «La reconnaissance de l'identité d'un sujet est condamnée à s'accomplir à l'issue d'un combat parce que toute reconnaissance du sujet permet à ce dernier de fixer des traits nouveaux à son identité, lesquels cependant n'ont eux-mêmes pas été encore reconnus, et qui demandent donc une nouvelle lutte, etc.» (Honneth dans Derranty 2003b, 189).

Continuellement associées à un rejet complet des normes françaises, les évocations des «banlieues», même si cet aspect n'a guère été étudié, peuvent certainement être envisagées à partir de la culture quotidienne des cités qui représente, depuis la décennie 60, un pan majeur des représentations de la culture populaire française (voir «Archive cultures du quotidien» vol. 2.). Traditionnellement et historiquement, la culture du quotidien constitue la nation française en une nation démocratique (Gauchet 2002, XXI) en même temps qu'elle participe d'une vision «ordinary» (Williams 1958, 74-95) sur l'entité communautaire.<sup>155</sup> Depuis la fameuse déclaration d'Ernest Renan (1882), «Etre français, c'est un plébiscite de tous les jours», les historiens ont souligné la manière dont les «faits de la vie quotidienne (...) ont toujours formé l'intérêt principal de la vie pour la majorité des individus» (Seignobos 1933, XI) tout en démontrant comment le quotidien a illuminé le concept platonicien de démocratie en tant que «style de vie» (dans Rancière 2005, 36). Appréhendée dans le cadre du quotidien, nous proposons que l'étude des «banlieues» répond à une logique d'«égalité» et peut être révélatrice d'un élargissement déterminant des représentations de la nation française.

Depuis les travaux pionniers de Hall (1980) sur la culture des mass-médias, les concepts d'*encoding* et de *decoding* ont invité à prendre au sérieux les capacités d'*agency* des récepteurs culturels au sein de la quotidienneté. Dans notre étude, nous avancerons l'hypothèse que la culture quotidienne des cités et la dimension d'*agency* qui la caractérise peuvent être entrevues selon le concept de «plais/ance», c'est-à-dire partagée

---

<sup>155</sup> On rappellera que la notion d'«ordinary» est, selon Williams, la notion «where we must start» (1958, 75). Elle renvoie principalement à la manière dont chacun entrevoit le monde: «Culture is ordinary, in every society and in every mind» (ibid., 76).

entre à la fois «plaisir» et «résistance». Dans le contexte de «dépression nationale» (Kristeva 1998) exemplaire de la France,<sup>156</sup> nous considérons que le concept de «plais/ance» appuyé sur la «routine», la «repetition», la «reiteration», propres au quotidien (Kaplan et Ross 1987, 3), représente moins une forme d'aliénation sociale (Lefèbvre 1958) qu'une forme de «conquête et de libération» (Maffesoli 1998). Parfois lié au «déplaisir»,<sup>157</sup> nous argumenterons que ce concept correspondant à une «poésis» synonyme de «reconnaissance» (Carré et Jeudy 2000, 7) figure aussi et surtout une illusion de partage simple mais fondamentale du pouvoir (ibid.).

Comme indiqué, ce chapitre entend compléter notre lecture démocratique des cités et de la nation française en proposant une analyse de créations suburbaines alternatives entre les années 1960 et 2000. De façon distincte et significative, l'étude démocratique des représentations des «banlieues» françaises engendre à travers le quotidien une nouvelle dimension «politique» face aux représentations du «journalisme-spectacle» (Ramonet 1999) et de «l'art de masse» (Carroll 1998). Afin de guider notre étude, nous recourrons ici aux travaux de Michel de Certeau (1990) basés sur les «arts de faire» du héros commun. En tant que base de réflexion, nous suggérons qu'au cours des «cycles of change» (Chaney 2002, 79) de la culture du quotidien, les «arts de faire» (Certeau 1990)

---

<sup>156</sup> La thèse de la «dépression nationale» avancée par Kristeva s'inspire de la psychanalyse. Evaluant l'état de la France contemporaine, Kristeva mobilise principalement les notions de déclin national et de mélancolie de «race».

<sup>157</sup> Pour une interprétation psychanalytique du plaisir/déplaisir, se reporter au texte classique de Sigmund Freud (1920), «Au delà du principe de plaisir». Freud fait remarquer après G. Fechner (1920, 8): «Étant donné que les impulsions conscientes sont toujours accompagnées de plaisir ou de déplaisir, nous pouvons fort bien admettre qu'il existe également des rapports psycho-physiques entre le plaisir et le déplaisir, d'une part, et des états de stabilité et d'instabilité, d'autre part, et nous prévaloir de ces rapports en faveur de l'hypothèse que (...) tout mouvement psychophysique dépassant le seuil de la conscience est accompagné de plaisir pour autant qu'il se rapproche de la stabilité complète (...) et de déplaisir pour autant qu'il se rapproche de l'instabilité complète (...)».

d'auteurs anonymes donnent lieu par leurs «pratiques», leurs «ruses», leurs «tactiques», à une interrogation du pouvoir façonné par la «policisation» médiatico-culturelle. Présidant à une «révolution du croyable» (Certeau 1974, 18), nous proposons que les créations de ces auteurs produisent une «poïétique» (ibid. 1990, XXXVII) spécifique réinscrivant les banlieusards comme des sujets véritables de la nation. En nous appuyant sur une sélection d'*artefacts* culturels collectés sur le terrain (photographies, journaux intimes, cartes postales, site Internet),<sup>158</sup> notre objectif principal sera de considérer la manière dont les auto-représentations des habitants des Quatre-Mille se distinguent, contredisent et brisent la rhétorique de «décivilisation»<sup>159</sup> régulièrement relayée par la sphère «médiatico-artistique» sur La Courneuve et la «banlieue» en général. Dans le cadre du développement des «loisirs», nous proposerons que les représentations «politiques» et citoyennes, essentiellement nourries par la culture quotidienne, permettent d'envisager autrement l'extériorité des marges et de requestionner la citoyenneté de leurs habitants. Dans le cadre de cette culture des cités caractérisée par sa dimension de «plais/ance», notre suggestion liminaire sera que les représentations photographiques ont formé, avant les ultimes évocations électroniques, le premier cadre des représentations du quotidien du Grand Ensemble de La Courneuve.

---

<sup>158</sup> On précisera que l'essentiel de cette collecte s'est effectué à partir d'une observation participante propre à la «cultural ethnography» (se reporter à Gibson 2000, 264) basée de façon systématique sur des *realized texts* (Frow 1995, 59). Facilité par un journaliste et des acteurs sociaux, cet indispensable travail de terrain a consisté en plusieurs mois de visites, de rencontres et d'entretiens approfondis. Ceux-ci ont principalement été menés entre les années 2001-2002 lors d'un séjour à Paris. Durant cette période, nos investigations *in situ* nous ont conduit à rencontrer et dialoguer avec Maurice Bernard, Dr. Roger Amar et Mireille Despérez, auteurs respectifs des photographies, du journal intime et des cartes postales. Durant cette période, nous avons également contacté Mourad Amriou et longuement discuté de son site *web*, «les4000.com», site aujourd'hui disparu. Cette historicisation des représentations du quotidien a été complétée par les écrits d'Haïa Rochelle répertoriés par l'ethnologue, Desmond Avery (1987).

<sup>159</sup> Nous nous approprions ici le concept du même nom développé dans ses différents travaux par Norbert Elias (1978, 1982). À l'instar de M. Bax (1997), nous suggérons l'existence de formes de «décivilisation» lorsque se grippent les mécanismes et les processus de «civilisation».

### **Section 1 - Photographie: vie «ordinaire» d'une cité ouvrière (1962-1980)**

En France, La Courneuve et sa Cité constituent historiquement une «banlieue» parisienne de grand renom (Hargreaves 1995, 72). Depuis le début des années 90, la présence dans le dictionnaire, Petit Robert, du Grand Ensemble pour illustrer le terme «cité» situe bien l'intensité de la stigmatisation dont celui-ci a fait l'objet au cours de ces dernières décennies.<sup>160</sup> L'étude des productions quotidiennes des Courneuviens démontre pourtant clairement la similitude de leurs pratiques culturelles avec le reste de la population française (voir Donnat 1998, 295, 279, 301, 89). Quoique déterminés par les «effets» de réputation (Dulong et Paperman 1991), les actes créateurs des banlieusards peuvent être associés à la «civilisation de loisirs» (Dumazedier 1962) qui s'est développée en France depuis les années 60. Fondées sur une «consommation culturelle» quotidienne, ils peuvent être entrevus comme des formes d'*empowerment* faisant partie de la «plais/ance». Le changement de perspective apporté par ces créations du quotidien et leur approche singulière des «banlieues» est manifeste dans la pratique de la photographie et la nouvelle image banale qu'elle délivre de la Cité à sa naissance.

Au sein de la France contemporaine, la thématique des marges urbaines occupe depuis plusieurs décennies un pan important des évocations nationales. Après les médias et les arts, le quotidien et sa «poésis» contribuent indubitablement à éclairer de façon différente les questions d'appartenance à la communauté française. Tout d'abord, il incombe de rappeler, à la suite de Silverman (1999, 133), que «the purity of the French model of

---

<sup>160</sup> Consulter Le Petit Robert (1993, 383) et les éditions ultérieures.

citizenship» a toujours été connexe d'un «process of 'othering'». En France, «the dream of egalitarian citizenship was (...) also the nightmare of sub-human life», d'où l'établissement d'un classement citoyen au fondement du racisme moderne (ibid.). Au sein de ce classement citoyen, la classe ouvrière a constitué une cible privilégiée de la catégorie dite «sub-human».<sup>161</sup> L'étude de la photographie suburbaine amateur, qui inaugure les représentations démocratiques du quotidien dans leurs différences à la fois avec le journalisme et l'art, révèle d'emblée certaines variations essentielles avec les évocations «policées» des années 60 et 70. Dans le contexte de la démocratisation du temps libre fait de mille pratiques émietées, une première singularité de la photographie et son «œil mécanique» est d'offrir un regard sur l'espace que nous qualifierons de «politico-personnel». Les théoriciens en *cultural studies* ont souligné le caractère nécessairement *ordinary* (Williams 1958, 74-95) de l'appréhension du monde par le consommateur culturel. John Storey (1999, XI) a observé: «What and how we consume [and see] (...) can mark and maintain social differences and social distinctions». Dans le cadre d'une pratique photographique amateur surdéterminée par la consommation, nous suggérons que celle-ci bénéficie à la différence des grands médias d'une flexibilité plus importante. De fait, elle donne la possibilité à son utilisateur de saisir le monde de façon plus intime et affranchie. Au sein des premières représentations quotidiennes des Quatre-Mille, nous proposerons que les photographies de Maurice Bernard, ouvrier spécialisé et représentant du Parti Communiste Français, habitué des rencontres, des manifestations et des distributions de tracts et des rendez-vous dévolus au monde ouvrier, renvoient d'abord et avant tout une image ordinaire de la Cité courneuvienne à cette période. Nous

---

<sup>161</sup> Sur la question du statut du prolétaire et du «classisme», on se reportera à Lazar (1990).

arguerons que la photographie et les clichés de ce «pionnier» des cités offrent, en rupture avec la rhétorique médiatique, des représentations à la fois personnelles et orientées qui non seulement réinsèrent La Courneuve dans la société mais attestent également de son appartenance face au reste de l'entité française.

Pratique commune de loisirs, pratique attenante à «l'ordinaire», pratique ayant toujours fait parlé d'elle (Frizot et Ducros 1987), la photographie mobilisée par un auteur amateur, Maurice Bernard, natif de la banlieue parisienne et militant actif, permet par le regard ordinaire et politique qu'elle pose sur les cités un premier dé-centrement vis-à-vis des représentations entre ouvriers, nation et citoyenneté. Inscrites dans le cadre des années de «la dualisation [progressive] de la société française» (Wieviorka 1992, 28), les représentations photographiques collectées auprès de Bernard, récemment survenu à l'âge de 78 ans, lèvent un premier voile sur «a whole continent of vernacular culture» (Crow 1996, 97) propre à une représentation «autre» de la France des années 60 et 70. Symbolique de ce que Bourdieu (1965) a appelé «un art moyen»,<sup>162</sup> nous suggérons que la photographie pratiquée par Bernard et son épouse, Isabelle, représente un «outil d'investigation» utile et adéquate,<sup>163</sup> qui projette par sa «saisie du réel» une image moins clivée de la société de cette période. Accompagnant la rapide démocratisation de cette pratique (Freund dans Lepoutre 2005, 227), nous considérons que ces photographies amateurs, prises sur le vif, contribuent à questionner le statut externe des «banlieues» et

---

<sup>162</sup> On précisera que le concept d'«art moyen», au sens entendu par Bourdieu, renvoie au caractère normatif de cette pratique culturelle: «[A]lors que tout semble promettre la photographie, activité sans traditions et sans exigences, à l'anarchie de l'improvisation individuelle, rien n'est plus réglé et plus conventionnel que la pratique photographique et les photographies d'amateur. Les normes et les objets de photographie révèlent la fonction sociale de l'acte et l'image photographique (...)» (1965, 4è de couv.).

<sup>163</sup> Nous rejoignons sur ce point René Vigneron et Sylvie Conord (1999, 82) dans leur étude de la Cité.



démontrent, sous une représentation globalement positive, le sentiment citoyen des banlieusards.

**1-1) «Les H.L.M., on n’imagine pas ce que c’était à l’époque!»**

Dans Espaces ouvriers, le chercheur Michel Verret (1995, 7) qualifie les années 60-70 ni plus ni moins de «petit âge classique du bonheur de classe quotidien». Comptant parmi les tous premiers locataires des Quatre-Mille, Bernard décrit lui aussi de façon positive cette période progressiste lorsqu’il déclare, «Les H.L.M., on n’imagine pas ce que c’était à l’époque!» (Bernard 2006). Une première caractéristique distinctive des photographies collectées auprès de Bernard, père de deux enfants, a trait à la manière dont une forte proportion de ses clichés renvoient une image ordinaire de cette phase de progrès tant décriée durant la décennie 60.

En France, au cours de l’histoire, la culture populaire a communément conféré un statut spécial aux «ouvriers dans la société française» (Noiriel 1986) qui a fait de la périphérie un espace pour citoyens particuliers (voir Chamboredon et Lemaire 1970). Dans ce cadre, les photographies de Bernard contribuent pourtant à rendre une image à la fois ordinaire et positive du Grand Ensemble, une image à la fois banale, normale, parfois euphorique. Loin de la rhétorique dominante diffusée par les journalistes et artistes augurant d’une «décivilisation», de nombreux clichés rangés dans des albums et des boîtes de la famille Bernard brossent un tableau hautement convivial et favorable des Quatre-Mille comme nouveau quartier de «banlieue» aux portes de Paris. En ces toutes premières années,

l'avenir de la Cité en construction avec ses multiples bâtiments s'annonçait effectivement radieux.<sup>164</sup> Ainsi l'appareil de Bernard saisit-il la progression de la construction de masse réalisée par la Ville de Paris et le montage des immeubles fondés sur le procédé «Estiot» (voir Isaac 1984, 63). Evocateurs de ce que Rey (1997, 69) appelle «l'âge d'or», certains clichés laissent filtrer une admiration certaine face aux lignes futuristes d'une architecture évoquant l'Amérique pour nombre de locataires. De manière significative, ces clichés suggèrent aussi une fierté d'appartenir à ce fleuron architectural construit au sein de la nation française. Les photographies en noir et blanc ci-dessous, qui enregistrent la mutation morphologique de La Courneuve, en attestent:



(Bernard 60s-70s)

A cette période où la généralisation des normes H.L.M. contraste singulièrement avec la

---

<sup>164</sup> A ce titre, on mentionnera la remarque de Raymond Isaac (1984, 49), issue de sa thèse, «Quel projet pour la Cité des 4000 logements à La Courneuve?»: «Au départ, cette cité paraissait comme une réussite; le discours humaniste qui l'accompagnait lui a valu une image de marque».

précarité et la misère de l'époque précédente (Noiriel 1986, 214), le quotidien saisi par Bernard et ses clichés fournit aussi un point de vue particulier sur la correspondance des modes de «vivre-ensemble» au sein du monde ouvrier et de la nation. Si la citoyenneté implique civisme et sociabilité, les pratiques et habitudes au sein de la classe ouvrière, fixées ici sur pellicule, ne trahissent aucunement la citoyenneté des travailleurs résidant en «banlieue» à cette époque. Dans son examen de l'*everyday*, David Chaney (2002, 58) souligne avec raison l'importance de la notion du «home» dans l'appréhension de la «private sphere». Assis dans la salle-à-manger de leur modeste appartement ou attablés avec des parents et amis dans une salle-des-fêtes, des clichés montrant le quotidien de la famille Bernard nous permettent de partager des moments de détente et de relaxation en même temps que des événements particuliers. Loin de l'image d'une culture distinctive, ces clichés qui sont censés capturer des moments ou des jours à part nous donnent l'opportunité de découvrir «le chez soi, [l']habitat et [l']intimité» (Serfaty-Garzon 2003, 65) de cette famille ouvrière et la normalité de leur existence dans le cours de la vie des «banlieues» au quotidien:



(dans Bernard 60s-70s)

Si l'excès et l'anormalité ont souvent caractérisé les franges de la ville, et la violence, la drogue ou l'alcool servi à ranimer une crainte des «villes ouvrières» (Magri et Topalov 1989), cet album appartenant à cet ancien ouvrier spécialisé (O.S.) contredit aussi et surtout les représentations dominantes confondant la Cité avec un espace où les règles citoyennes fondamentales se trouvent ignorées. Là où les grands médias dépeignent un environnement «barbare», en-deça de la civilisation, où les travailleurs délaissent leurs obligations et enfreignent leurs droits, les photographies de Bernard saisissent précisément, et de façon intéressante, des moments anecdotiques et insignifiants de la Cité qui contredisent le caractère spécifiquement contrevenant et dangereux des membres de la classe ouvrière. L'exemple du cliché ci-dessous est révélateur. Plaçant deux pigeons face à face, sur la rampe d'un balcon, ce cliché fournit un contraste drastique avec le traitement sensationnaliste des «banlieues». Rappelant les «quick family snapshots» (Gardner 1991), cette première photographie couleur nous transporte en même temps que les autres clichés dans la nouvelle vie «moderne» des grands ensembles conservant une forme d'humanité et de convivialité. Quoiqu'elle se distingue des créations artistiques des grands photographes sur le monde des cités et de la Cité notamment,<sup>165</sup> cette image fait apparaître comme les autres clichés la splendeur de «l'infra-ordinaire» des Quatre-Mille et du réel banlieusard.<sup>166</sup>

---

<sup>165</sup> De «grands» photographes ont saisi, avec leur objectif, le Grand Ensemble courneuvien au cours de ces dernières années. Parmi eux, Robert Doisneau et Sebastiao Salgado.

<sup>166</sup> Cette idée dérive du concept établi à la même époque par Georges Pérec dans le cadre de ses interrogations sur le journalier, le commun, l'ordinaire, le bruit de fond de l'existence. Voir Ollender (1989).



(dans Bernard 60s-70s)

Cette première « focale » sur les photographies du quotidien courneuvien laisse donc apparaître tout un nouveau pan de l'image de la « banlieue » singulièrement différent de celui relayé sur les cités par les médias et les arts à cette période. Dans le cadre de La Courneuve, l'optique « ordinaire » de Bernard contribue au développement d'une représentation valorisante et banale liées au logement, au social et au journalier. De manière significative, cette optique montre aussi une vie normale et valorisée faisant de cette famille des membres moyens de la société de cette période. Dans le contexte de l'intensification de la crise et la mutation progressive de la question sociale (Castel 1995), la couverture photographique de la Cité laisse aussi transparaître des formes d'opposition et de résistance au sein du quotidien. Au cours de ces années de propagation de l'exclusion et de désillusion face au progrès (Paugam 1996, 8), nous arguons que les clichés de Bernard s'accompagnent d'un élargissement des questions entre quotidien et citoyenneté.

### **1-2) Le militant saisi par la crise**

Au sein de la France des années 70, «l'écho encore faible des grandes fractures naissantes», pour reprendre la formule de Jean Paul Molinari (1997, 106), ne «cesse de se faire entendre» dans le contexte du début de la crise économique et sociale. Possession de la Ville de Paris qui a initié et réalisé sa construction, le Grand Ensemble rétrocedé à La Courneuve en 1984 apparaît moins à cette période comme un problème local que principalement «parisien». Durant cette période, la lutte de la municipalité courneuvienne relayée sur le terrain par ses militants fait alors face quotidiennement à la crise imputée aux grands dirigeants basés au sein de la capitale. Révélatrices de l'accroissement à cette époque de la précarité et de l'exclusion, nous proposons que les photographies de Bernard situent aussi le civisme et la compétence politique (Leca 1991, 312) propres aux banlieusards et à ce banlieusard.

Pendant la décennie 70, la France suburbaine connaît une plongée dans des «années d'effervescence» (dégradation du logement, montée de l'insécurité et recrudescence des discriminations). Tout d'abord, marquant en 1971 le premier meurtre au sein du Grand Ensemble, l'affaire Huet mobilise nombre d'acteurs locaux dont Bernard. A cette époque, la Cité est dépeinte comme un endroit peuplé de «sauvages» et fait la une (Breton 1983, 66). Le militant fait montre ici de son engagement au sein des affaires communes. L'interview accordée par Bernard à un journaliste devant le café appelé, Le Narval (site du premier meurtre), est en ce sens exemplaire. Laissant se refléter dans la vitrine de l'établissement les fenêtres d'une barre de la Cité, le cliché ci-dessous souligne l'activité politique de Bernard au sein de la nation.



(dans Bernard 60s-70s)

De la même manière, les actions menées à cette époque par les Courneuviens dans leurs protestation contre l'inéquité du traitement pratiqué par les autorités parisiennes constituent un point important. La prise de cette seconde photographie témoignant d'une manifestation organisée contre l'O.P.H.L.M. de Paris et ses négligences envers le traitement des appartements du parc courneuvien est éloquente. Là encore, elle dénote une capacité politique et citoyenne des habitants de la Cité.<sup>167</sup>



(ibid.)

<sup>167</sup> Isaac (1984) dans sa recherche doctorale dresse ainsi une longue liste des dysfonctionnements accablant les locataires du Grand Ensemble: «Les charges, l'eau froide, les espaces verts, les sociétés de nettoyage, la sécurité» (voir 103-109). Pour un aperçu des actions menées à La Courneuve à cette période, se reporter à Gérard Le Puill et Stéphane Le Puill (1990, 203-216).

Cependant, le meilleur exemple de la lutte citoyenne retranscrite par les illustrations imagées de Bernard relève peut-être du soutien apporté par les militants courneuviens aux travailleurs immigrés employés par l'Office H.L.M. de Paris. Dès cette période, une part importante du personnel d'entretien parisien était d'origine immigrée et faisait l'objet, à La Courneuve, d'une exploitation importante. La relation entre communistes et immigrés est connue (Noiriel 2001, 305), et a fait l'objet de nombreuses analyses. Michelle Lamont (2004) notamment a souligné l'instrumentalisation de la figure du «zoufri» à cette époque.<sup>168</sup> Prises avant l'affaire du bidonville de Vitry (1980) et le soutien de la municipalité courneuvienne à son éradication, ce cliché proche de la photographie documentaire souligne une nouvelle fois le militantisme et la solidarité existant au sein de la Cité.



(dans Bernard 60s-70s)

Augurant de la restructuration de la société française, certaines représentations photographiques prises dans le cadre de ces «temps difficiles» donnent donc lieu à une

---

<sup>168</sup> Nous signalons, à titre de précision, que le «zoufri» renvoie ici au personnage du travailleur immigré.



autre image de La Courneuve. Même si elles tendent vers une forme «d’extra-ordinaire», la présence de ces photographies au milieu d’autres clichés ne saurait faire oublier les moments plus paisibles, calmes ou joyeux du quotidien. Replaçant la Cité dans un contexte de normalité, ces photographies de Bernard en viennent à être considérées, de fait, comme relativement inhabituelles et insignifiantes par rapport à l’ordinaire de La Courneuve à cette période. Globalement, la plupart des photographies de Bernard et sa famille, au cours des années 70, mettent à nouveau en lumière l’image prédominante de la tranquillité, la banalité et l’insignifiance de ce nouveau complexe H.L.M. de La Courneuve, où la vie, quoique rude et difficile, apparaît comme étant sous-tendue par des formes d’ouverture, de citoyenneté et de tolérance (Breton 1983, 69). Dans ce cadre, rien ne saurait mieux rendre compte de la normalité et de l’ordinaire de la Cité au sein de la nation que les «fêtes pour les enfants» organisées dans leur appartement par Maurice et sa femme Isabelle. En rupture complète avec l’intensification des conflits inter-générationnels et inter-raciaux, les photographies suivantes proposent une image douce et chaleureuse des grands ensembles. Nous invitent à nouveau au sein du foyer des Bernard (Serfaty-Garzon 2003, 65), elles opposent dramatiquement à la peur des cités (rouges) le quotidien des «banlieues» de cette période:



(dans Bernard 60s-70s)

Décollant d'un point de vue «traditional and creative» sur le monde (Williams 1958, 75), les représentations quotidiennes des années 60 et 70 se font le reflet, après les représentations journalistiques et artistiques, d'une image singulièrement différente des «banlieues» au cours de cette période. Selon une posture «politico-personnelle», la photographie amateur en tant que support exemplaire du quotidien se détache des représentations ambivalentes portées par la sphère des grands médias. Avec force, elle retranscrit lors de ces premières décennies une image plus unificatrice des nouvelles cités périphériques. Cette démarcation du discours du quotidien soutenue ici par les photographies d'un ouvrier illustre donc une première forme de «poésis» fomentée par des «pratiques» (Certeau 1990) suburbaines relevant de la «plais/ance». Par la même, ces «pratiques» «démocratiques» contribuent aussi et surtout à resituer les banlieusards au sein de la sphère citoyenne loin de l'image de «barbare» qui les caractérise. Durant ces quarante dernières années, en France, les évocations banlieusardes du quotidien ont certainement illustré, de manière anonyme mais exemplaire, les premières formes de résistance et d'opposition face à «l'externalisation» des grands ensembles périphériques.

Suivant le «cycle of change» (Chaney 2002, 79) des loisirs, les représentations des cités et de la société enregistrent, au cours des années 80, une évolution affiliée au développement de la culture (télé-)visuelle (Donnat 1998, 61). Dans le cadre de cette période, le philosophe Cornélius Castoriadis établit que l'imagination dans la société reste un élément majeur de la diversification culturelle et sociale à l'infini. Elle instrumentalise la consommation de masse afin de créer de l'identité et de la «différence» (dans Benhamou 1999, 96). Situés en contre-point des évocations de la culture dominante, les textes libres de cette seconde séquence, composés par Haïa Rochelle, jeune franco-tunisienne d'origine juive, en apportent l'illustration. Au coeur de la culture quotidienne de la Cité, nous proposerons que les représentations de cette jeune femme, croisée, livrent un premier questionnement «politique» sur ce que Noiriël nomme la «tyrannie de l'apparence» (2001, 460) en même temps qu'elles interrogent autrement la citoyenneté dans la communauté française lors de ces années.

## **Section 2 - Pratiques d'écriture libre: appartenance et non appartenance (1984-1986)**

En France, les années 80 correspondent à un profond retournement des perceptions des cités périphériques dans leur relation au reste de la société (Dubet et Lapeyronnie 1992, 79). A partir d'une sélection de texte recueillis par l'ethnologue, Desmond Avery (1987), nous proposons que ces premières «identités de papier» (Noiriel 2001, 341),<sup>169</sup> formulées dans le cadre du quotidien par Haïa Rochelle, sont propres à évaluer «l'identification nationale des citoyens» (ibid.). Pourfendant le droit exclusif de certains à parler ou à penser, ces textes «politiques» qui défient l'égalité éclairent, sous un autre jour, une appartenance ambivalente à la nation française. A l'instar de créations «policières» subversives, nous soutiendrons l'idée que ces textes génèrent un élargissement des principes républicains et favorisent, au sein de la communauté française, l'ouverture à certains particularismes issus des nouvelles diasporas de la nation.

Durant les années 80 inaugurant le resserrement des principes républicains (Blatt 1997, 46), il convient d'insister en premier lieu sur l'émergence de «new citizenships» (Silverman 1992, 126). L'émergence de ces nouvelles citoyennetés provoque un déplacement du «process of othering» (ibid. 1997, 133) et perpétue le caractère faussement égalitaire du modèle citoyen français. Ainsi que nous avons pu l'apprécier précédemment, le statut des «Beurs» en tant que descendants de «sujets» (et non de citoyens) de la République n'est guère plus enviable que ceux des «indigènes», ce en

---

<sup>169</sup> Nous nous inspirons ici métaphoriquement des réflexions de Noiriel sur l'identification des étrangers et les différentes stratégies policières appliquées en France aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles (voir ibid. 2001, 341-377).

dépit de leur nationalité française. Cependant, au-delà du combat «beur» de ces années (Bouamama 1994b), la quête de reconnaissance citoyenne peut également être associée au cas spécifique, mais comparable, de la communauté juive vivant en France (Birenbaum 1991).<sup>170</sup> Dans ce cadre, l'analyse d'écrits libres composés à cette époque par un(e) auteur(e) juif/ve donne matière à certaines reconsidérations concernant les perceptions citoyennes et les évocations des cités. Sur cette toile de fond, nous suggérerons que les cinq «textes» rédigés par Rochelle, «Se retrouver seulement», «La terre promise», «peurs», «mon fils s'en occupe» ainsi qu'un dernier texte dépourvu de titre, dispensent des représentations complexes de la Cité courneuvienne. Nous arguerons que l'écriture libre et les compositions du quotidien de cette jeune femme évoquant la «plais/ance» proposent une image à la fois personnelle et hybride qui, dans le cadre de la France des années 80, lie le Grand Ensemble à des formes d'appartenances citoyennes différant du discours «policé» sur les cités.

Les perceptions apportées par l'écriture libre dans le contexte de «l'évolution de la consommation des loisirs» (Rauch 2002, 353) surdéterminée par le quotidien, donnent lieu dans les compositions d'Haïa Rochelle, femme de ménage d'origine nord-africaine, à l'émission de points de vue alternatifs à propos des nouvelles évocations hégémoniques sur l'immigration et la «banlieue». Ces représentations quotidiennes qui n'ont pas été directement recueillies auprès de son auteur contribuent, par la forme

---

<sup>170</sup> Auteur de «Citoyenneté et particularisme, l'exemple Juif en France», Birenbaum (1991, 292-293) entrevoit dans cet article le destin des Juifs en France dans le cadre «des allégeances particularistes triomphantes». A un moment où la thématique d'une «anti-France» propagée par l'extrême droite bat son plein, Birenbaum proposent notamment quelques rapprochements entre «Beurs» et Israélites (voir *ibid.*).

autobiographique,<sup>171</sup> au renvoi d'une appréhension neuve sur les pratiques quotidiennes. Au sein de la nation française de la décennie 80, ces représentations attestent de la lutte pour la reconnaissance des Français d'origine étrangère. Nous suggérons que les pratiques scripturaires de Rochelle constituent, par leurs aspects intermittents, des formes de flashes indicatifs des transformations de la société française de cette période. Constituant un acte «politique», nous arguons que ces textes libres rattachés, à l'instar de l'écriture intime, à des expériences particulières (voir Simonet-Tenant 2001, 69-70), permettent à la fois de présenter une image différente de la «banlieue» et de la dite «altérité» incompressible des immigré(e)s, et d'affirmer des capacités de manifestation significatives.

### **2-1) Au-delà de l'ethnicisation: assimilation et «serment civique»**

Dans le contexte de la décennie 80, la question de l'exclusion en France est souvent venue se rattacher aux thèmes de l'exil et de la «banlieue» (Costa-Lascoux 1996, 158).<sup>172</sup> Parallèlement, le cas spécifique de l'immigration maghrébine-juive vers la France (Abitbol 1994, 249) s'est souvent concrétisée par une «rapid assimilation of North African Jewery» (ibid., 257). «Not unusual in itself» (ibid.), celle-ci a aussi donné lieu à une «re-judaization of French Jewery» (ibid.). Les écrits quotidiens de Rochelle transplantent la question de l'assimilation juive dans le cadre périphérique et contribuent

---

<sup>171</sup> La forme autobiographique est définie comme suit par Philippe Lejeune: «le récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité» (dans Bowman 1973, 1034).

<sup>172</sup> Dans sa contribution à *L'Exclusion, l'état des savoirs*, Jacqueline Costa-Lascoux (1996, 158) observe que «[d]epuis la fin des années quatre-vingt, les immigrés sont fréquemment associés aux exclus des banlieues (...) [Si] l'exil est volontaire, l'exclusion est presque toujours imposée».

à rendre une image à la fois ordinaire et positive du Grand Ensemble, profondément en rupture avec une culture immigrée incompatible avec les normes françaises et la rhétorique de «l'anti-France».<sup>173</sup>

Tout d'abord, les textes unissant Rochelle et la France fournissent un contraste profond avec les stéréotypes catégorisant les cités comme des territoires extérieurs et leurs résidents comme des sujets menaçants et étrangers. Parmi les créations joliment composées par Rochelle, le rattachement de cette banlieusarde au reste de la nation est manifeste par la manière dont cette écrivaine de l'ombre communique. Un point majeur des textes de Rochelle qui témoignent des pratiques d'écriture parmi les femmes a trait indubitablement à son usage du français afin de composer ses chroniques privées sur sa vie de femme de ménage de La Courneuve. Dans son travail sur la nation, Etienne Balibar (1997a, 130) montre comment la production de l'«ethnicité fictive» est corrolaire de la «langue». Selon Balibar, la «langue» sert en effet comme un élément représentatif du «peuple» et de son «unité» (ibid., 131). Par conséquent, même si cela peut paraître anecdotique, l'adoption par Rochelle du français pour composer ses histoires et décrire sa vie quotidienne de femme immigrée rappelle continument au lecteur que les «banlieues» et leurs habitants font partie intégrante de la France et se sentent appartenir à la communauté nationale.

---

<sup>173</sup> Cette expression renvoie pour les sympathisants du Front National à l'identité chrétienne menacée face à l'islamisme et au judaïsme, et relègue de fait musulmans et juifs sur un même plan dans le cadre de l'appartenance nationale (dans Birenbaum 1991, 293).

En dehors de ses pratiques linguistiques, les textes de Rochelle rendent également compte du niveau culturel et intellectuel de l'auteur qui contredit les descriptions communes et récurrentes présentant les banlieusards comme des êtres dépourvus de toutes capacités à penser, parler ou écrire. Bien qu'il soit vrai que tous les habitants des périphéries n'aient pas les dispositions à s'exprimer, l'échantillon de textes de Rochelle court-circuitent le portrait de la femme immigrée comme silencieuse (Rosello 1997, 242). Ecrits en prose pour l'essentiel, les textes de Rochelle qui traitent de l'exil, de la discrimination et de l'exclusion renvoient l'image d'une femme raffinée, brillante et sophistiquée. Variables en termes de longueur, ces textes qui touchent à la philosophie contribuent à révéler un autre versant de la personnalité de cette femme de ménage talentueuse et douée, et illustrent les différents «profils culturels dissonnants» décrits par Bernard Lahire (2004).<sup>174</sup> Globalement, cependant, les termes de l'assimilation et du «serment civique» de Rochelle s'expriment principalement au sein de la culture populaire. En décalage avec certains travaux attestant d'un communautarisme périphérique,<sup>175</sup> les textes de Rochelle traduisent au mieux la ressemblance entre les pratiques culturelles au sein de la Cité et dans le reste de la France. Rendant compte de l'aggravation de «l'état de la France» des années 80, les textes de Rochelle qui plongent le lecteur au sein de l'existence quotidienne des marges font preuve des habitudes et des goûts à La Courneuve qui

---

<sup>174</sup> Dans *La Culture des individus* (2004), le sociologue Bernard Lahire propose une approche stimulante des inégalités sociales et culturelles. Avant d'appréhender l'accès à la culture en termes de classe (variations inter-classe), Lahire se focalise sur les différences internes, différences propres à chaque individu (variations intra-individuelles). A partir de cette approche, Lahire démontre avec force «[que] la frontière entre la légitimité culturelle (la haute culture) et l'illégitimité culturelle (la sous-culture, le simple divertissement) ne sépare pas seulement les classes, mais partage les différentes pratiques et préférences culturelles des mêmes individus, dans toutes les classes de la société» (ibid., 13).

<sup>175</sup> Dans son étude sur Dreux et la poussée du Front National, Michelle Tribalat (1999) souligne à ce propos la dimension ethnique de la culture des résidents d'origine étrangère évoquant l'existence d'une véritable «culture maghrébine» (ibid. 111 et *passim*).



prévalent au sein de la société en général. Ce faisant, ils brisent l'assomption commune d'une altérité culturelle propre aux «banlieues».<sup>176</sup> A rebours d'une «différence» irréductible, Rochelle et ses amis sont ainsi entrevus comme accaparés par la politique «qui leur fait peur» (Rochelle dans Avery 1987, 125) tout autant que le «béton qui les entoure» (ibid.). Dans le cadre des «petites choses de la vie», Rochelle à l'instar de ses voisins fait son shopping au «Viniprix» situé «près de la Tour» (ibid., 65). Investissant l'espace à l'extérieur de la Cité, le travail de Rochelle l'entraîne au sein des quartiers huppés de la commune du Vésinet, à l'ouest de Paris. Là-bas, elle remarque qu'une certaine «misère intérieure» (Rochelle dans Avery 1987, 143) est également perceptible malgré le statut privilégié et la vie confortable de ces autres banlieusards. Si certaines questions de différences culturelles restent apparentes à la lecture des textes,<sup>177</sup> Rochelle et les habitants des Quatre-Mille partagent clairement les mêmes routines et références génériques: lecture, cinéma, fêtes avec parents et amis. Menant une existence humble et modeste, les lignes ci-dessous de Rochelle parviennent à capturer les rites sociaux usuels tout en soulignant la faiblesse des ressources au sein du Grand Ensemble:

[Immeuble] Maurice de Fontenay. Le point de rencontre des habitants. On se rencontre, on se raconte. Parfois des femmes se regroupent par trois ou plus. Les

---

<sup>176</sup> A propos de la peur fantasmée suscitée par la culture alternative des Courneuvien, on pourra citer la remarque de Vieillard-Baron (1996, 69-70) et la réaction à cette période d'habitants de communes environnantes: «Au moment de la réhabilitation de La Courneuve (...), la rumeur qui a couru dans la petite ville de Domont, au nord de Sarcelles, selon laquelle plusieurs ménages des 4000 allaient y être installées, a fortement dévalué les immeubles qui venaient d'être terminés sur la ZAC de la gare. Certains voisins ont été jusqu'à revendre leur logement! D'autres, qui étaient locataires dans une même cité HLM non-limitrophe ont anticipé le danger en déménageant. On affirmait à l'époque que la ZAC allait devenir un foyer pour immigrés».

<sup>177</sup> Ainsi certaines pratiques vestimentaires comme indiqué par Avery (1987, 47). De même, des différences en termes de pratiques culinaires (ibid., 143) ou des comportements épisodiquement agressifs voir cruels (ibid., 142).

enfants, on les voit partout (...) Ils jouent souvent avec rien, les jeux qu'ils inventent. L'hiver dernier, un peu de neige était tombée (...) ils se traînaient pour se laisser glisser sur une pelouse verglacée (Rochelle dans Avery 1987, 46)

Ainsi à leur manière, les textes de Rochelle contribuent-ils à stresser différemment les difficultés croissantes au sein de la société française à une époque de la diffusion de l'exclusion et de la marginalisation (Paugam 1996). Dans le même temps, ces textes proposent à travers le quotidien un décentrement crucial dans le cadre des représentations de la «banlieue». Révélant l'assimilation et le serment civique des populations banlieusardes, ces textes appellent implicitement à une plus grande tolérance et ouverture envers les populations d'origine maghrébines établies en France. Dans le contexte du développement du racisme, les représentations de la Cité par les textes de Rochelle font aussi apparaître d'autres formes connexes de l'évolution marquée de la citoyenneté en France. Nous arguons que les écrits libres de Rochelle suscitent également à travers l'émiettement des appartenances un autre élargissement des questions entre quotidien et citoyenneté.

## **2-2) French connection, «hybrid» connections**

Tandis que l'expansion du racisme populaire connaît un formidable accroissement au cours des années 80 (Ben Jelloun 1984), les représentations quotidiennes de Rochelle laissent entrevoir, comme dans le cas des «Beurs», la montée de l'hybridité de la citoyenneté. Un premier point attestant de cet état de fait relève certainement du «mythe

du retour» vers Israël. Ainsi que l'observe l'historien, Israel Yuval (2006, 16), «Jewish identity» dépend principalement de «the *imaginaire* of a collective memory [and] a common territory». Parmi la communauté juive, la croyance des bénéfices d'un retour sur le sol israélien est largement partagée, même en France où l'assimilation est réussie (Abitbol 1994). Dans les compositions de Rochelle, le mythe du retour se trouve principalement abordé à travers la «Terre Promise» qui relie dans les moments difficiles les femmes juives de La Courneuve à l'Etat d'Israël. Rochelle déclare à ce propos: «Ici à la Courneuve, les femmes juives que je connais, quand ça va mal dans la tête, elles se disent entre elles: «-Ca va? Pas trop, oui! Pas trop, tu sais! Mais qu'est-ce qu'il y a? -Oh, j'en ai marre. -Ca ne va plus d'habiter ici. Je pense qu'on va partir habiter en Israël. Israël (...) Une façon de se bercer, de se calmer» (dans Avery 1987, 104-105). Si ce texte qui active la thématique de l'entraide féminine témoigne aussi d'une volonté de se prendre en charge à travers la volonté d'un retour vers Israël, les connections hybrides de Rochelle se heurtent également à la réalité des «problèmes» sociaux, culturels et économiques résultant de ce projet migratoire. De fait pour Rochelle, «Mon rendez-vous avec Israel est [continuellement] manqué: un désir de partir, un désir de rester. Rester parce que je ne peux pas imposer ça à mes enfants, une terre qui n'est pas la leur, une guerre qui n'est pas la leur, un manque de liberté, des soldats partout. Puisqu'ils sont nés ici, à Paris» (ibid.).

Dans le cadre de la relation entre hybridité et citoyenneté, l'aspect le plus singulier de l'appartenance de Rochelle a trait aussi et surtout à son travail d'écriture lui-même. Pratique qui n'est jamais anodine et trahit fréquemment la traversée d'une épreuve chez son auteur, le recours de Rochelle aux techniques du croisement dans ses textes charpente

son identité plurielle en même temps qu'il consolide son appartenance citoyenne à la France. En premier lieu, la dimension cathartique de l'écriture chez Rochelle, tirillée dans son identité et son appartenance, rendent compte de ses connections multiples à la fois hybrides et françaises. A ce propos, l'insert de références qui témoignent du *cultural mixing* de l'hybridité est révélateur. Sans revenir sur les notions de *decoding* et d'*agency* (Hall 1980), la référence à la culture artistique comme le célèbre film français, La Belle et la bête (Cocteau 1946), fait office chez Rochelle d'échappatoire imaginaire face à un univers oppressant. Mais la singularité de ses compositions relève aussi de la co-existence de ces décors avec des formes plus orientales qui donnent une autre facette à l'espace périphérique. Rochelle écrit: «Les femmes se retrouvent dans la cour ou sur une terrasse pour discuter...J'ai cette image dans la tête où les hommes et les femmes détruisent les murs, le béton pour se voir pour se regrouper (...) à la lumière, au soleil, se laisser carresser par le vent» (dans Avery 1987, 47). Alternant entre plusieurs identités, le travail d'écriture de Rochelle est donc révélateur du développement en France de nouvelles cultures diasporiques (Laachir 2003) et de l'émergence de nouveaux «code[s] for creativity» (Bhabha 1994, 193). Décelables dans une communauté nationale française soumise à de profonds changements, les écrits de Rochelle relatant son expérience subjective et sa quête d'identité sont typiques de la nouvelle hétérogénéité de la France des années 80. Dépassant la dichotomie de l'appartenance, Rochelle en tant qu'écrivaine amateur parvient à transcender certaines barrières ethno-culturelles pour donner de nouvelles représentations à la Cité. Cette profusion de connections multiples (et françaises) apparaît ostensiblement dans le passage ci-dessous:

Notre cité ne ressemble en rien aux beaux quartiers[; l]a vie existe réellement. Ici, on n'a pas besoin d'imaginer comme sur mon chemin au Vésinet. La vie est ici pas gentille ni sage comme une image, mais agressive, cruelle, crasseuse, avec des odeurs de poubelles, de merde où se mêlent des odeurs de cuisine de tous les pays, les Indes, le Mali, la France, les Arabies, Israël, l'Espagne, l'Italie, et d'autres encore. Et j'aime ça! (Rochelle dans Avery 1987, 143)

Pour synthétiser, l'écriture libre et ses représentations quotidiennes des cités frappées dans les années 80 du sceau de l'immigration composent donc par la vision «ordinaire» (Williams 1958) des habitants un tableau complexe qui se démarque sensiblement des évocations proposées par les cultures journalistiques et artistiques de cette période. Selon un mode spécifique de lecture du monde, ces évocations scripturaires du quotidien rompent avec les représentations sur la non-appartenance des cités françaises (Dubet et Lapeyronnie 1992, 58) répercutées au sein de la sphère publique par les médias de l'information et de l'art. Ce décalage vis-à-vis des certitudes communes introduit par cette femme de ménage témoigne de nouvelles formes de «pratiques» (Certeau 1990) culturelles liées à la «plai/sance». Au-delà de la question «beure», ces représentations du quotidien contribuent à mettre en cause de façon «politique» le monoculturalisme français. Simultanément, elles participent à élargir, par l'hybridité culturelle, le mythe de la citoyenneté française de cette période (Brubaker 1992).

Au cours des années 60 et 80, les créations banlieusardes du quotidien ont donc donné naissance à un éventail d'évocations questionnant, selon une «troisième voie», les

représentations culturelles des grands ensembles de la nation française. Les évocations périphériques de la décennie 90, qui se singularisent, pour une part, par leur dissémination au sein de la sphère publique, dépassent par leur problématique la simple dimension «raciale» relayée *via* le discours «policé» du national républicanisme (Balibar 1999, 92). Face à la phénoménale puissance idéologique des industries de la culture (Hesmondhalgh 2002), ces créations scripturaires, visuelles et électroniques font apparaître de nouvelles formes d'*agency* ou d'«intelligence» des cités. Avant le site *web* du jeune Mourad Amriou (2001), baptisé «les4000.com»,<sup>178</sup> nous montrons comment des résidents anonymes de la barre Renoir, implosée en juin 2000, détournent par de nouvelles «identités de papier» (Noiriel 2001, 341) les représentations stigmatisantes sur les périphéries. En nous appuyant sur le journal intime de Mireille Despérez, la concierge de cette barre, en nous reposant sur les cartes postales du Dr. Roger Amar et de ses patients, nous démontrerons maintenant comment ces évocations «démocratiques» interrogent différemment les questions d'appartenance des banlieusards au sein de la France de la fin de la décennie 90.

---

<sup>178</sup> Nous précisons, d'ores-et-déjà, que ce site répondant de l'essor d'Internet et des nouvelles possibilités démocratiques qui lui sont associées (Rodota 1999) constitue l'une des premières adresses *webs* à proposer, à travers un portail d'accès doté de nombreuses rubriques, une vision différente des cités. Pour paraphraser, l'auteur de ce site, Mourad Amriou (2004), celui-ci a été créé pour lutter contre les stéréotypes et vise pour l'essentiel les personnes qui ne peuvent accéder physiquement au monde des périphéries.

### **Section 3 - Mémoires de Renoir: mélancolie et identification citoyenne (1999-2000)**

Durant la décennie 90, les «banlieues» et leurs cortèges de faits dramatiques, violents et spectaculaires (Rey 1996) deviennent progressivement une nouvelle menace pour le reste de l'entité nationale. Selon cette perspective, les perceptions du quotidien proposées par Mireille Despérez et Dr. Roger Amar et al. participent à l'élaboration d'une vision «politique» radicalement dissemblable de la rhétorique racisante majoritairement délivrées par les cultures journalistiques et artistiques de cette époque. Dans une période de mélancolie française (Kristeva 1998), nous proposons que les évocations quotidiennes représentées par cette concierge et ce médecin oeuvrent dans le sens d'une parole égalitaire. Nous arguons qu'elles permettent de relier différemment les questions sensibles associant cités et nation en même temps qu'elles condamnent le rang de sujets extérieurs conféré aux banlieusards au sein de la communauté des citoyens.

Dans le cadre de cette période où la citoyenneté moderne se traduit par un questionnement marqué de «l'identité collective» (Balibar 1993, 195), Balibar propose le concept de «trans-citoyenneté», c'est-à-dire d'une citoyenneté «ouverte», «transnationale». Associé au droit de cité (ibid., 202), ce concept permet de considérer, selon Balibar, une sortie face à la situation d'*apartheid* actuelle. Dans ce contexte, l'examen d'un journal intime et de cartes postales permet d'entrevoir, sous un angle original, les représentations de la citoyenneté au sein des cités accusées de tous les maux de la nation (Stebé 1999, 5). Partant du principe établi par Weil (2005, 11) selon lequel «chaque fois que la République est en difficulté, c'est bien une politique de l'égalité qui

s'impose comme la meilleure des réponses», nous argumenterons que l'écriture libre associée à ces compositions du quotidien (journal intime et cartes postales) renvoient une image «ordinaire» (Williams 1958) qui lie les habitants du Grand Ensemble à une manifestation de «reconnaissance» (Honneth 1992). Simultanément, nous arguerons que ces dernières créations de papier (Noiriel 2001, 341) donnent lieu au cours de ces années d'intolérance (Laachir 2002) à la traduction de nouvelles formes d'appartenance (trans-)citoyennes.

Durant les années 90 caractérisées par l'accélération des démolitions suburbaines (Chemetov 1999), notre analyse repose sur des évocations du quotidien directement collectées et discutées auprès de leurs auteurs, Mireille ou Mimi, concierge du Renoir, et le Dr. Roger Amar, médecin de la barre. Dans le contexte de l'évolution des activités de loisirs partagées entre les nouvelles cultures (télé-)visuelle (Chaney 2002, 7) et du tourisme (ibid.), les pratiques du journal intime (Kuntz 2005) et de la carte postale (Ripert et Frère, 2001) consacrent l'importance des productions scripturaires au sein des marges urbaines en même temps qu'elles donnent lieu à des points de vue alternatifs face au discours hégémonique sur les cités, la nation et la citoyenneté. En premier lieu, nous démontrerons comment les évocations de Despérez proposent, dans leur rendu de l'espace et de la culture périphériques, une vision différente de l'appartenance des banlieusards face au reste de la communauté nationale.

### **3-1) Le journal de Mimi: grand-village et sentiment d'appartenance**



Dans son étude classique d'un quartier relégué de Boston, le sociologue américain, Herbert Gans (1962), évoque le concept d'«urban village».<sup>179</sup> Composé afin d'accompagner et de surmonter le deuil dû à la démolition de «son» immeuble, le journal de Despérez n'est pas sans rappeler certaines marques urbaines repérées par Gans. Principalement, il met en avant à la fois l'attachement et la vie paisible que symbolise le grand village de Renoir.

### **3-1-a) Attachement et normalité**

Alors que les représentations dominantes de cette période grossissent de plus en plus le trait de la dimension externe des cités hexagonales (Rey 1996, 7), les termes de l'attachement de Despérez envers le village de Renoir contrastent fortement avec les discours les plus catastrophistes et sensationnalistes mis en circulation au sujet des espaces suburbains. Dans le contexte des périphéries, il faut rappeler que «l'espace habité» (Pétonnet 1982) reste perçu par ses membres comme un montage finement différencié de «micro-lieux» centrés sur les bâtiments et même les cages d'escalier (Wacquant 2006b). Dans le cadre des Quatre-Mille, Basier et Bachmann (1989, 45) révèlent que «changer de barre, c'est parfois changer de vie» (ibid., 46).

A parcourir le journal de Mireille, il est difficile de ne pas être saisi par le lien fort

---

<sup>179</sup> Se référant à des communautés ethniquement diverses, Gans rapporte comment les nouveaux-venus dans l'environnement urbain essaient de s'adapter notamment culturellement au sein d'un ensemble qu'il décrit comme «non-cohesive» (1962, 11). Conscient des stigmates que la société attache à l'espace de relégation, le sociologue suggère que sous le stigmate, la valorisation de l'espace et l'attachement au quartier peuvent être repérés chez les habitants de tout quartier déclassé.

unissant cette employée de l'Office H.L.M. courneuvien et son lieu de résidence et de travail. Ainsi Mimi évoque-t-elle au fil du journal le charme des longues barres élancées du Renoir qui rappellent vaguement les formes d'un «navire» (Despérez 1999-2000, 16, 20, 56) et donnent lieu au «soleil couchant (...) [à un spectacle] très beau à voir» (ibid., 56). Le journal de Mimi nous apprend également que les immeubles offrent de splendides points de vue sur la Plaine de France et la ville de Paris, toute proche (ibid. 1, 2). Parallèlement à cette description de l'espace qui dé-essentialise la «différence» de l'esthétique suburbaine, une autre singularité de ce journal écrit d'une encre violette est d'attester du profond attachement de Mimi à ses locataires.

Communément décrits en termes racisants, les descriptions proposées par la concierge des habitants de la barre Renoir, édifiée en 1962, contrastent singulièrement avec les représentations communes érigeant les banlieusards en dehors des comportements et attitudes citoyennes. Qu'il s'agisse de Monsieur Messaad, un locataire de la rue Renoir «d'une gentillesse, et bien élevé et savoir-vivre (sic)» (Despérez 1999-2000, 50), d'Annie, la concierge remplaçante, «avec elle jamais de problèmes et très sérieuse» (ibid., 24) ou encore des repasseuses du pressing les «4000 fers», «des femmes super courageuses» (ibid., 44), le journal renvoie des habitants de La Courneuve le portrait de gens comme les autres: des gens qui travaillent (ibid., 33), qui partent en vacances (ibid., 24), qui s'inquiètent de leurs parents et amis (ibid., 54, 57). Bref, des gens «ordinaires» qui mènent la vie médiocre et insignifiante de tout citoyen en «démocratie». Loin des idées reçues, le journal de Mimi fait ainsi longuement état de l'attachement de cette concierge au Renoir et ses résidents.

Une autre caractéristique apparente relevant des descriptions de cette barre sous la plume de Mimi a trait à la normalité de la vie au sein de l'espace public. A nouveau, cette singularité rompt fortement avec les certitudes diffusées au sein de la communauté citoyenne sur La Courneuve et les Courneuviens. Dans son étude cruciale sur les relations au sein des cités françaises et la Cité, Lepoutre (1997, 33) évoque la dimension villageoise des grands ensembles tout en rappelant certaines limites. La normalité des représentations communales de l'espace suburbain fait ici de la barre un village simplement «ordinaire» en comparaison du reste de la société. Ainsi les premières pages du journal qui soulignent le caractère morne des lieux sont-elles particulièrement explicites. Là où le sensationnel occupe généralement le premier plan, celui-ci s'efface au profit de l'anodin, de l'insignifiant. La récurrence de l'expression «rien sauf que» et sa variante «rien à signaler» font bien ressentir l'extrême banalité du quotidien au sein de cette barre d'habitation:

Aujourd'hui jeudi 1<sup>er</sup> juillet 1999 rien à signaler sauf que j'ai un an de plus depuis le 30 juin 1999 (...)

Aujourd'hui vendredi 2 juillet rien sauf que c'est la fin d'encaissement des loyers (...)

Aujourd'hui mardi 6 juillet rien sauf que je porte mes comptes des loyers au Trésor Public (...)

Aujourd'hui mercredi 7 juillet rien à signaler, si c'est (sic.) l'anniversaire de ma soeur Chantal (...) (Despérez 1999-2000, 2, 3, 7, 8)

Si le journal fourmille d'exemples témoignant de la vie calme et paisible au sein de ce village vertical, les moments rares et exceptionnels ne sont pas ignorés pour autant. Emergeant épisodiquement, certains extraits témoignent de l'existence de faits dramatiques ou spectaculaires: «Aujourd'hui dimanche 24 octobre 1999: Mon neveu m'annonce qu'il y a un mort devant le magasin Lidl» (Despérez 1999-2000, 28); «vers 11h40, j'appelle les pompiers car une voiture est incendiée vers le bâtiment du 11 Renoir côté commerce et c'est volontaire bien sûr!...» (ibid., 10). L'exemple le plus révélateur de ce journal relève certainement de la démolition du bloc Renoir qui constitue un moment des plus spectaculaires et des plus douloureux pour l'ensemble des habitants. Sur fond de dépression, le déménagement de la concierge (Despérez 1999-2000, 38) et la démolition du Renoir (ibid., 56-57) représentent en effet les deux épisodes les plus abondamment commentés.<sup>180</sup> Au-delà de ces épisodes extra-ordinaires, «la construction d'une continuité diariste» (Kuntz, 2005) fait que ces événements majeurs passent relativement inaperçus à la lecture du journal. De fait, ici encore, c'est principalement la vie communale qui prédomine. Réintégrés parmi les petits faits banals et insignifiants qui forment le fond même de la réalité quotidienne, ces moments mettent en évidence la

---

<sup>180</sup> «Vendredi 17 décembre 1999: La journée du départ, le camion arrive à 8h30, ça y est et il faut partir maintenant, c'est sûr, la rue Renoir, c'est bien fini, nous sommes tous en émoi, est-ce que tout va aller dans l'autre logement? (...) De plus, il pleut et le ciel est d'un gris mais vraiment triste, il est comme moi, il pleure aussi le ciel, nous sommes tristes de quitter la rue Renoir dont je connaissais tous les locataires sur le bout des doigts, et maintenant ils sont éparpillés un peu partout (...) Ils brisent une partie de ma vie (...) Je quitte tout, mes amis, mes locataires, mes chats, mes commerçants» (Despérez 1999-2000, 38); «Et voilà ce jour du Jeudi 8 juin 2000 est arrivé: ce matin je fais mon travail mais avec l'espoir qu'ils vont renoncer à démolir notre Renoir. Midi arrive, je prépare le déjeuner pour mon mari, et je pars aux 4000 comme presque tout le monde, même des gens qui n'ont pas habité Renoir se déplace (sic.) pour voir. J'ai un laissez-passer car sinon on ne peut pas entrer dans le périmètre de sécurité. Il est 12h45, on attend, on se retrouve avec des locataires de Renoir, on pleure bien sûr, on se dit qu'il ne va pas tomber (...) Je n'ai pas pu filmer car je pleurais trop et j'avais mal dans mon ventre et mon âme. Nous nous sommes retrouvés avec les anciens de Renoir pour pleurer (...) Il était là déchiré avec des barres de fer lui sortant du ventre» (ibid., 56).

normalité d'une cité frappée par un événement exceptionnel. Une seconde caractéristique qui brise le discours externalisant sur La Courneuve au sein de la sphère publique relève de la «citoyenneté banale» dont rend compte le journal de cette gardienne.

### **3-1-b) Citoyenneté «banale»**

Aux antipodes du discours spectaculaire et dramatisant qui caractérise les phases de démolition (Chemetov 1999), le journal de Mimi lève le voile sur les formes simples du quotidien et la coexistence pacifique régnant au sein de la Cité, mais il donne aussi et surtout à découvrir la citoyenneté banale à La Courneuve. Le journal de Mimi reflète certainement un profond sentiment citoyen et une citoyenneté «banale». Dans ses travaux sur la nation, Michael Billig (1995) fait un usage stratégique du terme «banal». Pour Billig, «banal» peut être «introduced to cover the ideological [everyday] habits which enable the established nations (...)» (ibid. 1995, 6.). Selon Billig, «daily the nation is indicated, flagged, in the lives of its citizenry» (ibid.). Entrevue dans le cadre du quotidien, la citoyenneté peut être qualifiée de «banale» et renvoyer à des formes d'«habitus» témoignant de l'appartenance ou de la non-appartenance. Au sein du journal, les représentations historiques et culturelles figurées à travers le Renoir constituent les caractéristiques les plus manifestes de cette appartenance banale et citoyenne.

Intitulé «Mémoires de Renoir», le journal de Mimi apparaît de bien des façons comme un hommage à cette barre. Ainsi une myriade de passages donnent-ils logiquement à découvrir des moments importants de Renoir, de son «âge d'or» dans les années 60 à ses

«temps difficiles» débutant au cours de la décennie 80. Au fil des pages, la concierge se remémore avec nostalgie «les bruits des enfants qui se préparaient [le matin] pour aller en classes [, d]es parents qui partaient au travail» (Despérez 1999-2000, 33). Non sans émotions, Despérez se rappelle encore de l'effervescence de la Cité lors des fêtes nationales, «[d]es gosses dans la rue, sur le parking d'en face, avec des pétards» (ibid.,16) ou bien de l'ambiance, plus calme, à l'occasion de Noël «où nous décorions nos loges (...) pour les enfants qui étaient émerveillés» (ibid., 33). Resituant le Renoir dans une nouvelle temporalité, cet ensemble d'éléments replacent la Cité dans une continuité historique qui l'intègre au sein d'une mémoire collective. Simultanément, elle détruit son image de lieu à l'écart de la communauté des citoyens.

Au-delà de cette dimension historique, la citoyenneté «banale» de Mimi est également manifeste dans le degré d'appartenance culturelle qu'elle donne à découvrir. Les habitants des marges urbaines entretiennent des sentiments et des rapports ambivalents avec leur environnement (Bachmann et Basier 1989, Lepoutre 1997). Le journal de Despérez traduit par sa dimension culturelle un attachement profond à la communauté locale, mais il souligne également la très forte relation des Courneuvien(ne)s au reste de la société et à la France en général. Dans le journal, la présence d'*artefacts* comme des cartes postales, des caricatures, des articles de presse ou des photographies fait découvrir un profond sentiment de citoyenneté au sein des marges. Témoignant de la diffusion des cultures médiatiques (Lits 1999b), cette présence montre bien l'impact du discours d'information en «banlieue» en même temps que l'appartenance des résidents à la culture

commune. Le cliché ci-dessous, qui fait apparaître une coupure de presse montrant l’emblématique Stade de France, en atteste:



(Despérez 1999-2000, 47)

Néanmoins, l'aspect le plus important de cette illustration reste son caractère éminemment «démocratique». Participant, comme on l’a dit, d’une prise de parole visant à dépasser une phase dépressive et à lutter contre le consensus, le journal de Mimi constitue un énoncé hautement «politique». La photographie incorporée par Despérez dans son journal met bien en évidence «l’antagonisme» évoquée par Mouffe (2005, 52). Considérant la démolition comme une forme d’injustice régulièrement reportée sur les *outcasts*, Despérez court-circuite le discours «policier» et met à mal, sous le cliché, les formes consensuelles de «visibilité, de disibilité et de pensabilité» (Rancière dans Guénoun et Kavanagh 2001, 11). Illustrant sa capacité de compréhension et de

raisonnement au sujet des affaires communes, les propos suivants démontrent la compétence politique (Leca 1991, 312) propres aux banlieusards et à cette concierge:

Et oui, avant, je voyais le Stade de France en montant sur la terrasse au 15<sup>e</sup> étage mais, maintenant, je le vois de plus loin. Il faut dire que le bâtiment de la rue Renoir et, peut être les autres aussi, gênent les riches et les touristes qui viennent lors d'une manifestation du Stade. Il faut cacher la misère!!! (Despérez 1999-2000, 47)

Ces premières évocations liées à l'implosion du bâtiment Renoir et accomplies par une gardienne d'immeubles entre 1999 et 2000 illustrent de manière pertinente l'importance des évocations du quotidien face au discours «policier» externalisant les grands ensembles périphériques. La focalisation sur des éléments sociaux et culturels contribue à la fois à dénaturiser le grand discours de ces années et à réinsérer les banlieusards au sein de la sphère des citoyens. Suivant le cycle de renouvellement de la culture du quotidien (Chaney 2002, 79), les représentations du Dr. Roger Amar et de ses malades établissent également lors de ces années de mélancolie nationale (Kristeva 1998) connexes du développement du «national républicanisme» (Balibar 1999, 92) un questionnement différent de la citoyenneté au sein la communauté française.

### **3-2) Les cartes postales du Dr. Amar et de ses patients: proximité sociétale et malaise citoyen**

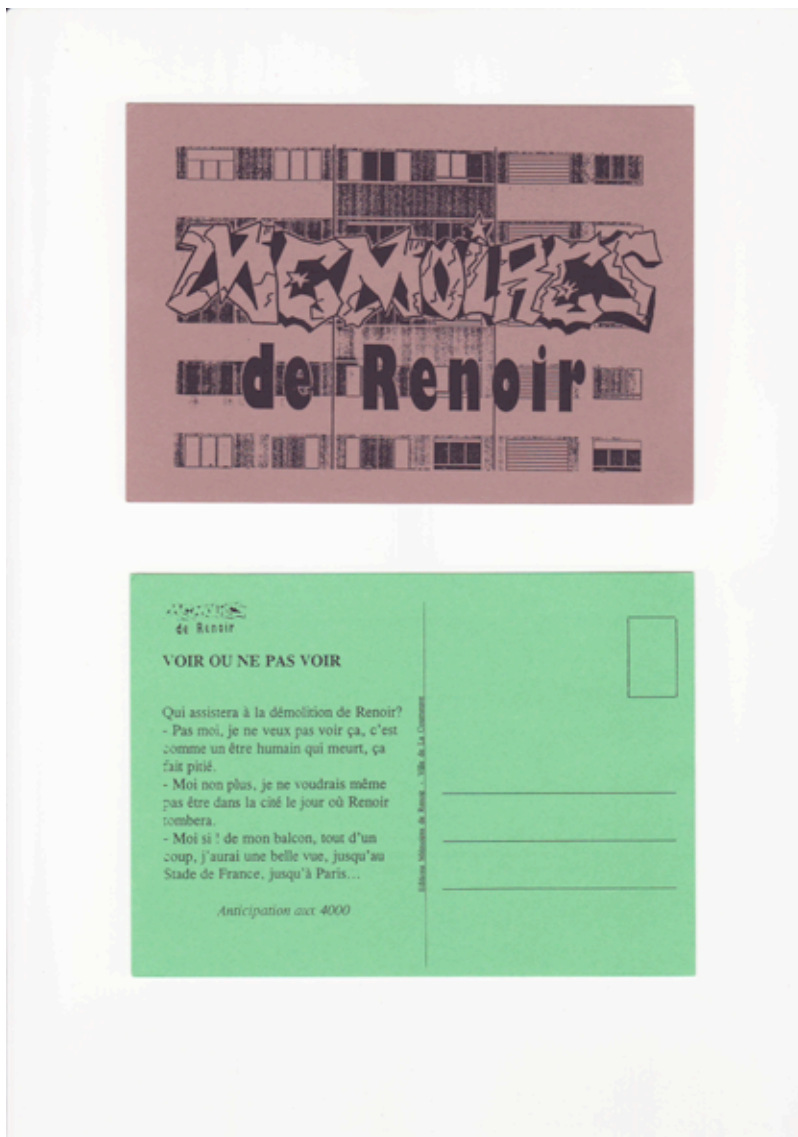


Au sein d'une France frappée d'une «maladie endémique» pour reprendre les termes de Winock (1997, 288), les cartes postales collectées par le Dr. Roger Amar exemplifient avec force l'importance des créations du quotidien en ce qu'elles renvoient une image alternative des «banlieues» loin des nouvelles peurs nationales (Jellen 1999). Nous arguerons ici que le pouvoir de ces cartes «d'abolir la distance et de restituer une identité» (Ripert et Frère 2001, 16) met en exergue de façon particulièrement manifeste la citoyenneté des Courneuvien.

Tout d'abord, précisons que ces cartes postales appelées, «Mémoires de Renoir», ne constituent pas des cartes comme les autres: de différents coloris (vert, bleu, jaune, orange), ces cartes ont été créées en 1998 par un groupe d'habitants et une conteuse, Fabienne Thiery, dans le cadre d'un programme d'accompagnement socio-culturel mis en place par la municipalité courneuvienne. Ces cartes destinées à commémorer la démolition du Renoir, qui font figurer au verso de courts poèmes nommés (rapsodes), ont ensuite été réappropriées par les locataires du Renoir et le Dr. Amar, et utilisées durant leurs déplacements et leurs vacances.<sup>181</sup>

---

<sup>181</sup> Dr. Amar, le médecin des Quatre-Mille, est l'initiateur de cette forme originale de correspondance entre les résidents du Renoir. Il nous a précisé qu'il avait «commencé à distribuer ces cartes à [s]es patients, surtout à ceux qui partaient en vacances en leur disant: 'Si vous voulez m'envoyer une carte postale, envoyez-moi cette carte de Mémoires de Renoir'» (2002). «Plus tard, j'ai demandé à mes patients d'ajouter une petite phrase au texte de Fabienne Thiery. Ceux que je connaissais bien, je me permettais de leur dire de mettre un joli timbre» (ibid.).



(«Mémoires de Renoir» Thiery 2000)

### **3-2-a) Si loin, si proche**

Dans ses travaux sur la citoyenneté, Leca (1991, 312-313) évoque la nécessité de recourir à une sorte de patrimoine commun pour rendre compte des formes d'appartenance ou de non-appartenance nationales. Ce qui est peut-être le plus frappant au regard de ces cartes,

c'est que ces missives adressées de par le monde révèlent justement la mobilisation de ce patrimoine commun attestant de la proximité des habitants des périphéries envers le reste de la communauté française. A parcourir ces cartes illustrées, on ne manque pas d'être étonné, en effet, par les relations de proximité entre les Courneuviens et la France. De nombreuses formulations convenues («souvenir de...»; «amitiés de...»; etc.) attestent amplement de l'affiliation imaginaire entre les habitants de la barre et l'entité nationale: «Nous passons de bonnes vacances [au Portugal]» (dans Amar 1999-2000, 2), «en Pologne» (ibid. 9); «Souvenir de Constantine» (ibid, 11), «de Tunis» (ibid. 10), du «Sénégal» (ibid 8), «[du] Mali» (ibid); «Bonjour de «la Mecque» (ibid., 14), de «Médine» (ibid., 18). A côté de ces messages émis depuis l'Europe, l'Afrique ou le Moyen-Orient, un sentiment d'attachement similaire se vérifie à la lecture d'autres formules consacrées composées depuis des territoires plus lointains: «[T]outes mes amitiés (...) du Laos» (Amar 1999-2000, 19), «de Thaïlande» (ibid., 18); «Bien le bonjour du Viet-Nam» (ibid., 14), «de la grande muraille [de Chine] (ibid., 21). Egalement envoyées du «Pérou» (Amar 1999-2000, 13), du «Mexique» (ibid., 8) ou encore des Etats-Unis, l'ensemble de ces cartes n'attestent pas uniquement de la mobilité des locataires des Quatre-Mille, elles sont aussi et surtout le signe de liens citoyens entre les habitants de La Courneuve et la nation.

Un autre trait révélateur de ces cartes en tant que support d'un patrimoine commun relève des connaissances culturelles des habitants des cités. A nouveau, cette singularité déjà entrevue rompt fortement avec les certitudes diffusées au sein de la communauté citoyenne sur La Courneuve et les Courneuviens. Comme l'observe Amar avec justesse

(1999-2000, 7), cette série de cartes postales mises en circulation dans les flux mondiaux a fait «connaître la rue Renoir à beaucoup de monde». Au-delà des modes de faire communs des Courneuviens, qui comme n'importe quels autres Français ordinaires adressent à leurs parents et amis un souvenir personnalisé depuis leur lieu de vacances, ces «lettres ouvertes», comme les appelle Derrida (1980, 4<sup>e</sup> de couv.), renvoient au savoir des résidents de la barre concernant la culture commune. A rebours de l'image d'êtres primaires qu'en diffusent les professionnels de l'information, ces cartes faisant référence au patrimoine français sont révélatrices de la citoyenneté des locataires de la barre. Davantage encore que le renvoi fréquent à des événements historiques marquants (voir Amar 1999-2000, 17, 21), la reprise de nombreuses citations célèbres s'avère ici particulièrement notable et révélatrice: «Un peuple est grand quand il produit de grands hommes [-] G. Duhamel» (Amar 1999-2000, 9-10); «Qui donne aux pauvres prête à Dieu [-] V. Hugo» (ibid., 17); «Les cimetières sont plein de gens irremplaçables [-] G. Clémenceau» (ibid.). On pourrait multiplier les exemples: «Le sort fait les parents, le choix fait les amis»; «Vous ne résoudrez aucun problème avec vos ennemis [-] J. Delille» (ibid., 19); ou encore «Un grand peuple sans âme est une vaste foule [-] A. de Lamartine» (ibid., 12). Dans le contexte de la fin des années 90 dominée par la sous-culture des «banlieues», les cartes postales font donc clairement ressortir la proximité culturelle des habitants des marges urbaines prenant à revers les préconceptions d'usage. Une seconde singularité qui rompt avec le discours externalisant sur le Grand Ensemble au sein de la sphère publique réside dans le malaise citoyen qui transparait à la lecture de ces cartes postales.

### **3-2-b) Malaise citoyen**

Dans le courant de la décennie 90, la faiblesse de la participation politique en France a été maintes fois rapprochée de la crise de la démocratie (Grunberg, Mayer et Sniderman 2002). Au fondement de la citoyenneté, l'implication dans la politique commune des Français et des banlieusards n'a pas été inexistante pour autant (voir Waters 2003). Dans le cadre de la dépression nationale (Kristeva 1998) et de la mélancolie courneuvienne, nous proposons que les cartes postales de Renoir, toutes adressées à un médecin, constituent des manifestations indirectes du malaise citoyen frappant les résidents de la Cité et des cités.

Un point remarquable de ces cartes adressées du monde entier relève d'une forme de «politique du quotidien». Dans ses travaux sur les communautés démocratiques, le chercheur Magnus Wennerhag (2008) insiste particulièrement sur la place du quotidien au sein d'une nation: «For a democracy to be worthy of the name, citizens must take part in political processes in a range of different ways: through social movement activism, as member of political parties, or in their everyday actions». Cette «politique du quotidien» est manifeste à la consultation de ces cartes et s'exprime le plus simplement dans le cadre de l'histoire. Contrairement aux idées reçues, les «banlieues» ne constituent pas des non-lieux (Augé 1992) au sein de la communauté nationale. Si les cartes postales et l'histoire qu'elles véhiculent les rattachent là encore au reste de la nation, l'expression de l'évolution du ressenti des habitants défavorisés de cette barre constitue le trait le plus important de cette spécificité historique. Pour de nombreux expéditeurs, les cartes servent



(Amar 1999-2000)

De manière plus significative cependant, ces pratiques originales fournissent aussi aux Courneuviens des supports afin de s'exprimer sur les problèmes de la nation, ce dans un processus démocratique. Dans le cadre de la montée des inégalités raciales et sociales relevant du «national républicanisme» (Balibar 1999, 92), les remarques composées par les habitants du Renoir s'avèrent particulièrement pertinentes. Elles démontrent clairement comment ces cartes postales attestent à la fois d'un attachement et d'une critique envers la communauté des citoyens tout en soulignant la possibilité, à travers la culture du quotidien, d'un nouveau partage du «sensible» (Rancière 2000) des représentations des cités: «La démocratie ne vaut que si elle est partagée par tous»; «Si vous êtes le roi de Brunei, vous pouvez vous soigner sans vous soucier de la Sécu...»; «Que vont devenir nos vieux sans la solidarité nationale?» (Amar 1999-2000). Loin du discours habituel sur l'externalité des «banlieues», ces créations du quotidien mettent ainsi en lumière les signes les plus perceptibles de la citoyenneté des banlieusards en même temps qu'elles soulignent le profond malaise qui habite les *outcasts* des marges durant cette période.

En conclusion, les représentations quotidiennes des «banlieues» renvoyées dans le contexte des démolitions urbaines attestent donc d'un renouvellement marquant des perceptions des Quatre-Mille durant les années 90. Alors que les évocations de la sphère médiatico-artistique s'étaient focalisées sur la destruction sensationnelle des cités au sein du paysage urbain, ces représentations quotidiennes clôturant les «identités de papier» (Noiriel 2001, 342) participent à une nouvelle vision des grands ensembles dans leur

relation à la communauté française. Loin de dénoter une quelconque extériorité, les évocations politiques figurant dans les écrits de Despérez et les cartes d'Amar montrent au contraire le mal-être des habitants des périphéries françaises. «Se réappropriant [à leur façon] l'espace organisé par les techniques de la production socioculturelle» (Certeau 1990, XL), la concierge, le médecin et les résidents du Renoir modifient à travers leurs activités de «plai/sance» les représentations génériques de la barre emblématique d'une extériorité nationale. De manière plus significative, l'ensemble des auteurs rendent visible le lien les unissant au reste de la communauté des citoyens. Dans le contexte de la culture du quotidienne des «banlieues» françaises, les évocations électroniques proposées à l'aube du troisième millénaire par Mourad Amriou et son site *web*, «les4000.com», demeurent peut-être les plus innovantes de ces dernières années de représentations des cités.



**Section 4 - Les «4000.com»: au net citoyen, pour une extension du domaine des débats! (2001)**

Depuis les premières formes de résistance et d'opposition mises en place par les banlieusards au cours des décennies 90, l'Internet en tant que moyen d'accès à une communication globale (Porter 1997)<sup>183</sup> a permis l'émanation d'autres formes de luttes quotidiennes face aux multiples discriminations nationales témoignant ainsi de la liberté et des droits de tout sujet (Touraine dans Silverman 1999, 147). Dans le cadre de la diffusion du racisme au sein de la nation française (Wieviorka 1992), les représentations de Mourad Amriou et son site électronique, «les4000.com», soulignent bien la signification politique de la culture de «plais/ance». Au sein de la fracture postcoloniale française (Blanchard, Bancel et Lemaire 2005), nous arguons que ce site *web* redéfinit, par une action politique, les espaces de productions au sein de la culture populaire en même temps qu'il lutte autrement en faveur de la citoyenneté des habitants des périphéries.<sup>184</sup>

En France, le début des années 2000 pendant lesquelles la culture du quotidien devient de plus en plus imprégnée par les *media cultures* se caractérise par la formidable expansion de l'Internet auprès du grand public (Balle 2003). Durant ces années caractérisées par le développement d'un nationalisme républicain (Balibar 1999, 92), les évocations

---

<sup>183</sup> Dave Healy (2004, 60) indique à ce propos: «[The] Internet represents for (...) citizens an almost limitless potential (...)».

<sup>184</sup> Il faudrait insister ici sur l'existence d'autres créations *webs* conçues par les *outcasts* à travers le monde. Ces créations ont pour finalité de combattre la diffusion du racisme et de l'exclusion par une prise de parole démocratique: voir [www.east-harlem.com/](http://www.east-harlem.com/) à New York ou [www.associazionequartooggiarovivibile.com/](http://www.associazionequartooggiarovivibile.com/) à Milan. A terme, tout laisse présager l'émergence de nouvelles solidarités planétaires des *outcasts via* la Toile.

suburbaines des grands médias avaient renvoyé au sein de la nation une image à la fois alarmante et catastrophiste des «banlieues» présentées comme les nouveaux bastions de l'islam et du terrorisme contre l'occident (Silverstein 2004, 132). Dans ce cadre, la culture périphérique du quotidien et ses évocations politico-électroniques apportent une vision profondément divergente des perceptions de la nation, des identités et de la citoyenneté parmi les jeunes des cités. Nous nous basons ici sur le site Internet d'Amriou, un informaticien de la Cité, pour examiner la manière dont les jeunes Courneuvien cherchent, par une prise de parole citoyenne, avant tout à échapper aux catégories stigmatisantes relayées par les médias et à se présenter comme des jeunes Français «ordinaires». Pour les jeunes des cités et de la Cité, il ne s'agit pas de renier leurs «origines» étrangères mais de refuser énergiquement tout marquage stéréotypique qui non seulement fait le jeu des pouvoirs mais aussi occulte leur vécu quotidien de citoyen français résidant simplement en «banlieue» (Lepoutre 1997, 26). Au-delà d'un islamisme télé(/média)génique (Deltombe 2005), nous démontrons dans cette section comment ce site caractéristique de notre concept de «plai/sance» participe à un élargissement des principes républicains et de la citoyenneté au sein de la France contemporaine.

Repéré sur le terrain, le site du jeune Courneuvien Mourad Amriou est emblématique du «cycle of change» (Chaney 2002, 79) au sein des nouvelles formes de la culture populaire marquée par la progression fulgurante de l'informatique en tant que pratique de loisirs (Donnat 1998, 63) et particulièrement de l'Internet (Jacobs 2003, 85). Joliment présenté

et largement consulté,<sup>185</sup> ce site ancré dans une crainte accrue du péril islamiste permet par le regard à la fois «ordinaire» et politique qu'il pose sur les cités non seulement de redéfinir les espaces périphériques réels (Gandonnière 2002, 97-98) mais également de décentrer les représentations «immigrés, nation, citoyenneté». Levant le voile sur l'usage stratégique de la nouvelle «Internet galaxy» (Castells 2001) par les jeunes *outcasts* de France,<sup>186</sup> nous considérons que cette création du quotidien destinée à «ceux et celles qui ne peuvent voir ce qui se passe dans les cités, ce soit la cité qui viennent (sic.) à eux en espérant que l'aspect critique de ce site soit en faveur d'une vision et opinion meilleure sur la population (...)» permet de construire une image différente du statut «externe» et dangereux des «banlieues». Simultanément, à partir de son emphase sur l'appartenance sociale, culturelle, historique, au fondement de la citoyenneté, cette création démontre le sentiment d'attachement national des jeunes Français descendants de l'immigration.

#### **4-1) «Ce ne sont pas les murs qui font la cité, ce sont les hommes»**

Dans son ouvrage coécrit *via le web* avec le sociologue Stéphane Béaud, Younès Amrani évoque la France du début du troisième millénaire comme, ni plus, ni moins, un «pays de

---

<sup>185</sup> L'habillage du site «les4000.com» ne présente, de prime abord, aucune surprise. Il offre une «lecture de prélèvement» (Barbier-Bouvet 2001, 24) facile et agréable, et le site s'articule autour de dix rubriques bien dotées comprenant, pêle-mêle, statistiques, graphiques, analyses, photographies, cartes postales, lettres, coupures de presse, chansons, clips vidéos, etc. Complété et enrichi avant sa disparition en 2003, le site a connu dans sa première version un vif succès. En vingt-quatre mois d'existence, pas moins de 175 000 internautes avaient en effet consulté cette nouvelle adresse (*Le Monde* 9 janvier 2001). A titre de comparaison, le site de la Ville de La Courneuve n'avait enregistré que 40 000 visites au cours de ses deux premières années de fonctionnement sur la toile (*Regards* mars 2002).

<sup>186</sup> On fera remarquer la multiplication des créations *webs* depuis le début du millénaire. Contredisant les affirmations péremptoires d'éminents spécialistes (voir notamment le Goldsmith Group dans Curran 2000, 37), le blog de Bondy, du nom de cette commune de la «banlieue» de Paris, a suscité une audience significative mais il s'est également avéré central pour un réordonnement des subjectivités et de l'espace politico-culturel au sein de la nation (voir *bondyblog.fr*).

malheur» (2004). Energiquement, Amrani dénonce les formes de discrimination, de racisme et de xénophobie qui frappent la jeunesse d'origine immigrée des cités. Mourad Amriou, résident de 21 ans du Grand Ensemble, rejoint à travers son site amplement médiatisé (voir Archive vol. 2) les revendications d'Amrani lorsqu'il essaie de dévoiler une autre image des jeunes de «banlieues» et inscrit, dès la page d'accueil dédiée à La Courneuve, «Ce ne sont pas les murs qui font la cité, ce sont les hommes».

Une première caractéristique des représentations électroniques générées par l'animation du site d'Amriou relève de la façon dont les représentations s'efforcent justement de manifester cette identité commune auprès des internautes. Dans son étude sur les jeunes «Beurs», Jazouli (1995) souligne le niveau d'intégration des descendants d'immigrés pourtant perçus comme les nouveaux «indigènes de la République» (Bancel, Blanchard, Vergès 2003, 125). Au regard des pages mises en circulation, l'élément le plus notable est peut-être combien les jeunes de La Courneuve cherchent à s'auto-présenter comme des citoyens ordinaires loin du statut classificatoire de «Beur» dont ils se sont trouvés affublés (voir Noiriel 2001, 325). A rebours du discours dominant de la «police» qui ne s'intéresse qu'au sensationnalisme (criminalité, violence, émeutes, terrorisme) et occulte le quotidien de la Cité, Amriou s'efforce ici de faire ressentir l'atmosphère générale et les attitudes individuelles qui remplissent un rôle vital au sein «d'une société apaisée» (La documentation française 2008). Ainsi apprend-t-on sur le site que si «l'ambiance générale» des 4 000 est «déprimée», «sans prétention», en raison du «chômage», de la «pauvreté» ou encore de la «saleté» (Amriou 2001), elle est aussi «paisible», «tranquille», «amicale», bien qu'il soit précisé que «les amitiés se lient lentement, un peu

comme dans les villages d'antan (...)» (ibid.). Loin de l'image d'un terrorisme islamiste dominant (Pujadas 1995),<sup>187</sup> Amriou nous apprend encore que s'«il y a un côté très décontracté dans le comportement quotidien», il existe aussi dans le quartier «du respect mutuel et de la solidarité [entre les] habitants (...)» (ibid.). Le meilleur exemple de cette atmosphère générale renvoyant à une «identité commune» (La documentation française 2008) partagée par l'ensemble des Français relève certainement de cette scène de la vie quotidienne. Le soin que ces jeunes portent à cette fresque suburbaine n'est pas sans rappeler ici les propos de Gustave Flaubert qui déclarait, «Il faut peindre bien le médiocre» (dans Bourdieu 1996, 20). C'est-à-dire l'anonyme, l'insignifiant, le statut de tout individu en démocratie évoqué par Rancière (1995):

Si on devait la dépeindre [la cité], on montrerais (sic.) des queues de gens patients devant les bureaux de la sécurité sociale, aux guichets du Crédit Lyonnais et de la poste; j'y mettrais cinq ou six petits Zidane qui tapent dans un ballon (...) deux Yannick Noah qui cognent une vieille balle de tennis contre un mur aveugle de la cité ; un groupe de jeunes, la plupart maghrébins, contemplant et bavardant le monde qui passe devant l'escalier F. On y ajouterais (sic.) au tableau un groupe de femmes arabes et juives (quand c'est l'été) assises sous l'arbre devant l'escalier A sur des chaises pliantes ou sur l'herbe, tricotant cousant, tenant un bébé; un groupe d'hommes de teint variés (sic.) jouant aux boules sur un bout de terrain vague (...) enfin des bouts de papier qui flottent, surtout des sacs de polythènes. Et le fond

---

<sup>187</sup> Le titre du livre de l'ex animateur de France 2, David Pujadas, qui évoque les Quatre-Mille, est éloquent, La Tentation du jihad (ibid., 1995 voir 117 et *passim*).

est une longue perspective de murs gris sale et des fenêtres (...) toutes les mêmes (...). (Amriou 2001)

Une autre propriété de ces pages Internet en tant que vecteur d'une «identité commune» (La documentation française 2008) apparaît au vu du savoir culturel des jeunes de «banlieues». Ce savoir contredit clairement les discours sur la spécificité nationale des jeunes de La Courneuve. Ainsi que le fait remarquer Lepoutre (1997, 26), «les jeunes [des cités] (...) vont à l'école de la République, regardent la télévision française et consomment - ou rêvent de consommer... - les biens et les loisirs offerts par la société marchande. Ils font ainsi partie intégrante de la société française dont ils constituent, en l'occurrence (...), un sous-ensemble non négligeable». Il n'est guère besoin de naviguer très longtemps sur le site pour se rendre compte des capacités ludiques des jeunes Courneuviens à faire usage des différentes formes de cultures. D'un côté, dès la page d'accueil, comme on l'a vu, une citation (de Platon) ouvre le site: «Ce ne sont pas les murs qui font la cité, ce sont les hommes» (Amriou 2001). Cette citation atteste ainsi de leurs connaissances des références classiques.<sup>188</sup> De l'autre, on constate l'imitation conforme du discours factuel et objectif pour présenter La Courneuve et reconstituer l'histoire de la Cité, appuyée sur des statistiques, photographies, analyses... De même, on peut remarquer l'usage égal de formes culturelles dites «populaires» (comme le cinéma) dont les références forment avant tout un réservoir identitaire commun. Servant de légende à une série de photographies sur la Cité et directement empruntée au film, La Haine (1995) de Mathieu Kassovitz, la célèbre «histoire d'un mec qui tombe d'un

---

<sup>188</sup> Consulté par l'auteur de cette thèse, Mourad Amriou (2004) précise à ce propos que cette citation constitue un souvenir de lecture.

immeuble (...) [et qui] au fur et à mesure de sa chute (...) [se dit] «jusqu'ici tout va bien (...) l'important, c'est pas la chute, c'est l'atterrissage!!!» (ibid.), est subvertie: «le mec» ne tombe plus, comme dans le film, d' «un immeuble de 50 étages» mais d'un «immeuble de quinze étages» (Amriou 2001). Entreprise de détournement ludique destinée à rendre compte d'une réalité dont la matérialité se démarque de celle des écrans de cinéma, l'allusion n'a d'autre objectif que d'établir une relation de connivence. L'inscription décalée dans une représentation culturelle notoirement considérée ancre subrepticement le visiteur dans le décor du Grand Ensemble en même temps qu'elle repose sur des connaissances culturelles partagées.

Une deuxième caractéristique cruciale de ce site Internet visant à la dé-essentialisation des grands ensembles et de la Cité relève de la tentative politique de décroisement des imaginaires postcoloniaux. Dans le contexte de l'intensification du «national républicanisme» (Balibar 1999, 92) et de la crise de la citoyenneté (Grunberg, Mayer et Sniderman 2002), les évocations électroniques proposées de la Cité s'agrègent à une tentative politique de décolonisation des esprits. Dans ses travaux, Lamchichi (2003, 51) souligne le préjudice citoyen particulier fait aux descendants d'immigrants lorsqu'il écrit: «du fait notamment de l'histoire coloniale et de la nature de l'immigration, des vagues d'immigration, une part importante des musulmans présents dans les banlieues appartiennent aux milieux défavorisés [et] leurs enfants se trouvant dans une situation d'exclusion n'ont pas le sentiment d'être pleinement reconnus comme citoyens». Répondant de la vérification d'une identité commune, les évocations citoyennes disséminées par ce site visent à démontrer et dénouer les liens entre le régime républicain

actuel et une République coloniale construite comme blanche (Bancel, Blanchard et Vergès 2003, 125).

#### **4-2) Agir politique et décolonisation des esprits**

Des années 90 au début du millénaire, la violence des jeunes des «banlieues» s'est fréquemment trouvé mobilisée pour refléter la crise de la démocratie française (Sintomer 2007). Toutefois, l'implication des jeunes des «banlieues» souvent évoquée dans des formes d'expressions radicales s'est également traduite de manière politique attestant de la citoyenneté de ces jeunes. Dans le cadre du développement du racisme postcolonial (Wieviorka 2001), nous suggérons que «les4000.com» et leur rôle d'«infiltrateur culturel» (Rosello 1996)<sup>189</sup> constituent des manifestations indirectes d'un agir politique pour une décolonisation des cités (Lapeyronnie 2005, 213).

La première caractéristique de l'intention politique portée par le site d'Amriou relève des processus d'infériorisation et de dépréciation spatiales qui s'abattent sur les «cités immigrées» et leurs résidents. Comme l'indique Balibar (1999, 99), une nouvelle forme de «recolonisation de l'immigration» a participé en France à recréer des divisions historiques au sein de l'identité commune, et a entraîné la réapparition de méthodes et d'habitudes acquises au contact de l'indigénat (ibid., 120). Par les exemples qu'il procure, Amriou rend visible ces nouvelles divisions nationales postcoloniales

---

<sup>189</sup> Ainsi que l'entend Rosello, «l'infiltrateur» qui se rapproche du «cyborg» (Donna Haraway) ou du «parasite» (Michel Serres) offre une nouvelle voie puissante d'articuler la «différence» et les pratiques culturelles.



fonctionnant à rebours de l'égalité citoyenne. Le caractère à la fois concentrationnaire et externalisant des lieux se trouve ainsi dénoncé avec vigueur par le site: «des immeubles à perte de vue...» (Amriou 2001); «Nous vivons dans des conditions de frustrations qui peuvent devenir dévastatrices...» (ibid.); «Pas de logique d'intégration ou de préoccupation humaine» (ibid.). Pareillement, la question de l'état d'abandon des lieux se trouve activement décriée. Dans son «états des lieux» du Grand Ensemble, Amriou ne nie pas que la saleté et le délabrement sont attribuables aux locataires des immeubles. Cependant, le jeune homme insiste aussi et surtout sur le fait que la surpopulation des barres combinée au manque de moyens mobilisés représentent un danger grave et révélateur du traitement que fait subir la France à certains de ses citoyens. A preuve cette démonstration saisissante mais lucide du jeune homme:

Une cage d'escalier qui n'a été ni repeinte ni réparée depuis vingt ans et qui est utilisée constamment par les familles et leurs animaux est qualifiée, selon les lois de n'importe quelle science, d'écoeurante. Si en plus de cela, elle n'est lavée que tous les deux jours avec le même sceau d'eau froide désinfectée destinée aux quinze étages par une femme sous-payée et surchargée, on peut s'attendre à ce que cette cage d'escalier devienne vite un risque pour la santé (Amriou 2001)

Outre l'exclusion territoriale, les représentations des «4000.com» visant à décoloniser les imaginaires s'intéressent également aux questions de l'économie. Sacrifiant une part de la jeunesse immigrée sur l'autel du capitalisme, le nouveau *dumping* national hérité des relations entre les colonies et l'Empire (Balibar 1999, 100-101) figure en bonne place au

sein de la critique politique d'Amriou. Dans La Discrimination négative (2007), Castel évoque à travers son sous-titre, «Citoyens ou indigènes?», le parallèle statutaire des ressortissants (français) d'origine immigrée et des ex-colonisés. A un moment où les mécanismes de marché assurent la régulation des bio-politiques des états, le site des «4000.com» dénonce avec force la manière dont les citoyens de «banlieues» continuent d'être traités comme des «extérieurs» de la communauté. A ce titre, les pages dévolues à la progression de l'appauvrissement et la précarité au sein du Grand Ensemble sont éloquentes. «Aux 4000 [, écrit Amriou,] nous sommes plus de 10 000 jeunes à être révoltés»; «la dégradation de la situation de vie pour de nombreux COURNEUVIENS est alarmante» (Amriou 2001); «14 % des locataires sont au R.M.I, pour 5,4 % dans la région» (ibid.); «Au 4 000 logements, 1 ménage sur 2 a moins de 4 000 Francs pour vivre chaque mois» (ibid.); «Des familles ne peuvent plus payer leur loyer et on demande à l'office soit de les jeter à la rue, soit de supporter seul les misères de notre société. Ce qui est difficile et inadmissible» (ibid.). Données statistiques à l'appui, le site électronique montre non seulement la bonne connaissance des jeunes de la progression de l'exclusion mais aussi leur mobilisation pour revendiquer un traitement différent de ceux des «indigènes de la République» (Blanchard, Bancel et Vergès 2003).

A *clicker* sur les différentes rubriques de cette création électronique destinée à libérer les mentalités coloniales, on relève enfin et surtout la répression impitoyable exercée dans le cadre de la recolonisation de l'immigration (Balibar 1999, 92). Dans ses travaux sur la marginalité urbaine en France et dans le monde, Wacquant (2005) considère que les minorités ethniques ont été les premières victimes du nouveau sécuritarisme étatique mis

en place par les grandes nations avancées. Le site d'Amriou témoigne avec clairvoyance de cette répression administrative multiforme visant, en France, des groupes tenus pour étrangers à la société. La place accordée aux relations entre police, racisme et violence est ainsi particulièrement instructive du statut des jeunes d'origine immigrée. Dans un dossier intitulé «"Beurs" contre "Keufs"? Mais où va-t-on?», le webmestre courneuvien note que «les jeunes blacks et beurs, ils ont l'impression d'être victimes de racisme et accumulent les rancoeurs contre toutes les institutions. Ainsi la haine du policier se conjugue-t-elle avec le défi d'une jeunesse en rupture» (Amriou 2001). Cependant, l'illustration la plus révélatrice de la nouvelle crainte de la société postcoloniale à l'égard des étrangers touche principalement à la carcéralisation de la misère (Wacquant 1999). La référence ludique au long-métrage, Usual Suspect (1994), s'avère aussi éminemment politique. Outre qu'elle met en avant la culture médiatico-artistique mondiale (Barker 2001), elle souligne aussi la manière dont certains usagers d'Internet en «banlieue» tentent de détourner les tropes les plus communs en dénaturisant les portraits stéréotypiques accablant les descendants des colonisés.



(Singer 1994 dans Amriou 2001)

Comme les jeunes des cités, les jeunes de La Courneuve tels Amriou représentent des Français nationaux mais ils ne sont pas considérés comme de véritables citoyens. Leur exclusion du cœur de la nation est une continuation logique de la relation entre nationalisme, colonialisme et postcolonialisme (Gafaïti 2003, 208-209). Ouvrant pour la citoyenneté, le site «les4000.com» rappelle fort bien que «la qualité de citoyen autant que les droits qui lui sont attachés d'évidence (...) sont d'abord des conquêtes de démocratie» (Marie 1991, 297-298).

Pour récapituler, les représentations banlieusardes du quotidien ont contribué, depuis bientôt dix ans, à donner naissance à un panel d'évocations de plus en plus divers et varié permettant un autre questionnement de la nouvelle image dominante des grands ensembles français et de leurs populations. L'usage de l'Internet qui relève d'une nouvelle forme de «communication globale» n'est certes pas la solution aux problèmes que posent la pauvreté, les disparités sociales, la «différence» culturelle et le racisme, et nous sommes loin de l'utopie de «la démocratie électronique» (Rodota 1999) ce dont les jeunes des 4 000 restent pleinement conscients: «(...) via internet, tu peux pas (sic.) lutter mais seulement en parler autour de toi». Néanmoins, ces représentations qui n'apportent aucune transformation radicale immédiate dans les manières de penser la «banlieue» permettent aux auteurs de sortir temporairement et activement de l'impuissance par un «agir» symbolique, un acte de parole imperceptible en dehors d'une prise en compte du quotidien. Dans sa contribution à Images et discours sur les banlieues (Amorim et al. 2002), Gandonnière demande «Que seront les banlieues du XXI<sup>e</sup> siècle?» avant d'indiquer: «non pas des banlieues réelles [mais des banlieues] (...) mythiques» (2002,

87). Globalement, il est raisonnable d'affirmer qu'à l'avenir, l'Internet et son nouvel espace politique fera invariablement partie des nouveaux supports des *outcasts* à la fois en France et dans le monde.

## **Conclusion du chapitre V**

Au cours de ces quarante dernières années, la sphère du quotidien a révélé en France une profonde évolution des représentations de la communauté nationale dans sa relation aux territoires périphériques. Communément, le discours du quotidien fournit des éléments au fondement de la politique, de la citoyenneté et de l'idéologie nationale. L'analyse des représentations quotidiennes basées sur le développement de la routine et des loisirs permet de compléter notre interprétation de l'histoire des évocations suburbaines. Majeures au sein de «l'ordre du discours» (Foucault 1971), nous suggérons que ces représentations banlieusardes d'un «troisième type» ont imposé un autre partage des notions de pouvoir et de savoir. Démocratiques, elles ont contribué à la dissémination en France d'une contre-image racisante de la nation tout en tendant vers les principes fondateurs d'égalité et de liberté.

Depuis la décennie 60, les représentations visuelles et scripturaires du quotidien éclairent les grandes lignes du discours sur la conformité culturelle et l'appartenance à la communauté française. Après les médias et les arts, notre lecture démocratique des représentations suburbaines démontre qu'elles constituent également des «épistèmes» centraux de l'histoire des formations de vérité (Foucault dans Gros 2007). L'appartenance des citoyens à la communauté nationale ne saurait se constituer sans la prise en compte des faits de tous les jours, suggère Seignobos (1933, XI), ainsi que dans le rapport conscient et inconscient des individus à leur identité. Au vu des représentations des Quatre-Mille, nous proposons que les «habitus» des habitants des

cités ont rendu compte du serment civique et de la compétence politique à la base de la citoyenneté (Schnapper 2000). Face à la saturation médiatico-artistique, ce serment et cette compétence ont permis de montrer la superficialité des grands discours tout en soulignant le mérite citoyen des résidents de «banlieue» vivant en France. Dans ses travaux sur la démocratie, Ramonet (2003) parle de la création nécessaire d'un «cinquième pouvoir» pour lutter contre le discours uniforme et dépolitisé des grands médias. Nous arguerons que si nous sommes ici très loin d'un «cinquième pouvoir», les pratiques politiques suburbaines contribuent assurément à dé-naturaliser la «différence» et l'altérité de certaines catégories sociales et ethniques telles les banlieusards qui sont essentialisés comme fondamentalement différents. Nous revendiquons donc l'extrême importance de ce nouvel «horizon» de représentations permettant la prise en compte, en France, de la citoyenneté des habitants des cités.

Pour conclure, les pratiques du quotidien offrent donc des modes alternatifs pour penser le concept de nation, de culture et d'homogénéité (Gilroy 2000, 123). Dans ses travaux, Gilroy (2004) suggère que le quotidien revêt un caractère important dans l'étude des questions raciales. Il peut certainement aider à une compréhension du convivial (ibid.). Dans le cadre des périphéries françaises et des Quatre-Mille, nous arguons que les représentations du quotidien ont essentiellement témoigné d'une allégeance citoyenne des banlieusards, et en particulier, depuis quelques années, des représentants de l'immigration qui ont mérité la reconnaissance de la France. En un mot, les représentations du quotidien en tant que forces de représentations alternatives ont permis

de ré-affirmer l'appartenance et la fidélité des Courneuviens à la nation française loin des évocations des grands récits médiatico-artistiques.



## **Chapitre VI - Conclusion**

*«Il faut redonner à ce mot [démocratie] sa puissance de scandale (...)» (Rancière dans Stiegler 2006, 12)*

*«Apparemment, on est en démocratie et en République... C'est ce qu'on essaie de nous faire croire et de nous faire dire!» (Teffaf 2002)*

*«La société égale n'est que l'ensemble des relations égalitaires (...) La chose à de quoi susciter de la peur, donc de la haine, chez ceux qui sont habitués à exercer le magistère de la pensée. Mais chez ceux qui savent partager avec n'importe qui le pouvoir de l'intelligence, elle peut susciter à l'inverse du courage, donc de la joie» (Rancière 2005, 106)*

## Chapitre VI

### Conclusion

Le problème de la «différence», du racisme et de la xénophobie au sein de l'espace urbain fait ressortir, après des décennies de colonialisme et de capitalisme, une question cardinale à propos des relations entre la marginalisation et l'exclusion de certains groupes de population, et les questions de représentations de «classe», «race», «culture» au fondement des principes de la communauté nation. En France, le concept de «démocratie», au centre des débats actuels, n'est pas uniquement rattaché et rattachable à la naissance, la puissance et au national qui conjointement catégorisent et excluent l'*outcast*, mais il se trouve aussi enraciné dans une ségrégation de «classe» et de «race», et des subordinations hiérarchiques d'autres cultures et d'autres peuples. Notre essai de lecture «démocratique» des représentations des grands ensembles périphériques met en exergue la poursuite multi-décennale d'une logique de partage gestionnaire des évocations de l'exclusion et de la ségrégation organisée autour des mass-médias. Appuyée sur une «archive» que nous avons construite *in situ*, notre dissection des représentations des marges lève le voile sur l'évolution du contrôle «policié» des grands médias au sein du «sensible» mais révèle aussi la lutte des exclus pour affirmer et revendiquer transgressivement leur appartenance communautaire.

Les évocations de la marginalité et de l'exclusion au sein de la culture populaire sont indissociables de certaines forces sociales, politiques et idéologiques. Elles s'inscrivent

au sein d'un «complexe culturel» reproduisant des formes de domination, de résistance qui se déploient en échos à travers la sphère publique. Depuis les années 60, les habitants des périphéries, plus parlés qu'ils ne parlent, continuent de porter en eux l'image de sujets à la fois inférieurs et extérieurs en raison de leurs affiliations sociales, culturelles ou raciales considérées comme incompatibles avec les valeurs nationales. Comme nous l'avons démontré dans le chapitre V, les évocations culturelles des «sans-voix» de «banlieues» problématisent de façon significative la médiatisation gestionnaire de la «police» (Chapitres III et IV) dans la mesure où elles font apparaître une vision alternative face à une culture nationale limitée au regard des questions de «classe», de «race», de «genre» ou de «génération». Au prisme de La Courneuve, les *artefacts* de Bernard, Rochelle, Despérez, Amar et Amriou ont révélé avec force des brisures, des ruptures mais aussi des court-circuitages vis-à-vis des évocations «policières» des grands médias. Attestant de leur sentiment de citoyenneté, ces productions apparues par l'«archive» ont contribué à remettre en cause les concepts d'égalité, de liberté, de fraternité, vus par des banlieusards maintenus dans les marges de la nation.

Fondée sur le principe de l'égalité, notre étude de l'évolution des représentations des marges urbaines s'est articulée autour de la vision ranciérienne de la démocratie en occident. Dans le chapitre II, nous avons présenté et explicité le principe de «relecture» utilisé par Rancière dans son travail sur la démocratie marquée du sceau de la force, de la richesse, de l'âge ou par la logique du «maître ignorant» (1987). Pour Rancière, le concept de démocratie se trouve principiellement caractérisé par des limites culturelles, sociales et linguistiques. Toutefois, la démocratie se déconstruit elle-même, précisément

lorsqu'elle est appliquée, puisqu'elle se forme à partir du paradoxe présupposant une nation égale pour qu'elle puisse exister. Nous avons proposé que l'aporie que Rancière introduit ne paralyse pas la démocratie mais permet, en fait, de poser la confrontation entre «police» et «politique». Partant de ce principe, nous avons effectué une «relecture» de la démocratie et de ses acceptions à travers l'histoire qui nous a autorisé à employer une approche plus sophistiquée du concept traditionnel éclairant différemment les notions d'«identité fictive» au sein de la nation. Dans ce cadre, nous avons reconnu que la tradition républicaine en France, qui revendique, d'une part, l'égalité et la fraternité de tous les citoyens, indépendamment de leur rang, leur «race», leur culture ou leur religion, favorise subrepticement la marginalisation et l'exclusion de certains groupes racialisés. Depuis plusieurs décennies, le traitement racial des *outcasts* par l'Etat français a résulté de l'impact cumulé de préconceptions à la fois bourgeoises et coloniales fondées sur la notion de «supériorité». Ainsi, une longue tradition de discrimination et de ségrégation s'est-elle perpétuée pour à la fois réduire au silence et réserver une citoyenneté de seconde classe aux résidents des quartiers de «banlieues» (Bancel, Blanchard et Vergès 2003).

Les représentations urbaines des marginalités et du racisme se définissent dans la culture populaire contemporaine comme un réseau d'idéologies, de discours et de pratiques qui co-existent pour donner lieu à une hiérarchisation des pouvoirs et des savoirs. Le chapitre III de notre étude s'est apesanti sur le discours «policier» des médias et le classement qu'ils opèrent de certaines catégories sociales à partir de hiérarchies classistes et raciales. En France, nous avons vu que la rhétorique des journalistes a fermé de plus en plus la

porte à l'héritage révolutionnaire français et les legs républicains de «liberté, égalité, fraternité» pour reproduire une vision limitée de *camps* fondée sur l'exclusion de l'autre. Dans le cas des représentations des «banlieues» en général et de La Courneuve en particulier, le discours journalistique a ainsi traduit le grand basculement de la nation française dans le cadre du développement du *manufacturing* de la présence immigrée en tant que «problem» (Silverman 1992, 70). Ce changement drastique de perceptions combiné à une série d'incidents plus ou moins graves (agressions, émeutes, explosions, attentats, islamisme) a contribué à une envolée de la thématique des «cités immigrées» comme menace nationale relayant celle des «banlieues ouvrières» (Stovall 2001). Globalement, la tyrannie de l'appareil médiatique de plus en plus axée sur la dramatisation et le spectaculaire a entraîné une «policisation» des discours résultant dans une dépolitisation des représentations journalistiques (Ramonet 2001).

Au sein de la sphère publique, le pouvoir et le savoir des discours populaires véhiculés interfèrent sensiblement par leur composition et leur diffusion. Dans le chapitre IV, l'examen du discours artistique (Carroll 1998) a révélé la prise en compte d'autres procédures et impacts au sein de la circulation des formes de «différence» et de racisme dans leur relation à la suburbanité française. Depuis la décennie 80, la gestion de la culture par le grand capital a commencé à gagner du terrain (Hesmondhalgh 2002) pour absorber peu à peu le discours dissensuel de l'art et ses formes spécifiques. Au coeur du récit national, le discours artistique sur les «banlieues» a ainsi reflété une approche moins homogène faisant place à l'émanation de points de vue alternatifs sur les questions de nation et d'identités au sein de la République. Se rapportant à des auteurs engagés

diasporiques ou nationaux, ces créations ont participé à la remise en cause du monoculturalisme français et rappelé la non-application de certains fondements républicains. Toutefois, cette tonalité dissensuelle de certaines fractions de l'art a été subsumée par un maintien de formes d'*encampment* (Gilroy 2000) tracées par le discours dominant. De fait, l'histoire des créations artistiques sur les «banlieues», des cités rouges aux quartiers de l'immigration, a de plus en plus contribué à construire les marges urbaines comme des territoires hors de l'identité française et de la communauté nationale (Rosello 1997, 240).

L'idée sous-jacente de l'ensemble de notre étude a reposé sur un nouvel «horizon» représentatif constitué par la prise en compte des actes de manifestation des «sans-parts» de la nation. Le chapitre V basé sur l'extension de notre archive a tracé l'importance à la fois des perceptions des «gens de rien» et de la culture quotidienne au sein du cadre suburbain. A un moment où la politique et la culture sont de plus en plus soumises au contrôle de la «police», octroyer une place aux productions culturelles des «sans-parts» a permis une voie originale pour appréhender la communauté «sensible» (Rancière 2000) permettant d'ouvrir par le quotidien une nouvelle fenêtre sur les représentations de la «différence», du «racisme» et de la xénophobie (Wieviorka 2001). En dépit de leur statut d'objet (plutôt que de sujet) au sein du discours, les résidents des périphéries françaises et les Courneuvien ont contribué de manière significative à modifier la vision commune de la France et à rendre visible «ce qui ne se voyait pas, et d'abord eux-mêmes en tant que sujets [citoyens] capables de parler sur des choses communes» (Rancière dans Guénoun et Kavanagh 2001, 18). De la même manière, la focalisation sur les pratiques culturelles

des banlieusards et l'appartenance manifeste des cités ont participé à remettre en question l'image des marges comme des territoires extérieurs de la communauté républicaine (Brenner 2004).

Notre essai de lecture «démocratique» des grands ensembles français et l'insert des représentations des «sans-parts», dérivant de la constitution unique d'une «archive», a donc permis d'adopter à la fois méthodologiquement et empiriquement un autre point de vue sur les questions de discours et de savoir sur les marges urbaines au sein de la culture populaire. Dans notre travail archivistique, nous avons proposé une approche politique éclairant autrement différentes postures culturelles (d'abord journalistiques, puis artistiques et, enfin, quotidiennes) en même temps que nous avons introduit une distinction fondamentale entre les représentations «policières» et politiques (grands médias vs. citoyens ordinaires) présidant aux représentations des «banlieues» et de la nation. Dans le contexte de la commodification des cités (Gandonnière 2002), nous avons observé la progression croissante du fossé séparant les principaux imaginaires des représentations des grands ensembles au fil de leur histoire. Si dans ce champ historique, l'ordre du discours (Foucault 1971) ne s'est à l'évidence pas inversé, notre étude s'est certainement avérée significative dans la prise en compte de nouvelles postures dissensuelles et politiques sur les périphéries françaises. Notre contribution principale aura été de montrer autrement les questions des représentations et des discours dominants (journalistique et artistique) en les mettant en regard avec les auto-représentations (quotidiennes) qui ont ouvert les concepts mythiques de nation, d'identité et de citoyenneté à l'égalité et au multiculturalisme.

En ce début de troisième millénaire, les conflits autour des représentations des nouveaux *outcasts* des villes n'ont pas fini de s'intensifier. Pour une compréhension raisonnée du racisme, de l'ethnicité et de la «différence», nous suggérerons pour conclure qu'il importe que certaines formes de représentations ne demeurent pas en marge mais soit prises en compte, ce pour continuer de faire vivre la richesse du discours et de la démocratie.



### **Annexe - Présentation de la Cité des Quatre-Mille (1962-2002)**

La Cité des Quatre-Mille, située à La Courneuve, dans la petite couronne parisienne, «doit son nom au nombre de logements qu'elle comptait à sa création» (Rey 2001, 69).<sup>190</sup> Inaugurée en décembre 1963 par le Ministre de la Construction, Monsieur Maziol, la Cité constitue, depuis quatre décennies, le symbole français par excellence de l'exclusion, du racisme, de la pauvreté, de la violence, du mal-vivre etc., autant de termes qui servent aujourd'hui à qualifier le Grand Ensemble dont la réputation a largement dépassé les frontières de la France métropolitaine.

Tout d'abord, un mot sur la ville de La Courneuve: localisée entre Paris et l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle, à quelques encablures du Stade de France et du pôle économique de la Plaine Saint-Denis, La Courneuve représente une banlieue ouvrière traditionnelle (Wacquant 1993, 266). Le parc d'habitation massivement collectif avec son grand ensemble gigantesque n'en demeure pas moins très hétérogène. En plus de petits immeubles d'habitation disséminés dans l'ensemble de la commune, d'anciennes maisons ouvrières façonnent le paysage immobilier courneuvien. Le décor de cette ville, célèbre pour ses multiples manifestations de violence et événements spectaculaires survenus aux Quatre-Mille,<sup>191</sup> se compose également de plusieurs grandes entreprises ainsi que de quelques entrepôts (voir <http://www.ville-la-courneuve.fr>) dont certains, laissés à l'abandon pendant plusieurs années, sont aujourd'hui utilisés comme bureaux

---

<sup>190</sup> Au même titre que la Cité des Huit cents à Aubervilliers et celle des Trois Mille à Aulnay-sous-Bois.

<sup>191</sup> Comme nous le verrons, le quartier des Quatre-Mille a concentré depuis les années 60 de très nombreux événements dramatiques (agressions, meurtres, émeutes, terrorisme) et sensationnels (manifestations, marches, démolitions) hautement commentés dans les médias et amplement évoqués par les artistes.

administratifs. Enfin, bien que le déclin industriel de ces dernières décennies ait entraîné dans sa chute une part substantielle du commerce local, la commune dispose encore à ce jour de nombreux établissements de services (ibid.).

Avec 35 310 habitants officiellement recensés en 1999, la commune de La Courneuve compte parmi les villes françaises de taille moyenne, la Cité abritant plus de la moitié de la population communale. Après avoir enregistré plusieurs vagues successives de dépopulation, - 6247 personnes entre 1968 et 1975, et - 4421 entre 1975 et 1982, la commune affiche depuis un solde migratoire largement positif, + 602 habitants entre 1982 et 1990, et + 1171 entre 1990 et 1999. Selon les données fournies par l'Institut National des Statistiques et Etudes Economiques (I.N.S.E.E.), la population étrangère est très fortement représentée. D'après les chiffres des différents recensements, elle a plus que doublé depuis le milieu des années 70: estimée à 11,5 % en 1968, elle avoisinait 27 % en 1999. Les statistiques officielles de 1990 révèlent encore que ces étrangers étaient issus d'Afrique du Nord (Algérie 3600, Maroc 1016 et Tunisie 856), de l'Europe méditerranéenne (Italie 508, Espagne 428, Turquie 120) ainsi que du Portugal 1048. La population courneuvienne se caractérise en outre par sa jeunesse. Bien que le ratio de moins de vingt ans soit aujourd'hui moins élevé qu'en 1968 où il plafonnait à 40 %, celui-ci dépasse encore le seuil des 30 % de 2 points en 1999. La Courneuve affiche enfin une proportion de familles monoparentales supérieure à la moyenne. Evalué par l'I.N.S.E.E. à 10,5 % en 1982, le taux de personnes vivant seules, principalement des mères célibataires avec enfant(s) à charge, est passé à 12,9 % pour l'année 1990.

Touchée de plein fouet par la désindustrialisation massive de l'économie, La Courneuve demeure encore aujourd'hui une ville industrielle (<http://www.ville-la-courneuve.fr>). Aux activités de parachimie viennent s'ajouter la production d'équipements ainsi que la construction aéronautique. C'est dans le courant des années 60 que la ville a véritablement connu son plein essor et que le Grand Ensemble a commencé à prendre de l'importance. A cette période, pas moins de 170 entreprises étaient établies sur le territoire communal (Mazeris dans Avery 1987, 159). Les mutations structurelles de l'économie ont eu de terribles conséquences à l'échelon local: en l'espace de 20 ans, 44 entreprises avaient cessé leurs activités (ibid. 159); sur les 17732 ouvriers employés dans la commune en 1964, il n'en restait plus que 7537 en exercice au cours de l'année 1984, soit une perte sèche de près de 43 % des effectifs. De fait, on comprend aisément que La Courneuve ait enregistré une montée en flèche du nombre de demandeurs d'emploi dont le taux pointait en 1999 à 24,3 % et touchait principalement les moins de 25 ans.

Le Grand Ensemble des Quatre-Mille qui cumule les handicaps sociaux et économiques de la commune se situe à l'ouest de La Courneuve à proximité des communes de Saint-Denis et d'Aubervilliers. Le Grand Ensemble se divise en deux secteurs géographiques: les Quatre-Mille nord, bordés par l'autoroute A1 et le parc départemental; les Quatre-Mille sud, longés par des lignes de chemin de fer et l'autoroute A86.<sup>192</sup> Malgré la destruction de quatre immeubles d'habitation (les barres Debussy et Renoir respectivement en février 1986 et juin 2000, et les immeubles Ravel et Présov en 2004),

---

<sup>192</sup> On notera que ces autoroutes et voies ferrées, qui constituent autant de fractures dans le tissu urbain, mettent aussi le Grand Ensemble quasiment aux portes de Paris. Dans un contexte de circulation normal, il ne faut pas plus de trente minutes, en effet, pour rallier la capitale à bord d'un véhicule automobile, et douze minutes par le rail.

les Quatre-Mille figurent encore en bonne place dans la hiérarchie des grands ensembles français.

Dessinés dans l'urgence de la Reconstruction par Henri Delacroix et Clément Tambuté, les Quatre-Mille ont été mis en chantier en 1957. Suivant le modèle de Le Corbusier, les architectes avaient alors imaginé un plan d'ensemble des bâtiments et des différentes installations collectives qui soit rationnellement étudié (dans Vincenot 2001, 30). Des terres maraîchères situées sur le territoire communal mais appartenant à la Ville de Paris avaient été retenues à l'époque pour accueillir le projet.<sup>193</sup> La construction du Grand Ensemble fut confiée à 21 entreprises avec la Société de l'est comme mandataire commun. La cadence fixait à 11 le nombre de logements à bâtir chaque jour. Ce n'est qu'à l'automne 1962 que les premiers logements furent occupés. La morphologie du Grand Ensemble est aujourd'hui conforme à l'environnement qui l'entoure mais il convient de rappeler cependant qu'au moment de son édification, il était en rupture totale avec le décor urbain, tant au niveau des formes que du volume des bâtiments (voir Lombard-Jourdan 1980).

Arrivant majoritairement d'Afrique du Nord, des quartiers délabrés de Paris et des bidonvilles voisins, les nouveaux locataires ou les pionniers s'émerveillaient devant la Cité. Ascenseurs, cuisines, eau chaude, vide-ordures, beaucoup avaient l'impression

---

<sup>193</sup> L'Office Public H.L.M. de la ville de Paris était encore propriétaire à cette époque du parc immobilier de La Courneuve, Ce n'est que le 1er juillet 1984, qu'elle céda, pour un franc symbolique, la gestion des logements à la municipalité de La Courneuve.

d'avoir emmenagé dans un palace.<sup>194</sup> Au cours des décennies, la perception de la Cité s'est cependant rapidement dépréciée. Indicateurs historiques, démographiques, économiques et sociaux font aujourd'hui du Grand Ensemble l'un des quartiers H.L.M. français les plus emblématiques. Objet de nombreux discours journalistiques et artistiques, il symbolise aujourd'hui les maux de la nation française.

---

<sup>194</sup> Ainsi qu'en témoigne ce commentaire largement répandu à l'époque: «Pour nous et surtout pour nos parents, le fait d'avoir vécu dans les bidonvilles et du jour au lendemain d'être par exemple dans un F6, c'était l'équivalent du Carlton ou du Martinez ou des Méridiens dans Paris (...)» (Teffaf 2002).





### Sources orales

- Amar, Roger. 2002. «Interview par Bruno Levasseur». 22 mai. Montmorency.
- Amriou, Mourad. 2003. «Interview téléphonique par Bruno Levasseur ». 6 mars.
- Bernard, Maurice. 2006. «Interview par Bruno Levasseur». 31 juillet. La Courneuve.
- Despérez, Mireille. 2002. «Interview par Bruno Levasseur». 9 avril. La Courneuve.
- Kamiri, Samir. 2002. «Interview par Bruno Levasseur ». 6 mai. La Courneuve.
- Marson James. 2002. «Interview par Bruno Levasseur». 23 mai. La Courneuve.
- Nottoli, Roger. 2002. «Interview par Bruno Levasseur». 12 février. La Courneuve.
- Teffaf Khaled. 2002 «Interview par Bruno Levasseur». 24 mai. La Courneuve.



## Bibliographie

- Abitbol, Michel. 1994. «The Integration of North African Jews in France». Yale French Studies. 85: 248-261.
- Albert, Pierre. 1994. «La Presse française». Notes et études documentaires. 4901: 3-175.
- Alméida (d'), Frédéric et Delporte, Christian. (2003). Histoire des médias en France. Paris: Flammarion.
- Althusser, Louis. 1965. Le Capital. Paris: Maspéro, 1973.
- Amalou, Florence. 2001. «Les jeunes jugent sévèrement la télévision». Le Monde 11 septembre.
- Amara, Fadela. 2004. Ni putes, ni soumises. Paris: La découverte.
- Amriou, Mourad. 2004. «Interview de Bruno Levasseur». Mars.
- Amselle, Jean-Loup. 2003. Affirmative Action. Ithaca: Cornell University Press.
- Amorim, Marilia. (dir.). 2002. Images et discours sur la banlieue. Paris: Obviès.
- Anderson, Benedict. 1983. Imagined Communities. London: Verso.
- Ang, Ien. 1985. Watching Dallas. London: Methuen.
- Appadurai, Arjun. 2001. Après le colonialisme. Paris: Fayard.
- Arblaster, Anthony. 1987. Democracy. Milton Keynes: Open University Press.
- Aron, Raymond. 1958. Dix-huit leçons sur le capitalisme. Paris: Flammarion. 1986.
- Atack, Margaret. 1999. May 68 in French Fiction and Film. Oxford: Oxford University Press.
- Augé, Marc. 1992. Non-lieux. Paris: Seuil.

- Austin, Guy. 1996. French Contemporary Cinema. Manchester: Manchester University Press.
- Avery, Desmond. 1987. Images brisées d'une cité. Paris: L'harmattan.
- Bhabha, Homi. 1994. The Location of Culture. London. Routledge.
- Bachmann, Christian et Basier, Luc. 1989. Mise en image d'une banlieue ordinaire. Paris: Syros.
- Bachmann, Christian et Leguennec, Nicole. 1996. Violences urbaines. Paris: Michel.
- Badiou, Alain. 1998. Abrégé de métapolitique. Paris: Seuil.
- Balibar, Etienne. 1993. «L'Europe des citoyens». Le Cour Grandmaison, Olivier et Wihtol de Wenden, Catherine. Les Etrangers dans la cité. Paris: La découverte.
- Balibar, Etienne. 1994. Masses, Classes, Ideas. New York, London: Routledge.
- Balibar, Etienne. 1997a. «La forme nation: histoire et idéologie». Balibar, Etienne et Wallerstein, Immanuel. Race, nation, classe. Paris: La découverte.
- Balibar, Etienne. 1997b. «Le racisme de classe». Balibar, Etienne et Wallerstein, Immanuel. Race, nation, classe. Paris: La découverte.
- Balibar, Etienne. 1997c. La Crainte des masses. Paris: Galilée.
- Balibar, Etienne. (dir.). 1999. Sans papiers: l'archaïsme fatal. Paris: La découverte.
- Balibar, Etienne. 2001. Nous, citoyens d'Europe? Paris: La découverte.
- Balibar, Etienne. 2007. «Le retour de la race».  
<http://www.mouvements.asso.fr/spip.php?article45nb22>. Consulté le 2 novembre 2007.
- Balle, Francis. 2003. Les Médias en France. Paris: Montchrestien.
- Bancel, Nicolas, Blanchard Pascal et Vergès Françoise. 2003. La République coloniale.

- Michel.
- Bannières, Claude. 1974. «L'Enarque et le voyou». Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné 29 juin 1974.
- Barbier-Bouvet, Jean-François. 2001. «Internet, lecture et culture de flux. Entretien avec Jean-François Barbier-Bouvet». Esprit. 280 Décembre: 20-34.
- Barker, Chris. 1999. Television, Globalization, and Cultural Identities. Philadelphia: Open University Press.
- Barker, Chris. 2002. Making Sense of Cultural Studies. London: Sage.
- Barker, Martin. 1981. The New Racism. London: Junction Books.
- Barreyre, Jean-Claude. 1992. Loubards approche anthropologique. Paris: L'harmattan.
- Barthes, Roland. 1957. Mythologies. Paris: Seuil.
- Basier, Luc et Bachmann, Christian. 1984. «L'étranger, l'oppression et l'imaginaire: le cas du smurf». Actes du 3è Colloque international de Lexicologie politique. E.N.S. St. Cloud. Septembre.
- Basier, Luc et Bachmann, Christian. 1985. «Junior s'entraîne très fort ou le smurf comme mobilisation symbolique». Langage et société. 34 Décembre.
- Battegay, Alain. 1985. «Les Beurs dans l'espace public». Esprit. Juin: 113-119.
- Battegay, Alain et Boubeker, Ahmed. 1993. Les Images publiques de l'immigration. Paris: L'harmattan.
- Baudrillard, Jean. 1992. L'Illusion de la fin. Paris: Galilée.
- Bauer, Alain et Raufer, Xavier. 2003. Violences et insécurités urbaines. Paris: Presses universitaires de France.
- Bax, M.. 1997. «Civilization and Decivilization in Bosnia: A Case-Study From a

- Mountain Community in Hercegovina». Ethnologia Europaea. 27-2: 163-176.
- Bazin, Hugues. 1995. La Culture hip hop. Paris: Desclée de Brouwer.
- Béaud, Stéphane et Pialoux, Michel. 1999. Retour sur la condition ouvrière. Paris: Fayard.
- Béaud, Stéphane et Amrani, Younès. 2004. Pays de malheur! Paris: La découverte.
- Béaud, Stéphane, Confavreux, Joseph et Lindgaard, Jade. 2006. La France invisible. Paris: La découverte.
- Becker, Jean-Jacques. 1981. Le Parti communiste veut-il prendre le pouvoir? Paris: Seuil.
- Becker, Jean-Jacques. 2003. Histoire politique de la France depuis 1945. Paris: Colin.
- Begag, Azouz et Chaouitte, Abdelatif. 1990. Ecarts d'identités. Paris: Seuil.
- Ben Jelloun, Tahar. 1984. Hospitalité française. Paris: Seuil.
- Benhamou, Françoise. 1996. L'Economie de la culture. Paris: La découverte.
- Berlot, Maryse. 1994. «La médiatisation des grands ensembles». Mémoire de D.E.A. Ecole d'Architecture de Belleville.
- Berstein, Serge et Rudelle, Odile. 1992. Le Modèle républicain. Paris: Presses universitaires de France.
- Berthet, Laurent. 2002. Renaud, le Spartacus de la chanson française. Paris: Pirot.
- Bertho, Alain. 1997. Banlieue, banlieue, banlieue. Paris: La dispute.
- Billig, Michael. 1995. Banal Nationalism. London: Sage.
- Birenbaum, Pierre. 1991. «Citoyenneté et particularisme. L'exemple des Juifs en France». Taguieff, Pierre-André. (dir.). Face au racisme. vol. 2. Paris: La découverte.

- Birenbaum, Guy. 1992. Le Front National en politique. Paris: Balland.
- Blanc, Jean-Noël. 1991. Polarville: images de la ville dans le roman policier. Lyon: Presses Universitaires de Lyon.
- Blanchard, Pascal, Nicolas, Bancel et Sandrine Lemaire. (dir.). 2005. La Fracture coloniale. Paris: La découverte.
- Blatt, David. 1997. «Immigrant Politics in a Republican Nation». Hargreaves, Alec and McKinney, Mark. (eds.). Postcolonial Cultures in France. New York: Routledge.
- Bocquet, José Louis et Pierre-Adolphe, Philippe. 1990. Rap ta France. Paris: Flammarion.
- Body-Gendrot, Sophie. 1996. «Fantasmagorie de la ville dangereuse». Urbanisme. 286 Janvier-Février: 58-60.
- Bonn, Charles. 1993. «Lectures croisées d'une littérature en habits de médiation». Hommes et migrations: 27-31.
- Bonnafous, Simone. 1991. L'Immigration prise aux mots. Paris: Kimé.
- Bordet, Joëlle. 1998. Les Jeunes de la cité. Paris: Presse Universitaire de France.
- Borel, Alexandre. 2000. «La représentation des banlieues dans les journaux télévisés». Mémoire de D.E.A. Université d'Orléans.
- Bosséno, Christian-Marc. 1994. «Années 30-60: le cinéma français invente la banlieue». Les Cahiers de la cinémathèque. 59-60: 27-32.
- Bouamama, Saïd. 1994a. Contribution à une mémoire des banlieues. Paris: Volga.
- Bouamama, Saïd. 1994b. Dix ans de marche des beurs. Paris: Desclée de Brouwer.
- Bouamama, Saïd. 2006. «De la visibilité à la suspicion: la fabrique républicaine

- d'une politisation». Guénif-Souilamas, Nacira. (dir.). La République mise à nu par son immigration. Paris: La fabrique.
- Boubeker, Ahmed. 2003. Les Mondes de l'ethnicité. Paris: Balland.
- Boudimbou, Guy. 1991. Habitat et mode de vies des immigrés Africains en France. Paris: L'harmattan.
- Bourdieu, Pierre. 1965. Un Art moyen. Paris: Minuit.
- Bourdieu, Pierre. (dir). 1993a. La Misère du monde. Paris: Seuil.
- Bourdieu, Pierre. 1993b. «Effets de lieu». Bourdieu, Pierre. (dir.). La Misère du monde. Paris: Seuil.
- Bourdieu, Pierre. 1996. Sur la télévision. Paris: Raisons d'agir.
- Boursier, Jean-Yves. 2002. «La Mémoire comme trace des possibles». Socio-Anthropologie. 12.
- Bowman, F.P.. 1973. «Lejeune Philippe. L'Autobiographie en France». French Review. 46-5: 1034-1035.
- Bowman, Paul. 2007. «The Disagreement is Not One: The Populisms of Laclau, Rancière, and Arditì». Research Papers from the School of Arts. Roehampton University.
- Boyer, Alain. 1998. L'Islam en France. Paris: Presses universitaires de France.
- Boyer, Jean-Claude. 2000. Les Banlieues en France, territoires et société. Paris: Colin.
- Boyer, Henri et Lochard, Guy. 1998. Scènes de télévision en banlieues, 1950-1994. Paris: L'harmattan.
- Braudel, Fernand. 1986. L'Identité de la France. Paris: Arthaud/Flammarion.
- Brémond, Janine et Brémond, Greg. 2002. L'Édition sous influence. Paris: Liris.

- Brenner, Emmanuel. 2004. Les Territoires perdus de la République. Paris: Mille et une nuits.
- Breton, Emile. 1983. Rencontres à La Courneuve, Paris: Temps actuel.
- Breschand, Jean. 2002. Le Documentaire, l'autre face du cinéma, Paris: Cahiers du Cinéma, Les petits cahiers.
- Brive, Marie-France. (dir.).1989. Les Femmes et la Révolution Française. vol 1. Toulouse: Presse Universitaires du Mirail.
- Brive, Marie-France. (dir.). 1990. Les Femmes et la Révolution Française. vol 2. Toulouse: Presse Universitaires du Mirail.
- Brive, Marie-France. (dir.). 1992. Les Femmes et la Révolution Française. vol 3. Toulouse: Presse Universitaires du Mirail.
- Brubaker, Roger. 1992. Citizenship and Nationhood in France and Germany. Cambridge, London: Harvard University Press.
- Bruckner, Pascal. 1990. La Mélancolie démocratique. Paris: Seuil.
- Brun, Jacques et Rhein, Catherine. (dir.). 1994. La Ségrégation dans la ville. Paris: L'harmattan.
- Brunet, Jean-Paul. 1980. Saint-Denis la ville rouge. Paris: Hachette.
- Bruzzi, Stella. 2000. New Documentary: A Critical Introduction. London, New York: Routledge.
- Butler, Rémi et Noisette, Patrice. 1983. Le Logement social en France 1815-1981. Paris: La découverte/Maspéro.
- Burton, Antoinette. 2003. Dwelling in the Archive. Oxford: Oxford University Press.
- Buss, Robin. 2001. French Film Noir. London: Boyars Publishers.

- Cabrera, Dominique et Rozenberg, Suzanne. 1993. Une Poste à La Courneuve, I.S.K.R.A., n.p.
- Cadé, Michel. 1994. «Des immigrés dans les banlieues». Les Cahiers de la cinémathèque. 59-60: 125-127.
- Calio, Jean. 1998. Le Rap, une réponse des banlieues? Lyon: Aléas.
- Cannon, Steve. 1997. «Paname City Rapping. B-Boys in the Banlieues and Beyond». Hargreaves, Alec and Mark McKinney. (eds.). Post-Colonial Cultures in France. New York: Routledge.
- Carré, Laurence et Jeudy, Henri 2000. «Esthétiques du quotidien». Socio-Anthropologie 8.
- Carretero Pasin, Angel Enrique. 2002. «La quotidienneté comme objet: Henri Lefèbvre et Michel Maffesoli: Deux lectures opposées». Sociétés. 78.
- Carroll, David. 1978. «Critique du projet de Michel Foucault d'écrire une histoire sans sujet». Modern Language Notes. 93-4 : 695-722.
- Carroll, Noël. 1998. A Philosophy of Mass Art. Oxford: Clarendon Press, 1998.
- Carroll, Noël. (dir.). 2000. Theories of Art Today. Madison: University of Wisconsin Press.
- Castel, Robert. 1995. Les Métamorphoses de la question sociale. Paris: Fayard.
- Castel, Robert. 1996. «Les Marginaux dans l'histoire». Paugam, Serge. (dir.). L'Exclusion: l'état des savoirs. Paris: La découverte.
- Castel, Robert. 2007. La Discrimination négative. Paris: Seuil.
- Castells, Manuel. 1996. The Rise of the Network Society: the Information Age. Cambridge: Blackwell Publishers.



- Castells, Manuel. 1998. La Société en réseaux. Paris: Fayard.
- Castells, Manuel. 2001. The Internet Galaxy. Oxford: Oxford University Press.
- Castoriadis, Cornelius. 1989. «Fait et à faire». Busino, Giovanni. (ed.). «Pour une philosophie militante de la démocratie. Autonomie et autotransformation de la société». Revue européenne des sciences sociales. XXVII 86.
- Castoriadis, Cornelius. 1999. Figures du pensable. Paris: Seuil.
- Cau, Jean. 1971. «La jungle de La Courneuve». Paris-Match. 20 juillet.
- Célestin, Roger, DalMolin, Eliane and Courtivron, Isabelle (de). (eds.). 2003. Beyond French Feminisms. New York, Basingstoke: Palgrave MacMillan.
- Célestin, Roger, DalMolin, Eliane and Hargreaves, Alec. (eds.). 2004a. Contemporary French and Francophone Studies. 8-1.
- Célestin, Roger, DalMolin, Eliane and Hargreaves, Alec. (eds.). 2004b. Contemporary French and Francophone Studies. 8-2.
- Certeau, Michel (de). 1985. «L'actif et le passif des appartenances». Esprit. Juin.
- Certeau, Michel (de). 1990. L'Invention du quotidien. Paris: Gallimard.
- Certeau, Michel (de). 1993. La Culture au pluriel. Paris: Seuil.
- Césari, Jocelyne. 1997. «Cette étrange étrangeté»: les représentations françaises de l'islam. Paris: L'harmattan.
- Césari, Jocelyne et Moore, Damian. 2003. Les Jeunes, l'islam et les pratiques culturelles. Paris: L'harmattan.
- Chamboredon, Jean-Claude et Lemaire, Madeleine. 1970. «Proximité spatiale, distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement». Revue française de sociologie. XI: 3-33.

- Champagne, Patrick. 1991. «La construction sociale des malaises sociaux». Actes de la recherche en sciences sociales. 90: 64-75.
- Champagne, Patrick. 1993. «La vision médiatique». Bourdieu, Pierre. (dir.). La Misère du monde. Paris: Seuil.
- Chaney, David. 2002. Cultural Change and Everyday Life. Basingstoke: Palgrave.
- Charaudeau, Patrick. 1997. Le Discours de l'information médiatique. Paris: Nathan.
- Charon, Jean-Marie. 1991. La Presse en France de 1945 à nos jours. Paris: Seuil.
- Charrière, Jacques. 1984. 2 ou 3 choses que je sais d'elle. Paris: Seuil.
- Chemetov, Paul. 1999. «Si près, si loin». Le Genre humain. Paris: Seuil, 1999.
- Chevalier, Louis. 1958. Classes laborieuses et classes dangereuses. Paris: Perrin, 2002.
- Cingolani, Patrick. 2004. L'étranger comme catégorie d'action et d'expérience. Socio-Anthropologie. 14
- Citron, Suzanne. 1987. Le Mythe national. L'histoire de France en question. Paris: Editions ouvrières, études et documentation internationales.
- Clerc, Denis, Lipietz, Alain et Satre-Buisson, Joël. 1983. La Crise. Paris: Syros.
- Cocteau, Jean. 1946. La Belle et la bête.
- Cohen, Stanley. 1972. Folk Devils and Moral Panics. London: MacGibbon and Kee.
- Combes, Patrick. 1984. La Littérature et le mouvement de Mai 68. Paris: Seghers.
- Cordeiro, Albano. 1983. L'Immigration. Paris: La découverte/Maspéro.
- Cornick, Martin. (ed.). 1990. Beliefs and identity in Modern France. Loughborough: ASMCF European Research Centre.
- Costa-Lascoux, Jacqueline. 1996. «Immigration: de l'exil à l'exclusion». Paugam, Serge. (dir.). L'Exclusion: l'état des savoirs. Paris: La découverte.

- Combe, Sonia. 1994. Les Archives interdites. Les peurs françaises face à l'histoire contemporaine. Paris: Michel.
- Crémieux, Anne. 2004. «Cinéma noir, cinéma beur et cinéma de banlieue: comparaison des conditions de production et des modes de représentations, 1980-2000».
- Hargreaves, Alec. (ed.). Minorités postcoloniales francophones et anglophones. Paris: L'harmattan.
- Créttiez, Xavier et Sommier, Isabelle. (dir.). 2006. La France rebelle. Paris: Michalon.
- Crow, Thomas. 1996. Modern Art in the Common Culture. New Haven, London: Yale University Press.
- Curran, James and Gurevitch, Michael. (ed.). 2000. Mass media and Society. London: Arnold.
- Daeninckx, Didier. 2008. «An Audience With Didier Daeninckx». University of Leeds, 12 mars.
- Dällenbach, Lucien. 2001. Mosaïques. Paris: Seuil.
- Darcos, Xavier. 1993. Histoire de la littérature française. Paris: Hachette.
- Darré, Yann. 2000. L'Histoire sociale du cinéma. Paris: La découverte.
- Davis, Colin and Fallaize, Elizabeth. 2000. French Fiction in the Mitterrand Years. Oxford: Oxford University Press.
- Debord, Guy. 1977. «The Commodity as Spectacle». Durham, Meenakshi and Kellner, Douglas. (eds). Medias and Cultural Studies. Malden ; Oxford: Blackwell Publishers, 2001.
- Delarue, Jean-Marie. 1991. Banlieues en difficultés. Paris: Syros
- Delpech, Thérèse. 2002. Politique du chaos. Paris: Seuil.

- Delporte, Christian. 1999. Médias et villes. Tours: Université François Rabelais.
- Deltombe, Thomas. 2005. L'Islam imaginaire. Paris: La découverte.
- Deltombe, Thomas et Rigouste, Mathieu. 2005. «L'ennemi intérieur». Blanchard, Pascal, Nicolas, Bancel et Sandrine Lemaire. (dir.). La Fracture coloniale. Paris: La découverte.
- Demiati, Nasser. 2005. «Nicolas Sarkozy, ministre de l'Intérieur et pompier-pyromane». Mucchielli, Laurent et Le Goaziou, Véronique. (dir.). Quand les banlieues brûlent. Paris: La découverte.
- Deneux, Jean-François. 1988. «Invocation et évocation des banlieues dans la chanson française actuelle vers 1966-1986». Gérôme, Noëlle, Tartakowski, Danielle et Willard, Claude. (dir.). La Banlieue en fête. Saint-Denis: Presses universitaires de Vincennes.
- Déotte, Jean-Louis. 2004. «The Differences Between Rancière's Mésentente (Political Disagreement) and Lyotard's Différend». SubStance. 33-1: 77-90.
- Derderian, Richard. 2004. North Africans in Contemporary France: Becoming Visible. New York: Palgrave MacMillan.
- Derranty, Jean-Philippe. 2003a. «Jacques Rancière's Contribution to the Ethics of Recognition». Political Theory. 31-1: 133-156.
- Derranty, Jean-Philippe. 2003b. «Mésentente et lutte pour la reconnaissance». Renault, Emmanuel et Sintomer, Yves. (dir.). Où en est la théorie critique? Paris: La découverte.
- Derrida, Jacques. 1980. La Carte postale. Paris: Flammarion.
- Derrida, Jacques. 1994. La Politique de l'amitié. Paris: Galilée.

- Derrida, Jacques. 1995. Mal d'archive. Paris: Galilée.
- Derrida, Jacques. 2003. Les Voyous. Paris: Galilée.
- Derville, Grégory. 1997. «La stigmatisation des jeunes de banlieue». Communications et langage. 104-117.
- Desplanques, François. 1993. «Quand les Beurs prennent la plume». Revue européenne des migrations internationales. 7-3: 139-152.
- Dikeç, Mustafa. 2007. Badlands of the Republic. Oxford: Blackwell Publishing.
- Dollé, Jean-Paul. 1994. «Villes et banlieues dans le cinéma français». Les Cahiers de la cinémathèque. 59-60: 75-80.
- Donnat, Olivier. 1998. Les Pratiques culturelles des Français. Paris: La documentation française.
- Donzelot, Jacques. 2006. Quand la ville se défait. Quelle politique face à la crise des banlieues? Paris: Seuil.
- Dubet, François. 1987. La Galère. Paris: Seuil.
- Dubet, François. 1991. «Jeunesses et marginalités». Regards sur l'actualité. 172  
Juillet: 3-9.
- Dubet, François et Lapeyronnie, Didier (1992). Les Quartiers d'exil. Paris: Seuil.
- Dubois, Jacques. 1988. «Banlieue noire». Gérome, Noëlle, Tartakowski, Danielle et Willard, Claude. (dir.). La Banlieue en fête. Saint-Denis: Presses universitaires de Vincennes.
- Dulong, Renaud et Paperman, Patricia. 1991. La Réputation des cités HLM. Paris: L'harmattan.
- Dumazedier, Joffre. 1962. Vers une civilisation du loisir. Paris: Seuil.

- Durand, Alain-Philippe. (ed.). 2002. Black, Blanc, Beur and Hip-Hop Culture in the Francophone World. Lanham: Scarecrow Press.
- Eley, Geoff. 2002. Forging Democracy. Oxford: Oxford University Press.
- Elias, Norbert. 1978. The Civilizing Process. vol. 1. Oxford: Blackwell.
- Elias, Norbert. 1982. The Civilizing Process. vol. 2. Oxford: Blackwell.
- Ellis, John. 2007. 'John Grierson', <http://filmreference.com/Directors-Fr-Ha/Grierson-John.html>. Consulté le 9 avril 2007.
- El Yazami, Driss. 1997. «La presse ethnique». Hargreaves, Alec and McKinney, Mark. (eds.). Post-Colonial Cultures in France. New York: Routledge.
- Enwezor, Okwui, Basualdo, Carlos, Bauer, Ute, Meta, Ghez, Susanne, Maharaj, Sarat, Nash and Mark, Zaya, Octavio. (eds.). 2002. Democracy Unrealized. Kassel: Hatje Gantz Publishers.
- Eribon, Didier. (dir.). 2003. Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes. Paris: Larousse.
- Erwan, Jacques. 1982. Renaud. Paris: Seghers.
- Esposito, John. 2005. The Islamist Threat. Myth or Reality? New York, London: Oxford University Press.
- Fanon, Frantz. 1985. Les Damnés de la terre. Paris: La découverte.
- Farge, Arlette. 1989. Le Goût de l'archive. Paris: Seuil.
- Fassin, Didier et Fassin, Eric. (dir.). 2006. Question sociale ou question raciale? Paris: La découverte.
- Favier, Jean. 1991. Les Archives. Paris: Presses Universitaires de France.
- Fayard, Nicole and Rocheron, Yvette. 2009. «Ni putes ni soumises: A Republican

- Feminism from the Quartiers Sensibles». Modern and Contemporary France. 17-1: 1-18.
- Fichet, Elodie. 1997. «L'image de la banlieue dans le journal Le Monde de décembre 1980 à juillet 1984». Mémoire de maîtrise. Université Paris-1.
- Finkelkraut, Alain. 2002. L'imparfait du présent. Paris: Seuil.
- Fiske, John. 1987. Television Culture. New York: Routledge.
- Fiske, John. 1989. Understanding Popular Culture. London: Routledge.
- Flégus, Amaury. 1991. «Les Tombeaux littéraires en France à la Renaissance, 1500-1589». Thèse de Doctorat. Université de Tours.
- Foucault, Michel. 1966. Les Mots et les choses. Paris: Gallimard.
- Foucault, Michel. 1969. L'Archéologie du savoir. Paris: Gallimard.
- Foucault, Michel. 1971. L'Ordre du discours. Paris: Gallimard.
- Foucault, Michel, 1980. Power / Knowledge. Selected interviews and Other Writings 1972-1977. New York, London: Harvester Wheatsheaf.
- Foucault, Michel. 1984. Dits et écrits, 1954-1988. Paris: Gallimard.
- Fouché, Pascal (dir.). 1998. L'Édition française depuis 1945. Paris: Cercle de la librairie.
- Fourcaut, Annie. 1986. Bobigny, banlieue rouge. Paris: Editions ouvrières.
- Fourcaut, Annie. 1988. Un Siècle de banlieue parisienne, 1859-1964. Paris: L'harmattan.
- Fourcaut, Annie (dir.). 1992. Banlieue rouge. 1920-1960. Paris: Autrement.
- Fourcaut, Annie. 1994. «La banlieue et la grâce: autour de 'Notre-Dame de la Mouise'». Les Cahiers de la cinémathèque. 59-60: 117-123.
- Fraisse, Geneviève. 1989. Muse de la raison: la démocratie exclusive et la différence des sexes. Aix-en-Provence: Alinéa.

- Freud, Sigmund. 1920. «Au-delà du principe de plaisir». Essais de psychanalyse. Paris: Payot, 1968.
- Frizot, Michel et Ducros, Françoise. 1987. Du Bon usage de la photographie en France. Paris: C.N.P.
- Frow, John. 1995. Cultural Studies and Cultural Value. Oxford: Clarendon Press.
- Furet, François. 1985. Terrorisme et démocratie. Paris: Fayard.
- Gafaïti, Hafid (dir.). 2001. Cultures transnationales de France. Paris: L'harmattan.
- Gafaïti, Hafid (dir.). 2003. Recyclages culturels. Paris: L'harmattan.
- Gandonnière, Pierre. 2002. «Demain, les banlieues du monde...». Amorim, Marilia (dir.). Images et discours sur la banlieue. Paris: Obviès.
- Gans, Herbert. 1962. The Urban Villagers. New York, London: Free Press, McMillan.
- Gantz, Katherine. 1999. «Dangerous Intersections: The Near-Collision of French and Cultural Studies in Maspéro's Les Passagers du Roissy-Express». French Review. :83-93.
- Garapon, Paul. 1999. «Métamorphoses de la chanson française (1945-1999)». Esprit. 254 : 89-118.
- Garapon, Paul et Marc-Olivier, Padis 1999. «La chanson française à l'heure du monde». Esprit. 254: 68-71.
- Gardner, Sandra. 1991. «Exploring the Family Album: Social Class Differences in Images of Family Life». Sociological Inquiry. 61-2: 242-251.
- Garnier, Jean-Pierre. 1998. Des Barbares dans la cité. Paris: Flammarion.
- Garnier-Müller, Annie. 1999. Les Inutiles. Survivre au quotidien en banlieue et dans la rue. Paris: L'atelier.



- Gaspard, Françoise et Servan-Schreiber, Claude. 1985. La Fin des immigrés. Paris: Seuil.
- Gaspard, Françoise et Khosrokar, Fahrad. 1995. Le Foulard et la République. Paris: La découverte.
- Gaster, Delphine. 2006. L'Intégrale de Renaud. Paris: City éditions.
- Gauchet, Marcel. 2002. La Démocratie contre elle-même. Paris: Gallimard.
- Gauthier, Guy. Le Documentaire: un autre cinéma. Paris: Nathan, 1996.
- Geertz, Clifford. 1973. The Interpretation of Cultures. New York: Basic Books.
- Geisser, Vincent. 2003. La Nouvelle islamophobie. Paris: La découverte.
- Gellner, Ernest. 1983. Nations and Nationalism. Oxford: Blackwell, 1983.
- Gérôme, Noëlle et Tartakowski, Danielle. 1985. La Fête de l'Humanité. Paris: Messidor/Editions sociales.
- Gérôme, Noëlle, Tartakowsky, Danielle et Willard, Claude. (dir.). 1988. La Banlieue en fête. Saint Denis: Presses universitaires de Vincennes.
- Giblin, Béatrice. 2009. Dictionnaire des banlieues. Paris: Larousse.
- Gibson, Timothy. 2000. «Beyond Cultural Populism: Notes Toward the Critical Ethnography of Media Audiences». Journal of Communication Inquiry. 24: 253-273.
- Giddens, Anthony. (ed.). 2001. The Global Third Way Debate. Cambridge: Polity Press.
- Gillespie, Marie. 1995. Television, Ethnicity and Cultural Change. London: Routledge.
- Gilroy, Paul. 1987. There Ain't no Black in the Union Jack. Chicago: University of Chicago Press.
- Gilroy, Paul. 1993. The Black Atlantic. Cambridge: Harvard University Press.

- Gilroy, Paul. 2000. Between Camps. London: Allen Lane.
- Gilroy, Paul. 2004. After Empire. London: Routledge.
- Giudice, Fausto. 1992. Arabicides. Paris: La découverte.
- Godard, Jean-Luc. 1962. Vivre sa vie.
- Grewal, Kiran. «The Threat from Within. Representations of the Banlieue in French Popular Discourse». Europe: New Voices, New Perspectives. Melbourne: Contemporary Europe Research Center. The University of Melbourne.
- Gros, Frédéric. 2007. «Introduction à la philosophie de Michel Foucault. Michel Foucault, une philosophie de la vérité». <http://1libertaire.free.fr/IntroPhiloFoucault.html> Consulté le 2 novembre.
- Grunberg, Gérard, Mayer Nonna et Snidermann, Paul. 2002. La Démocratie à l'épreuve. Paris: Presses de Science Po.
- Guénif-Souilamas, Nacira. 2000. Des 'Beurettes' aux descendants d'immigrants nord-africains. Paris: Grasset et Fasquelle.
- Guénif-Souilamas, Nacira. (dir.). 2006. La République mise à nu par son immigration. Paris: La fabrique.
- Guénif-Souilamas, Nacira et Macé, Eric. 2004. Les Féministes et le garçon arabe. Paris: Aube.
- Guénoun, Solange et Kavanagh James. 2001. «Jacques Rancière: Littérature, politique et esthétique: les approches d'un désaccord démocratique», SubStance. 29-92: 3-24.
- Guérif, François. 1997. «The Polar». Powrie, Phil. (ed.). French Cinema in the 1980's. New York: Clarendon Press.

- Guillauma, Yves. 1990. La Presse en France. Paris: La découverte.
- Guilly, Christophe et Noyé, Christophe. 2004. Atlas des nouvelles fractures sociales en France. Paris: Autrement.
- Guyot-Bender, Martine. 2003. «Fiction». Dauncey, Hugh. (ed.). French Popular Culture. London: Arnold.
- Halimi, Serge. 1997. Les Nouveaux chiens de garde. Paris: Raisons d'agir.
- Haegel, Florence, Rey Henri et Sintomer, Yves. 2001. La Xénophobie en banlieues. Paris: L'harmattan.
- Haggenmüller, Frauke. 1994. «Banlieue ordinaire et récit symbolique». Cahiers de la cinémathèque. 59-60: 51-56.
- Hall, Stuart. 1972. «Encoding and decoding in the Television Discourse». Birmingham: Birmingham University.
- Hall, Stuart. 1977. «Culture, the Media and the Ideological Effect». Curran, James, Gurevitch, Michael and Janet Woollacott. (eds.). Mass Communication and Society. London, Arnold.
- Hall, Stuart. (ed.). 1978. Policing the Crisis. London: McMillan.
- Hall, Stuart. 1982. «The Rediscovery of 'Ideology': the Return of the Repressed in Media Studies». Gurevitch, Michael and al. Culture, Society and the Media. London: Methuen.
- Hall, Stuart. 1991a. «The Local and the Global: Globalization and Ethnicity». King, Anthony. (ed.). Culture, Globalization and the World-System. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Hall, Stuart. 1991b. «Old and New Identities, Old and New Ethnicities». King,

- Anthony. (ed.). Culture, Globalization and the World-System. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Hall, Stuart and Du Gay. 1997. Representations. London: Sage.
- Hall, Stuart and Du Gay, Paul. 1996. Questions of Cultural Identities. London: Sage.
- Hannerz, Ulf. 1990. «Cosmopolitans and Locals in World Culture». Featherstone, Mike. (ed.). Global Culture. London: Sage.
- Hannerz, Ulf. 1992. Cultural Complexity: Studies in the Social Organization of Meaning. New York: Columbia University Press.
- Hargreaves, Alec. 1992. «Ethnic Minorities and the Mass-Media in France». Chapman, Rosemary and Hewitt, Nicholas. (eds). Popular Culture and Mass Communication in 20<sup>th</sup> Century France. Lewiston: Edwin Mellen Press.
- Hargreaves, Alec. 1995. Immigration, «Race», and Ethnicity in Contemporary France. London: Routledge.
- Hargreaves, Alec. 1996. Immigration and Identity in Beur Fiction. New York: Berg.
- Hargreaves, Alec. 1997a. «Gate Keepers and Gateways. Post-colonial minorities and French Television». Hargreaves, Alec and McKinney, Mark. (eds.). Post-Colonial Cultures in France. New York: Routledge.
- Hargreaves, Alec. 1997b. «Resistance at the Margins. Writers of Maghrebi Immigrant Origin in France». Hargreaves, Alec and McKinney, Mark. (eds.). Post-Colonial Cultures in France. New York: Routledge.
- Hargreaves, Alec. 2003. «The Contribution of North and Sub-Saharan African Immigrant

- Minorities to the Redefinition of Contemporary French Culture». Forsdick, Charles et Murphy, David. (eds). Francophone Postcolonial Studies. London: Arnold.
- Harris, Sue. 2000. «Cinema in a Nation of Filmgoers». Kidd, William and Reynolds, Sian. Contemporary French Cultural Studies. London: Arnold.
- Harzoune, Mustapha. 2003. «Littérature : les chausse-trapes de l'intégration». Mots pluriels» 23. <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP2303mh.html> Consulté le 18 mai 2008.
- Hayward, Jack. 1983. Governing France. New York: Norton.
- Hayward, Susan. 2001. Exclusion et altérité. Qu'en est-il du mandat de Channel 4? Walter, Jacques (dir.). Télévision et exclusion. Paris: L'harmattan.
- Hazareesingh, Sudheer. 1994. Political Traditions in Modern France. Oxford: Oxford University Press.
- Healy, Dave. 1997. «Cyberspace and Place: the Internet as Middle Landscape on the Electronic Frontier. Porter, David. (ed.). Internet Culture. London: Routledge
- Heathcote, Owen, Hughes, Alex and Williams, James. (eds.). 1998. Gay Signatures. New York: Berg.
- Henrice, Altink, and Gemie, Sharif. (eds.). 2008. At the Border. Cardiff: University of Wales Press.
- Herrmann, Alec. 1996. «L'image de la banlieue dans le roman noir français des années 1981 à 1995». Mémoire de maîtrise. Université Paris-1.
- Hesmondhalgh, David. 2002. The Cultural Industries. London: Sage.
- Hewlett, Nicholas. 2003. Democracy in Modern France. London: Continuum.

- Hewlett, Nicholas. 2007. Badiou, Balibar, Ranciere: Rethinking Emancipation. London: Continuum.
- Hildesheimer, Françoise. 1990. Les Archives privées. Paris: Christian.
- Hobbes, Thomas. 1642. Du Citoyen. Paris: Poche, 1996.
- Hobsbawm, Eric. 1990. Nations and Nationalism Since 1780. Cambridge: Cambridge University Press.
- Honneth Axel. 1992. La Lutte pour la reconnaissance. Paris: Cerf, 2000.
- Horkheimer, Mark and Adorno, Theodor. 1972. «The Culture Industry: Enlightenment as Mass Deception». Duhram, Meenakshi and Kellner, Douglas. Medias and Cultural Studies. Malden, Oxford: Blackwell Publishers, 2001.
- House, Jim. 1997. «Antiracism and Antiracist Discourse in France from 1900 to the Present Day». Ph.D. Thesis. University of Leeds.
- Howells, Richard. 2003. Visual Cultures. Cambridge: Polity Press.
- Huguet, Michèle. 1971. Les Femmes dans les grands ensembles. Paris: C.N.R.S.
- Huntington, Samuel. 1996. The Clash of Civilizations. New York: Simon and Schuster.
- Huq, Rupa. 2006. Beyond Subculture. Pop Youth and Identity in a Postcolonial World. London: Routledge.
- Hutchens, Benjamin. 2007. «Techniques of Forgetting? Hypo-Amnesic History and the An-Archive». SubStance. 36-2: 37-55.
- Ignatieff, Michael. 1994. Blood and Belonging. New York: Farrar, Straus and Giroux.
- Ireland, Patrick. 1994. The Policy Challenge of Ethnic Diversity. Cambridge: Harvard University Press.
- Ireland, Susan. 1997. «Les banlieues de l'identité». French Literature Series. 24: 171-

188.

- Ireland, Susan. 2004. «Representations of the *Banlieues* in the Contemporary Marseillais *Polar*». Contemporary French and Francophone Studies. 8-1: 21-29.
- Isaac, Raymond. 1984. «Quel projet pour la Cité des 4000 logements à La Courneuve (Seine-Saint-Denis)». Thèse de doctorat. Université Paris IV Sorbonne.
- Jacobs, Gabriel. 2003. «Cyberculture». Dauncey, Hugh. (ed.) French Popular Culture. London: Arnold.
- Jazouli, Adil. 1992. Les Années banlieues. Paris: Seuil.
- Jazouli, Adil. 1995. «Les Beurs dans la société française». Dans Sofrès. L'Etat de l'opinion en 1995. Paris: Seuil.
- Jeanneau, Yves. 1987. «Sur la définition du documentaire de création». Copans, Richard and Yves, Jeanneau. Filmer le réel. Paris: La bande à Lumière.
- Jellen, Christian. 1997. Les Casseurs de la République. Paris: Plon.
- Jellen, Christian 1999. La Guerre des rues. Paris: Plon.
- Jones, Kathryn. 2004. «Voices of the Banlieues: Contructions of Dialogue in François Maspéro's *Les Passagers du Roissy-Express*». Contemporary French and Francophone Studies. 8-2: 127-134.
- Joubert, Michel, Bertolotto, Frenando et Bouhnik, Patricia. 2003. Quartier, démocratie et santé. Paris: L'harmattan.
- Jousse, Thierry. 1995. «Le banlieue film existe-t-il?». Cahiers du Cinéma. 492 Juin: 37-39.
- Kaplan, Alice and Ross, Kristin. 1987. «Introduction». Yale French Studies. 73: 1-4.
- Kellner, Douglas. 2003. Media Spectacle. London: Routledge.

- Kelly, Michael and Forbes, Jill. (eds.) 1995. French Cultural Studies. Oxford: Oxford University Press.
- Kepel, Gilles. 1991. Les Banlieues de l'islam. Paris: Seuil.
- Kepel, Gilles. 2000. Jihad. Paris: Gallimard.
- Khosrokhavar, Farhad. 1997. «A Argenteuil, une mémoire dépossédée par les médias».
- Quérrien, Anne (ed.). Ces Quartiers dont on parle. Paris: Aube.
- Khosrokhavar, Farhad. 1997. L'Islam des jeunes. Paris: Flammarion.
- Khosrokhavar, Farhad. 2000. «Les identités culturelles». Comprendre. 1. Paris: Presses universitaires de France.
- Khosrokhavar, Farhad. 2003. Les Nouveaux martyrs d'Allah. Paris: Flammarion.
- Kokoreff, Michel. 2003. La Force des quartiers. Paris: Payot.
- Kokoreff Michel. 2008. La Sociologie des émeutes. Paris: Payot.
- Konstantarakos, Myrto. 1999. «Which Mapping of the City? *La Haine* (Kassovitz, 1995) and the *cinéma de banlieue*». Powrie, Phil. (ed.). French Cinema in the 1990s, New York: Oxford University Press.
- Koos, Leonard. 1999. «Tales of the City: Representing the HLM in Contemporary French Culture». Allison, Maggie and Heathcote, Owen. Forty Years of the French Fifth Republic. New York: Lang.
- Kriegel, Annie. 1974. Communismes au miroir français. Paris: Seuil.
- Kristeva, Julia. 1988. Etrangers à nous-mêmes. Paris: Fayard.
- Kristeva, Julia. 1998. Contre la dépression nationale. Paris: Textuel.
- Krugman, Paul. 2000. La Mondialisation n'est pas coupable. Paris: La découverte.
- Kuhn Raymond. 1995. The Media in France. London: Routledge.



Kunz Westerhoff, Dominique. 2005. «Le journal intime».

<http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/journal/jiintegr.html>

Consulté le 8 mai 2008.

La Courneuve. <http://www.ville-la-courneuve.fr>. Consulté le 25 juin 2009.

La Documentation française. 2008. <http://ladocumentationfrancaise.fr> Consulté le 15 mars 2009.

Laachir, Karima. 2002, «Crossing the ‘Threshold of Intolerance’: Contemporary French Society», Herbrechter, Stephen. (ed.). Cultural Studies, Interdisciplinarity and Translation. Amsterdam and New York: Rodopi.

Laachir, Karima. 2003. «The Ethics and Politics of Hospitality in Contemporary French Society: ‘Beur’ Literary Translations». Ph.D. Thesis. University of Leeds.

Laachir, Karima. 2006. «French Muslim Youth and the Banlieues of Rage». The Journal of Youth and Policy. 92: 59-68.

Labelle, Gilles. 2001. «Two Refoundation Projects of Democracy in Contemporary French Philosophy: Cornelius Castoriadis and Jacques Rancière». Philosophy and Social Criticism. 27-4: 75-103.

Labelle, Gilles et Tangay, Daniel. 2003. «Le retour de la philosophie politique en France». Politique et Sociétés. 22-3: 3-7.

Laclau, Ernesto. 2005. On Populist Reason. London, New York: Verso.

Laclau, Ernesto et Mouffe, Chantal. 1985. Hegemony and Socialist Strategy. London: Verso.

- Laé, Jean-François. 1991. «La crise des banlieues: le béton n'est pas en cause». Regards sur l'actualité. 172. Juillet: 23-34.
- Lahire, Bernard. 2004. La Culture des individus. Paris: La découverte,
- Lamchichi, Abderrahim. 2003. Wiewiorka, Michel. (dir.). L'Avenir de l'islam en France. Paris: Balland.
- Lamont, Michelle. 2004. «Immigration and Racial Boundaries Among French Workers». Chapman Herrick and Frader, Laura. (eds.). Race in France. Interdisciplinary Perspectives on the Politics of Differences. Oxford-New York: Berghahn Books.
- Lane, Jeremy. 2000. Pierre Bourdieu. A Critical Introduction. London: Pluto.
- Lapassade, Georges et Rousselot, Philippe. 1998. Le Rap ou la fureur de dire. Paris: Loris Talmart.
- Lapeyronnie, Didier. 2005. «La banlieue théâtre colonial, ou la fracture coloniale dans les quartiers». Blanchard, Pascal, Bancel, Nicolas et Lemaire, Sandrine. (dir.). La Fracture coloniale. Paris: La découverte.
- Lapeyronnie, Didier et Mucchielli, Laurent. 2005. «Les jeunes des quartiers difficiles ne voient du «modèle social français» qu'une grise prison». Libération 9 novembre.
- Laroche, Patrick. 2002. «Interview par Levasseur». Juillet.
- Laronde, Michel. 1993. Autour du roman beur. Paris: L'harmattan.
- Laronde, Michel. 2000. «Urbanism as a Discourse of Cultural Infiltration in Postcolonial Fiction in France». Nottingham French Studies. 39: 64-78.
- Laronde, Michel. 2001. «The Post-Colonial Writer Between Anonymity and the

- Institution: Inscription of the Author in Chimo and Paul Smail». Ireland, Susan and Proulx, Patrice. (eds.). Immigrant Narratives in Contemporary France. Westport: Praeger Publishers.
- Lau, Jorg. 2007. «Muslims and the Decadent West».  
<http://www.eurozine.com/articles/2007-11-23-lau-en.html>. Consulté le 6 mai 2009.
- Lavabre, Marie-Claude et Rey, Henri. 1998. Les Mouvements de 68. Paris: Casterman.
- Lazar, Marc. 1990. «Damné de la terre et homme de marbre. L'ouvrier dans l'imaginaire du PCF du milieu des années trente à la fin des années cinquante». Annales ESC. 5 Septembre-Octobre: 1071-1096.
- Lazar Marc et Courtois, Stéphane. 1995. Histoire du parti communiste français. Paris: Presses Universitaires de France.
- Le Blanc, Guillaume. 2001. «Existe-t-il une culture du divertissement?» Cités 7: 21-34.
- Lebrun, Barbara. 2006. «Banging on the Wall of Fortress France. Music for *Sans-Papiers* in the Republic». Third Text. 20-6: 711-721.
- Leca, Jean 1991. «La Citoyenneté en question». Taguieff, Pierre-André. (dir.). Face au racisme. vol. 2. Paris: Seuil.
- Le Cour Grandmaison, Olivier et Wihtol de Wenden, Catherine. (dir.). 1993. Les Etrangers dans la cité. Paris: L'harmattan.
- Lefebvre, Henri. 1958. Critique de la vie quotidienne. vol. 1. Paris: L'Arche.
- Lefebvre, Henri. 1961. Critique de la vie quotidienne. vol. 2. Paris: L'Arche.
- Lefebvre, Henri. 1981. Critique de la vie quotidienne. vol. 3. Paris: L'Arche.

- Lefèvre, Régis. 1985. Renaud. Paris: Pierre-Marcel Favre.
- Lefort, Claude. 1976. Un Homme en trop. Paris: Seuil.
- Le Goaziou, Véronique et Rozjman, Charles. 2006. Les Banlieues. Paris: Cavalier bleu.
- Le Goff, Jean-Pierre. Mai 68: l'héritage impossible. Paris: La découverte.
- Lemonier, Marc. 2005. Le Guide des lieux cultes du cinéma français. Paris: Horay.
- Lenoir, René. 1974. Les Exclus, un Français sur dix. Paris: Seuil.
- Lepoutre, David. 1995. «Chronique des lecteurs: le succès de La Haine». La Revue administrative. 285: 335-336.
- Lepoutre, David. 1997. Cœur de banlieue. Paris: Jacob.
- Lepoutre, David. 2005. Souvenirs de familles immigrées. Paris: Jacob.
- Lepuill, Gérard et Lepuill, Stéphane. 1990. La Décennie des nouveaux pauvres. Paris: Méssidor.
- Levasseur, Bruno. 2008. «De-Essentializing the 'Banlieues', Reframing the Nation: Documentary Cinema in France in the Late in the 1990s». New Cinemas. 6-2: 97-109.
- Lewis, Jeff. 2002. Cultural Studies: the Basics. London: Sage.
- Lie, Truls. 2006. «Our Police Order: What Can be Said, Seen and Done».  
<http://www.eurozine.com/articles/2006-08-11-lieranciere-en.html> Consulté le 10 juin 2008.
- Lipovetsky, Gilles. 1983. L'Ere du vide. Paris: Gallimard, 1989.
- Lipovetsky, Gilles et Serroy, Jean. 2007. L'Ecran global. Paris: Seuil.
- Lits, Marc. 1999a. Le Roman policier. Liège: Editions du Céfal.
- Lits, Marc. 1999b. «Le concept de culture médiatique, la culture médiatique aux 19è et

- 20è siècles». Les Dossiers de l'ORM. 6 Novembre.
- Liu, Catherine. 1997. «French Rap/M.C. Solaar». Contemporary French and Francophone Studies. 1-1: 327-322.
- Looseley, David. 2003. Popular Music in Contemporary France. Oxford: Berg.
- Lorcin, Patricia. 1995. Imperial identities. London: IB Tauris.
- McGonagle, Joseph. 2002. «Ethnicity and Visibility in Contemporary French Television». French Cultural Studies.13: 281-292.
- McLeod, John. 2000. Beginning Postcolonialism. Manchester: Manchester University Press.
- McLuhan, Marshall. 1967. The Medium is the Message. Allen Lane: Allen Lane.
- MacMaster, Neil. 1990. «The Seuil de tolérance. The Uses of a Scientific Racist Concept». Maxim Silverman. (ed.). Race, Discourse and Power in France. Aldershot: Gower.
- MacMaster, Neil. 1997. Colonial Migrants and Racism. London, New York: MacMillan Press Ltd/St. Martins Press.
- Macé, Eric. 2005. «Banlieues: des territoires abandonnés?» Le Monde 4 novembre.
- Macé, Eric et Péralva, Angéline. 2002. Médias et violences urbaines. Paris: La documentation française.
- Macherey, Pierre. «Entre grammatologie et psychanalyse. La problématique freudienne de l'archive selon Derrida».  
<http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/> Consulté le 13 février 2008
- Maffesoli, Michel. 1998. Pour une conquête du présent, pour une sociologie de la vie

- quotidienne. Paris: Desclée de Brouwer.
- Magri, Susanna et Topalov, Christian. (dir.). 1989. Villes ouvrières 1900-1950. Paris: L'harmattan.
- Maassin, Gabriel. 2004. «La philosophie de l'émancipation chez Jacques Rancière». <http://1libertaire.free.fr/JRanciere05.html> Consulté le 13 juin 2008.
- Mattelart, Armand et Neveu, Erik. 2003. Introduction aux cultural studies. Paris: La découverte.
- Marcel, Odile. 1994. «Formes urbaines et littérature». Courrier du C.N.R.S. 81.
- Marie, Claude-Valentin. «L'Europe: de l'Empire aux colonies intérieures». Taguieff, Pierre-André. Face au racisme vol. 2. Paris: Seuil.
- Marie, Jean-Pierre. La Nouvelle vague. Paris: Nathan, 1997.
- Marlière, Eric. 2005. «Les habitants des quartiers: adversaires ou solidaires des émeutiers?» Mucchielli, Laurent et Le Goaziou, Veronique. (eds.) Quand les banlieues brûlent! Paris: La découverte.
- Marshall, Bill. 1992. «National Identity and the Film Policier: the moment of 1981». French Cultural Studies: 31-42.
- Mauger, Gérard, et Fossé-Poliak, Claude. 1983. «Les loubards». Actes de la recherche en sciences sociales. 50: 49-67.
- Mauger, Gérard. 2006. L'Émeute de novembre 2005. Paris: Du Croquant.
- Méchoulan, Eric. 2004. «On the Edges of Jacques Rancière». SubStance. 33-1: 3-9.
- Meddeb, Abdelwahad. 1995. «L'Interruption généalogique». Esprit. 209 Janvier: 74-81.
- Memmi, Albert. 1966. Portrait du colonisé. Paris: Pauvert.
- Mercier, Arnaud. 1996. Le Journal télévisé. Paris: Presses de Science po.

- Merlin, Pierre. 1994. Les Banlieues. Paris: Presses universitaires de France.
- Merlin, Pierre et Choay, Françoise. 1988. Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement. Paris: Presses Universitaires de France.
- Merriman, John. 1994. Aux Marges de la ville. Paris: Seuil.
- Michel, Henri. 1995. Les Grandes dates de la télévision française. Paris: Presses universitaires de France.
- Miège, Bernard. (ed.). 1986. Mise en scène de l'actualité à la télévision. Paris: La documentation française.
- Miliani, Hadj. 2001. «De la culture d'exil au syncrétisme culturel». Gafaïti, Hafid. (ed.). Cultures transnationales de France. Paris: L'harmattan.
- Minc, Alain. 1995. L'Ivresse démocratique. Paris: Gallimard.
- Mitchell, W.J.T. 1993. «Representation». Lentricchia, Frank and McLaughlin, Thomas. (eds.). Critical Terms for Literary Study. Chicago: University of Chicago Press.
- Mitterrand, Henri. 1996. La Littérature française du 20<sup>è</sup> siècle. Paris: Nathan.
- Moinereau, Laurence. 1994. «Paysage de cinéma. Les figures emblématiques d'une banlieue imaginaire». Les Cahiers de la cinémathèque. 59-60: 35-46.
- Moinereau, Laurence. 1996. «La vision de la banlieue parisienne dans le cinéma français 1958-1988». Mémoire de maîtrise. Université de Paris X.
- Molinari, Jean-Paul. 1997. «La sociologie de la classe ouvrière de Michel Verret». Mouvement social. 181: 105-120.
- Mongin, Olivier. 1985. «Français et immigrés». Esprit Juin.
- Monod, Jean. 1968. Les Barjots. Paris: Julliard.
- Monteiro, Nuno. 1999. Electronic Democracy. Lisbon: Gradiva.

- Moore, Pamela. 2005. «The Media Prism and Reflections on Insécurité». Modern and Contemporary France. 13-4: 405-419.
- Morin, Edgar, Lefort, Claude et Castoriadis, Cornelius. Mai 68, la brèche. Paris: Fayard.
- Morin, Edgar et Naïr, Sami. 1997. Une Politique de civilisation. Paris: Arléa.
- Morley, David. 2002. Television Audiences and Cultural Studies. London: Routledge.
- Mortimer, Mildred. 1988. «Language and Space in the Fiction of Assia Djébar and Leïla Sebbar». Research in African Literatures. 19:3: 301-311.
- Mouffe, Chantal. 1993. The Return of the Political. London: Verso.
- Mouffe, Chantal. 1994. «For a Politics of a Nomadic Identity». Robertson, George. (ed.). Travellers' Tale. Narratives of Home and Displacement. London, New York: Routledge.
- Mouffe, Chantal. (ed.). 1996. Deconstruction and Pragmatism. London, New York: Routledge.
- Mouffe, Chantal. 2000. The Democratic Paradox. New York: Verso.
- Mouffe, Chantal. 2005. On the Political. London: Routledge.
- Mouffe, Chantal. 2008. «Antagonisme et hégémonie. La démocratie radicale contre le consensus néo-libéral. Entretien avec Chantal Mouffe». La Revue internationale des livres et des idées. Janvier-Février: 30-34.
- Mounier, Pierre. 2001. Pierre Bourdieu, une introduction. Paris: Pocket, La découverte.
- Mucchielli, Laurent. 2002. Violences et insécurité. Paris: La découverte.



- Mucchielli, Laurent. 2003. «Le rap et la jeunesse des quartiers relégués. Un univers de représentations structuré par des sentiments d'injustice et de victimations collectives». Vulbeau, Alain et Boucher, Manuel. (dir.). Emergences culturelles et jeunesse populaire. Paris: L'harmattan.
- Mucchielli, Laurent. 2005. Le Scandale des tournantes. Paris: La découverte.
- Mucchielli, Laurent et Le Goaziou, Veronique. (dir.). 2005. Quand les banlieues brûlent! Paris: La découverte.
- Namer, Gérard. 2000. Halbwachs et la mémoire sociale. Paris: L'harmattan.
- Naudin, Marie. 1995. «Formation post-moderne des Beurs chez Medhi Charef, Leïla Sebbar et Azouz Begag». Francographies. 4: 97-103.
- Noiriel, Gérard. 1986. Les Ouvriers dans la société française. Paris: Seuil.
- Noiriel, Gérard. 1988. Le Creuset français. Paris: Seuil, 2006.
- Noiriel, Gérard. 1991. La Tyrannie du national. Paris: Calmann Levy.
- Noiriel, Gérard. 2001. Etat, nation et immigration. Paris: Gallimard.
- Nora, Pierre. (dir.). 1984. Les Lieux de mémoire. vol. 1. Paris: Gallimard.
- Nora, Pierre. (dir.). 1986. Les Lieux de mémoire. vol. 2. Paris: Gallimard.
- Nora, Pierre. (dir.). 1992. Les Lieux de mémoire. vol 3. Paris: Gallimard.
- Nordmann, Charlotte, 2006. Bourdieu, Rancière, la politique entre sociologie et philosophie. Paris: Amsterdam.
- Ollender, Maurice. 1989. «Présentation du recueil de textes de Perec». L'Infra-ordinaire. Paris: Seuil.
- Ory, Pascal et Sirinelli, Jean-François. 1986. Les Intellectuels en France. Paris: Armand Colin.

- Panagia, Davide. 2000. «Dissenting Words: a Conversation with Jacques Rancière». Diacritics. 30-2: 113-126.
- Papiaud, Isabelle. 1996. La Construction des images dans les discours sur la banlieue parisienne. Paris: L'harmattan.
- Papiaud, Isabelle. 2001. La Banlieue de Paris dans la bande dessinée. Paris: L'harmattan.
- Paquot, Thierry. «Architecture et Exclusion». Paugam, Serge. (dir.). L'Exclusion l'état des savoirs. Paris: La découverte.
- Pardo, Carlos. 1997. «Grande détresse pour le cinéma européen». Le Monde diplomatique Mai: 26-27.
- Paugam, Serge. 1991. La Disqualification sociale. Paris: Presses universitaires de France.
- Paugam, Serge. (dir.). 1996. L'Exclusion l'état des savoirs. Paris: La découverte.
- Pavel, Thomas. 1989. Fictional Worlds. Cambridge: Harvard University Press.
- Pérec, Georges. 1974. Espèces d'espaces. Paris. Galilée. 2000.
- Perrot, Michelle. 1998. Les Femmes ou les silences de l'Histoire. Paris: Flammarion.
- Pessis, Jacques. 2003. Chronique de la chanson française. Paris: Dargaud.
- Pétonnet, Colette. 1968. Ces Gens-là. Paris: Maspéro.
- Pétonnet, Colette. 1982. Espaces habités. Paris: Galilée.
- Philippe, Olivier. 1996. Le Film policier français contemporain. Paris: Cerf.
- Pitti, Laure. 2005. «Algériens a Boulogne Billancourt». Rouge. 2110. 5 mai.
- Platten, David. 2002. «The Impact of the Contemporary Roman Noir: Pennac, Daeninckx, and the Question of a Cultural Evolution». Bishop, Michael et Elson, Christopher. (eds.). French Prose in 2000. Amsterdam: Rodopi.
- Popper, Karl. 1952. The Open Society and its Enemies. vol 1. London: Routledge.

- Popper, Karl. 1952. The Open Society and its Enemies. vol 2. London: Routledge.
- Porter, Robert. 2007. «Distribution of the Sensible». Variant. Winter: 17-18.
- Powrie, Phil. 1997. French Cinema in the 1980s. New York: Clarendon Press.
- Powrie, Phil. (ed.). 1999. French Cinema in the 1990s. New York: Oxford University Press.
- Powrie, Phil. 1999. «Heritage, History and New Realism». Powrie, Phil. (ed). French Cinema in the 1990s. New York: Oxford University Press.
- Pouivet, Roger. 2003. L'Oeuvre d'art à l'âge de la mondialisation. Paris: La lettre volée.
- Poulet, Gérard. 1998. «Beur music». Hughes, Alex et Reader, Keith. Encyclopedia of Contemporary French Culture. London: Routledge.
- Prédal, René. 1995. «Cinéma vérité, cinéma direct, cinéma du réel, cinéma du vécu...», dans «Le cinéma 'direct' : années 90». CinémAction, 76 3è trimestre: 4-5.
- Préteceille, Edmond. 1971. La Production des grands ensembles. Paris: Centre de sociologie urbaine.
- Prévos, André. 2001. «Le Business du rap en France». French Review. 74: 900-921.
- Prévos, André. 2002. «Two Decades of Rap in France: Emergence, Developments and Prospects». Durand, Alain-Philippe. (ed.). Black, Blanc, Beur and Hip-Hop Culture in the Francophone World. Lanham: Scarecrow Press.
- Prost, Antoine. 1986. «L'immigration en France depuis 100 ans». Esprit. Avril.
- Quérrien, Anne. (ed.). 1997. Ces Quartiers dont on parle. Paris: Aube.
- Rab, Sylvie. 1999. «De la naissance de la banlieue parisienne à l'émergence d'une

- identité banlieusarde: enjeux de la presse locale suburbaine (1830-1939)».
- Delporte, Christian. (ed.). Médias et villes. Tours: Université François Rabelais.
- Rabaté, Dominique 1998. Le Roman français depuis 1900. Paris: Presse universitaire de France.
- Radway, Janice. 1984. Reading the Romance. Chapel Hill: University of North Carolina Press.
- Ramonet, Ignacio. 2001. La Tyrannie de la communication. Paris: Gallimard.
- Ramonet, Ignacio. 2002. «Globalisation, culture, et démocratie». Elbaz, Mickaël et Helly, Denise. Mondialisation, citoyenneté et multiculturalisme. Paris: L'harmattan.
- Ramonet, Ignacio. 2003. «Le Cinquième pouvoir». Le Monde diplomatique. Octobre.
- Rancière, Jacques. 1974. La Leçon d'Althusser.
- Rancière, Jacques et Faure, Alain. 1976. La Parole ouvrière. Paris : Editions 10/18.
- Rancière, Jacques. 1981. La Nuit des prolétaires. Paris: Fayard.
- Rancière, Jacques. 1995. La Méésentente. Paris: Galilée.
- Rancière, Jacques. 1998. Aux Bords du politique. Paris: La fabrique.
- Rancière, Jacques. 2000. Le Partage du sensible. Paris: La fabrique.
- Rancière, Jacques. 2001. La Fable cinématographique. Paris: Seuil.
- Rancière, Jacques. 2003. Le Destin des images. Paris, La fabrique.
- Rancière, Jacques. 2005. La Haine de la démocratie. Paris: La fabrique
- Rancière, Jacques. 2007. «Does Democracy Mean Something?» Costa, Douzinas. (ed.). Adieu Derrida. New York: Palgrave McMillan.
- Rauch, André. 2002. «Les usages du temps libre». Rioux, Jean-Pierre et Sirinelli, Jean-

- Francois. (dir.). La Culture de masse en France de la Belle époque a nos jours. Paris: Fayard.
- Reader, Keith. 1993. The May 68 Events in France. New York: Palgrave MacMillan.
- Reid, Donald. 1989. «Preface». The Nights of Labor. Philadelphia: Temple University Press.
- Renan, Ernest. 1882. Qu'est-ce qu'une nation? Paris: Mille et une nuits. 1997.
- Rey, Henri. 1996. La Peur des banlieues. Paris: Presses de science po.
- Rey, Henri. 1997. «La cité des 4000 logements à La Courneuve». Quérien, Anne. (ed.). Ces Quartiers dont on parle. Paris: Aube.
- Ridon, Jean-Xavier. 2000. «Un barbare en banlieue». Nottingham French Studies. 39: 25-38.
- Rifkin, Adrian. 1991. «French popular Song: Changing Myths of the People». Rigby, Brian et Hewitt, Nick. (eds). France and the Mass Media. London: MacMillan.
- Riot-Sarcey, Michelle. (dir.). 1995. Démocratie et représentation. Paris: Kimé.
- Ripert, Aline et Frère Claude. 2001. Les Cartes postales: son histoire, sa fonction sociale. Paris: C.N.R.S.
- Robine, Marc. 2004. Il Etait une fois la chanson française. Paris: Fayard.
- Robson, Marc. 2004. «Introduction: Hearing Voices». Robson, Mark. (ed.). Jacques Rancière: Aesthetics, Politics, Philosophy. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Rodota, Stefano. 1999. La Démocratie électronique. Paris: Apogée.
- Roland, Patrick. 1996. «L'image de la banlieue dans le quotidien Libération de 1981 à 1991». Mémoire de maitrise. Université Paris I.

- Rosanvallon, Pierre. 1998. Le Peuple introuvable. Paris Gallimard.
- Rosanvallon, Pierre. 2000. Le Modèle politique français. Paris: Seuil.
- Rosanvallon, Pierre. 2001. La Démocratie inachevée. Paris: Gallimard.
- Rose, Tricia. 1994. Black Noise: Rap Music and Black Culture in Contemporary America. Hanover, London: Wesleyan University Press.
- Rosello, Mireille. 1996. Infiltrating Culture. Manchester: Manchester University Press.
- Rosello, Mireille. 1997. «North African Women and the Ideology of Liberation. From Bidonvilles to Cités de Transit and HLM». Hargreaves, Alec and McKinney, Mark. (eds.). Post-Colonial Cultures in France. London, New York: Routledge.
- Rosello, Mireille. 1998. Declining the Stereotype. Hanover: University of New England Press.
- Rosello, Mireille. 2001. Postcolonial Hospitality. The Immigrant as Guest. Stanford: Stanford University Press.
- Rosello, Mireille and Mainil, Jean. 2003.«Narrative Fiction in French». Hewitt, Nicholas. The Companion to Modern French Culture. Cambridge: Cambridge University Press.
- Ross, Kristin. 1996. Fast Cars, Clean Bodies. Cambridge: Massachusetts Institute of Technology Press.
- Ross, Kristin. 2002. May 68 and its Afterlives. Chicago: University of Chicago Press.
- Rouleau-Berger, Laurence. 1999. Le Travail en friche. Les mondes de la petite production urbaine. La Tour d'Aigues: Aube.
- Rousseau, Jean-Jacques. 1762. Du Contrat social. Paris: Nathan, 2009.

- Saddek, Rabah. 1998. L'islam dans le discours médiatique. Beyrouth: Al-Bouraq.
- Sadoun, Marc. 2000. La Démocratie en France. Paris: Gallimard.
- Saïd, Edward. 1993. Culture and Imperialism. London: Vintage.
- Saivaria, Antonio. 1994. «Les Portugais dans les bidonvilles du nord est de la région parisienne». Mémoire de maîtrise. Université de Paris VIII.
- Saka, Pierre et Plougastel, Yann. (dir.). La Chanson française et francophone. Paris: Larousse, 1999.
- Sartre, Jean-Paul. 1948. Qu'est-ce que la littérature? Paris: Seuil.
- Sassen, Saskia. 2000. Guests and Aliens. New York: New Press.
- Sayad, Abdelmalek. 1995. Un Nanterre algérien, terre de bidonvilles. Paris: Autrement, 2008.
- Schidlow. Joshka. 1985. «Le Thé au harem d'Archimède». Télérama 6 mars.
- Schiffrin, André. 2000. The Business of Books. New York: Verso.
- Schnapper, Dominique. 2000. Qu'est-ce que la citoyenneté? Paris: Gallimard.
- Schor, Ralph. 1996. Histoire de l'immigration en France. Paris: Colin.
- Séchan, Thierry. 1988. Le Roman de Renaud. Paris: Seuil.
- Séchan, Thierry. 2002. Renaud, bouquin d'enfer. Paris: Rocher.
- Seignobos, Charles. 1933. Histoire sincère de la nation française. Paris: Rieder.
- Serfaty-Garzon, Perla. 2003. «Le Chez-soi : habitat et intimité». (dir.). Segaud, Marion, Brun, Jacques et Driant, Jean-Claude. Dictionnaire critique de l'habitat et du logement. Paris: Colin.
- Sergeant, Jean-Claude. 2003. «The Mass Media». Hewitt, Nicholas. (ed.). The Companion to Modern French Culture. Cambridge: Cambridge University Press.

- Sheringham, Michael. 2006. Everyday Life: Theories and Practices From Surrealism to the Present. New York: Oxford University Press.
- Silverman, Maxim. 1990. «Peut-on être français et musulman?». Cornick, Martin. (ed.). Beliefs and identity in Modern France. Loughborough: A.S.M.C.F. European Research Centre.
- Silverman, Maxim. 1992. Deconstructing the Nation. London, New York: Routledge.
- Silverman, Maxim. 1996. «The Revenge of Civil Society: State, Nation and Society in France». Cesarani, David and Fulbrook, Mary. (eds.). Citizenship, Nationality and Migration in Europe. London, New York: Routledge.
- Silverman, Maxim. 1999. Facing Post Modernity. London, New York: Routledge.
- Silverman, Maxim. 2006. «Review of Democracy in France by Nick Hewlett». French Studies: A Quarterly Review. 60-1: 161-162.
- Silverstein, Paul. 1998. «Trans-politics: Islam, Berberity, and the French nation-state». Ph.D. Thesis. The University of Chicago.
- Silverstein, Paul. 2000. «Sporting Faith: Islam, Soccer, and the French Nation State». Social Text. 65-18: 25-33.
- Silverstein, Paul. 2004. Algeria in France. Bloomington: Indiana University Press.
- Simon, Patrick. 2006. «L'arbre du racisme et la forêt des discriminations». Guénif-Souilamas, Nacira. (dir.). La République mise à nu par son immigration. Paris: La fabrique.
- Simonet, Dominique. 1999. «Marin Karmitz. 'Le cinéma mondialisé n'a plus de morale'». L'Express 13 mai.



- Simonet-Tenant, Françoise. 2001. Le Journal intime. Paris: Nathan.
- Sintomer, Yves. 2007. Le Pouvoir au peuple. Paris: La découverte.
- Sirvent, Michel. 2000. «Représentations de l'espace urbain dans le roman policier d'aujourd'hui». Nottingham French Studies. 39: 79-95.
- Smith, Anthony. 2000. National Identity. London: Penguin.
- Smith, Timothy. France in Crisis. New York, Cambridge: Cambridge University Press.
- Stasi, Bernard. 1984. L'Immigration, une chance pour la France. Paris: Laffont.
- Stebé, Jean-Marc. 1999. La Crise des banlieues. Paris: Presses Universitaires de France.
- Stiegler, Bernard. 2006. La Télécratie contre la démocratie. Paris: Flammarion.
- Stoler, Ann Laura. Colonial Archives and the Arts of Governance: On the Content in the Form. Refiguring the Archive.
- Storey, John. 1993. An Introduction Guide to Cultural Theory and Popular Culture. Athens: University of Georgia Press.
- Storey, John. 1997. Cultural Studies and the Popular Culture. Athens: University of Georgia Press.
- Storey, John. 1999. Cultural Consumption and Everyday Life. London: Arnold.
- Storey, John. 2003. Inventing Popular Culture. Oxford: Blackwell.
- Stovall, Tyler. 1989. «French Communism and Suburban Development: the Rise of the Paris Red Belt». Journal of Contemporary History. 24: 437-460.
- Stovall, Tyler. 1990. The Rise of the Paris Red Belt. Berkeley and Los Angeles: University of California Press.
- Stovall, Tyler. 2001. «From Red Belt to Black Belt: Race, Class and Marginality in

- Twentieth Century Paris». L'Esprit Créateur. Fall: 9-23.
- Swift, Bernard. 2000. «Reading Books in France: la culture du livre». Kidd, William and Reynolds, Sian. (eds.). Contemporary French Cultural Studies. London: Arnold.
- Taguieff, Pierre André. (dir.). 1991. Face au racisme. vol 1. Paris: La découverte.
- Taguieff, Pierre André. (dir.). 1991. Face au racisme. vol 2. Paris: La découverte.
- Talmon, J. 1952. The Origins of Totalitarian Democracy. London: Secker and Warburg.
- Taranger, Marie-Claude. 1994. «Télévision et 'western urbain': enjeux et nuances de l'information sur les banlieues», Les Cahiers de la cinémathèque. 59-60: 59-71.
- Tarr, Carrie. 1993. «Questions of Identity in Beur Cinema: From Tea in the Harem to Cheb». Screen. 34-4: 321-342.
- Tarr, Carrie. 2005. Reframing Difference: Beur and Banlieue filmmaking in France, Manchester: Manchester University Press.
- Tartakowski, Danielle. 1998. Le Pouvoir est dans la rue. Paris: Aubier.
- Tiersky, Ronald. 1973. Le Mouvement communiste en France. 1920-1972. Paris : Fayard.
- Tissot, Sylvie. 2007. L'Etat et les quartiers: genèse d'une catégorie de l'action publique. Paris: Seuil.
- Todd, Emmanuel. 1994. Le Destin des immigrés. Paris: Seuil
- Todd, Emmanuel. 2002. «Le thème de l'insécurité a pris le relais de la fracture sociale». Le Monde. 10-11 mars.
- Touraine, Alain. 1966. La Conscience ouvrière. Paris: Seuil.
- Touraine, Alain. 1991. «Le syndrome américain». Le Figaro 9 octobre.

- Touraine, Alain. 1994. Qu'est-ce que la démocratie? Paris: Fayard.
- Trémois, Claude-Marie. 1995. Les Enfants de la liberté: le jeune cinéma français des années 90. Paris: Seuil.
- Tribalat, Michelle. 1999. Dreux, voyage au coeur du malaise français. Paris: La découverte/Syros.
- Valentine, Jeremy. 2004. «Rancière and Contemporary Political Problems». Robson, Mark (ed.). Jacques Rancière: Aesthetics, Politics, Philosophy. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Van Effenterre, Henri 1992. «La Cité grecque, modèle de la République des Républicains». Bernstein, Serge et Rudelle, Odile. Le Modèle républicain. Paris: Presses Universitaires de France.
- Van Waerbeke, Jacques. 1991. «Images d'espaces de la banlieue de Paris, XIXème et XXème siècles». Thèse de Doctorat. Université Paris XII.
- Van Waerbeke, Jacques. 1996. «La poétique spatiale des représentations de la banlieue de Paris». Géographie et culture: 51-78.
- Vercier, Bruno. 1982. La Littérature française depuis 1968. Paris: Bordas.
- Verdès-Leroux, Janine. 1991. «The French Communist Party in the 1950s: Between National Tradition and Counter Culture». Rigby, Brian and Hewitt, Nick. (eds). France and the Mass Media. London: McMillan.
- Vernillat, France et Charpentreau, Jacques. 1971. La Chanson française. Paris: Presses universitaires de France.
- Verret, Michel. 1995. L'Espace ouvrier. Paris: L'harmattan.
- Vian, Boris. 1971. En Avant la zizique, par ici les gros sous. Paris: 10/18.

- Viart, Dominique et Bruno, Vercier. 2005. La Littérature française au présent. Paris: Bordas.
- Vicherat, Mathias. Pour une analyse textuelle du rap français. Paris: L'harmattan, 2001.
- Vidal, Francette. 1966. «Le bidonville de 'La Campa', à La Courneuve en 1966». Esprit. Avril.
- Vieillard-Baron, Hervé. 1996. Banlieues ghettos impossible? Paris: Aube.
- Vieillard-Baron, Hervé. 2001. Les Banlieues. Des singularités françaises aux réalités mondiales. Paris: Hachette.
- Viennot, Eliane. (dir.). 1996. La Démocratie à la française ou les femmes indésirables. Paris: CEDREF, Publications de l'Université Paris 7-Denis Diderot.
- Vigeneron, René et Conord, Sylvaine. 1999. «Etude ethnosociologique d'une famille originaire des Aurès installée à la cité des 4000 à La Courneuve». Mozère, Liane et al. (dir.) L'Intelligence des banlieues. Paris: Aube.
- Villechaise-Dupont, Agnès. 2000. Amère banlieue. Les gens des grands ensembles. Paris: Grasset.
- Vincendeau, Ginette. 2000. «Designs on the *Banlieue*. Mathieu Kassovitz's La Haine (1995)». Hayward, Susan and Vincendeau, Ginette. (eds). French Film: Texts and Contexts. London: Routledge.
- Vincenot, Alain. 2001. Fleur de béton. Paris: Romillat.
- Virilio, Paul. 1995. «Un paysage d'événements. Entretien avec Paul Virilio». La République des Lettres. <http://republique-des-lettres.fr/190-paul-virilio.php>  
Consulté le 23 mars 2009.
- Vogel, Reine. 1997. «La ville et ses images». Lamizet, Bernard et Sanson, Pascal. Les

- langages de la ville. Paris: Parenthèses.
- Wacquant, Loïc. 1993. «Banlieues françaises et ghetto noir américain. Eléments de comparaison sociologique». Wieviorka, Michel. (dir.) Racisme et modernité. Paris: La découverte.
- Wacquant, Loïc. 1999. Les Prisons de la misère. Paris: Raisons d’agir.
- Wacquant, Loïc. 2005. «Enemies of the Wholesome Part of the Nation: Postcolonial migrants in the prisons of Europe». Sociologie, jaargang 1: 31-51.
- Wacquant, Loïc. 2006a. Parias urbains, Ghettos, banlieues, Etat. Paris: La découverte.
- Wacquant Loïc. 2006b. «L’Etat incendiaire face aux banlieues en feu». Combat face au sida. 42 Décembre-Janvier.
- Ward, Paul. 2005. Documentary: the Margins of Reality. London: Wallflower Press.
- Warne, Chris. 1997. «The Impact of World Music». Hargreaves, Alec and McKinney, Mark. (eds.). Post-Colonial Cultres in France. New York: Routledge.
- Warne, Chris. 2000. «Transnational Affinities in the European Context: the Case of Contemporary French Youth Cultures». Andrew, Joe (ed.). Why Europe? Problems of Culture and Identity. London: McMillan.
- Warnier, Jean-Pierre. 1999. La Mondialisation de la culture. Paris: La découverte.
- Waters, Sarah. 2003. Social Movements in France. Basingstoke: Palgrave McMillan.
- Weil, Patrick. 2005. La République et sa diversité. Paris: Seuil et La République des idées.
- Weiss, Joël. 1986. Ces loubards de banlieue qui sèment la terreur. Paris: Garancière.
- Wennerhag, Magnus. 2008. <http://www.eurozine.com/articles/2008-05-02-wennerhag-en-html> Consulté le 10 mars 2009.

- Wieviorka, Michel. 1992. La France raciste. Paris: Seuil.
- Wieviorka, Michel. (dir.). 1993. Racisme et modernité. Paris: La découverte.
- Wieviorka, Michel. 1995. Commenter la France. Paris: Aube.
- Wieviorka, Michel. 1996a. La Démocratie à l'épreuve. Paris: La découverte.
- Wieviorka, Michel. 1996b. «Racisme et exclusion». Paugam, Serge. L'Exclusion, l'état des savoirs. Paris: La découverte.
- Wieviorka, Michel. 2001. La Différence. Paris: Balland.
- Wieviorka, Michel. (dir.). 2003. L'Avenir de l'Islam en France. Paris: Balland.
- Wieviorka, Michel et Wolton, Dominique. 1987. Terrorisme à la une. Paris: Gallimard.
- Wihtol de Wenden, Catherine. 1990. «North African immigration and the French political imaginary». Maxim Silverman. (ed.). Race, Discourse and Power in France. Aldershot: Gower.
- Wihtol de Wenden, Catherine et Zakya, Daoud. (dir.). 1993. Banlieues, intégration ou Explosion? Paris: Arléa-Corlet.
- Williams, Raymond. 1958. «Culture is Ordinary». McKenzie, Norman. (ed.). Conviction. London: McGibbon and Kee.
- Williams, Raymond. 1977. Marxism and Literature. Oxford: Oxford University Press.
- Winock, Michel. 1984. «Les intellectuels dans le siècle». Vingtième Siècle Revue d'Histoire. 2 Avril: 3-14.
- Winock, Michel. 1987. Chronique des années 60. Paris: Fayard.
- Winock, Michel. 1997. Parlez-moi de la France. Paris: Seuil.
- Winock, Michel. 2004. La France et les Juifs: de 1789 à nos jours. Paris: Seuil.

- Witt, Michael. 1999. «On Documentary Filmmaking in France in the 1990s». Conference paper delivered at the Association for the Study of Modern and Contemporary France (A.S.M.C.F.) annual conference («Reinventing France: Towards the New Millennium»). University of Cardiff.
- Wolton, Dominique. 1999. Internet et après? Paris: Flammarion.
- Yuval, Israel. 2006. «The Myth of the Jewish Exile From Israel: A Demonstration of Irenic Scholarship». Common Knowledge. 12-1: 16-33.
- Zizek, Slavoj. 1989. The Sublime Object of Ideology. London: Verso.
- Zizek, Slavoj. 2004. «Afterword The Politics of the aesthetics». New York: Continuum.
- Zoïa, Geneviève et Visier, Laurent. 1996. «En banlieues résonnent tous nos malaises». Esprit. 225: 94-109.

Archive

ARCHIVE DES REPRESENTATIONS JOURNALISTIQUES, ARTISTIQUES ET  
QUOTIDIENNES DE LA CITE DES QUATRE MILLE (1962-2002)

by

BRUNO LEVASSEUR

A thesis submitted to  
The University of Birmingham  
for the degree of  
DOCTOR OF PHILOSOPHY

Department of French Studies  
College of Arts and Law  
The University of Birmingham  
September 2009



## **ARCHIVE DES REPRESENTATIONS JOURNALISTIQUES, ARTISTIQUES ET QUOTIDIENNES DE LA CITE DES QUATRE MILLE (1962-2002)**

*«Le travail sur archives constitue, incontestablement, l'aspect central du «métier» d'historien» (Noiriel 2001, 94)*

### **A) Présentation et limites de l'Archive**

La question de «l'archive» représente un élément significatif à la fois de notre étude sur la Cité et de notre méthode d'analyse. La création de ce répertoire suburbain, riche de plus de 800 entrées, est destinée à rendre compte des grandes évolutions des périphéries françaises à travers une étude de cas. En conformité avec la méthodologie précédemment exposée, nous tentons d'illustrer par ce corpus «archivistique» les thématiques dominantes et conflits discursifs entre les cités périphériques et la nation française au cours de ces dernières décennies. De fait, cette archive sur le Grand Ensemble des Quatre-Mille représente une part fondamentale de cette thèse.

Etant donné l'actualité de l'archive périphérique (Fourcaut, Bellanger et Flonneau 2007), nous considérons notre collecte de représentations sur La Courneuve comme un outil d'analyse original. A notre connaissance, ce corpus focalisé sur les représentations

culturelles des Quatre-Mille constitue l'un des seuls en son genre.<sup>1</sup> Point de rencontre de pratiques et de discours, ce corpus permet, d'une part, le stockage de références de représentations sur la Cité courneuvienne. D'autre part, il autorise l'analyse d'une myriade de discours connexes.

La création d'une archive suburbaine s'avérant particulièrement longue et fastidieuse, certaines limites entourent le corpus présenté ci-après. Tout d'abord, la poursuite de recherches sur l'histoire des représentations suburbaines conduit irrémédiablement à certaines disparités en termes de collecte d'informations. Une des premières limites de ce corpus relève du formidable foisonnement de représentations existant sur les espaces périphériques. La possibilité de réaliser une archive exhaustive des évocations étant chose impossible, il nous a fallu être stratégique. De fait, une grande part de notre travail de recherche s'est appuyée sur une étude minutieuse des Quatre-Mille effectuée à partir de bases de données multiples. Ainsi, pour un grand nombre de supports de représentations, nous avons été en mesure de proposer un travail de collecte relativement systématique (télévision, presse, cinéma, littérature). Cependant, pour d'autres supports, tels la musique et les vecteurs de la culture du quotidien, notre recherche a principalement reposé sur l'observation, l'intuition et les conseils de tiers.

Une seconde limite inhérente à ce corpus a trait aux difficultés d'accès aux sources étudiées, des sources inégalement nombreuses et accessibles selon les périodes. En effet, les années 80 et 90 qui marquent l'essor de la thématique des grands ensembles au sein

---

<sup>1</sup> Pour une archive comparable à celle proposée ici, consulter le «Catalogue de ressources documentaires sur le Grand Ensemble de Sarcelles 1954-1976» (Collectif 2007). Plus restreint temporellement, on fera remarquer que ce catalogue n'accorde aucune place aux représentations des habitants.

du discours public, constituent des séquences particulièrement fécondes et aisément accessibles en termes d'évocations journalistiques et artistiques. A contrario, le recueil de représentations pour les années antérieures (décennies 60 et 70 au cours desquelles l'exposition des cités a été singulièrement moins élevée) s'est avérée plus problématique. Notre collecte de représentations s'en est par conséquent ressentie.

### **B) Méthodologie et structure de l'Archive**

Quoiqu'il ne se donne pas comme exhaustif, le corpus réalisé et présenté consiste néanmoins en une centaine de programmes télévisés (nationaux et internationaux) et en quelque 600 articles essentiellement tirés de quotidiens et magazines français. Ce corpus incorpore également une dizaine de films et documentaires de même qu'une douzaine de chansons et plus d'une quinzaine de fictions littéraires. Cette archive, dont la caractéristique la plus originale est de comprendre un grand nombre de représentations d'habitants, fait également apparaître des photographies familiales, des textes intimes de même qu'une série de cartes postales et un site Internet sauvegardé sur disque compact.

La constitution de ce corpus suburbain a principalement reposé sur un arsenal de méthodes et procédures destinées à la collecte d'un maximum de matériaux. Ce corpus nous a permis de retracer, analyser et confronter les différents discours sur le Grand Ensemble entre 1962 et 2002. Effectuée principalement pendant deux courts séjours dans la capitale en été 2000 et 2001, et durant l'année 2001-2002, cette collecte de données a été menée sur le terrain, en «banlieue», et plus précisément en Seine-Saint-Denis

(Archives départementales de Bobigny, Centre de documentation de La Courneuve, Bibliothèque John Lennon de La Courneuve, associations et familles courneuviennes). Cette collecte s'est aussi trouvée complétée par des investigations dans de grands centres de recherche français et internationaux: Bibliothèque Nationale de France (Paris), British Library (Londres) et Joseph Regenstein Library (Chicago).

Le corpus télévisuel de cette étude a été presque entièrement constitué à l'Inathèque, à la Bibliothèque Nationale de France (Bibliothèque François Mitterrand). Les programmes ont été visionnés et retranscrits sur place. Certains programmes ont également été obtenus *via* les bases de données de Vanderbilt University à Nashville (USA). Dans le domaine rédactionnel, les coupures de presse ont presque été entièrement collectées au Centre de Documentation de La Courneuve dont la création remonte aux années 70. L'ouverture de ce centre coïncide avec la volonté de la municipalité de créer, entre autres, une archive de la presse écrite sur la ville de La Courneuve. Pour la période antérieure aux années 70, la collecte des coupures de presse s'est poursuivie aux archives d'Aubervilliers ainsi qu'à la Bibliothèque Georges Pompidou à Paris.

Concernant la formation du corpus cinématographique, celle-ci a été essentiellement réalisée à Paris. La base de données du Forum des images de Paris s'est ainsi avérée cruciale. Le visionnage des films s'est effectué à l'Inathèque et au Département son et image de la Bibliothèque Nationale de France (Bibliothèque François Mitterrand). Il s'est également opéré lors d'une avant première publique à La Courneuve. Concernant les oeuvres de fiction, celles-ci ont pu être rassemblées au Centre de Documentation de La

Courneuve après consultation de bases de données. Le corpus a pu être élargi de manière conséquente grâce à un important travail de dépouillement des fictions policières dont l'action se déroule à l'intérieur des décors suburbains. Enfin, la constitution de ce corpus a pu être complétée par de nombreux échanges avec les personnels des bibliothèques de La Courneuve. Concernant le corpus musical, les chansons collectées l'ont été grâce au soutien précieux du responsable de la «discothèque» courneuvienne, du directeur du Centre Dramatique de La Courneuve ainsi que des personnels des services de la culture et de la jeunesse de la ville. Ces derniers nous ont notamment permis d'entrer en contact avec certains chanteurs et rappeurs locaux.

Au centre de cette recherche, les prises de contact et rencontres avec les habitants ont été favorisées par des personnels sociaux de La Courneuve et l'assistance d'un journaliste. La collecte des représentations du quotidien (photographie, textes intimes, cartes postales, site Internet) s'est appuyée sur des interviews lorsque cela a été possible. Menées sous forme d'une conversation et de ses rebonds, ces interviews ont été enregistrées ou retranscrites. Les liens établis avec nos informateurs sont restés vivaces et nous continuons à informer certains d'entre eux de la progression de nos travaux.

Notre archive créée pour les besoins de cette étude du Grand Ensemble de La Courneuve se veut accessible au plus grand nombre et est disponible sur notre blog, <http://cite4000.blog.fr/>. Comme indiqué précédemment, cette «grande» archive se structure autour de plusieurs «petites» archives (ou vases) renfermant plusieurs décennies d'évocations de la Cité :

- 1) Archive journalistique comprenant télévision (A) et presse (B) (1962-2002)
- 2) Archive artistique incluant cinéma (A), fiction (B) et musique (C) (1962-2002)
- 3) Archive du quotidien faisant figurer photographies (A), textes intimes (B), cartes postales (C) et sites *webs* (D) (1962-2002)

Cette «grande» archive s'agrémente également d'une série d'annexes complémentaires destinées à étoffer les connaissances des représentations de La Courneuve :

- Annexe 1 Archive des Quatre-Mille et cultures scientifiques (1962-2009)
- Annexe 2 Archive des Quatre-Mille et autres supports de communication (1962-2002)

**Références:**

Collectif. 2007. «Catalogue de ressources documentaires sur le Grand Ensemble de Sarcelles 1954-1976». Les Publications du patrimoine en Val de France. 9.

Fourcaut, Annie, Bellanger, Emmanuel et Flonnau, Mathieu. 2007. Paris/Banlieues. Conflits et solidarités. Paris: Créaphis.

Noiriel, Gérard. 2001. Etat, nation et immigration. Paris: Gallimard.

## **1) Archive cultures journalistiques (1962-2002)**

### **A) Télévision**

«Sujet d'actualité du 16 septembre 1958 au 28 décembre 1958». Bry-sur-Marne : Institut National de l'Audiovisuel, 1996.

«Habitations à loisirs modérés». Seize million de jeunes. Antenne 2. 3 décembre 1964.

«La Courneuve vue par ses habitants». Le troisième oeil. 2. 27 mars 1971.

«Dossier délinquance». IT1 20H. TF1. 28 mai 1982.

«Ici rue Toufik». Contre-enquête. Antenne 2. 16 février 1984.

«Les enfants d'Ali». Aujourd'hui la vie. Antenne 2. 20 mars 1984.

«Implosion d'un immeuble de la Courneuve». IT 1 20H. TF1. 18 février 1986.

«La Courneuve: La cité des 4000». Midi 2. Antenne 2. 18 février 1986.

«La Courneuve: La cité des 4000: ralenti de l'explosion». Midi 2. Antenne 2. 18 février 1986.

«Destruction de la Courneuve: pourquoi?». Midi 2. Antenne 2. 18 février 1986.

«La Courneuve: James Masson». Midi 2. Antenne 2. 18 février 1986.

«Rétro Toufik». Midi 2. Antenne 2. 21 avril 1986.

«Jugement Toufik». JA2 Dernière. Antenne 2. 22 avril 1986.

«Bavure à la Courneuve». Midi 2. Antenne 2. 15 juillet 1988.

«Observatoire banlieues: réhabilitation de la Courneuve». Actualités régionales d'Ile de France. FR3. 17 février 1989.



- «La Courneuve». JA2 20H. Antenne 2. 19 février 1989.
- «Réactions jeunes France». Spéciale Golfe. Antenne 2. 17 janvier 1991.
- «Mômes de banlieue». Reportages. TF1. 26 septembre 1992.
- «Courneuve:il y a six ans l'explosion». Actualités régionales d'Ile de France. FR3. 26 septembre 1992.
- «Agressions par chien: le dressage». Actualités régionales Ile de France. FR3. 30 août 1992.
- «La Courneuve: saisie de deux tonnes de cannabis». Actualités régionales Ile de France. FR3. 23 février 1993.
- «Librairie Courneuve». JA2 20H. Antenne 2. 4 avril 1993.
- «Librairie la Courneuve». IT1 20H. TF1. 15 avril 1993.
- «La cité des 4000 un échec». Actualités régionales Ile de France. FR3. 16 avril 1993.
- «Direct ext: Mairie la Courneuve: James Marson, Maire». Actualités régionales Ile de France. FR3. 16 avril 1993.
- «Banlieue: les grands ensembles». Actualités régionales Ile de France. FR3. 28 avril 1993.
- «Le librairie de la Courneuve». A la une. TF1. 21 juin 1993.
- «Famille barre 4000». Midi 2. Antenne 2. 5 décembre 1993.
- «Les enfants face à la violence». Le droit de savoir. TF1. 26 janvier 1994.
- «La Courneuve». JA2 20H. Antenne 2. 30 août 1994.
- «Semaine spéciale ANPE». Emploi du temps. FR3. 5 septembre 1994.
- «Dealers de banlieues». IT1 20H. TF1. 26 septembre 1994.
- «Portrait d'un proviseur». Actualités régionales Ile de France. FR3. 27 novembre 1994.

- «La Courneuve». JA2 20H. France 2. 10 janvier 1995.
- «Les soldats de Dieu». De quoi je me mêle. Arte. 30 mars 1995.
- «Banlieue: la Courneuve, Choisy-le-Roy». IT1 20H. TF1. 7 juin 1995.
- «Banlieue intégrisme». JA2 20H. France 2. 11 septembre 1995.
- «Médecin généraliste». TF1 20H heures. TF1 5 janvier 1996.
- «Procès intégristes de la Courneuve». Actualités régionales Ile de France. FR3. 9 décembre 1996.
- «Mosquée de prière». 7 et demi. Arte. 10 jan. 1997.
- «La Courneuve: réhabilitation des 4000». Actualités régionales Ile de France. FR3. 1 février 1997.
- «Police les femmes ont la cote». Zone interdite. M6. 9 février 1997.
- «Rap aux 4000». Saga-cités. FR3. 2 avril 1997.
- «La violence à l'école: lycée modèle à la Courneuve». Le monde de Léa. TF1. 25 juillet 1997.
- «Le choc: une adolescente gravement blessée par un chien à la Courneuve». 6 minutes. 30 août 1997.
- «Phrases à rap». La carnavalcade. La cinquième. 16 juin 1998.
- Flics à la Courneuve. La cinquième. 5 février 1999.
- «Filles de banlieues». Lignes de vie. France 2. 16 mai 1999.
- «Une longue histoire». Saga-cités. FR3. 22 février 2000.
- «Médecins de banlieues». Reportages. TF1. 8 avril 2000.
- «Renoir». IT1 13H. TF1. 8 juin 2000.
- «Implosion de la barre Renoir». IT1 20H. TF1. 8 juin 2000.

- «Renoir». F2 le journal 20H00. France 2. 8 juin 2000.
- «PLT Jean Peyzieu». Midi 2. France 2. 8 juin 2000.
- «Habitants nouveau quartier». Midi 2. France 2. 8 juin 2000.
- «Techniques démolition». Midi 2. France 2. 8 juin 2000.
- «Off carte + barre Renoir/La Courneuve». Midi 2. France 2. 8 Juin 2000.
- «Off destruction barre/hélico». Midi 2. France 2. 8 juin 2000.
- «Renoir». 6 minutes. M6. 8 juin 2000.
- «Mémoire de Renoir». Saga-cités. FR3. 18 octobre 2000.
- «Réhabiliter». Architectures et habitat. La cinquième. 12 novembre 2000.
- «Brève : DAL/Expulsion Courneuve». 13H. France 2. 30 octobre 2001.
- «Au net citoyen». Saga-cités. FR3. 2 mai 2001.
- «Plateau brève». 20H. TF1. 16 décembre 2002.
- «Arrestation de trois islamistes». 20H. France 2. 16 décembre 2002.
- Le 12 :30. Canal +. 17 décembre 2002.
- «Opération anti-terroristes à La Courneuve». 20H. France 2. 17 décembre 2002.
- «Terrorism, France, Afghanistan, Buffalo, New York». Evening News NBC décembre 17, 2002.
- «Four suspected terrorists are now in French custody». Nightly News NBC Déc. 17, 2002.
- «Countdown: Iraq». Lester Holt Live. MSNBC. décembre 17, 2002.
- American Morning Live with Paula Zahn. CNN. décembre 17, 2002.
- CNN Lou Dobbs MoneyLine. CNN. décembre 17, 2002.
- «Résultats de la lutte anti-terroriste». 20H. France 2. 18 décembre 2002.

«L'enquête sur les islamistes de La Courneuve». 20H. TF1. 18 décembre 2002.

«Overseas Briefing». Evening News ABC. décembre 18, 2002.

«Worldwide terror threats Al-Qaeda could be planning a massive attack over the Holidays ». Good Morning America. ABC décembre 18, 2002.

«Britain arrests seven men suspected of terrorism». Channel NewsAsia. 18 décembre 2002.

«Russian Speaker Criticizes USA Over Plans to Unleash Iraqi War». BBC International. 19 décembre 2002.

Wake up Call. CNBC décembre 20, 2002.

«Headline: Russia/Chechnya/Truck Bombs». NBC Evening News. NBC décembre 27, 2002.

«Russia, Chechnya, Truck Bombs». NBC Evening News NBC. décembre 27 2002.

«Terrorist against government building in Chechnya». CBS Evening News. CBS. décembre 27, 2002.

## **B) Presse**

«A propos des 5 groupes scolaires. Un ministre mais pas d'école». Journal d'Aubervilliers. 14 septembre 1962.

«La Courneuve. Le malheur frappe une famille. Christine 3 ans et demi tombe sous les roues d'un camion». Journal d'Aubervilliers. 26 avril 1963.

«La rentrée scolaire fut un désastre». Journal d'Aubervilliers. 20 septembre 1963.

«Inauguration mouvementée des 4000». Journal d'Aubervilliers. 6 décembre 1963.

«La bagarre au couteau des voyous de la Courneuve s'était achevée en fusillade: 3 blessés, 2 arrestations». France Soir. 17 septembre 1964.

«La vérité sur la soi-disant "bataille rangée" des 4000 logements de la Courneuve». Journal d'Aubervilliers. 17 septembre 1964.

Fontain, André. «A la Courneuve, livrée tous les soirs aux voyous pas un poste de police de police». France Soir. 19 septembre 1964.

«Voici ce que sera le centre culturel des 4000». Journal d'Aubervilliers. 2 octobre 1964.

«Médecine et grands ensembles». Journal d'Aubervilliers. 16 octobre 1964.

«Alain (18 ans) tué en réglant un ascenseur». Journal d'Aubervilliers. 27 novembre 1964.

«Situation alarmante au bidonville du chemin de Marville. La municipalité intervient». Journal d'Aubervilliers. 4 décembre 1964.

Casses, Michel. «Où en est le centre culturel de La Courneuve?» Journal d'Aubervilliers. 18 décembre 1964.

«Le feu au bidonville du chemin de Marville». Journal d'Aubervilliers. 25 décembre 1964.

- «Animation aux 4000 logements». Journal d'Aubervilliers. 25 décembre 1964.
- «Drame de la misère». Journal d'Aubervilliers. 1 janvier 1965.
- «Certains journaux continuent à s'attaquer à la Courneuve». Journal d'Aubervilliers. 1 janvier 1965.
- «3 individus lui dérobent son sac». Journal d'Aubervilliers. 23 avril 1965.
- «Inquiétude aux 400 (sic) pour la prochaine rentrée scolaire». Journal d'Aubervilliers. 30 avril 1965.
- «Après les 4.000 de La Courneuve, la "Grande Presse" s'en prend à Dugny». Journal d'Aubervilliers. 14 mai 1965.
- «Une nouvelle poste aux 4000». Journal d'Aubervilliers. 25 juin 1965.
- «Jeudi la situation du bidonville évoquée par le conseil de la Courneuve. Lundi le feu fait de nouveau 26 sinistrés». Journal d'Aubervilliers. 2 juin 1965.
- «A la Courneuve, il manque deux groupes scolaires au grand ensemble». Journal d'Aubervilliers. 15 octobre 1965.
- «La vérité sur le bidonville de la Courneuve». Journal d'Aubervilliers. 5 novembre 1965.
- «A la Courneuve, le feu prend dans la chambre des enfants. Le père est brûlé vif en leur portant secours». Journal d'Aubervilliers. 26 novembre 1965.
- «La Campa: 400 familles vivent dans un marécage». Journal d'Aubervilliers. 28 janvier 1966.
- «Au bidonville de la Courneuve les premiers résultats de l'action de la municipalité et des habitants». Journal d'Aubervilliers. 25 février 1966.
- «40 baraques du bidonville dévorées par le feu à la Courneuve». Journal d'Aubervilliers. 6 mai 1966.

- «Drame à la Courneuve: une fillette de 5 ans tombe du 14<sup>e</sup> étage». Journal d'Aubervilliers. 10 mars 1967.
- «Le Centre culturel: une question écrite de Gilbert Chardon au Préfet de La Seine». Journal d'Aubervilliers. 24 mars 1967
- «Objets trouvés». Journal d'Aubervilliers. 24 mars 1967
- «A propos du centre culturel. Une intervention de Gilbert Chardon au Conseil général». Journal d'Aubervilliers. 14 avril 1967.
- «Les mensonges de la grande presse». Journal d'Aubervilliers. 2 juin 1967.
- Chardon, Gilbert. «A propos des punaises des 4000 logements». Journal d'Aubervilliers. 4 août 1967.
- «Tous les enfants du bidonville sont scolarisés». Journal d'Aubervilliers. 29 septembre 1967.
- «La quatrième crèche de la Courneuve». Journal d'Aubervilliers. 20 octobre 1967.
- «Incendie au bidonville de la Campa». Journal d'Aubervilliers. 22 décembre 1967.
- «L'Education nationale parle d'annuler la construction d'un groupe scolaire à la Courneuve». Journal d'Aubervilliers. 5 mai 1968.
- «A l'appel du parti communiste 1500 personnes à la Courneuve». Journal d'Aubervilliers. 7 juin 1968.
- «La rentrée scolaire». Journal d'Aubervilliers. 12 juin 1968.
- «Western dans une cité dortoir de la Courneuve». La Gazette luzienne. 6 mars 1971.
- «L'aubergiste tue un client trop bruyant». L'Ardennais. 6 mars 1971.
- Rigaud, Michel. «Ils assiègent le cafetier meurtrier». Paris jour. 6 mars. 1971.
- «Vingt policiers pour 190 000 habitants». Journal du dimanche. 7 mars. 1971.

«La Courneuve le drame d'un univers concentrationnaire». Le Parisien Libéré. 8 mars.

1971.

«Le Feu couve dans la cité». Aurore. 8 mars 1971.

Leduc, Camille. «Le vrai problème». Paris jour. 8 mars 1971.

Miard, Lucien. «Vivre à la Courneuve cité sans âme». Le Figaro. 8 mars 1971.

«Le drame de La Courneuve». Presse Océan. 8 mars 1971.

Caron, Robert. «La cité de la peur à la Courneuve une grande enquête de France Soir».

France Soir. 9 mars 1971.

Lourson, Robert. «La maladie des quartiers sans âme». Le Progrès. 9 mars 1971.

Hérille. «A coups de ciseaux». La Nation. 9 mars 1971.

Pichelin, René. «Autour de la cité des 4000, l'hymne à la peur». L'Humanité. 9 mars

1971.

«Le drame du Narval. J.P. Huet 16 ans est mort». Journal d'Aubervilliers. 12 mars 1971.

«L'interview de Jean Houdremont à Europe n 1». Journal d'Aubervilliers. 12 mars 1971.

«Un drame comme il y en aura d'autres». L'Impartial. 13 mars 1971.

Pichelin, René. «Après le drame du "Narval", peut-on parler de la Courneuve-Chicago?»

L'Humanité dimanche. 14 mars 1971.

«Les nouveaux ghettos». Le Réveil du Maine. 19 mars 1971.

«A propos de l'agression d'un journaliste pendant l'affaire de la Courneuve». Combat.

20 mars 1971.

Cau, Jean. «La jungle de la Courneuve». Match. 20 mars 1971.

«Plus qu'un fait divers». La Corrèze Républicaine. 20 mars 1971.

«Les "4000 et la culture». Journal d'Aubervilliers. 26 mars 1971



- «Chalandon incognito à la Courneuve». Courrier Picard. 6 octobre 1971.
- «Un ministre dans les grands ensembles». Le Monde. 7 octobre 1971.
- «Chalandon: visite à La Courneuve». La Haute Marne Libérée 7 octobre 1971.
- «M. Chalandon a visité mardi dernier un grand ensemble de La Courneuve». Le Bâtiment. 9 novembre 1971.
- «Le mur du çon». Le Canard Enchaîné. 13 octobre 1971.
- Champenois, Michèle. «M. Chalandon visite les HLM de la Grande Borne. Un ministre au "paradis"». Le Monde. 16 octobre 1971.
- «Après la visite du Ministre logement à La Courneuve». La Croix. 31 octobre 1971.
- «De La Courneuve à Grigny». Logement et Famille. novembre 1971.
- Tossen, Jean-Noël. «Gigantisme». Le bâtiment artisanal. novembre 1971.
- Michel, Jacques. «Changement de cap pour l'habitat?». Le Monde. 8 décembre 1971.
- Méteye, J.L. «Des gendarmes dans les grands ensembles». Le Figaro. 30 décembre 1971.
- «La vie qui m'attend?». L'Echo de la mode. 21 janvier 1972.
- «Vivre dans les grands ensembles». Le Matin. 30 janvier 1972.
- Favel, Claude. «Résidences secondaires». Le Progrès de Lyon. 15 mai 1972.
- R.P. «Deux directives de M. Guichard». L'Humanité. 23 mars 1973.
- Du Roy, Albert. "La disgrâce des grands ensembles". L'Express. 23 Avr. 1973.
- «4000: les locataires en colère». 93 actualités journal du canton d'Aubervilliers. 20 mars 1975.
- «Rien d'anormal aux 4000». 93 actualités journal du canton d'Aubervilliers. 25 septembre 1975.
- «Aux 4000, l'Amicale des locataires toujours dans l'action». 93 actualités journal du

- canton d'Aubervilliers. 23 octobre 1975.
- «La fête et la lutte ont présidé à l'inauguration de la 'Maison Barbusse'». Journal du canton d'Aubervilliers. 30 octobre 1975.
- «Vie dans les tours à Paris et sa banlieue». Sondages. décembre 1975.
- Elia. «La Courneuve au mois d'août». L'Humanité. 21 juin 1976.
- «Refus des hausses de loyers à la cité des 4 000». L'Humanité. 24 septembre 1976.
- «La colère gronde, le mouvement s'amplifie». Journal du canton d'Aubervilliers. 28 octobre 1976.
- «La télé aux 4000!» Humanité Dimanche 28 novembre 1976.
- «La Courneuve: Locataires chez le Ministre et à la télé». L'Humanité. 29 novembre 1976.
- «Les locataires refusent les hausses et rendent les lettres d'huissier!» Journal du canton d'Aubervilliers. 28 octobre 1976.
- «Cités HLM ou ruines modernes?» Journal d'Aubervilliers. 14 avril 1977.
- Crémieux, Robert. «La vraie ville est ailleurs». L'Humanité. 27 juin 1977.
- Crémieux, Robert. «Les locataires des '4000' avaient raison!» L'Humanité. 16 juin 1977.
- «Deux nouveaux supermarchés attaqués». Le Figaro. 8 avril 1978.
- «Lancement d'un programme de réhabilitation de logements sociaux». Le Nouveau Journal. 30 août 1977.
- «Faut-il réhabiliter ou détruire?» Revue de l'Habitat. octobre 1978.
- «Antenne 2 aux 4 000». Journal d'Aubervilliers. 23 novembre 1978.
- Nouaille, Martine. «Le refus de la passivité». L'Humanité. 6 décembre 1979.

«A la reconquête du logement social». 93 actualités journal du canton d'Aubervilliers. 27 novembre 1980.

Laigre, Patrick. «Aux urnes les 4000». 93 actualités journal du canton d'Aubervilliers 18 décembre 1980.

«Une radio de lutte». 93 actualités journal du canton d'Aubervilliers 18 décembre 1980.

«Vous avez la parole». 93 actualités journal du canton d'Aubervilliers 18 décembre 1980.

Defait, Jean-Pierre. «Drame aux 4 000. La querelle a mal tourné». L'Humanité. 23 décembre 1980.

«2000 familles : une force considérable pour le présent et l'avenir». 93 actualités journal du canton d'Aubervilliers. 25 décembre 1980.

A.R. «Les 4000 ont voté pour la lutte». 93 actualités journal du canton d'Aubervilliers 25 décembre 1980.

Le Pavec, Jean-Pierre. «Radio 4000». Révolution. 2 janvier 1981.

Meyze, Chantal. «La Courneuve: la cité des 4000 s'effondre. Le scénario d'un mauvais Film». La Croix. 19 janvier 1981.

«La Courneuve: la guerre des loyers continue à la cité des 4 000». 7 février 1981.

Delthil, Bernard. «L'enfer des 4000». Le Quotidien de Paris. 2 mars 1981.

«Le ghetto ouvre ses portes». 93 Actualités. 5 mars 1981.

Jouanneau, Joël. «Les 4.000 de La Courneuve». Révolution. 1 mai 1981.

J.F.D. «Réhabiliter ou raser?». Le Quotidien de Paris. 5 mai 1981.

«Ceux des 4000 veulent briser le ghetto». L'Humanité. 29 mai 1981.

«Les locataires brisent le ghetto». Journal d'Aubervilliers. 5 juin 1981.

«A la conquête des ondes». 93 actualités journal du canton d'Aubervilliers 2 oct. 1981.

«La réhabilitation des banlieues: Quilliot a visité les 4 000». Le Moniteur. 5 octobre 1981.

Weissmann, Elizabeth. «Comment casser le ghetto des 4000 logements?» L'Humanité. 16 octobre 1981.

«Fête de l'Aïd». Journal d'Aubervilliers. 16 octobre 1981.

«Réapprendre à vivre ensemble». 93 actualités journal du canton d'Aubervilliers 23 octobre 1981.

Bergeron, Catherine. «HLM changement à tous les étages». Le Point. 26 Oct. 1981.

Fagnen, Yanne. «La Courneuve, 3, Av. du Gal Leclerc». Actuel novembre 1981.

Druon, Bertrand. «Un pays qui a 20 ans. Du soleil dans le béton». Turbule. novembre 1981.

«Idir aux 4000». Journal d'Aubervilliers 18 décembre 1981.

«Vieille salle pour La Courneuve». Guitare magazine février 1982.

Gourson, Jean-Guy. "La Courneuve: 1 500 HLM à détruire et à reconstruire". Le Matin. 18 février 1982.

De Leusse, Marc. «Voyage au pays des HLM malades». France Soir. 19 février 1982.

De Leusse, Marc, «La Courneuve: Nous avons honte quand nous recevons des amis». France Soir. 19 février 1982.

Georges, Michèle. «Les tours maudites». L'Express. 19 février 1982.

Humblot, Catherine. «2200m2 au 4000». Le Monde. 1 avril 1982.

Smadja, Gilles. «Tout a commencé dans l'escalier F de la rue Renoir». Journal d'Aubervilliers. 16 avril 1982.

«A La Courneuve, cité des 4 000 à coups de brosse et de pinceau les jeunes mettent du

- soleil dans les murs». L'Humanité Dimanche. 18 avril 1982.
- Benoit, Florianne. «Fils d'immigrés, enfants de nulle part». Différences. mai 1982.
- Humblot, Catherine. «A Paris et à La Courneuve. Nuits blanches pour rythmes noirs». Le Monde 12 juin 1982.
- Loupias, Bernard. «Le Festival Tropica Rythmes 82 de La Courneuve». Le Matin 14 juin 1982.
- Koch, Bernard. «Le Mondial des cultures?» Sans Frontière 1982 Spécial Eté.
- «Les drôles de samedi de la bande à Jimmy». La Vie 22 juillet 1982.
- «A La Courneuve, le Yuro Theatro » Migrants information octobre 1982.
- «Les 4000 vont revenir à la Courneuve». Le Parisien. 5 janvier 1983.
- «Du nouveau pour le cadre de vie de la cité Henri Barbusse». Journal d'Aubervilliers. 14 janvier 1983.
- «Un carnaval rieur et venteux!» 93 actualités journal du canton d'Aubervilliers 1 avril 1983.
- F.N. «A propos d'un reportage d'A2. Deux visions d'une même réalité». Journal d'Aubervilliers. 15 avril 1983.
- Valat, Philippe. «La fête des 4000». Le Matin. 25 juin 1983.
- H.L. «Du rythme au parking». Libération. 25 juin 1983.
- Valat, Philippe. «La Courneuve: Toufik s'effondre, un trou rouge sous sa chemise». Le Matin. 11 juin 1983.
- Dingreville, Arnaud. «175 suspects pour le meurtre de Toufik». France-Soir. 11 juillet 1983.
- Fichet, Nicolas. «La Courneuve: la cité des 4000 en état de siège». Le Parisien. 11 juillet

1983

«Meurtre d'un enfant». L'Humanité. 11 juillet 1983.

Pourteau, Roger. «Le mal des cités». L'Humanité. 11 juillet 1983.

Gourson, Jean-Guy. «Dix années de gâchis». Le Matin. 11 juillet 1983.

Kadem, Chafika. «La Courneuve: la mort pour un pétard». Le Quotidien de Paris. 11 juillet 1983.

«Mort pour un pétard». Libération. 11 juillet 1983.

Lévy-Willard, Annette. «La Courneuve: une balle dans le cœur pour un pétard dans la Cité». Libération. 11 juillet 1983.

Dupuy, Gérard. «Banlieues d'urgence». Libération. 11 juillet 1983.

«La "cité des 4 000" en colère "Maman où est Toufik" ?». Lyon Soir. 11 juillet 1983.

«Les abcès de la violence». Le Figaro/L'Aurore. 11 juillet 1983.

«Mourir à neuf ans pour cause de bruit». Le Parisien. 11 juillet 1983.

«Tué à dix ans pour avoir tiré des pétards». La Dordogne Libre. 11 juillet 1983.

Berthomeau, Patrick. «Toufik 10 ans tué dans l'enfer de La Courneuve». Sud Ouest. 11 juillet 1983.

«Crime à St. Ouen». La Tribune. 11 juillet 1983.

«Comment améliorer la vie dans les "ghettos" et quartiers insalubres des grandes villes?»  
Journal du centre. 15 juillet 1983.

Trencavel, Bernard. «La tragique fièvre d'un samedi soir». Minute. 16-22 juillet 1983.

Dahmani, Abdelaziz. «Pourquoi Taoufik est mort ?» Jeune Afrique. 20 juillet 1983.

«Drame à la cité des 4000 logements». Journal du canton d'Aubervilliers 21 juillet 1983.

«Déclaration des cercles de la jeunesse communiste de la Courneuve». Journal du canton

- d'Aubervilliers 21 juillet 1983.
- «Les habits neufs de la Courneuve». Libération. 28 juillet 1983.
- «La réhabilitation de la cité des 4000 commence le 15 octobre». Le Monde. 29 juillet 1983.
- «Le drame de La Courneuve». France pays arabes. 30 juillet 1983.
- Arnaud, Danielle. «Grands ensemble: les vingt-deux urgences». Le Nouvel Economiste. 8 août 1983.
- Duchet, René. «La chasse à l'enfant noir est-elle ouverte?» Le Nouvel Observateur. 22 août 1983.
- «Travaux d'urgence à la Courneuve». La Croix. 29 août 1983.
- Bitterlin, Lucien. «Racisme, xénophobie, exaspération et été chaud». France pays arabes. Septembre 1983.
- Olle, Jean-Michel. «L'effet Toufik». Différences. septembre 1983.
- «Egalité: Paris-Banlieue, les derniers pas». Sans frontière. janvier 1984.
- «L'arnaque parisienne». Journal d'Aubervilliers 10 février 1984.
- «La Courneuve: création d'un atelier informatique à La Courneuve». Journal d'Aubervilliers 10 février 1984.
- «4000: accord conclu». Journal d'Aubervilliers 17 février 1984.
- D.E.K. «Un OVNI chez les Beurs». Sans frontière. mars 1984.
- Versais, Renée. «La culture "beur", voilà l'avenir!» Rivarol. 9 mars 1984.
- Toudert, Slimane. «A la croisée des chemins». Journal d'Aubervilliers. 13 mars 1984.
- «Il faut que je tue un Arabe criait l'assassin de mon fils». La Marseillaise. 22 mars 1984.
- «Les 4000 enfin à la Courneuve». Le Quotidien de Paris. 30 mars 1984.

Lantieri, Frédérique. «Les 4000 de La Courneuve enfin à La Courneuve». Le Quotidien de Paris. 30 mars 1984.

Sebbar, Leïla. «On tue un Arabe». Sans frontière. avril 1984.

«L'ordinateur entre dans la cité». Journal d'Aubervilliers 20 avril 1984.

«L'atelier informatique a ouvert ses portes». Journal d'Aubervilliers 4 mai 1984.

«Les locataires ont rencontré leur nouveau propriétaire». Journal d'Aubervilliers 4 mai 1984.

«La Courneuve est branchée». Journal d'Aubervilliers 18 mai 1984.

«Deux jours de fête». Journal d'Aubervilliers. 29 juin 1984.

«Fermeture du local utilisé par le Yuro Théâtre». Journal d'Aubervilliers. 6 juillet 1984.

«Tireur fou La Courneuve un an après». Le Quotidien de Paris. 9 juillet 1984.

«Il y a un an Toufik, neuf ans, victime des tontons flingueurs». Le Matin. 10 juillet 1984.

«Un second souffle». Journal d'Aubervilliers. 3 août 1984.

Sanders, Alain. «Lançons la campagne «Touche pas à mon peuple !» Présent. 4 février 1985.

Servet, Michel. «Racisme la politique de la main tendue». Jeune Afrique. 6 février 1985.

Pierre, Frédérique. «Les quartiers de la zone changent de tête». Libération. 26 juin 1985.

Tourancheau, Patrick. «Jimmy Kiavue. Le bourlingueur des banlieues». Libération 25 juillet 1985.

N. B. «En attendant SOS, Bordeaux-Paris-beur arrive aujourd'hui». Libération. 30 novembre 1985.

Santon, Jean. «La longue marche pour l'égalité». L'Humanité. 2 décembre 1985.

«Le M.R.A.P. a reçu les marcheurs Bordeaux-Paris». Journal d'Aubervilliers 6 décembre



1985.

«L'adieu à Debussy». Journal d'Aubervilliers. 31 janvier 1986.

«Debussy à la dynamite». Le Parisien. 10 février 1986.

Vincenot, Alain. «Spectaculaire démolition à la cité des 4000». Le Quotidien de Paris.

18 février 1986.

Dagouat, Fabienne. «La tour prends garde». Le Matin. 18 février 1986.

Hivroz, Rémy. «Aujourd'hui 13h07: destruction à la dynamite du bâtiment des "4000"».

Le Parisien. 18 février 1986.

Ferrand, Christian. «Spectaculaire explosion à La Courneuve. La dynamite aux "4000"».

L'Humanité. 18 février 1986.

Le Puill, Gérard. «La cité aux 1.500 chômeurs». L'Humanité. 18 février 1986.

«Debussy implose à La Courneuve». L'Ardennais. 19 février 1986.

« Les huit dernières secondes d'une HLM». Presse-Océan. 19 février 1986.

Crozier, Jean-François. «Grande première à La Courneuve, cité des 4000». France Soir.

19 février 1986.

Ferrand, Christian. «L'adieu à "Debussy". Une trouée dans la cité». L'Humanité. 19

février 1986.

Hivroz, Rémy. «La Courneuve: Dix secondes pour effacer vingt-cinq ans de mal-vivre».

Le Parisien. 19 février 1986.

Vincenot, Alain. «Huit secondes pour mourir». Le Quotidien de Paris. 19 février 1986.

Vial, Charles. «La démolition d'un immeuble à La Courneuve. Grand fracas chez

Debussy». Le Monde. 20 février 1986.

Schweitzer, Geneviève. «Il faut détruire cent grands ensembles». Le Figaro. 24 février

1986.

Sanders, Alain. «Décision sévère dans l'affaire Toufik». Présent. 24 avril 1986.

Gally, Laurent. «Silence autour du meurtre d'Abdel». Libération. 8 décembre 1986.

Gally, Laurent. «Le policier meurtrier d'Abdel en liberté». Libération. 8 décembre 1986.

L.B. «Les coulisses de la crise». Minute. 12 décembre 1986.

L.B. «Un assassin couleur...d'époque». Rivarol. 12 décembre 1986.

K., Ahmed. «Quelques morts et un malaise». Actualité de l'immigration. 17 décembre

1986.

«9-10-11 décembre 1986». Grand Maghreb. 2 février 1987.

«Ouverte et tolérante». Journal d'Aubervilliers. 3 juillet 1987.

«Un motard provoque une émeute dans la cité des 4000». France Soir. 15 juillet 1988.

Félix, Frédéric. «Nuit de vandalisme aux 4000». Le Parisien. 15 juillet 1988.

«Les jeunes de la Courneuve attaquent un commissariat». Le Soir. 15 juillet 1988.

«Scènes d'émeutes à la cité des 4 000». Midi Libre 15 juillet 1988.

«Flambée de violence à La Courneuve». L'Est Républicain 15 juillet 1988

«La Courneuve: jeunes contre policiers». Charente Libre. 15 juillet 1988.

«Affrontements police jeunes à La Courneuve». Courrier de l'Ouest. 15 juillet 1988.

Frilet, Alain. «Emeutes pour un mort à la Courneuve». Libération. 15 juillet 1988.

Sanders, Alain. «Guérilla maghrébine à La Courneuve». Présent. 15 juillet 1988.

«Scènes de violence à la Courneuve». Le Monde. 16 juillet 1988.

Lantieri, Frédérique. «Haute tension à la Courneuve». Le Quotidien de Paris. 16-17 juillet

1988.

Félix, Frédéric. «La cité des 4000 en état de choc». Le Parisien. 16-17 juillet 1988.

- Caster, Sylvie. «Beur, blanc, black». Le Canard Enchaîné. 20 juillet 1988.
- «Rodéo à La Courneuve». Minute. 20 juillet 1988.
- Delage, Merry. «Vrais et faux crimes racistes». Rivarol. 22 juillet 1988.
- De Roux, Emmanuel et Vial, Charles. «Les enjeux du Grand Paris». Le Monde. 28 juillet 1988.
- «Des berceuses pour les enfants des 4000». Le Parisien 4 octobre 1989.
- «Au-delà du voile». La Croix. 23 novembre 1989.
- Landrin, Sophie. «Taudis et Tabous». La Croix 23 novembre 1989.
- Tincq, Henri. «La France s'oriente vers la construction de 'mosquées-cathédrales'». Le Monde. 2 décembre 1989.
- Weitzmann, Marc et Galesne, Jean-Louis. «Banlieue!...» Sept à Paris. 6 décembre 1989.
- Hivroz, Rémy. «Quarante-sept îlots sensibles que l'on réhabilite». Le Parisien. 18 décembre 1989.
- Moreira, Paul et Boubeker, Ahmed. «Vive le ghetto!» Politis. 8 février 1990.
- «Ces ZUP que l'on abat». Territoires. mars 1990.
- «Zulus, skins, punks: de Chelles à Vélizy, ils sèment la terreur». Le Parisien. 14 mars 1990.
- Granon, François. «Malice dans les villes». Télérama. 28 mars 1990.
- «Le Maire d'Issy-les-Moulineaux insulte les habitants de la Courneuve». Hebdo 93. 4 mai 1990.
- «Les 4000 rénovation acte II». Le Parisien. 14 mai 1990.
- «Apartheid en banlieue». La Croix. 23 mai 1990.
- «La Courneuve». L'Humanité Dimanche. 8-14 juin 1990.

«Comment les ‘barbus tentent d’infiltrer les Algériens de France». Le Figaro. 28 juin 1990.

«Incendies criminels». Le Parisien. 20 juin 1990.

Le Priol, Pierre-Yves. «Roland Castro: civilisation urbaine ou barbarie». La Croix. 23 juin 1990.

«Les locataires des 4000 demandent des îlotiers». Hebdo 93. 13 juillet 1990.

Degoy, Lucien. «Le pari difficile de la dissuasion». L'Humanité. 17 juillet 1990.

«La Courneuve coince les dealers» Le Parisien. 27 juillet 1990.

«Arrestations de dealers». Hebdo 93. 27 juillet 1990.

E.G. «Un nourrisson mort dans une poubelle». Le Parisien. 27 juillet 1990.

Ducos, Jean-Marc. «Des blocs de béton écrasent la voiture des policiers». Le Parisien. 30 juillet 1990.

«Voiture incendiée». Le Parisien. 2 août 1990.

« Des plombs et ce n'est pas du cinéma». Le Parisien. 2 août 1990.

«Attentat sur une patrouille de police». Hebdo 93. 3 août 1990.

Guérin, Pascal. «'La cité des 4000, c'est comme à Fleury'». Le Parisien. 4-5 août 1990.

Ducos, Jean-Marc. «Les Fauvettes: des mesures d'urgence contre le mal de vivre» Le Parisien. 13-14 août 1990.

Ducos, Jean-Marc, «Les dealers des 4 000 détroussent leurs clients de province». Le Parisien. 22 août 1990.

«Ces banlieues où le pire est possible». Le Figaro. 9 octobre 1990.

Mulot, Jean-Paul. «Et pourquoi pas du côté de la Courneuve?» Le Quotidien de Paris. 9 octobre 1990.

- Mallaurie, Guillaume. «La poudrière des banlieues». L'Express. 11 octobre 1990.
- «Le catalogue des banlieues dortoirs». Le Point. 15 octobre 1990.
- Imbert, Claude. «Les enragés de nulle part». Le Point. 15 octobre 1990.
- Le Guilledoux, Dominique. «Banlieues en marges: ces policiers interdits de séjour» Le Monde. 17 octobre 1990.
- «Etes-vous bien assuré?» Cash Marketing. 18 octobre 1990.
- «Ces banlieues qui partout menacent d'exploser». Journal du Dimanche. 21 octobre 1990.
- «Seine Saint Denis, un vaste ghetto». Minute. 24 octobre 1990.
- Mallaurie, Guillaume. «Une ligne à hautes tensions». L'Express. 25 octobre 1990.
- Parmentier, Caroline. «Les bandes ethniques attaquent». Présent. 19 novembre 1990.
- Lombard, M.A. et Oberle, Thierry. «Voyage dans les cités barbares». Le Figaro. 27 novembre 1990.
- «Société plurielle». Rivarol. 30 novembre 1990.
- «Assises de Banlieues 89. Pour en finir avec les ghettos». Journal du Centre. 4 décembre 1990.
- «Mitterrand et Rocard à Bron. Banlieue: et un plan de plus anti-ghetto, un!» France Soir. 4 décembre 1990.
- «Au chevet de la banlieue». Hebdo 93. 7 décembre 1990.
- «Banlieues à risques: les pharmaciens tiennent bon à la Courneuve». Le Quotidien du pharmacien. 10 décembre 1990.
- Delahaie-Pouderoux, P. «20 ans à La Courneuve». Bonheur février 1991.
- «Banlieue, la gauche a-t-elle échoué?» L'Événement du jeudi. 11 mars 1991.
- Oulaï, Juliette. «De l'autre côté du miroir». Le Nouveau Politis. 18 avril 1991.

Briegot, Sandrine. «Ces quartiers qui cancérissent». Le Quotidien de Paris. 29 mai 1991.

Oulaï, Juliette. «Cité des 4000 à La Courneuve. Ils nous disent où ils ont mal».

L'événement du jeudi. 13-19 juin 1991.

Degoy, Luicien. «L'été à la Courneuve: du béton et des rêves». L'Humanité. 6 juillet 1991.

Hornblower, Margot. «Superb Paris». AZ Amsterdam, 15 juillet 1991.

Pascal, Frédérique. «Jeunes des banlieues: pourquoi la violence?» Le Monde de l'éducation. juillet août 1991.

Ambroise-Rendu, Marc. «Ces HLM qu'on abat». Le Monde. 17 août 1991.

«Banlieues malades: le sauvetage». Femme actuelle. 16 octobre 1991.

«Mal des banlieues qui est responsable?» L'Événement du jeudi. 3 octobre 1991.

«L'exil doré des Duvalier». Télégramme de Brest. 8 octobre 1991.

«Vite des îlotiers pour la cité des 4000». Le Parisien. 25 novembre 1990.

«Fermé pour cause de pénurie». Le Quotidien de Paris. 16 décembre 1991.

Braunstein, Jacques. «A la ludo de Pantin». L'Événement du jeudi. 5 mars 1992.

Lebrun, Bruno. «La cité de la joie est devenue celle de la peur et de l'égoïsme». France Soir. 30 avril 1992.

Simon, Stéphane. «Un commissariat tout neuf... et tout vide». France Soir. 30 avril 1992.

P.J. «Patrouille dans les rues de la peur». Le Quotidien de Paris. 4 mai 1992.

Favereau, Eric. «Il court, il court, le Ministre de la santé». Libération. 28 mai 1992.

Gauthier, Christophe. «Horreur à Amsterdam». Le Parisien. 6 octobre 1992.

H.V. «Boeing El-Al vers le pire!» Le Quotidien de Paris. 6 octobre 1992.

«L'islam en France». La France Minute. décembre 1992 numéro 1602.

Catuogno, Pascal. «C'est pour un achat ou un hold-up?» France Soir. 31 décembre 1992.

Izambart, Jean-Loup. «Diplomatie du caméléon». L'Humanité. 7 janvier 1993.

Mazzolini, Andrée. «La gauche a-t-elle échouée?» L'Événement du jeudi. 11-17 mars 1993.

Corre, Cécile. «Banlieue, la mafia arrive!» Globe Hebdo. 24-30 mars 1993.

«Un Chevignon sinon rien!» Bonheur. avril 1993.

Charpentier, Benoit. «Le casse tête des cités à risques». Le Figaro. 2 avril 1993.

«Elsine double le SMIC». Le Parisien. 2 avril 1993.

Langlais, André. «Les plus dangereux sont ces Français convertis à l'Islam». Minute 14 avril 1993.

Villedary, Pierre. «La menace islamique». Minute 14 avril 1993.

Guéchi, Carole. «Agressé le libraire meurt de ses blessures». Le Parisien. 15 avril 1993.

«Un libraire de la Courneuve battu à mort». France Soir. 15 avril 1993.

Tronche, Jean-Frédéric. «Mort pour quelques cigarettes». France Soir. 15 avril 1993.

«Mort de Michel Melli: l'émotion». Le Parisien. 16 avril 1993.

Decujis, Jean-Michel. «Meurtre en bas de chez moi». Le Jour. 16 avril 1993.

Guéchi, Carole. «Mort du libraire: sa famille demande justice». Le Parisien. 16 avril 1993.

«La cité des 4000 se résigne à la mort du libraire». Libération. 16 avril 1993.

«Les 4000 cité de la peur». France Soir. 16 avril 1993.

Guéchi, Carole. «L'explosion de l'insécurité». Le Parisien. 16 avril 1993.

Guéchi, Carole, «Des délinquants de plus en plus jeunes». Le Parisien. 16 avril 1993.

Gathié, Nathalie et Wanaverbecq, Christiane. «La cité des 4000 se résigne à la mort du

- libraire». Libération. 16 avril 1993.
- Charpentier, Benoit. «La Courneuve: le lent naufrage des 4000». L'Aurore. 16 avril 1993.
- «Meurtre à la Courneuve». La Croix. 16 avril 1993.
- Quemener, Marie. «Ce meurtre d'un libraire qui ravive la peur aux 4000». Le Quotidien de Paris. 16 avril 1993.
- «La cité des 4000 déboussolée». La Croix. 17 avril 1993.
- Fontaine, Rémy. «A la Courneuve, les voyous ethniques font la loi». Présent. 17 avril 1993.
- Guéchi, Carole. «Les deux suspects sont des toxicomanes». Le Parisien. 17-18 avril 1993.
- Balbant, Luc. «Halte aux quartiers ghettos». Le Pèlerin Magazine. 23 avril 1993.
- Hivroz, Rémy. «Débat d'urgence pour les banlieues». Le Parisien. 27 avril 1993.
- Lombard, Marie-Amélie. «Cités ghettos: la solution bulldozer». Le Figaro. 27 avril 1993.
- «Enquête sur la ville. Journalistes agressés». Ouest France. 30 avril 1993.
- «L'exode à rebours». La France Catholique. 30 avril 1993.
- N. Gé. «Banlieue: 200 jeunes de Grigny s'opposent aux forces de l'ordre». Libération. 30 avril 1993.
- Mermoz, Gilles. «Les parrains des 4000». Valeurs actuelles. 3 mai 1993.
- Crozier, Jean François, Tronche, Frédéric et Wareing, Andrew. «Nanterre les armes des barbus» France-Soir. 14 juin 1993.
- Charpentier, Benoit et Oberle, Thierry. «L'espoir prudent des banlieues chaudes». Le Figaro. 22 juin 1993.
- Parmentier, Caroline. «Ivry: au rendez-vous des trafiquants d'héroïne». Présent. 1 juillet



1993.

Catuogno, Pascal. «Cités le temps des bandes sauvages». France Soir. 13 juillet 1993.

Lussac, Martin. «L'Allemagne tête de pont de l'islamisme en Europe». Minute 13 juillet 1993.

De Vézins, Véziane. «La faillite précoce du rêve américain». Le Figaro. 29 juillet 1993.

De Vézins, Véziane, «Au chevet des cités malades». Le Figaro. 2 août 1993.

Duponchelle, Valérie. «L'islam de France : la déchirure». Le Figaro. 9 août 1993.

Malinowski, Grégoire. «Même les cités pourries sont hors de prix». Minute. 1 septembre 1993.

Ducos, Jean-Marc. «Les Renouillères, le ghetto ça suffit!» Le Parisien. 7 octobre 1993.

Dumay, Jean-Michel. «A l'école de Mickey». Le Monde. 20 octobre 1993.

Reynaec, François. «Marie-Antoinette et les Marie-Chantal». Le Nouvel Observateur. 21 octobre 1993.

«La Maison de quartier a de grandes antennes». Le Jour. 22 octobre 1993.

Mallaurie, Guillaume et Cohen, Emmanuel. «France. Comment les intégristes musulmans noyautent les Beurs». L'Événement du jeudi. 4-10 novembre 1993.

Belmessous, Hacène. «Faut-il raser les banlieues?» Urbanisme et Société. 6 novembre 1993.

Biard, Gérard. «Galères de femmes». Charlie Hebdo. 10 novembre 1993.

Oberlé, Thierry. «Les islamistes de France sous haute surveillance». Le Figaro. 10 novembre 1993.

Guéchi, Carole. «Un supermarché de la drogue aux 4000». Le Parisien. 14 décembre 1993.

- Mounsi. «Les 4000 coups». Le Nouvel Observateur. 26 décembre 1993.
- Lincoln, Hilary. «Les F.A.F. aux Quatre-Mille?» 93 Hebdo 25 février 3 mars 1994.
- «Le Fanatisme au nom du F.I.S.» 93 Hebdo 25 février 3 mars 1994.
- Vialle, Jean-Pierre. «Tirs de chevrotine à la cité des 4000». Le Parisien. 21 juin 1994.
- Hervaux, Yves. «Brasilia cité de l'invisible». Le Quotidien de Paris. 29 juin 1994.
- Jelen, Christian. «Immigrés : les dérapages de l'intégration». Le Point. 9 juillet 1994.
- «Casseur et terroristes». France Soir. 30 août 1994.
- Wareing, Andrew. «Des Beurs accusés d'être tueurs: deux simples délinquants de La Courneuve». France-Soir. 30 août 1994.
- Wareing, Andrew, «Piégé, le chemin de la foi». France-Soir. 30 août 1994.
- Lombard, Marie-Amélie et Oberle, Thierry. «Retour sur les Beurs de la Courneuve». Le Figaro. 31 août 1994.
- «Perquisitions chez les Beurs». Le Parisien. 2 septembre 1994.
- Chabrun, Laurent et Goutard, Audrey. «Les jeunes Beurs seraient des terroristes». Le Parisien. 2 septembre 1994.
- «Honteux amalgame». L'Humanité. 3 septembre 1994.
- Ploquin, Frédéric. «La délinquance au service des maquis islamistes?" L'Événement du jeudi. 8 septembre 1994.
- Aubenas, Florence. «Quatre Beurs, de la banlieue aux geôles du Maroc». Libération. 8 septembre 1994.
- Merlen, Eric. «Les premiers pas du narco-islamisme». L'Événement du jeudi. 8-14 septembre 1994.
- Poux, Gilles. «Un amalgame intolérable». Hebdo 93. 9 15 septembre 1994.

«L'ombre des minarets». Valeurs actuelles. 1 octobre 1994.

Llobreyat, Daniel. «Les nostalgiques donnent de la voix». La Nouvelle république du centre-ouest. 12 octobre 1994.

«L'Ile de France explose aussi». Le Parisien. 12 octobre 1994.

Varenne, Françoise. «Le quartier de l'Abreuvoir veut exister». Le Figaro. 19 octobre 1994.

Bari, Dominique. «Le préfet s'inquiète de l'intégrisme par imprégnation».

L'Humanité 20 octobre 1994.

Davet, Gérard. «Un préfet lance un cri d'alarme». Le Parisien. 20 octobre 1994.

«Les agresseurs de la gardienne arrêtés». Le Parisien. 20 octobre 1994.

Bari, Dominique. «Une démarche ambiguë» L'Humanité 20 octobre 1994

«Les quartiers sensibles abritent 10% de la population». Le Monde. 21 octobre 1994.

« Crainte d'un «amalgame» entre islam et intégrisme». La Dépêche de Tahiti. 21 octobre 1994.

Denipierre, Jean. «Vers la république islamiste en Ile-de-France ?» Rivarol. 28 octobre 1994.

Adaken, Yves. «Intégrisme islamique : la banlieue relativise». La Croix. 28 octobre 1994.

«La Courneuve six arrestations dans une affaire de saisie de drogue et de fausse monnaie». Libération. 29 octobre 1994.

«Voitures incendiées». Le Parisien. 2 janvier 1995.

Inciyan, Erich. «Des Beurs de banlieue en mal de Djihad jugés au Maroc». Le Monde. 11 janvier 1995.

«Drogue: des revendeurs en moins rue Renoir». Le Parisien. 21 janvier 1995.

- «La mort pour les Beurs de la Courneuve». Journal du dimanche. 29 janvier 1995.
- «Trois Beurs condamnés à mort». Le Dauphiné Libéré. 29 janvier 1995.
- Tronche, Jean-Frédéric. «Comment les "barbus" recrutent en banlieue?» France Soir. 30 janvier 1995.
- Tronche, Jean-Frédéric, "Leur copains: "Dégoûtés...". France Soir. 30 janvier 1995.
- Villiers, Gérard de. «La France sous la menace islamique». Paris-Match février 1995.
- Aubry, Chantal. «L'honneur perdu des Beurs de la Courneuve». La Croix. 16 mars 1995.
- Aubry, Chantal, «Le malaise et la peur». La Croix. 16 mars 1995.
- «Banlieues: les flingues sont sortis». France Soir. 4 avril 1995.
- Gozlan, Martine. «Les banlieues du djihad». L'Événement du Jeudi. 30 avril 1995.
- Lemaitre, Alain. «Aux 4000, on s'entretuait pour survivre». Le Parisien. 24-25 juin 1995.
- Liffran, Hervé. «Le Canard continue la visite des plus beaux appartements de Chinatown». Le Canard Enchaîné. 14 juin 1995.
- «Médecins entre haine et droit de cité». Information Médecin. 22 juin 1995.
- «Le petit monde sanglant du dealer de La Courneuve». France Soir. 23 juin 1995.
- Lemaitre, Alain. «Jugé pour assassinat, il dénonce la "jungle" de La Courneuve». Le Parisien. 24-25 juin 1995.
- Biétry-Rivierre, Eric. «Chronique de guerre à la Courneuve». Le Figaro. 27 juin 1995.
- Biétry-Rivierre, Eric, "Rachid Zaïdi. «Voilà ma vie». Le Figaro. 28 juin 1995.
- «L'itinéraire chaotique d'un enfant de La Courneuve». Le Quotidien de la Réunion. 28 juin 1995.
- «Des loisirs intelligents à la cité des 4000». Le Parisien. 28 juin 1995.
- Biétry-Rivierre, Eric. «Rachid Zaïdi condamné à vingt ans d'emprisonnement». Le

- Figaro. 29 juin 1995.
- «Rachid Zaïdi, jeune homme des 4000 devenu truand». 93 Hebdo. 30 juin 1995.
- Bernard, Philippe. «Les transports publics peinent à désenclaver les cités de banlieue».
- Le Monde. 7 juillet 1995.
- Catuogno, Pascal. «Carnage dans le métro. Direction la Courneuve». France Soir. 4 août 1995.
- «Carnage dans le métro: nouveau mystère». France Soir. 5 août 1995.
- «Les banlieues et l'Etat d'urgence». Vie. 10 août 1995.
- Chabrun, Laurent. «Il recrutait ses "soldats" à la Courneuve». Le Parisien. 12-13 août 1995.
- Oberlé, Thierry. «Comment l'internationale intégriste s'est installée clandestinement en France ?» Le Figaro 16 août 1995.
- «La nouvelle guerre d'Algérie se déroule en France». National Hebdo. 24-30 août 1995.
- Mallar, Christian. «La police cerne les réseaux islamiques». Le Nouveau Dimanche. 10 septembre 1995.
- Marchand, Claude. «Selon le directeur de la police, les extrémistes utilisent de jeunes délinquants». L'Humanité. 12 septembre 1995.
- «Bras de fer aux 4 000». France-Soir. 13 septembre 1995.
- Sigaud, Marie. «Seine-Saint-Denis. Attention, cités interdites». France-Soir. 13 septembre 1995.
- Ela., E. «Des chiites malgaches à La Courneuve». Minute 20 septembre 1995.
- Bernard, Philippe. «La jeunesse des banlieues face aux risques d'un nouveau terrorisme».
- Le Monde. 3 octobre 1995.

Guéchi, Carole. «La cité des 4 000 toujours en ébullition». Le Parisien. 11 octobre 1995.

Gandin, Patricia. «Un seul espoir les filles?» Elle. 6 novembre 1995.

Guéchi, Carole. «La Courneuve: mineurs violents arrêtés». Le Parisien. 9 novembre 1995.

Touleron, Alain. «Les dangers de la surmédiation». Rouge et vert. 16 novembre 1995.

«Huit quartiers attendent leur plan Marshall». Le Parisien. 17 janvier 1996.

Le Puill Gérard. «La Courneuve: état des lieux d'une banlieue ordinaire». L'Humanité. 18 janvier 1996.

Bonnet, François. «La cité lieu emblématique des nouvelles crises sociales». Le Monde. 18 janvier 1996.

«Deux touristes agressées». Le Parisien. 7 février 1996.

«Plutôt New York que La Courneuve». Courrier International. 8-14 février 1996.

Perrot, Raphaël. «Dans la solitude des cités sans nom». L'Événement du jeudi. 27-28 février 1996.

«Complètement foot». Le Canard Enchaîné. 6 mars 1996.

Décugis, Jean-Michel. «Avec les petites sœurs des 4000». Le Figaro. 14 mars 1996.

Grateau, Régis. «Heureux en banlieue». Témoignage chrétien. 29 mars 1996.

«Taxi tabassé». Le Parisien. 5 avril 1996.

Arnaud, Didier. «Bouffée de chaleur pour les locataires des '4000'». Libération. 12 juin 1996.

«Faut-il avoir peur des banlieues?» Sciences et Vie. juillet 1996.

Letessier, Ivan. «Comment réussir dans les quartiers sensibles?» L'Entreprise. juillet août 1996.

«Arracheur arrêté». Le Parisien. 28 août 1996.

J.F.P. «Pour une ville en périphérie. La Courneuve quand l'urbanité apprivoise le ghetto».

Techniques et architectures. septembre 1996.

Guéchi, Carole. «La fabrication de cocktails Molotov bat son plein». Le Parisien. 25 octobre 1996.

A. Pe. «Les fabricants d'alcool déclenchent une offensive vers le public jeune». Le Monde 5 novembre 1996.

«Poignardé au cours d'une soirée d'anniversaire». Le Parisien. 8 novembre 1996.

«Une bouffée d'oxygène pour le quartier de la tour» Hebdo 93. 6 décembre 1996.

«La Courneuve: la cité des 4 000 fait peau neuve». Profession Logement. 7 février 1997.

«La cité des "4000" n'est pas un ghetto». Hebdo 93. 14 mars 1997.

«La violence aux "4000": entre mythe et réalité». Hebdo 93. 21 mars 1997.

J. Pv. «Coups de feu aux 4000». Le Parisien. 11 avril 1997.

Sérafini, Torino. «Ces HLM qui ne trouvent pas preneurs». Libération. 19 juin 1997.

«L'europride, une vague déferlante pour légalité des droits». Le Monde. 1 juillet 1997.

Guéchi, Carole. «Le portrait chiffré de la cité des 4000». Le Parisien. 23 septembre 1997.

«Aux 4000, 71% des adultes sont au chômage». France Soir. 29 septembre 1997.

«Casse au crédit lyonnais». Le Parisien. 17 novembre 1997.

«Lifting pour les 4000». Libération. 3 décembre 1997.

«Les Parisiens joueront les ambassadeurs». Le Parisien. 22 janvier 1998.

«Le Stade de France à l'heure de vérité». Le Parisien. 28 janvier 1998.

«A l'heure de vérité». Le Parisien. 28 janvier 1998.

Bernard, Philippe. «Portrait contrasté pour des cités à l'exclusion sociale». Le Monde. 13 février 1998.

«Rodéo dans la cité». Le Parisien. 6 mars 1998.

«A la cité des 4000, la police en but aux "rois des quartiers" de la Courneuve». Le Monde. 6 mars 1998.

«Il était une fois une barre appelée Renoir». Libération. 15 avril 1998.

«Les voitures volées finissaient au 4000». Le Parisien 20 avril 1998.

Casteret, Anne-Marie. «Plongée dans le chaudron de Seine-Saint-Denis». L'Express. 7 mai 1998.

Casteret, Anne-Marie. «Le déversoir de La Courneuve». L'Express. 7 mai 1998.

FA «Elle élevait ses enfants dans un taudis». Le Parisien. 10 août 1998.

Bouvier, Philippe. «L'autre chemin des écoliers». France Soir. 18 octobre 1998.

«La Courneuve Aubervilliers, 4 adolescents violents sous les verrous». Le Parisien. 30 août 1998.

Mangez, Caroline. «J'ai vécu dans la cité qui fait peur». Paris-Match 1 octobre 1998.

M P S. «Fenêtres sur cœurs à l'intérieur des cités HLM de la région parisienne». Le Monde 8 octobre 1998.

«L'autre chemin des écoliers». France Soir. 18 octobre 1998.

«Un trafic de haschich démantelé». Le Parisien. 5 février 1999.

Parmentier, Caroline. «Guérilla sauvajeune». Présent. 18 février 1999.

«Quatre dealers arrêtés aux 4000». 93 Hebdo. 11-17 février 1999.

«Violences». Le Parisien. 7 avril 1999.

«Incidents en Seine-Saint-Denis». Présent. 8 avril 1999.



Barthe, Benjamin. «Aux Cosmonautes, la mémoire d'un grand frère adulte». L'Humanité.

26 avril 1999.

«Les retombées économiques du Grand Stade». Le Monde. 15-16 mai 1999.

«Fondu au noir pour la banlieue cliché». L'Humanité. 7 juin 1999.

C D S «Le shit devait approvisionner les 4000». Le Parisien. 20 octobre 1999.

De Saint Sauveur, Charles. «Battu à mort devant le centre commercial». Le Parisien. 25 octobre 1999.

«La cité des 4000 en ébullition». Le Parisien. 5 novembre 1999

Garin, Christine. «La mémoire de Renoir». Le Monde. 20 novembre 1999.

Vincenot, Alain. «La Courneuve Jours heureux à la cité». Le Pèlerin Magazine. 24 décembre 1999.

Berneau, Didier. «La tour, prends garde!» L'Humanité. 10 décembre 1999.

Bertrand, Olivier. "Quartiers à refavoriser". Libération. 14 Déc. 1999.

Garin, Christine. "Le gouvernement lance la deuxième étape de la politique de la ville".  
Le Monde. 15 Déc. 1999.

Vincenot, Alain. "La Courneuve Jours heureux à la cité". Pèlerin Magazine. 24 Déc. 1999.

«Encore trop de discrimination à l'embauche». Le Parisien. 1 décembre 2000.

«Violence: les toubibs des banlieues perdues». Le Point. 4 février 2000.

Pelletier, Frédérique. «Requiem pour une barre». Le Figaro. 15 février 2000.

Isaac, Jean-Baptiste. «Comment a-t-on pu vivre heureux ici?» VSD. 9 mars 2000.

Kleiber, Anne-Marie et Lauprète, Bérengère. «Les adieux à la barre». Le Journal du dimanche. 7 mai 2000.

«La fin du chic et du sport». Le Journal du dimanche. 28 mai 2000.

Vincenot, Alain. «Dr. Amar "La barre de béton avait un cœur"». Pèlerin Magazine. 2 juin 2000.

«La dernière scène de Renoir». L'Humanité hebdo. 4 juin 2000.

De Saint Sauveur, Charles. «Les derniers jours de la barre Renoir». Le Parisien. 5 juin 2000.

De Saint Sauveur, Charles. "Grâce à Renoir, je suis devenu quelqu'un". Le Parisien. 6 juin 2000.

De Saint Sauveur, Charles. "Le quartier de la barre Renoir sera évacué". Le Parisien. 7 juin 2000.

Arnaud, Didier. «La Courneuve divise ses 4000 par deux». Libération. 8 juin 2000.

V de V. «Des explosifs pour réparer l'irréparable». Le Figaro. 8 juin 2000.

Guénot, Hervé. «On s'émerveillait devant une baignoire». Le Figaro. 8 juin 2000.

Guénot, Hervé. «Relogement assuré». Le Figaro. 8 juin 2000.

De Saint Sauveur, Charles. «Les 4 000 rêvent à un autre avenir». Le Parisien. 8 Juin 2000.

Marie, Stephen. «La barre Renoir un symbole exécuté». France Soir. 9 juin 2000.

«Avec la destruction de Renoir, la Courneuve parie sur un nouvel avenir». Le Parisien. 9 juin 2000.

De Saint Sauveur, Charles. «La barre la Courneuve a sombré en 28 secondes». Le Parisien. 9 juin 2000.

De Saint Sauveur, Charles, «La première locataire a suivi la première démolition à la télé». Le Parisien. 9 juin 2000.

- Berneau, Didier. «Une erreur du passé en poussière». L'Humanité. 9 juin 2000.
- Guénot, Hervé. «On achève bien les barres». Le Figaro. 9 juin 2000.
- Chambon, Frédéric. «Les démolitions nouveau remède miracle à la déprime des cités ghettos». Le Monde. 9 juin 2000.
- «Encore trop de discrimination à l'embauche». Le Parisien. 12 juin 2000.
- «Des barres HLM faisons table rase!» Témoignage Chrétien. 15 juin 2000.
- «Vers la fin des cités ghettos?» L'Informateur de la quinzaine. 20 juin 2000.
- «Le mur du çon». Le Canard enchaîné. 18 octobre 2000.
- C.D.S. «Les élus réagissent au dérapage du "Figaro"». Le Parisien. 23 octobre 2000.
- Serafini, Tonino. «La reprise gagne aussi les cités». Libération. 1 novembre 2000.
- Chambon, Frédéric. «Les jeunes des banlieues s'emparent d'internet». Le Monde. 9 janvier 2001.
- Chambon, Frédéric, «A La Courneuve, les 4000.com "casse le mythe des cités coupe-gorge"». Le Monde. 9 janvier 2001.
- S des D. «Les tournantes, ça existe». Le Nouvel Observateur. 25-31 janvier 2001.
- Gilson, Martine. «La planète des bandes». Le Nouvel Observateur. 29 mars-4 avril 2001.
- «En banlieue, la “double peine” des musulmans». Le Journal du dimanche. 16 septembre 2001.
- Metref, Arezki. «Les banlieues après le 11 septembre». Politis. 11 octobre 2001.
- Hedges, Chris. «Bin Laden!' becomes Rallying Cry for France's Dispossessed». International Herald Tribune. 17 octobre 2001.
- Coignard, Jacqueline. «Racket en squat à La Courneuve». Libération. 19 octobre 2001.

- Soulié, Elodie. «Les 4 000 auront bien leur poste de police». Le Parisien. 22 octobre 2001.
- Soulié, Elodie. «Les squats et le racket rongent les barres de La Courneuve». Le Parisien. 29 octobre 2001.
- Sellami, Stéphane et Soulié, Elodie. «Premières expulsions dans les squats des 4 000». Le Parisien. 31 octobre 2001.
- Hériot, Franck. «Terrorisme Les proies des imams voyageurs». Valeurs Actuelles. 16-22 novembre 2001.
- «La Courneuve embarrassée par ses squatters». Le Journal du Dimanche. 11 novembre 2001.
- Robinson, Catherine. «Le business des "jeunes" s'est bien adapté à l'euro». Présent. 5 janvier 2002.
- Ceaux, Pascal. «Une note des renseignements généraux décrit la percée de la mouvance fondamentaliste en Seine-Saint-Denis». Le Monde 25 janvier 2002.
- Barlet, Pascale. «Mimouna une bonne fée au cœur de la cité». Côté femme. 30 janvier 2002.
- Rotman, Charlotte et Girard, Pierre. «L'Aïd, «un lien sacré avec notre culture». Libération. 22 février 2002.
- Biétry-Rivière, Eric. «Les quartiers difficiles continuent de se dégrader». Le Figaro. 2 mars 2002.
- Gantin, Karine. «Aux 4 000 de La Courneuve. La quête de l'emploi». Libération. 24 mars 2002.
- Gros, Marie-Joelle. «Les habitants de la Cité des 4000 face à eux-mêmes». Libération 14

octobre 2002.

«Samir et l'ethnologue en tournée». La Montagne. 11 décembre 2002.

S.C. «La terre fait toujours recette». Les Marches 16 décembre 2002.

Vézard, Frédéric. «Les islamistes de La Courneuve préparaient une attaque chimique».

Parisien 17 décembre 2002.

Constant, Julien. «Une planque discrète au cœur de la cité». Parisien 17 décembre 2002.

«Paris police investigate alleged attack plan». LA Times 18 décembre 2002.

«French agents arrest alleged Islamic terrorists». Edmonton Journal 18 décembre 2002.

«Chemical attack was likely : France: four suspected Islamic militants had unidentified liquid». The Gazette (Montreal) 18 décembre 2002.

«France seizes alleged militants, unknown liquid: Men were planning an attack».

Ottawa Citizen 18 décembre 2002.

«Mysterious liquid believed for terrorist attack». Times Colonist (Victoria British Columbia) 18 décembre 2002.

Vergès, Jean-Pierre. «Filière tchéchène à La Courneuve». France Soir 18 décembre 2002.

L.B. «Des réseaux à l'échelle européenne». France Soir 18 décembre 2002.

«Quatre islamistes interpellés: un gros coup de filet?» L'Echo 18 décembre 2002.

Vézard, Frédéric et Geoffroy Tomasovitch. «Les deux fioles qui intriguent la DST».

Parisien 18 décembre 2002.

Tourancheau, Patricia. «Présumés terroristes apprentis chimistes». Libération 18 décembre 2002.

"La panoplie complète du terroriste". La Montagne 18 décembre 2002.

«UN says Al-Qaeda back in business». Courrier Mail (Queensland Australia). 19

décembre 2002.

Delétraz, Franck. «La "très sérieuse" affaire des islamistes de La Courneuve». Présent 19

décembre 2002.

M de S. «L'insaisissable UOIF devient pilier du futur Conseil». La Croix 19 décembre

2002.

Royer, Solenn. «Les milieux terroristes français "déstabilisés"». La Croix 19 décembre

2002.

Guedj, V. «Paris, cible d'Al Qaïda?» Actualité juive hebdo 19 décembre 2002.

«Du perchlorure de fer chez les islamistes de La Courneuve» Populaire du Centre 19

décembre 2002.

«L'Europe craint la pieuvre islamiste» France Soir 19 décembre 2002.

Albouy, Stéphane et François Vignolle. «Nouvelle découverte chez les islamistes de La

Courneuve». Parisien 19 décembre 2002.

«De la Tchétchénie à La Courneuve». Valeurs actuelles 20 décembre 2002 -3 janvier

2003.

«La Courneuve un cinquième suspect interpellé». Charente Libre 20 décembre 2002.

«Terrorisme 'classique'». La Montagne 20 décembre 2002.

«L'hypothèse d'un attentat chimique s'estompe». Journal du Centre 20 décembre 2002.

«Le groupe de La Courneuve préparait bien un attentat». Parisien 20 décembre 2002.

«Les enquêteurs ne croient plus à l'attentat chimique». Le Figaro 20 décembre 2002.

«Terroristes, peut-être, chimistes, pas sûr». France Soir 20 décembre 2002.

Sanders, Alan. «Islamistes de La Courneuve: l'ennemi dans nos murs». Présent 20

décembre 2002.

Tourancheau, Patricia. «Un attentat classique, à l'explosif». Libération 20 décembre 2002.

«French capture Islamic militants». Calgary Herald. 21 Décembre 2002.

Smolar, Piotr. «L'attentat préparé par les quatre islamistes de La Courneuve n'était pas de type chimique». Le Monde 21 décembre 2002.

Parmentier, Caroline. «Islamistes de La Courneuve: ce ne sont pas des bricoleurs». Présent 21 décembre 2002.

«Les islamistes présumés écroués». Midi Libre 21 décembre 2002.

«Le groupe de La Courneuve écroué». Libération 21-22 décembre 2002.

«A la Courneuve, la police n'a arrêté qu'une partie de la cellule islamiste». Journal du dimanche 22 décembre 2002.

Deloire, Christophe. «La menace chimique». Le Point 20-27 décembre 2002.

«L'explose des faits». Le Canard enchaîné 24 décembre 2002.

Chaboteau, Alain. «Quel monde préparons-nous pour Anna?» Le Sénonais Libéré 24 décembre 2002.

«Terrorisme: Gilles Poux indigné par les amalgames». Le Parisien 25 décembre 2002.

«Threats and Responses: French Arrest 4 Suspected Islamic Militants». New York Times 27 décembre 2002.

«Terror Bust in France». The Ottawa Sun 27 décembre 2002.

«Islamistes arrêtés». La Montagne 27 décembre 2002.

O.P. «Prêts à poser des bombes». France Soir 28 décembre 2002.

P. Sm. «Quatre islamistes interpellés en Seine-Saint-Denis dans l'enquête sur les filières

- Tchéchènes». Le Monde 28 décembre 2002.
- Chichizola, Jean. «Les islamistes visaient l'ambassade russe à Paris». Le Figaro 28 décembre 2002.
- Tourancheau, Patricia. «Un groupe terroriste dans les filières de la DST». Libération 28-29 décembre 2002.
- «L'ambassade de Russie était visée». France Guyane 31-1 janvier 2003.
- Aïchoune, Farid. «Les dangereux amateurs de La Courneuve». Le Nouvel Observateur 26-1 janvier 2003.
- Abouy, Stéphane et Christophe, Dubois. «Les islamistes de Londres liés au commando de La Courneuve». Le Parisien 9 janvier 2003.



## **2) Archive cultures artistiques (1962-2002)**

### **A) Cinéma**

Deux ou trois choses que je sais d'elle. 1966. Dir. Godard Jean-Luc.

Le Choix des armes. 1981. Dir. Corneau Alain.

Le Thé au harem d'Archimède. 1985. Dir. Charef Medhi.

Notes pour Debussy. 1987. Dir. Lebel Jean-Patrick.

De Bruit et de fureur. 1988. Dir. Brisseau Jean-Luc.

La Thune. 1991. Dir. Galland Philippe.

Une Poste à La Courneuve. 1994. Dir. Cabrera Dominique.

La Ville est à nous. 2000. Dir. Laroche Patrick.

La Squale. 2001. Dir. Génestal Fabrice.

Renoir des 4000. 2002. Dir. Rastelli Lara.

**B) Fiction**

Rey, Frédéric. 1974. L'Enarque et le voyou. Paris: Flammarion

Sebbar, Leïla. 1981. Fatima où les Algériennes du square. Paris: Stock.

Daeninckx, Didier. 1986. Le Bourreau et son double. Paris: Gallimard.

Delteil, Gérard. 1989. Riot gun. Paris: Gallimard.

Pennac, Daniel. 1989. La Petite marchande de prose. Paris: Gallimard.

Maspéro, François. 1989. Les Passagers du Roissy-Express. Paris: Seuil.

Wagner, Malika. 1992. Terminus nord. Arles: Actes sud.

Jonquet, Thierry. 1994. La vie de ma mère! Paris: Gallimard.

Chimo. 1996. Lila dit ça. Paris: Plon.

Izzo, Jean-Claude. 1996. Chourmo. Paris: Gallimard.

Gibson, Anna. 1997. Cet été. Paris: Balland.

Marcy, Pierre. 1999. Enfants perdus de l'Islam. Paris: L'harmattan

Blocier, Antoine. 2001. Vol au dessus d'un nid de cocos. Paris: Gallimard.

**C) Musique**

Renaud. 1977. «Adieu minette». Laisse béton.

Renaud, 1983. «Deuxième génération». Morgane de toi.

Montana, Alibi. 1999. «Le monde a cracké». T'as ma parole.

Montana, Alibi. 1999. «Original Mauvais Garçon». T'as ma parole.

4-étoiles. 2001. «Intro». Le respect.

4-étoiles. 2001. «Accusés». Le respect.

4-étoiles. 2001. «Le dawa». Le respect.

4-étoiles. 2001. «C'dans le son». Le respect.

Pitiot, Thomas. 2002. «Le tramway du bonheur». Le tramway du bonheur.

### **3) Archive cultures du quotidien (1962-2001)**

#### **A) Photographie**

Bernard, Maurice. 1960s-1970s. «Album photographies familiales».

Nottoli, René. 1960s. «Album photographies familiales».

**B) Récit, nouvelle, poésie, notes.**

Collectif. 2001. «Implosion de Renoir: livre d'or».

Despérez, Mireille. 1999-2000. «Mémoires de Renoir».

Rochelle, Haia. 1987. «Se retrouver seulement». Avery, Desmond. Images brisées d'une cité. Paris: L'harmattan: 46-47.

Rochelle, Haia. 1987. «Mon fils s'en occupe». Avery, Desmond. Images brisées d'une cité. Paris: L'harmattan: 64.

Rochelle, Haia. «La terre promise». Avery, Desmond. Images brisées d'une cité. Paris: L'harmattan: 104-105.

Rochelle, Haia. 1987. «La belle et la bête». Avery, Desmond. Images brisées d'une cité. Paris: L'harmattan: 142-143.

Rochelle, Haia. 1987. «Peur». Avery, Desmond. Images brisées d'une cité. Paris: L'harmattan 1987: 46-47.

**C) Cartes postales**

Amar, Roger et al. 1999-2000. «Mémoires de Renoir». 2003.

**D) Internet**

Amriou, Mourad. 2001. La cité des 4000. <http://www.les4000.com>.

**Annexe 1: Archive des Quatre-Mille et cultures scientifiques (1962-2009)**

- Armstrong, Neil and Jamin, Mikaël. 2002. «Le Français des Banlieues: Uniformity and Discontinuity in the French of the Hexagon». Sahli, K. (ed.) French In and Out of France: Language Policies, Intercultural Antagonismms and Dialogues. Berne: Lang.
- Jamin, Mikaël. 2004. «Beurs and Accent des Cités: A Case Study of Linguistic Diffusion in La Courneuve». Contemporary French and Francophone Studies. 8-2: 169-176.
- Avery, Desmond. 1987. Images brisées d'une cité. Paris: L'harmattan.
- Basier, Luc et Bachmann, Christian. 1984. «Le Verlan : argot d'école ou langue des keums». Mots. 8 Mars.
- Basier, Luc et Bachmann, Christian. 1984. «L'étranger, l'oppression et l'imaginaire : le cas du smurf. Actes du 3è Colloque international de Lexicologie politique. E.N.S. St. Cloud. Septembre.
- Basier, Luc et Bachmann, Christian. 1985. «Junior s'entraîne très fort ou le smurf comme mobilisation symbolique». Langage et société . 34 Décembre.
- Basier, Luc et Bachmann, Christian. 1988. «L'image sur la patate : imageries urbaines et politiques et communication locales». Sociétés. 20 Octobre.
- Bachmann, Christian et Basier, Luc. 1989. Mise en image d'une banlieue ordinaire. Paris: Syros.
- Berlot, Maryse. 1994. «La médiatisation des grands ensembles». Mémoire de D.E.A. Ecole d'Architecture de Belleville.
- Besson. 1965. «L'ensemble urbain de La Courneuve». Vie sociale Cahiers du Cédias. 6.



- Breton, Emile. 1983. Rencontres à La Courneuve. Paris: Temps actuel.
- Dias, José Martin. 1972. «L'aménagement de La Courneuve». Mémoire de Maîtrise. Institut d'urbanisme de Paris.
- Dikoume, Louis Christian. 1988. «Les retombées contemporaines de l'opération des 4000 sur les nouvelles conceptions architecturales». Mémoire de DEA. Paris. Ecole d'architecture de Paris-Villemin.
- Direction Départementale de l'Équipement. 1989. «Pour une relance de la réhabilitation des 4000 à La Courneuve». Miméo.
- Direction Départementale de l'Équipement. 1989. «Contrat de Plan Etat-Region : Réunion du 8 septembre. Premiers éléments d'informations recensés sur le quartier des '4000'». Miméo.
- Duchesne, Sophie et Platone, François. 1997. «Diversité des attitudes politiques dans une cité de banlieue». Quérrien Anne. (dir.). Ces Quartiers dont on parle. Paris: Aube.
- Duchesne, Sophie et Haegel, Florence. 1999. «Individualisation et identification en situation de communication: la fonction symbolique des pronoms dans les entretiens recueillis aux '4000'». Neveu, Catherine. (dir.). Espace public et engagement politique. Paris: L'harmattan.
- Euvremer, L. et Euvremer, Y. 1985. «La honte». Archivari. Juillet: 6-9.
- Fagyal, Zsuzsana. 2003. «La prosodie du français populaire des jeunes à Paris: traits héréditaires et novateurs». Le Français aujourd'hui. 143. «n° spécial Français de l'école et langues des élèves: quel statut, quelles pratiques?»: 47-55.
- Fagyal, Zsuzsanna. 2004. «Action des médias et interactions entre jeunes dans une banlieue ouvrière de Paris: Remarques sur l'innovation lexicale». Cahier de

- Sociolinguistique. 9: 41-60.
- Haegel, Florence. 2000. «L'Expression xénophobe dans une cité de banlieue». Haegel, Florence, Rey, Henri et Sintomer, Yves. (dir.). Xénophobie en banlieue. Paris: L'harmattan.
- Haegel, Florence et Henri, Rey. 1997. «Autour du vote aux 4000». Mayer, Nonna. Les Modèles explicatifs du vote. Paris: L'harmattan.
- Ireland, Patrick. 1990. «The Political Participation and Impact of Immigrants in France and Switzerland». Ph. D. Thesis. Harvard University.
- Ireland, Patrick. 1994. The Policy Challenge of Ethnic Diversity. Cambridge: Harvard University Press.
- Isaac, Raymond. 1984. «Quel projet pour la Cité des 4000 logements à La Courneuve (Seine-Saint-Denis)» Thèse de doctorat. Université Paris IV Sorbonne.
- Le Goaziou, Véronique. 2000. «Tolérance et citoyenneté à l'épreuve de la vie ordinaire: le vote FN dans les quartiers difficiles des banlieues populaires». Haegel, Florence, Rey, Henri et Sintomer, Yves. (dir.). Xénophobie en banlieue. Paris: L'harmattan.
- Lepoutre, David. 1997. Cœur de banlieues. Paris: Jacob.
- Lepoutre, David. 2005. Mémoires d'immigrées. Paris: Jacob.
- Levasseur, Bruno. 2004. «Post-Colonialisme, Mondialisation et culture 'ordinaire' d'une

- ‘banlieue’. Le cas de la Cité des Quatre-Mille à La Courneuve». Contemporary French and Francophone Studies. 8-2: 177-183.
- Levasseur, Bruno. 2008. «De-Essentializing the ‘Banlieues’, Reframing the Nation: Documentary Cinema in France in the Late in the 1990s». New Cinemas. 6:2: 97-109.
- Levasseur, Bruno. 2009. «National Identity and ‘Everyday Cultures’ in Contemporary France: Re-Constructing Frenchness Through ‘Third Kind’ representations of the ‘Cités’ (1960-2000)». Modern and Contemporary France. 17-3: 267-282.
- Lombard-Jourdan, Anne-Marie. 1980. La Courneuve: des origines à nos jours. Paris: Editions du C.N.R.S.
- Perrin, Patricia. 1995. «Image et représentation du grand ensemble des 4000 à La Courneuve». Mémoire de Maîtrise de géographie. Université Paris-I.
- Pialoux, Michel. 1979. «Jeunesse sans avenir et travail intérimaire». Actes de la recherche en sciences sociales. 26-27 Avril: 19-47.
- Préteceille, Edmond. 1988. Mutations urbaines et politiques locales. Paris: Centre de sociologie urbaine.
- Rey, Henri. 1988. «Le vote de Le Pen à La Courneuve». Le Journal des élections Avril-Mai.
- Rey, Henri. 1997. «La cité des 4000 logements à La Courneuve». Quérien, Anne. (dir.) Ces Quartiers dont on parle. Paris: Aube.
- Saivaria, Antonio. 1994. «Les Portugais dans les bidonvilles du nord est de la région parisienne». Mémoire de maitrise. Université de Paris VIII.

- Sauger, Nicolas. 1996. «Le Front National à La Courneuve: de l'implantation électorale à l'implantation partisan». Mémoire de diplôme. Institut d'Etudes Politiques de Paris.
- Sauger, Nicolas. 2000. «Le Front National à La Courneuve. Exemple d'une mobilisation partisane à l'occasion de l'élection municipale de 1995». Haegel, Florence, Rey, Henri et Sintomer, Yves. (dir.). Xénophobie en banlieue. Paris: L'harmattan.
- Vidal, Francette. 1966. «Le bidonville de 'La Campa', à La Courneuve en 1966». Esprit. Avril.
- Vigneron, René et Conord, Sylvaine. 1999. «Etude ethnosociologique d'une famille originaire des Aurès installée à la cité des 4000 à La Courneuve». Mozère, Liane et al. (dir.) L'intelligence des banlieues. Paris: Aube.
- Wacquant, Loïc. 1992. «Banlieues françaises et ghetto noir américain. De l'amalgame à la comparaison» . French Politics and Society. 10-4: 81-103.
- Wacquant, Loïc. 1993. «Banlieues françaises et ghetto noir américain. Eléments de comparaison sociologique». Wieviorka, Michel (dir.) Racisme et modernité. Paris: La découverte.
- Wacquant, Loïc. 1993. «Urban Outcasts. Stigma and Division in the Black American Ghetto and the French Urban Periphery». International Journal of Urban and Regional Research. 17-3: 366-383.
- Wacquant, Loïc. 1994. «Dangerous Places. Violence and Isolation in Chicago's Black Belt and the Parisian Red Belt». Wilson, William (ed.). Urban Poverty and Family Life in Chicago's Inner City. New York: Oxford University Press.
- Wacquant, Loïc. 1994. «Urban Outcasts: Color, Race, Class, and Place in Two Advanced

- Societies». Ph. D. Thesis. The University of Chicago.
- Wacquant, Loïc. 1995. «The Comparative Structure of Urban Exclusion: Race, Class and Space in Paris». McFate, Kate, Robert Lawson and William Wilson. Poverty, Inequality, and the Future of Social Policy. New York: Russel Sage Foundation.
- Wacquant, Loïc. 1996. «Red Belt, Black Belt: Racial Division, Class Inequality and the State in the French Urban Periphery and the American Ghetto». Urban Poverty and the Underclass. A Reader. Cambridge: Blackwell.
- Wacquant, Loïc. 2007. Parias urbains. Paris: La découverte,
- Weinstein, Nathalie. Paris. «La démolition du bâtiment Claude-Debussy à La Courneuve: la promotion ou l'exclusion de ses habitants?» Mémoire de Maîtrise. Institut français d'urbanisme.

**Annexe 2: Archive des Quatre-Mille et autres supports de communication (1962-2002)**

**A) Radio**

«Jeunes beurs jugés au Maroc». Journal. France info. 10 janvier 1995.

«Bagarre Bouglione». Inter soir 19h00. France inter. 17 mai 1996.

«Paul Chemetov : 1ère émission». A voix nue. France culture. 26 mai 1997.

«Paul Chemetov: 4ème émission». A voix nue. France culture. 29 mai 1997.

«Les pitbulls en question». Inter soir 19h00. France inter. 30 août 1997.

«La parole du triton, la parole du quartier». Les nuits magnétiques. France culture. 9 juillet 1998.

«Commémoration : Le Corbusier». Métropolitains. France culture. 6 octobre 1999.

«Correspondance : La Courneuve, démolition de la barre Renoir». Journal 19h00. France info. 8 juin 2000.

«L'avenir des cités de banlieue». France info plus. France info. 8 juin 2000.

«Festival Ile de France 2001». Les festivals de l'été. France info. 28 juillet 2001.

## **B) Sites et pages Internet**

La Courneuve-Bienvenue sur le site officiel. <http://www.ville-de-la-Courneuve.fr>

Un an déjà. <http://fr.docs.yahoo.com/selection/anciennes/mai99/26/p3.html>

Expulsion à la Courneuve. <http://www.zalea.org/zaleawebtv/cneuve01/courneuve.html>

La Courneuve. <http://www.planete93.com/html/courneuve.htm>

<http://www.sharedsite.com/hlm-de-renaud/hlm/lieuxL.html>

Spray, Annick. Les marques d'une banlieue.

[http://www.France.diplomatie.fr/culture/France/cinema/documentaires/laville/pag  
e015.html](http://www.France.diplomatie.fr/culture/France/cinema/documentaires/laville/pag<br/>e015.html)

La Courneuve.

<http://www.synchrox.freefr/reportages/sylvie/Lacourneuve/lacourneuve.htm>

L'association A.F.R.I.C.A. de La Courneuve

<http://www.survivreausida.net/news/1997/970601a.html>

Le Parc de La Courneuve

<http://www.person.wanadoo.fr/ornicom/pacour.html>

Musée maraicher.

<http://www.tourisme.voila.fr/villes/stdenis/fra/sit/courneuv/ecomusee/acc.htm>

Ecoles de La Courneuve. <http://www.ac-créteil.fr/ia93/ecolLaCourneuve.htm>

Paris-La Courneuve: deux communes, deux budgets.

<http://www.snuipp.fr/article233.html>

David. Expulsion: c'est déjà arrivé près de chez toi.

[http://lemaquis.ouvaton.org/article.php3?id\\_article=182](http://lemaquis.ouvaton.org/article.php3?id_article=182)

Droit au Logement. Nouvelle vague d'expulsions sans relogement à la Cité des "4000" à

- La Courneuve. <http://globenet.org/dal/index.php3?page=ACTUCOUR>
- Capino, Albert. Et la Courneuve, c'est une colonie?  
<http://moise.sefarad.org/belsef.php/id/210/>
- Randa, Philippe. Heureux comme un enfant de La Courneuve en France.  
[http://www.voxnr.com/cogit\\_content/tribune\\_libre/HeureuxcommeunenfantdelaC  
o.shtml](http://www.voxnr.com/cogit_content/tribune_libre/HeureuxcommeunenfantdelaC<br/>o.shtml)
- Bienvenue sur le site du collège Politzer de La Courneuve  
<http://www.ac-creteil.fr/colleges/93/gpolitzercourneuve/accueil.htm>
- Musée maraîcher.  
<http://www.tourisme.voila.fr/villes/stdenis/fra/sit/courneuv/ecomusee/acc.htm>
- Islamistes de La Courneuve, du perchlorure de fer  
<http://www.tf1.fr/news/france/>
- Les terroristes de La Courneuve étaient prêts à passer à l'acte...  
<http://www.tf1.fr/news/france/>
- Paris: Vier Männer unter Terrorismusverdacht festgenommen  
[http://www.heute.t-online.de/ZDFheute/artikel/26/0,1367,HOME-0-  
2028314,00.html](http://www.heute.t-online.de/ZDFheute/artikel/26/0,1367,HOME-0-<br/>2028314,00.html)
- Paris 'plot' chemicals studied  
<http://www.cnn.com/2002/WORLD/europe/12/18/paris.arrests/index.html>
- Paris 4 "planned terror attacks"  
<http://www.cnn.com/2002/WORLD/europe/12/20/paris.arrests/index.html>
- Paris: 4 held in anti-terror swoop  
<http://www.cnn.com/2002/WORLD/europe/12/27/paris.arrests/index.html>



**C) Photographie**

Marre, Pascaline et Braun, Gaële. 2002. Rencontres à domicile. Exposition Centre Culturel Municipal «Jean Houdremont», La Courneuve.

Pasquier, Olivier. 1991. Gens de La Courneuve. L'Isle-sur-la Sorgue: Bois d'Orion.

Salgado, Sebastiao. 1978. «Les 4000 », grand ensemble expo-photo». Exposition Centre Culturel Municipal «Jean Houdremont», La Courneuve.

**D) Cartes postales**

Rollin, Gilles. 1976. La Courneuve en cartes postales anciennes. Paris: Zaltbommel

Bibliothèque européenne.